= D'aizac = av. =

4034

Polon. LVIII-16

5918701 SBN

TRAITÉ
de la Verité de la
RELIGION
CHRÊTIENNE.
PREMIERE PARTIE.

Seconde Edition, reveüe, corrigée, & augmentée.

par Abbadie.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A ROTTERDAM,
Chez REINIER LEERS,
MDC LXXXVIII.

ИЕГІСІОИ

A Son Alteſſe Electorale, MONSEIGNEUR le MARK-GRAVE DE BRANDEBOURG, ARCHICHAMBELLAN ET ELECTEUR DE L'EMPIRE ROMAIN, DUC DE PRUSSE, MAGDEBOURG, JULIERS, CLEVES, BERGUES, STETIN, POMERANIE, DES CASUBES, VANDALES, ET EN SILESIE, DE CROSNE ET CARNOVIE, BURGH-GRAVE DE NORIMBERG, PRINCE DE HALBERSTAT, MINDE ET CAMIN, COMTE DE LA MARCHE ET RAVENSBERG, SEIGNEUR DE RAVENSTEIN, LAUENBOURG ET BUTOW.

MONSEIGNEUR,

ENcore que je parle à un grand Prince & à un fameux Conquerant, ce n'eſt ni au fameux Conquerant, ni au grand

Prince que je dédie cét Ouvrage, mais à un pieux Electeur, à qui Dieu a fait la grace de connoître la Religion, & de l'aimer.

Je ſçay, MONSEIGNEUR, que les Annales du ſiécle ſeront pleines du nom illuſtre de Vôtre Alteſſe Electorale, & que la poſterité curieuſe d'apprendre les merveilles de nôtre temps, les cherchera dans l'Hiſtoire de ſa Vie.

On y verra vos Etats floriſſans, la grandeur de Vôtre Alteſſe Electorale portée à un point, où l'eſperance même de ſes Ancêtres n'eſtoit jamais parvenüe.

Mais, MONSEIGNEUR, l'oſeray-je dire à Vôtre Alteſſe Electorale? Je cherche en ſa perſonne illuſtre quelque choſe de plus grand

que

que cette grandeur que les hommes eſtiment : & s'il faut que je m'exprime avec liberté, ces grandes & immortelles actions nous paroîtroient petites & de peu de conſideration peſées au poids du Sanctuaire, ſi elles n'avoient eu la juſtice pour leur principe, & ſi elles n'avoient eſté accompagnées d'une pieté, qui les rend en effet divines & ſurnaturelles, parce qu'elle les rapporte à Dieu.

Et certainement, MONSEIGNEUR, ſi nous nous ſouvenons avec joye de tant de victoires ſi importantes à cét Etat, nous ne conſiderons pas avec moins de plaiſir tant de vertus ſi utiles à nôtre édification, dont Dieu a orné l'ame de Vôtre Alteſſe; cette douceur & cette bonté qui temperent en elle le pouvoir ſouve-

rain, & qui luy font porter doublement l'image de Dieu; cette humeur bienfaisante & magnifique, qui assortit si bien ce caractere de grandeur qui est imprimé dans toute sa personne; cette moderation dans la victoire, qui luy a fait vaincre deux fois ses ennemis, & gagner par ses bienfaits ceux qu'il avoit défaits par ses armes; & sur tout, MONSEIGNEUR, cette pieté que Dieu a mis au cœur de Vôtre Alteſſe, & que Vôtre Alteſſe inſpire avec tant de ſoin à ſon illuſtre Famille; cette ſeverité Chrêtienne qui a banny de ſa Cour les divertiſſemens & les ſpectacles du monde; ce zele qui l'intereſſe ſi particulierement dans les afflictions de l'Egliſe; cette charité dont nous recevons tous les jours des marques

ques sensibles; cette temperance, qui nous fait voir un bel effet de la Religion, en nous montrant un Souverain qui regne sur ses desirs; & cette modestie, qui la met au dessus de toutes les choses qui l'élevent, afin seulement qu'elle puisse descendre plus bas en la presence de Dieu.

En mon particulier, MONSEIGNEUR, je dois avoüer à Vôtre Alteſſe Electorale, que devant traiter de la verité de la Religion Chrêtienne, je considere Vôtre Alteſſe, non comme un Heros, mais comme un Chrêtien. Ce n'est pas mon dessein de consacrer aux simples vertus du siécle, un Ouvrage dont le dessein est si élevé au dessus de tout ce que le siécle admire le plus.

J'entreprens avec la grace de

Dieu, d'eſtablir ces verités ſalutaires & terribles qui doivent nous ſanctifier, ou nous rendre inexcuſables; anéantir le monde dans nos cœurs, ou nous donner la mort à nous-mêmes. Je ne dois ni donner à Vôtre Alteſſe Electorale ce qui ne luy appartient pas, ni dérober à Dieu ce qui luy appartient: mais je puis admirer en ſa perſonne illuſtre les merveilles de la providence & les dons du St. Eſprit. Et comme la Religion eſt un commerce ſacré entre Dieu & les hommes, qui a deux parties, & qui conſiſte en ce que Dieu aime les hommes, & leur fait part de ſes graces; & que les hommes aiment Dieu, & luy rendent les hommages qui luy ſont dûs: rien ne m'empêche de chercher des exemples

ples de l'une & de l'autre dans la maniere dont Vôtre Alteſſe ſert Dieu, & dans la maniere dont Dieu benit Vôtre Alteſſe.

Nous ne pouvons nous empêcher de regarder la pieté comme une perle de grand prix, qui merite que nous vendions tout pour la poſſeder, lors que nous voyons que Vôtre Alteſſe Electorale dans ce haut point de gloire & de proſperité temporelle, la préfere à toutes choſes: & nous ſommes obligés de reconnoître, que la pieté a les promeſſes de la vie preſente, & celles de la vie qui eſt à venir, lors que nous voyons Vôtre Alteſſe Electorale conſtante dans ſa pieté eſtre ſi conſtamment benite de Dieu.

Je ſouhaite, MONSEIGNEUR,

que ce grand Dieu nous montre de plus en plus quels ſont les avantages de la Religion, par l'abondance des graces qu'il répandra ſur Vôtre Alteſſe; & que Vôtre Alteſſe continüe de nous montrer l'efficace divine de la Religion, par une ſuite d'actions ſaintes qui glorifient Dieu. C'eſt le ſouhait de celuy qui eſt avec des ſentimens inviolables de reſpect & de fidelité,

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Alteſſe Electorale

Le très-humble & très-obéiſſant & très-fidéle Serviteur,

ABBADIE.

PRE-

PREFACE.

LA Religion Chrêtienne se fait sentir aussi-tôt qu'elle se fait connoître : & comme elle a une lumiere qui éclaire, & une force qui sanctifie, il y a aussi deux sortes de preuves qui en font connoître la verité ; les unes qu'on peut appeller les preuves de l'esprit ; & les autres qu'on peut nommer les démonstrations de la conscience. Les premieres consistent en connoissance, & les autres en sentiment.

Il est certain que les preuves du premier ordre se presentent naturellement à l'esprit de toute sorte de personnes. Les simples les apperçoivent, comme les savans, encore qu'ils n'en parlent pas si bien : & cette admiration qui naît dans leur esprit des merveilles qui leur ont été révelées, nous marque qu'ils y ont apperceu des caracteres de divinité, encore qu'ils ne soient pas en état de bien développer la connoissance qu'ils en ont.

Ces personnes simples & grossieres ont même cét avantage sur les autres : c'est que paroissant moins capables de comprendre ces preuves qui consistent en connoissance, elles sont ordinairement plus propres à goûter celles qui consistent en sentiment. Leur esprit,

qui

qui n'eſt pas diſſipé par les ſpéculations de la Philoſophie & de la curioſité humaine, s'arrête davantage aux merveilles de l'Evangile: & leur cœur, qui n'eſt point enflé de ſes connoiſſances, les diſpoſe plus facilement à l'admiration de ce qu'ils connoiſſent, & à l'amour de ce qu'ils admirent.

Mais bien qu'il y ait dans la Religion des preuves qui ſe preſentent naturellement à l'eſprit des hommes, & d'autres qui ſe font ſentir par la proportion qu'elles ont avec le cœur, comme la lumiere ſe fait connoître par la proportion qu'elle a avec nos yeux; & qu'on puiſſe dire de ces démonſtrations de la conſcience, qu'elles ſont au deſſus de toute expreſſion, & qu'elles perdent plus qu'elles ne gagnent par le raiſonnement: il ne faut pourtant pas conſentir aux triomphes imaginaires des incredules, qui n'ayant jamais ſenty l'efficace de la Religion, & n'en voulant point admirer les vrayes beautés, en combattent ouvertement la divinité.

Dieu nous aidera par ſa grace dans le deſſein que nous avons de confondre par les principes de la raiſon ces faux partiſans de la raiſon humaine, & de mettre au jour les ſecretes illuſions que leur font les paſſions de leur cœur, & de tâcher de les diſpoſer à ſentir les divins rapports qui ſont entre la Religion Chrêtienne & la conſcience. Ceux

Ceux qui ſont dêjà perſuadés, ne ſeront pas fâchés qu'on leur faſſe faire de nouvelles réflexions ſur des objets qui ne peuvent être ni trop preſens à leur eſprit, ni trop empreints dans leur memoire; & pardonneront volontiers à nôtre foibleſſe la diſproportion qu'ils trouveront entre ce qu'ils ont dêjà conçû & ſenty de la Religion, & ce que nous pouvons leur en faire ſentir & concevoir. Ceux qui ſont aſſez malheureux pour floter dans l'incertitude, y trouveront avec la grace de Dieu dequoy diſſiper leurs doutes, & s'affermir dans la pieté. Et ceux qui veulent être incredules à quelque prix que ce ſoit, & qui ne cherchent que des tenebres favorables à leurs paſſions, y trouveront une lumiere qui les confondra infailliblement, pour peu qu'ils ayent de reſte de ſentimens humains.

Cét Ouvrage ſera partagé en deux Parties, qui ne ſeront que deux Methodes differentes de prouver la verité de la Religion Chrêtienne. Dans la premiere on deſcendra de cette propoſition, Il y a un Dieu, *juſqu'à celle-cy,* Jeſus fils de Marie eſt le Meſſie promis. *Et dans la ſeconde on montera de celle-cy,* Il y a aujourd'huy des Chrêtiens dans le monde, *juſqu'à cette premiere propoſition,* Il y a un Dieu.

La premiere de ces deux Parties ſera partagée

tagée en quatre Sections. On examinera ſi le ſentiment que nous avons qu'il y a un Dieu, eſt un préjugé dont il faille ſe défier, ou une opinion qui naiſſe du ſentiment de la verité connüe. On cherchera la Divinité dans la nature, dans la ſocieté & dans le cœur de l'homme. On examinera les difficultés les plus ſpécieuſes que l'on peut oppoſer a ce grand principe : & par la comparaiſon exacte des deux ſentimens, on montrera que l'Atheïſme eſt une extravagance dont l'homme n'eſt point capable, à moins qu'il ne renonce à luy-même. C'eſt le ſujet de la premiere Section.

Après avoir prouvé l'exiſtence de Dieu, il en faudra établir l'idée. L'idée de Dieu établie nous ſervira pour prouver la neceſſité d'une Religion en general. Celle-cy nous conduira aux principes de la Religion naturelle, dont nous juſtifierons la verité & la divinité. L'abus que les hommes ont fait de la Religion naturelle par le Paganiſme qui en eſt la corruption, nous menera à une Révelation ajoûtée à la premiere, & qui doit réparer la Religion naturelle. C'eſt la matiere de la ſeconde Section.

Il faudra enſuite s'attacher à la recherche de cette Révelation ajoûtée à celle de la Nature, dont nous aurons entrevû la neceſſité; & trou-

trouvant dans un coin du monde un peuple de Sages qui ont de plus beaux ſentimens de la Divinité que les Philoſophes les plus éclairés, & qui ſe vantent d'avoir eſté honorés de cette Révelation, nous examinerons le caractere de ces hommes, qui ſont les Juifs; & enſuite entrant dans l'examen de leur Ecriture qui contient leur Révelation, nous trouverons qu'elle a un caractere ſingulier & extraordinaire, qu'elle eſt exempte des paſſions & des foibleſſes qui paroiſſent dans les autres Livres, qu'elle répare effectivement la Religion naturelle, que ſeule elle conduit les hommes à leur veritable fin, qu'elle contient des propheties très-expreſſes, très-clairement accomplies, & qu'on ne peut ſoupçonner d'avoir eſté compoſées après l'évenement; que cette Révelation a eſté conſervée dans des monumens inviolables; qu'il a eſté abſolument impoſſible qu'on la ſuppoſât, ou qu'on la changeât eſſentiellement: ce qui nous donnera occaſion de réfuter amplement les veües de Spinoſa, Hobbes, &c. que l'on ne peut raiſonnablement révoquer en doute les faits qui ſont contenus dans l'Ecriture des Juifs, & que la verité de ces faits juſtifie invinciblement la divinité de la Religion Judaïque. C'eſt le ſujet qui eſt traité dans la troiſiéme Section.

Comme la Religion naturelle nous a conduit

duit à la Religion Judaïque, la Religion Judaïque nous mene auſſi à la Religion Chrêtienne. L'Ecriture des Juifs nous enſeigne que Dieu traitera une nouvelle alliance avec les hommes; que cette alliance ſera établie ſous de meilleures promeſſes que la premiere; qu'elle ſera adreſſée à tous les hommes; & que les nations ſeront appellées à la connoiſſance du vray Dieu; qu'elles ſeront appellées par le miniſtere d'un homme ſaint, dont les Prophetes nous marquent la venüe, le temps de la venüe, la naiſſance, le lieu de la naiſſance, la Tribu, la famille, la vie, le miniſtere, les actions, le Précurſeur, les Diſciples, la doctrine, l'oppoſition à ſa doctrine, la mort, le genre de la mort, les circonſtances de ſa mort, ſa ſepulture, ſa réſurrection, ſon aſcenſion dans le ciel: deſorte que trouvant toutes ces circonſtances en Jeſus-Chriſt, & ne les trouvant qu'en Jeſus-Chriſt, nous ne pouvons nous empêcher de regarder celuy-cy comme le Meſſie que les Prophetes avoient annoncé. C'eſt ce qui eſt contenu dans la quatriéme Section.

Dans la ſeconde Partie on conſidere la Religion ſous une face aſſez differente de celle-là. La premiere a établi le Chriſtianiſme par des preuves empruntées de la Religion naturelle & de la Religion Judaïque: celle-cy l'établira par ſes propres caracteres. Mais afin que

les

les incredules n'ayent aucun lieu de ſe défier des preuves qu'on apportera dans ce deſſein, on commencera par douter de tout, & l'on ne recevra les verités qu'à meſure qu'elles ſeront évidentes. On ne ſuppoſera d'abord que cette verité conniüe, qu'il y a aujourd'huy des Chrêtiens dans le monde, & qu'il n'y en a pas toûjours eu. On remontera juſqu'aux ſiécles qui ont précedé Conſtantin. On examinera le martyre des Chrêtiens. On paſſera juſqu'aux Diſciples & aux Succeſſeurs des Apôtres. On fera voir deux choſes importantes dans cette matiere: qu'ils ont ſouffert la mort pour défendre une Religion qui eſt viſiblement fondée ſur des faits; & que ces faits ne pouvoient leur être inconnus. On fera voir, que ſoit que l'Ecriture du Nouveau Teſtament ſoit ſuppoſée, ſoit qu'elle ne le ſoit pas, elle contient certains faits fondamentaux qui ne peuvent être révoqués en doute; & que ces faits ſuffiſent pour prouver la verité de la Religion Chrêtienne. On conſiderera d'abord les Apoſtres comme de ſimples témoins. On prouvera la validité de leur témoignage par des circonſtances de leur vie qui ne peuvent être conteſtées; & par la validité de leur temoignage on établira la divinité de la Religion Chrêtienne. Tout cela fera le ſujet de la premiere Section de cette ſeconde Partie.

Après

Après avoir conſideré les Apôtres comme Prédicateurs, on les regardera comme Ecrivains. On entrera dans l'examen des Livres du Nouveau Teſtament. On fera voir qu'ils n'ont pû être ſuppoſés ni corrompus, & que les Apôtres n'ont pû écrire des choſes fauſſes. On remarquera qu'ils ont tous les caracteres qui ſont le plus oppoſés à celuy des impoſteurs; qu'ils n'auroient pû ni voulu ſéduire les hommes; qu'il eſt même impoſſible qu'ils en ayent conçû le deſſein. On conſiderera enſuite la ſainteté & les miracles de Jeſus-Chriſt, la ſainteté & les miracles des Apôtres, les propheties du Nouveau Teſtament, les dons extraordinaires & miraculeux ſi communs du temps des Apôtres, & dont les Apôtres parlent ſi ſouvent: & par l'amas de toutes ces circonſtances exterieures, mais inconteſtables, on prouvera que l'Ecriture a eſté compoſée par des hommes qui avoient le St. Eſprit, & qu'on ne peut révoquer en doute la verité de la Religion Chrêtienne. C'eſt la matiere de la ſeconde & de la troiſiéme Section.

Comme tout cela ne regarde que le dehors de la Religion, il en faudra montrer enſuite les beautés, les uſages, l'utilité & l'excellence: & c'eſt ce que nous ferons, en la répreſentant dans onze Tableaux differens, dans l'amas des témoignages qui luy ſont rendus,

dus, dans ſon oppoſition avec toutes les fauſſes Religions, dans la pureté & le deſintereſſement de ſa fin, dans ſes effets admirables, qui ſe manifeſtent dans le cœur de l'homme, dans l'Egliſe, & même dans la ſocieté generale des hommes; dans ſa Morale ſi ſainte, dans ſes myſteres ſi ſublimes, & pourtant ſi liés avec les principes de la conſcience; dans la convenance de ces myſteres avec les lumieres de la raiſon; dans le rapport eſſentiel qu'elle a avec la gloire de Dieu; dans ſa divine convenance avec nôtre cœur, qu'elle affranchit de ſa miſere, de ſa baſſeſſe & de ſa corruption; dans cette proportion ſi exacte qu'elle a avec la Religion Judaïque, qui fait que la Religion Judaïque n'enferme ni raiſon, ni ſageſſe, ſéparée de la Religion Chrêtienne qui en eſt la clef, & que la Religion Chrêtienne ſe trouve répreſentée dans la Religion Judaïque, comme dans un grand & magnifique miroir; & enfin dans ſa proportion avec la Religion naturelle, dont le Chriſtianiſme eſt le rétabliſſement parfait, comme le Paganiſme en étoit la corruption. C'eſt le ſujet de la quatriéme & derniere Section de la ſeconde Partie.

Voilà quel eſt le plan de cét Ouvrage, dans lequel on s'eſt principalement propoſé quatre choſes; de donner aux principes de la Religion un ordre & un enchaînement qui ſerviſt à

en faire voir la verité ; de découvrir les principes ſecrets de l'incredulité, & de la combattre, en montrant ſa ſource ; de ſatisfaire le plus qu'il a été poſſible à toutes les difficultés qu'on nous fait, ſoit dans les livres, ſoit dans la converſation, j'entens celles qui ont quelque eſpece d'apparence ; & enfin, de n'employer que les preuves qui nous perſuadent, & de ne les preſſer qu'à meſure qu'elles nous perſuadent : ne nous attachant point à copier ceux qui ont écrit ſur la même matiere, & n'affectant pas auſſi de les éviter ; mais tâchant de nous mettre au deſſus de toute oſtentation d'eſprit & d'érudition, qui eſt ſi fatale à cette ſorte d'Ouvrages, parce qu'on y cherche préciſément ce qui établit que la Religion Chrêtienne eſt veritable, & non pas ce qui prouve ſimplement que l'Auteur eſt ſubtil, ou ſavant.

Si l'on n'oſe ſe flater d'avoir reüſſi dans toutes ces vûës, on peut ſe rendre ce témoignage à ſoy-même, d'y avoir travaillé ſincerement & avec application. Dieu qui nous a mis ce deſſein au cœur, & qui a ſoûlagé nôtre foibleſſe par ſa grace, veuille le faire reüſſir pour la gloire de ſa verité, & pour le ſalut de ceux qui luy contrediſent.

TRAI-

TRAITÉ de la Verité de la RELIGION CHRÊTIENNE.

I. SECTION. De l'Exiſtence de Dieu.

CHAPITRE I.

Deſſein de cette Section.

BIen que les incredules du temps tâchent de faire revivre le Pyrrhoniſme pour ébranler les fondemens de la Religion, on peut dire que rien ne fait mieux connoître leur égarement & leur foibleſſe, que ce doute univerſel auquel ils ont recours.

On aura beau s'imaginer, que la Nature voulant ſe joüer de nôtre foibleſſe, a mis dans nôtre eſprit certaines notions fauſſes, ſur leſquelles nous raiſonnons comme ſur des principes veritables. Ce doute métaphyſique

ſique ſera bientôt détruit par le ſentiment d'un nombre preſque infiny de verités particulieres que nous ſommes obligés de recevoir. Une ſpéculation abſtraite & éloignée ne ſera point plus forte que la connoiſſance que nous avons de l'exiſtence de nôtre ame, qui penſe, qui doute, qui raiſonne, & qui ſait qu'elle forme tous ces actes ; & après mille & mille ſuppoſitions chimeriques, nous ſerons contraints de renoncer à nos doutes generaux, pour recevoir l'évidence de ces principes particuliers, que le tout eſt plus grand que ſa partie, & que ſi de choſes égales on ôte choſes égales, ce qui reſte ſera égal : ces premiers principes du ſens commun étant ſi évidens, que leur ſimple veüe perſuade neceſſairement, & reſſemblent au Soleil, qui ne peut recevoir du dehors une clarté qu'il donne à toutes choſes.

A la verité, ſi l'on arrête l'eſprit à ces ſpéculations generales & à ce doute univerſel, & qu'on ne luy permette point de deſcendre à des veües & à des conſiderations plus particulieres ; on pourra le rendre Pyrrhonien pour quelques inſtans : mais on le rendra extravagant en même temps ; y ayant une eſpece de folie à s'appliquer ſi fortement à la conſideration d'un objet, qu'on ſe rende par là incapable de penſer aux autres. Laiſſez l'eſprit dans la liberté de conſiderer les doutes du Pyrrhonien, & de les comparer avec la certitude qu'il ſent bien qu'il a de certaines verités, & vous trouverez qu'au lieu de combattre la certitude par le doute, il détruira le doute par la certitude ; parce

que la certitude naît d'une évidence qui persuade, & qu'un doute ne fait que tenir l'esprit suspendu; qu'un doute, comme celuy que nous supposons, est une conception abstraite & éloignée, & que la certitude dont il s'agit consiste en sentiment; qu'un doute tire sa force des tenebres & de l'ignorance qui l'ont fait naître, & que la connoissance des premiers principes est évidente par sa propre lumiere.

Il n'y a pas moins d'injustice que d'erreur à adopter les spéculations du Pyrrhonisme pour s'en servir contre la Religion. Car s'il est vray qu'on n'engage point un Géometre à détruire l'opinion de ceux qui doutent de tout, si l'on le persuade que les regles de la Mécanique peuvent être certaines indépendemment de cét examen; & s'il est inouï que ce doute universel des Pyrrhoniens ait jamais retardé d'affaire, ni formé d'obstacle serieux à l'execution d'aucun dessein dans le commerce de la vie civile: est-il raisonnable que ce même doute devienne considerable seulement lors qu'il s'agit d'attaquer les fondemens de la Religion; & qu'une hypothese extravagante cesse de porter ce nom, parce qu'elle favorise l'incredulité?

Au fond, bien que les verités de la Religion soient infiniment plus certaines en elles-mêmes que toutes les autres, nous nous contenterions qu'on les reçût avec la même certitude qu'on reçoit ces premieres & communes verités, qui font la regle de nôtre conduite & de nos actions.

Les spéculations de ces Philosophes ne

nous regardent donc pas davantage, qu'elles regardent tous les autres hommes: & comme il n'y a perſonne à qui elles faſſent révoquer en doute les principes de l'art qu'il exerce, ou de la prudence par laquelle il agit, nous ne croirons pas auſſi qu'elles doivent nous arrêter un moment dans l'établiſſement des verités de la Religion.

Nous conclurrons ſeulement de ce penchant que les hommes ont à douter de tout, pour faire périr les verités de la Religion avec toutes leurs autres connoiſſances par un commun naufrage, qu'il n'y a point de doute ſi chimerique, ni d'opinion ſi abſurde, que l'incredulité n'adopte pour ſon interêt; qu'elle donne du credit & de la conſideration à tout ce qui luy eſt favorable; & que puis qu'elle change la certitude de toutes choſes en doute, il ne faut pas s'étonner ſi en d'autres rencontres elle veut changer ſes moindres doutes en certitude.

J'eſpere qu'on n'en doutera point, ſi l'on conſidere avec quelque ſoin la maniere dont on va établir la verité de l'exiſtence de Dieu. Comme c'eſt là une verité premiere & fondamentale, qu'elle fait naître toutes les autres verités de la Religion, & que toutes les autres la ſuppoſent; il ne faut rien oublier pour la bien établir. Et comme il n'y a rien de plus ſoupçonneux que l'incredulité, qui augmente même ſes défiances à meſure que les verités qu'on veut prouver ſont eſſentielles & importantes, on prendra toutes les précautions poſſibles pour éviter tout ſoupçon d'illuſion ou de mauvaiſe

y. Voicy l'ordre qu'on ſuivra dans ce deſ-
in.

On tâchera premierement de penetrer ans les ſources de nos erreurs, pour con-oître ſi le ſentiment que nous avons, qu'il a un Dieu, ne ſeroit point un préjugé; & nous pouvons nous aſſûrer au contraire, u'il naiſſe de la force & du ſentiment de la erité connüe. Nous réfléchirons enſuite ar voye d'examen ſur les preuves qui nous erſuadent l'exiſtence de Dieu, & ſur les ifficultés qu'on leur oppoſe, ou qu'il ſem-le qu'on leur peut oppoſer. Nous nous at-acherons en troiſiéme lieu à conſiderer à art les objections les plus apparentes des Athées. Et enfin nous ferons une comparai-on des deux ſentimens, qui fera voir que 'Atheïſme eſt une extravagance viſible, s'il eſt vray qu'il y ait de veritables Athées; ce qu'on examinera pour la fin en peu de mots.

CHAPITRE II.

Où l'on fait voir, en recherchant les principes de nos erreurs, que le ſentiment qui établit l'exiſtence de Dieu n'eſt point un faux préjugé.

ENcore qu'on ne doive point douter de tout avec les Sceptiques, il eſt bon néanmoins de ſe défier de ſa raiſon: parce que ſi la Nature a donné à tous les hommes un ſens commun, qui dans ſes premieres notions; & dans les jugemens qu'il forme avec une

liberté entiere, ne ſauroit être un principe d'erreur, l'experience nous convainc, que l'homme n'eſt que trop ſujet à ſe tromper dans les matieres qui l'intereſſent, ou qui ſont ſuſceptibles de préoccupation.

Il eſt certain qu'il y a en nous une lumiere naturelle qui ne nous trompe point, & des préjugés qui nous trompent. Sans ces préjugés nous ne ſerions jamais dans l'erreur, & ſans cette lumiere naturelle nous y ſerions toûjours. La difficulté conſiſte à démêler ces deux principes ſi differens, & à en faire un juſte diſcernement. En quoy il eſt certain qu'on reüſſira, ſi l'on joint l'experience à la raiſon.

Il ſeroit difficile de rapporter nos erreurs ou nos préjugés à d'autres cauſes qu'à quelqu'une de ces trois; à la qualité des choſes que nous connoiſſons, ou à la maniere dont elles ſont propoſées à nôtre entendement, ou à la diſpoſition même de nôtre eſprit.

Bien que les choſes que nous connoiſſons puiſſent être en elles-mêmes difficiles & problematiques; ce qui ſemble devoir embarraſſer nôtre eſprit, & quelquefois l'engager dans l'erreur: nous ne craindrons pas de ſoûtenir, que la qualité des choſes ne ſuffit pas pour former nos faux préjugés. Les démonſtrations de la Géometrie ſont difficiles; & néanmoins nous en jugeons ſainement. Ces choſes qu'on nomme indifferentes, & dont nous jugeons ſans contrainte & ſans intereſt, ſont quelquefois tout-à-fait problematiques; & le ſens commun ne ſe préoccupe pourtant pas lors qu'il en juge, parce qu'il

doute

ute où il faut douter, & qu'il assûre où il
it assûrer; ne concevant qu'une simple
inion des choses probables, & jugeant
ec certitude des choses évidentes. Ce
est pas qu'il ne puisse arriver, & qu'il n'ar-
ve même assez souvent, que l'impatience,
orgueil & la précipitation forment en nous
ne habitude de vouloir juger avec certitu-
e de toutes choses; ce qui fait naître mille
ux préjugés dans nôtre entendement:
ais alors le déréglement vient d'ailleurs,
ce n'est point la qualité des choses que
ous en devons accuser.

Il ne seroit pas plus raisonnable de l'attri-
uer à quelque disposition naturelle de nô-
re esprit; puis qu'en ce cas-là il faudroit
ue nôtre esprit fût naturellement disposé
juger mal des choses, de quelque maniere
u'elles luy fussent présentées: & c'est alors
ue nous ne pourrions nous dispenser d'être
Pyrrhoniens, & quelque chose de pis en-
core, puis que nous devrions toûjours nous
croire dans l'erreur par la disposition même
de nôtre entendement. Mais comme l'ex-
perience, & le sentiment d'un nombre pres-
que infiny de verités, dont il nous est im-
possible de douter, nous rassûre à cet égard,
& nous dit qu'il y a une certaine lumiere na-
turelle en nous qui ne nous trompe point:
il ne reste sinon que nos erreurs viennent de
ce que les objets sont mal proposés à nôtre
esprit.

En effet, comme chaque chose a plu-
sieurs faces, elle ne se présente pas toûjours
sous la même forme à nôtre entendement:

& comme elle luy eſt diverſement propoſée par des cauſes étrangeres, elle paroît aſſez ſouvent à un eſprit differente de ce qu'elle paroît à un autre, ou de ce qu'elle avoit paru en un autre temps à celuy-là même. Mais ce qu'il y a de conſtant & qui ne change jamais, c'eſt la diſpoſition de l'entendement à juger des choſes ſelon ce qui luy en paroît.

Quoy qu'il en ſoit, il y a deux ſortes de choſes qui font que les objets ſont mal propoſés à nôtre eſprit, ou, ſi l'on veut, qui font naître tous nos faux préjugés; les unes extérieures, & les autres interieures. Je mets au premier rang l'exemple, l'éducation, les mauvais raiſonnemens, & les ſophiſmes du diſcours. Ainſi l'exemple & l'éducation font que la ſenſualité & l'yvrognerie, qui ſont de très-grands vices en eux-mêmes, paſſent en certains païs pour des vices très-legers. Les fameux ſophiſmes du Rhetoricien Théodotion perſuaderent au Roy d'Egypte qu'il devoit faire mourir Pompée: & l'on voit que les hommes ſont tous les jours à cét égard les dupes les uns des autres.

Les cauſes interieures de nos erreurs & de nos préjugés ſe réduiſent à trois, qui ſont les ſens, l'imagination, & les paſſions du cœur. Toutes ces choſes ſont capables de propoſer mal l'objet à nôtre eſprit, & de le faire paroître tout autre qu'il n'eſt en luy-même. Ainſi, comme nos yeux nous ont repréſenté une étoile comme un flambeau, nous avons eu quelque peine à nous perſuader enſuite, qu'une étoile fût plus grande

que

que le Globe où nous habitons ; ne pouvant accorder cette petite idée que nos yeux nous en donnent, avec cette grande idée que la raiſon nous en fait avoir. L'imagination nous fait concevoir la ſubſtance de nôtre ame comme étenduë & materielle, quoy qu'elle ne le ſoit point en effet : ou ſi l'on veut un exemple moins conteſté, elle nous repréſente la diviſion de la matiere à l'infiny comme impoſſible, encore que la raiſon nous montre qu'elle eſt certaine. Et le cœur préoccupé par ſes paſſions nous faiſant toûjours regarder du bon côté les choſes qui nous appartiennent, & nous éloignant de toutes celles qui ne ſe rapportent point à nôtre intereſt, fait que nous nous trompons inceſſamment dans le commerce de la vie civile.

On croit pouvoir poſer en fait, qu'il n'y a aucune erreur, ni aucun faux préjugé dans l'eſprit de l'homme, qui ne puiſſe être rapporté à quelqu'une de ces ſources, & que l'on ne ſauroit apporter d'exemple qui détruiſe cette maxime.

On ne peut donc faire mieux pour détruire les défiances de l'incredulité, que d'examiner d'abord, ſi le ſentiment que les hommes ont communément de l'exiſtence de Dieu, ne ſeroit point un préjugé naiſſant de quelqu'un de ces principes.

Si nous regardons aux cauſes exterieures de nos erreurs, nous trouverons qu'elles dépendent des circonſtances des temps & des lieux, & qu'ainſi elles varient perpetuellement. Qu'on cherche dans l'Hiſtoire l'état

passé du Monde, & qu'on jette les yeux sur l'état où le Monde est aujourd'huy; qu'on examine toutes les erreurs qui regnent, & toutes celles qui ont regné parmy les hommes : l'on trouvera que l'exemple, l'éducation, les sophismes du discours, ou les fausses couleurs de l'éloquence ont produit des erreurs particulieres, mais non pas des erreurs generales; ont pû tromper quelques hommes, ou les tromper tous dans certains lieux & en certains temps, mais non pas tous les hommes, dans tous les lieux & dans tous les siécles.

Voilà précisément en quoy la nature & l'éducation sont differentes. La nature est semblable dans tous les hommes qui sont & qui ont été... Ils sentent le plaisir, ils desirent l'estime, ils s'aiment eux-mêmes aujourd'huy comme autrefois; & l'on doit faire en cela le même jugement des qualités veritablement naturelles, & de celles qui sont, selon nous, originairement attachées à la nature, comme la corruption du peché, dont ce n'est pas icy le lieu de parler.

Mais il n'en est pas de même des principes de l'éducation, qui varient sans cesse. La succession des temps, la révolution des affaires, les divers interêts des peuples, le mélange des nations, les differentes inclinations des hommes changent l'éducation, elles donnent cours à d'autres maximes, & établissent d'autres régles d'honneur & de bienseance. Si donc nous trouvons que ce sentiment, qu'il y a un Dieu, s'est conservé parmy tous ces changemens de la societé; qu'en pou-

pouvons-nous conclurre autre choſe, ſinon que ce ſentiment ne vient pas de la ſimple éducation, mais qu'il eſt fondé ſur quelque proportion naturelle qui eſt entre cette premiere verité & nôtre entendement? Ciceron reconnoît, qu'il n'y a point de nation ſi barbare qui n'ait eu quelque connoiſſance de la Divinité: & quand il ne le diroit pas, la choſe n'en ſeroit pas moins veritable. On voit que les hommes dès qu'ils ſont hommes, c'eſt-à-dire, capables de ſocieté & de raiſonnement, connoiſſent cette verité. Car pour l'exemple de quelques Sauvages, qui ne l'ignorent que parce que la raiſon ne ſe déploye point en eux, il ne ſauroit tirer à conſequence. Ceux qui n'exercent point leur raiſon, ſont ſemblables à ceux qui n'en ont point. Il faut les mettre au rang des enfans, qui vivent ſans réflexion, & qui ne paroiſſent capables que des actions animales. Et comme l'on ne doit point conclurre, qu'il n'eſt pas naturel à des gens raiſonnables de chercher les moyens de ſe garantir des injures de l'air, parce qu'il y a des Sauvages qui ne s'en mettent point en peine: on ne doit pas inferer auſſi de l'abaiſſement de leur eſprit ſtupide & abruty, qui ne tire aucune conſequence de ce qu'il voit, qu'il n'eſt pas naturel à l'homme de connoître la ſageſſe d'un Dieu qui agit dans l'Univers.

In Orat. pro Archia Poëta.

Quoy qu'il en ſoit, il eſt toûjours vray que les hommes qui raiſonnent & qui vivent en ſocieté ſe ſont de tout temps accordés à reconnoître cette verité fondamentale. Les principes des ſciences ont changé; les arts

ont succedé les uns aux autres, il est arrivé, de nôtre connoissance, des révolutions secrétes & éclatantes, subites & imperceptibles dans la societé; on l'a veüe passer souvent de la politesse à la barbarie, & de la barbarie à la politesse; les nations se sont confonduës, les langues se sont mêlées: & néanmoins ce principe est demeuré toûjours ferme & inébranlable dans l'esprit des hommes, qu'il y a quelque Sagesse qui agit dans l'Univers.

Au reste, les incredules disputent vainement, pour faire voir que l'éducation a quelque part à la connoissance que nous avons de Dieu. Nous convenons que l'éducation s'unit avec la nature, & la nature avec l'éducation. Qui doute que la nature & l'éducation n'agissent de concert pour obliger un pere à aimer son enfant, & l'enfant à respecter son pere?

Les Lacedemoniens aimoient l'estime autrefois; les hommes ne l'aiment pas moins aujourd'huy: voilà ce que l'éducation ne sauroit changer, & ce qui doit demeurer constant & invariable, parce qu'il appartient à la nature. Les regles de nôtre point d'honneur, aussi-bien que celles de nôtre Morale, nous enseignent qu'il n'y a rien de plus bas ni de plus lâche que le larcin, de quelque maniere qu'il se commette. Les Lacedemoniens au contraire regardoient le larcin subtil & adroit comme une action glorieuse: voilà qui est different, parce qu'il appartient à l'éducation. Disons de même, que l'éducation peut avoir eu quelque

que part aux diverſes idées que les nations ont eües de la Divinité, parce qu'il n'y a eu rien de conſtant ni d'uniforme dans les peintures qu'elles en faiſoient : mais que la verité de ſon exiſtence, qui eſt le principe auquel elles ſe ſont invariablement attachées, a dû avoir une proportion naturelle avec leur eſprit.

Et en effet, ſi c'eſt de nos peres uniquement que nous tenons ce ſentiment, qui eſt-ce qui l'avoit enſeigné à nos peres? Il faut aller à l'infiny en remontant, ou reconnoître qu'il y a eu des hommes qui ont laiſſé cette opinion à leurs enfans, ſans la devoir eux-mêmes à l'éducation. A qui donc la devoient-ils?

On dira peut-être, que c'eſt à la politique de quelque Prince, qui crut que cette opinion ſeroit un frein pour retenir ſes Sujets dans l'obeïſſance qui luy étoit deüe. Mais on le dira ſans raiſon & ſans vray-ſemblance. Car I. les ouvrages de la Politique dépendent des divers changemens & des differentes révolutions qui arrivent dans le monde; au lieu que ce principe a été tout-à-fait invariable. II. Avant ces celebres Legiſlateurs de l'Antiquité, comme Solon, Licurgue & Numa, qui paſſent pour être les premiers qui ont tâché d'adoucir par les ceremonies de la Religion les inclinations de quelques peuples qui étoient encore ſauvages, les hommes étoient perſuadés de l'exiſtence de Dieu. Et quoy que les Hiſtoires anciennes nous parlent de ceux qui ont les premiers labouré la terre, navigé, planté la vigne, &c. vous

n'en trouverez point qui faſſent mention de ceux qui ont crû les premiers l'exiſtence d'un Eſtre Souverain. III. Ce n'eſt pas la ſimple connoiſſance de l'exiſtence de Dieu qui ſert aux deſſeins de la Politique. Car ſi vous concevez un Dieu oiſif, comme Epicure l'a conçû; ou ſi vous vous imaginez des Divinités vicieuſes & déréglées, & devant par conſequent permettre, ou même autoriſer le crime, comme les Payens ſe les repréſentoient: cette connoiſſance eſt pluſtôt pernicieuſe qu'utile à l'Etat. Il n'y a certainement que la crainte d'être puny de ſes crimes après cette vie, ou l'eſperance d'être récompenſé de ſes bonnes actions après la mort, qu'on peut concevoir ſervir à l'obeïſſance des Sujets. Or ces principes ont changé pluſieurs fois avec le temps: & ſans compter les Sadduciens, il y a eu, & il y a encore aujourd'huy des peuples entiers qui croyent l'exiſtence d'un Dieu, ſans avoir aucune idée des peines ou des biens qui les attendent après la mort. IV. Les Princes, les grands Politiques, & pour dire quelque choſe de plus encore, ceux qui étoient capables non ſeulement de gouverner les Etats, mais de faire de nouvelles loix, & d'établir de nouvelles Républiques, les Socrates & les Platons, qui ſe railloient des ſuperſtitions dont la Politique ſe ſert pour amuſer les peuples, ſe ſont bien moqués de la pluralité des Dieux; mais ils ont crû de bonne foy l'exiſtence d'un Dieu, comme cela paroît par les Lettres qu'ils s'écrivoient confidemment. V. Enfin on doit remarquer, qu'il y

Mexicani Tapuja. Vide Acoſta, lib. 5. rerum Americæ: & Gerard. Joann. Voſſium, de Idololatria Gentili, in Add. libr. 1.

a deux ſortes de moyens dont la Politique ſe ſert pour parvenir à ſon but ; les uns qu'elle invente, les autres qu'elle ſuppoſe, ſans faire autre choſe que les mettre en œuvre. La Politique Romaine ſe ſervoit autrefois de ces deux moyens pour gagner le peuple. Elle ſe ſervoit de la vanité du peuple comme d'un reſſort qu'elle n'avoit point produit, & qui étoit même plus ancien que ſes veües. Et elle employoit en ſecond lieu les jeux, les ſpectacles, les diverſes eſpeces de Couronnes, la pompe des Triomphes, comme des moyens qu'elle avoit inventés elle-même pour faire agir ce premier reſſort, ou pour flatter cette vanité. Je conviendray donc ſans peine, que Numa Pompilius ſe ſervit du ſentiment que le peuple avoit, qu'il y a quelque Divinité, & des autres principes de la Religion naturelle. Mais il ne fit que mettre en uſage ce principe que ſa politique ſuppoſoit, & qu'elle ne produiſoit pas. Il ſe ſervit de divers ſacrifices & de diverſes autres ceremonies pour faire agir ce premier reſſort, ou pour apprivoiſer le peuple, en donnant quelque objet à ces principes vagues de Religion & de conſcience qu'il ſuppoſoit en eux. Car comme celuy qui a inventé les moulins, n'a point produit la force qui fait agir ces grandes machines, mais ſeulement l'a ſuppoſée dans le vent & dans l'eau, dont il a dirigé le mouvement par ſon adreſſe : ainſi on peut dire, que la Politique ſuppoſe & ne fait point cette connoiſſance naturelle de Dieu, qui eſt un frein pour retenir les peuples dans leur devoir.

CHA-

CHAPITRE III.

Où l'on continüe de montrer, que le sentiment que nous avons de l'existence de Dieu n'est point un préjugé.

POur les causes de nos erreurs que nous avons appellé interieures, comme elles se trouvent dans tous les hommes du monde, & que chacun a des sens, une imagination & un cœur qui sont capables de le tromper, quoy que cela n'arrive que par accident: on ne nie pas aussi, qu'elles ne puissent faire naître des erreurs constantes & universelles.

Ainsi la difficulté qu'on a trouvé à s'imaginer, qu'il y eût des hommes sur la surface de la terre qui est opposée à la nôtre, qui sans tomber eussent leurs pieds vis-à-vis de nos pieds, a fait rejetter jusques à ces derniers siécles l'opinion de ceux qui croyoient des Antipodes. Ainsi le vulgaire de tous les temps & de tous les païs s'imagine que le Soleil n'a pas plus d'un pied de largeur, & que les étoiles sont encore plus petites que le Soleil ne paroît: sans parler icy du sentiment de Copernic, qui accuse tous les autres hommes d'avoir été dans l'erreur.

Mais que dira-t-on, si la connoissance que nous avons de l'existence de Dieu, non seulement n'est pas un faux préjugé qui naisse des sens, de l'imagination, ou des passions du cœur; mais se trouve plustôt opposée que conforme à ces trois principes de nos erreurs?

J'avoüe

J'avoüe que les sens, l'imagination & le cœur par eux-mêmes ne nous disent pas qu'il n'y a point de Dieu, puis que ces trois facultés ne nous ont point été données pour être des causes d'erreur & d'illusion : mais il arrive par accident, & par le mauvais usage que nous en faisons, qu'elles font une bonne partie des difficultés que nous trouvons dans la connoissance de cette verité.

La coûtume que nous avons prise de soûmettre nôtre raison à nos sens, & de rejetter comme une spéculation ce qu'on ne nous fait point voir & toucher, fait un des préjugés des Athées, qui ne croyent point qu'il y ait un Dieu, parce qu'ils n'en voyent point. La difficulté qu'ils ont à s'imaginer ce que c'est que Dieu, ce qu'il faisoit avant qu'il fist le monde, forme un second préjugé dans leur esprit. Enfin toutes les passions du cœur combattent la verité de l'existence de Dieu, parce que cette verité les mortifie toutes. Elle humilie l'orgueil, elle prescrit des bornes fort étroites à la volupté, elle arrête le cours de l'injustice & de l'interest : & lors que cette connoissance ne corrige pas le déréglement des passions, elle les réprime du moins & arrête leur violence ; & il n'est pas fort necessaire que nous insistions là-dessus. Les incredules eux-mêmes reconnoissent que l'idée de Dieu réprime les passions humaines, puis qu'ils prétendent que la Politique se sert avec succès de ce frein pour arrêter les désordres de la cupidité, & pour retenir les hommes dans l'obeissance qu'ils doivent aux loix civiles.

Que les sens donc & l'imagination ayent pro-

produit par accident les erreurs universelles, & que le cœur soit, comme on l'a reconnu de tout temps, une source féconde d'illusions & d'égaremens dans le commerce de la vie civile; cette consideration nous est favorable, puis que nous sommes les partisans du bon sens, qui nous dit qu'il y a un Dieu, contre les raisons negatives des sens qui ne voyent point cette Divinité, contre les difficultés de l'imagination qui ne sauroit se représenter un objet qui est si élevé au dessus de sa portée; & contre les résistances des passions du cœur que cét objet afflige & contraint. N'est-ce pas une chose surprenante, que depuis tant de siécles, les sens, l'imagination & les passions du cœur ayent continuellement fourny à l'esprit des hommes, des préjugés contraires à cette verité, sans qu'ils ayent pû en étouffer la lumiere?

Il est vray que ne l'ayant pû anéantir, les hommes l'avoient prodigieusement déguisée. Le déréglement étoit venu de ces trois causes de nos erreurs que nous avons marquées. Pour contenter les sens, les hommes avoient fait la Divinité visible, soit en la représentant par des statües, soit en l'imaginant revêtüe d'une forme humaine. Pour satisfaire l'imagination, qui ne peut rassembler tant de vertus, dont les effets paroissent dans la Nature; qui ne peut, dis-je, les rassembler dans la simplicité d'un seul & même sujet, ils avoient multiplié la Divinité, attribuant à chaque partie de l'Univers, & à chaque élement sa providence particuliere. Enfin pour satisfaire les mauvais penchans de

leur

ur cœur, ils avoient attribué à Dieu leurs
assions & leurs vices; se faisant des Divini-
és déréglées, pour sauver leurs déréglemens à la faveur de ces exemples que la Religion sembloit rendre sacrés.

Mais enfin, malgré nôtre attachement à e juger des choses que par les sens, malgré es difficultés & les résistances de nôtre imagination, malgré toutes ces passions de nôre cœur, qui pour leur interest produisent ontinuellement des doutes dans nôtre ame, ous les hommes ont reconnu de tout temps, u'il y a une Sagesse souveraine qui agit dans Univers.

Qu'on juge après cela, si c'est aux incredules à concevoir icy de la défiance; & si nous n'avons pas au contraire sujet de tenir pour suspects des doutes que forment toutes nos passions, & des préjugés qui ont visiblement leur source dans tous les principes de nos erreurs.

CHAPITRE IV.

Où l'on entre dans l'examen des preuves qui établissent l'existence de Dieu.

NOus avons jugé ce préliminaire d'autant plus utile, que les illusions que nous devons craindre en traitant des matieres de la Religion naissent sans qu'on y pense; & que nous engageant insensiblement dans l'incredulité, elles forment comme un double mur dans nôtre entendement, contre lequel la solidité & la force des raisons est presque toûjours sans effet.

Mais

Mais après avoir marqué les sources de nos erreurs, il est encore plus necessaire de marquer les sources de la verité. Nous en trouvons quatre differentes, la Nature, qui est l'assemblage de toutes les créatures visibles; la societé, qui est la multitude des hommes reünis sous la forme d'un gouvernement; le cœur de l'homme, qui est un petit monde qui n'enferme pas moins de merveilles que le grand; & enfin la Religion, laquelle nous convainc mieux que tout autre objet, de la verité de l'existence de Dieu, comme cela paroîtra dans toute la suite de cét Ouvrage.

Pour voir qu'il y a une Sageſſe souveraine, il ne faut qu'ouvrir les yeux, & les porter sur les merveilles de la Nature. Quand la consideration des cieux & des astres, de leur beauté, de leur lumiere, de leur grandeur, de leurs proportions, de leur perpetuel mouvement, & de ces révolutions admirables qui les rendent si justes & si constans dans leurs changemens divers, ne nous convaincroient point de cette verité, nous la trouverions marquée dans les vagues & sur le rivage de la mer, dans les plantes, dans la production des herbes & des fruits, dans la diversité & dans l'instinct des animaux, dans la structure de nôtre corps & dans les traits de nôtre visage.

En effet, comme tous les hommes qui m'ont appris qu'il y a une ville de Rome, ne peuvent s'accorder à se joüer de ma credulité: il est impossible aussi que toutes les parties de la Nature conspirent à me tromper, en

en me monſtrant les caracteres d'une Sageſſe qui n'exiſte point réellement.

Il eſt certain même, que cette derniere preuve, à quelque égard, a l'avantage ſur la premiere, en ce que tous les hommes ont en eux des principes d'erreur & d'impoſture: au lieu que les parties de la Nature n'en ont point; & qu'ainſi le témoignage general des hommes eſt moins infaillible, que le témoignage general des parties de l'Univers, s'il eſt permis de nommer ainſi l'accord de tous les ouvrages de la Nature à nous mettre devant les yeux la ſageſſe de leur Auteur.

Il ne faut donc que conſiderer, ſi nous pouvons nous défendre de reconnoître dans la Nature, ces caracteres de ſageſſe que nous croyons y avoir remarqués. La ſageſſe emporte deux choſes, comme chacun ſait; un deſſein, & le choix de certains moyens qui ſe rapportent à ce deſſein. On n'eſt donc en peine que de ſavoir, ſi vous pouvez remarquer quelque deſſein dans les ouvrages de l'Univers, ou s'il y a quelque cauſe qui agiſſe pour une fin; en quoy certainement il y a peu de difficultés. Il faut ſans doute avoir perdu la raiſon, pour douter que nous n'ayons des yeux pour voir, des oreilles pour ouïr, un odorat pour flairer, une voix pour nous faire entendre, des pieds pour marcher, les plantes des pieds plates pour pouvoir nous tenir debout, un cœur pour faire ou pour recevoir le ſang, des veines pour le contenir, des eſprits pour le faire mouvoir, des arteres pour faire battre les veines, des nerfs pour recevoir les eſprits: & quand nous voyons

voyons que nos yeux ne ſont point dans nos pieds, d'où ils ne pourroient pas voir les objets; que nôtre bouche a une communication avec nôtre eſtomac, ſans laquelle nous demeurerions privés de nourriture, nous ne croyons pas ſans doute que tout cela ſe trouve ainſi fait ſans deſſein.

On s'apperçoit de cette ſageſſe répandüe dans l'Univers, ſoit qu'on examine un ſeul corps, ſoit qu'on jette les yeux ſur l'aſſemblage de toutes les choſes corporelles. Conſiderez la lumiere la plus noble & la plus belle de toutes les parties de l'Univers; ce n'eſt pas ſans raiſon qu'elle ſe trouve reünie en certains globes qui la répandent ſans ceſſe, & qui ne s'épuiſent jamais; que ces globes ſont à une diſtance de la terre ſi juſte & ſi réglée, & qu'ils paroiſſent toûjours ſe mouvoir, ſans que ce mouvement réel ou apparent trouve aucun obſtacle qui l'arrête.

Deſcendez plus bas, & conſiderez les uſages de l'air. Il porte juſques à nous la lumiere & les influences des aſtres; il ſe charge de ces nuées qui ſont la fertilité de la terre & l'abondance de nos moiſſons; il porte les ſons juſqu'à nos oreilles, & les couleurs juſqu'à nos yeux; il fait nôtre reſpiration & le mouvement de nos poulmons, la force & l'agitation de la flamme, la vegetation des plantes & la vie des animaux.

Voyez enſuite comment cét air & cette lumiere s'uniſſent avec les organes du corps humain: car ſans l'œil de l'homme, la lumiere n'eſt que tenebres; & ſans la lumiere, l'œil de l'homme n'eſt qu'aveuglement.

Con-

Considerez ces dépendances admirables, qui font que les cieux roulant ou paroissant rouler dans le vaste sein du monde, procurent le bien d'un atôme, qui jouït de toutes ces merveilles, dont la grandeur est si disproportionnée à la sienne, & qui possede ce que les cieux & les astres paroissent avoir de plus précieux; caché comme il est dans le coin d'un globe, qui n'est qu'un point en comparaison des autres parties de l'Univers.

Qui est-ce qui a appris à l'air, aux vents, aux pluyes & aux autres metéores, qu'ils devoient contribüer à rendre la terre fertile? Pourquoy le Soleil fournit-il pour cela sa chaleur & sa lumiere, les astres leurs influences, la mer ses nuées, l'air sa rosée & sa fraîcheur, & les saisons le temperament de leurs qualités? Comment la terre tire-t-elle d'un sein sterile & flêtry, tant de plantes si admirables dans leurs vertus & dans leurs productions, d'arbres excellens & de fruits exquis? Pourquoy faut-il que ces fruits soient propres à se changer en la substance des animaux, & à conserver leur vie? Comment la faim & la soif leur apprennent-elles à point nommé, qu'il est temps de prendre des alimens qui sont destinés à leur nourriture? Et comment le dégoût & le rassasiement leur enseignent-ils au contraire, qu'ils en ont assez pris pour le bien de leur nature, & cela par une loy qui ne peut être violée que par les maladies qui troublent l'œconomie naturelle de leur temperament?

A quoy serviroient tous les fruits de la terre, s'il n'y avoit des animaux pour s'en nourrir?

nourrir? Et que feroient ces animaux sans les fruits de la terre? Comment les especes des animaux se conserveroient-elles, sans l'inclination que le mâle a pour la femelle? Et à quoy étoit necessaire cette inclination, s'il n'avoit fallu que la propagation des animaux se fît par ce moyen? Pourquoy est-ce que dans les lieux où il ne croît point de grains, la Nature fait croître des Cocos, ces arbres merveilleux dont la moëlle est du pain, le suc qu'ils contiennent du vin, & le poil dont leurs feuilles sont couvertes, du coton dont on fait des habits? Pourquoy est-ce que dans l'isle de Fer, où il n'y a point de source ni de riviere pour abreuver les habitans, il y a un arbre qui est perpetuellement couvert d'une nuée qui fait distiller l'eau de ses branches? la Nature en formant une source miraculeuse dans l'air, lors que la terre refuse d'en donner: desorte que toutes les bêtes & tous les hommes qui habitent cette isle, y trouvent abondamment de quoy étancher leur soif.

On ne peut se dispenser, quoy qu'on fasse, de reconnoître que les parties de la Nature ne sont pas ainsi enchaînées sans quelque dessein. La terre ne seroit pas située comme elle l'est, le Soleil n'éclaireroit pas les deux Hemispheres tour-à-tour avec tant de régularité, la mer ne respecteroit pas ses bords, l'air ne se seroit point venu placer préciſément entre la terre & les astres, pour nous faire joüir de leur chaleur & de leur lumiere temperée par cét éloignement; les saisons ne se trouveroient pas si régulierement partagées,

tagées, le corps humain formé avec une symmetrie si parfaite, ce corps animé d'une ame qui est toute seule un abregé de merveilles, cette ame avec des penchans qui la portent au soin de son bien-être & de sa conservation, ces penchans éclairés par une raison qui les adresse à leurs fins legitimes, & cette raison elle-même remplie d'une lumiere naturelle, qui l'empêche de se tromper, lors qu'elle juge librement des objets qu'on luy propose: toutes ces choses ne seroient point de la sorte, s'il n'y avoit une Intelligence souveraine qui agit dans l'Univers.

Voilà la preuve d'autant meilleure, qu'elle est plus naturelle, plus exposée à la veüe de toute sorte de personnes, & plus proportionnée à la portée de chacun. Voicy les difficultés que l'incredulité luy oppose.

Elle dira d'abord, que comme le bon ordre & la symmetrie des parties de la Nature, dont nous croyons connoître la destination, nous portent à reconnoître une Sageſſe qui préside à la conduite de l'Univers: aussi le peu d'ordre & de sageſſe que nous trouverons en quelques autres parties de l'Univers, nous doit donner une opinion toute contraire. Qui est-ce, dira-t-on, qui comprend la raison pour laquelle le tonnerre gronde dans des deserts entierement inhabités; pourquoy la grêle tombe en abondance sur des rochers & sur des précipices; pourquoy la foudre va briser la pointe d'un rocher à l'écart; quelle est la destination des insectes; à quoy sont bonnes les mouches, *Fulmina adeò passim cadunt.*

montes irruunt, arboribus incurrunt, sine delectu tangunt loca sacra & profana, &c. Minutii Felicis Octavius.

les grenouilles, les chenilles, les vers qui rongent un cadavre dans le fond d'un tombeau, ou ces petits animaux qui succent nôtre sang, & qui se forment de sa corruption?

On répond premierement, qu'on peut bien conclurre des caracteres de sagesse que nous remarquons dans la Nature, qu'il y a un Dieu; parcequ'alors nous raisonnons sur ce qui nous est connu: mais que nous ne pouvons pas inferer de l'ignorance qui nous empêche de reconnoître ces mêmes caracteres de sagesse en d'autres parties de l'Univers, qu'il n'y ait point de Divinité; parce que ce qu'on ne connoît point ne peut jamais servir de principe dans un raisonnement. Celuy qui considere une montre, est en droit de conclurre de l'enchaînement de ses ressorts, & de leur mouvement, qu'il faut qu'elle soit l'ouvrage d'un être intelligent: & il raisonneroit mal, s'il vouloit tirer une consequence opposée à celle-là, de ce qu'il y a quelques ressorts dans cette machine dont les usages ne luy sont pas connus.

Il est bon de remarquer en second lieu, que pour bien découvrir la sagesse de l'Auteur de la Nature, il ne faut pas demander raison de l'individu, mais seulement de l'espece, pour parler avec les Philosophes. Et comme pour faire voir la sagesse qui paroît dans le gouvernement d'un Etat, on rend raison des établissemens generaux, on fait voir pourquoy on entretient des Soldats, des Magistrats, des Juges, des Officiers & des Executeurs de la Justice, sans qu'il soit ne-

neceſſaire de conſiderer la condition de Pierre & de Gautier: auſſi pour connoître la ſageſſe du Créateur qui paroît dans ſes ouvrages, il ſuffit de connoître les loix generales de la Nature, ſans qu'il ſoit neceſſaire de rendre raiſon de chaque choſe en particulier.

On doit cependant remarquer, que la cauſe phyſique n'en exclud point la fin, comme s'imaginent groſſierement ceux qui prétendent, par exemple, que le tonnerre n'eſt point deſtiné à effrayer les hommes, parce qu'il a des cauſes auſſi neceſſaires en ſoy, que le mouvement de la poudre & du ſalpêtre, lors qu'on y met le feu. C'eſt raiſonner comme celuy qui diroit, qu'on tire le canon ſans deſſein, parce que cette action a une cauſe phyſique. Que ſi après cela on demande, pourquoy il eſt neceſſaire que la foudre gronde: je répondray ſans beaucoup de peine, que c'eſt là comme le langage de Dieu, lors qu'il veut nous faire penſer à ce qu'il eſt, & à ce que nous ſommes. On pourroit encore ajoûter, qu'il eſt bon en general que la foudre tombe tantôt dans un deſert, & tantôt dans une ville, pour marquer que tantôt Dieu s'approche, & que tantôt il s'éloigne du pecheur: qu'il faut qu'il y ait des monſtres, des ſerpens & des bêtes veneneuſes, pour menacer les hommes, pour leur faire mieux connoître la juſtice de Dieu: qu'on tire des ſerpens les plus veneneux d'excellens remedes: que les abeilles nous fourniſſent le miel: que les mouches & les araignées purifient l'air: que les

insectes ramassent la corruption de la terre, la vermine celle du sang: & qu'il n'y a peut-être rien de plus propre à nous représenter la misere des hommes, que ces vers, qui par les sages loix de la Nature se forment de leurs cadavres dans le tombeau. Mais il est beaucoup plus raisonnable de répondre en troisiéme lieu, que quand nous ne pourrions pas découvrir la fin de certaines choses dans la Nature, il seroit ridicule & extravagant de s'imaginer qu'elles en manquent pour cela; parce que ce seroit supposer que nous connoissons toutes choses.

Il semble qu'on peut nous objecter en second lieu, que nous ignorons la maniere admirable dont se fait la production des choses naturelles: & que si ces mysteres de la Nature nous étoient bien connus, nous n'y trouverions peut-être rien qui nous contraignît de reconnoître une cause premiere. C'est la remarque d'Hobbes, que le peuple deifie tout ce qu'il ne connoît point, & que l'ignorance fait naître l'admiration, l'admiration le respect & la crainte, le respect & la crainte la Religion. Voilà la seconde difficulté qu'il me semble qu'on peut opposer à nôtre principe, & qui n'est pourtant qu'un enchaînement de consequences précipitées. Car ce n'est point ce que nous ignorons des merveilles de la Nature, mais ce que nous en connoissons, qui nous y fait reconnoître la sagesse de Dieu. Nous pouvons juger d'un tableau, & conclurre en le voyant, qu'il ne s'est pas fait luy-même, sans connoître à fond les régles de la Peinture. Il n'est

pas

pas queſtion de ſavoir ce que j'ignore dans les ſecrets de la Nature : mais il s'agit de ſavoir, ſi la connoiſſance que j'en ay, quelle qu'elle ſoit, n'eſt point ſuffiſante pour me convaincre qu'il y a une Sageſſe qui agit dans le monde.

Pour cela nous n'avons qu'à établir ces deux verités. La premiere, que la matiere n'eſt point ſuſceptible de ſageſſe; ou ſi elle l'eſt, qu'elle penſe, qu'elle connoît, & qu'ainſi c'eſt là le principe auquel nous donnons le nom de Dieu. La ſeconde eſt, qu'il y a cependant des caracteres inconteſtables de ſageſſe imprimés dans tout l'Univers. Tant s'en faut qu'il faille avoir penetré dans les ſecrets de la Nature pour cela, que la connoiſſance des moins éclairés & la ſimple veüe de la Nature ſuffiſent pour nous l'apprendre. Les ignorans & les ſavans, le peuple & les Philoſophes conviennent en ce point. Mais afin qu'on ne croye pas que nous nous contentons de le ſuppoſer, il ne ſera pas inutile de raiſonner quelque temps avec les Philoſophes.

CHAPITRE V.

Où l'on conſidere les preuves de l'exiſtence de Dieu que la Philoſophie nous fournit.

Je ne ſçay point quels ſont les reſſorts qui font agir cette vaſte machine que nous appellons l'Univers. J'ignore qu'eſt ce qui entretient la vie des plantes & la lumiere des astres. Je ne ſçay point de quelle figure ſont

les atômes dont les corps ſont compoſés, ni le degré de mouvement qu'il faut pour former toutes les merveilles qui frappent ma veüe. Je ne ſuis partiſan de Démocrite, ni de Deſcartes. Je n'entre point dans les differens de Copernic, ni de Ptolomée, & je ne me pique point de raiſonner ſur le Syſteme du monde. Mais de quelque maniere que l'Univers ſoit fait, & quelque Philoſophe qu'on ſuive, on conviendra ſans doute avec moy, qu'afin que cét Univers ſubſiſte tel qu'il eſt, il faut une matiere, un mouvement, un mouvement limité à une certaine meſure, & un mouvement déterminé d'une certaine maniere; puis que ſi vous ôtez toutes ces cauſes, vous faites du monde un néant, ou un chaos. Je demande donc d'abord, d'où eſt venüe cette matiere dont le monde eſt compoſé? Qui dit la matiere, ne dit pas une choſe qui ſoit neceſſairement; & juſqu'icy perſonne, que je ſache, n'a crû, qu'ayant toutes les perfections, elle dût avoir celle d'être par elle-même, comme nous le diſons de Dieu.

Je voudrois bien ſavoir en ſecond lieu, d'où ſon mouvement eſt ſorty? Car il faut de deux choſes l'une, ou qu'il ſoit eſſentiel à la matiere de ſe mouvoir, ou qu'il y ait un Dieu qui ait imprimé le mouvement dans la matiere. Ce mouvement doit être attaché à la nature de la matiere, ou venir du dehors; il n'y a point de milieu.

S'il eſt eſſentiel à la matiere de ſe mouvoir, il faut que toutes ſes parties ſoient dans une neceſſaire & continuelle agitation, comme

me celles de la flamme ; & que le repos détruise la matiere : ce qui est entierement contraire à l'experience & à la raison. Car qui ne sait, que la matiere dans ce qu'elle a de propre & d'essentiel, est une chose étendüe, mesurable, divisible, qui est à-la-verité necessairement susceptible de mouvement, mais qui de soy n'est pas plus déterminée au mouvement actuel, qu'au repos ? Il est certain même, que demeurant dans son état naturel, elle se reposera, & qu'elle attendra une impulsion qui vienne du dehors, pour se mouvoir. Epicure luy-même, qui tient que les atômes se meuvent naturellement, sera obligé de reconnoître, que du moins les parties qui composent les atômes conservent un mutuel repos : puis que si le mouvement étoit essentiel à ces parties qui composent l'atôme, & aux parties de ces parties, l'atôme ne seroit pas moins corruptible & moins divisible que les autres parties de l'Univers, ayant en soy le principe de la corruption, qui est le mouvement. D'ailleurs, comme les parties de l'atôme & les parties de ces parties seroient agitées par un mouvement necessaire, on ne voit pas qu'elles pûssent former ce tout solide & indivisible, que les Philosophes appellent atôme ; & l'on conçoit par consequent, que le mouvement, au lieu de conserver la Nature, la détruiroit.

Mais je veux que le mouvement sortît des principes même de la matiere : pourquoy l'doit-il que la matiere se mût dans le degré dans la détermination qui étoient préci-

sément necessaires pour former un monde plûtôt qu'un chaos? Cars'il y a une infinité de degrés possibles dans le mouvement, comme je ne voy pas qu'on en doive douter; & si ce mouvement a pû être déterminé en plusieurs manieres differentes: pourquoy la matiere se meut-elle précisément dans le degré & avec la détermination qu'il falloit pour produire un nombre presque infiny de corps, qui sont formés avec une régularité si admirable, & pour faire de tant de corps si differens ce merveilleux assemblage, où nous ne voyons rien d'inutile, & où tout nous surprend & nous ravit?

Ainsi la matiere d'elle-même ne nous paroît pas plus déterminée à exister, qu'à n'exister pas. Qui est-ce donc qui luy a donné son existence? Elle n'est pas plus déterminée à se mouvoir, qu'à ne se mouvoir pas, supposé qu'elle existe. Qui est-ce donc qui luy a donné son mouvement? Elle n'est pas plus déterminée à se mouvoir dans ce degré, que dans un autre, supposé qu'elle se meuve. Qui est-ce donc qui a réduit son mouvement à la juste mesure qui étoit necessaire pour former le monde, ou pour l'entretenir & le conserver pendant si long-temps? Enfin, quoy qu'elle se meuve précisément dans ce degré, elle n'est pas plus déterminée à se mouvoir de ce côté que d'un autre. Qui est-ce donc qui a donné à ses parties ces déterminations particulieres, qui font que chaque chose tend à son centre, & que le monde subsiste par ce moyen?

Est-ce une necessité naturelle & essentielle

tielle qui a produit tous ces effets ? Non: car ce n'étoit pas une neceſſité à la matiere d'exiſter. Ce n'eſt pas une neceſſité à la matiere qui exiſte, de ſe mouvoir. Ce n'étoit pas une neceſſité à ce mouvement, d'être dans un tel degré, ou dans une telle meſure. Et ce n'étoit pas une neceſſité à ce degré de mouvement, d'avoir toutes ces déterminations particulieres, ſans leſquelles le monde ne pourroit être.

Puis donc que ce n'eſt pas une neceſſité de nature & d'eſſence, qui fait que les choſes ſont de cette maniere; il faut que ce ſoit le hazard, ou Dieu.

Mais il eſt ſi abſurde de reconnoître le hazard pour l'auteur du monde, qu'il y a ſujet de s'étonner, que cette penſée ait jamais pû tomber dans l'eſprit d'un homme. Quand on ſuppoſeroit que le hazard auroit eu quelque part à l'arrangement & à la diſpoſition des parties de l'Univers, quelle part pourroit-il avoir à leur production, ou, ſi l'on veut, à la production de leur mouvement? D'ailleurs, en quoy conſiſte ce hazard dont on parle tant? Eſt-ce quelque choſe, ou n'eſt-ce rien? Si c'eſt quelque choſe, il faut qu'il ſoit un être creé; & alors il faudra demeurer d'accord qu'il y a un Créateur, comme nous le prétendons: ou c'eſt un être increé; & alors il faudra concevoir le hazard comme une choſe diſtincte de la matiere, éternelle, incorruptible, qui eſt neceſſairement & par elle-même: & par conſequent le hazard ſera préciſément ce que nous appellons un Dieu.

Que si le hazard n'est rien, si c'est un defaut & une privation de cause, plustôt qu'une cause veritable & effective: il s'ensuit qu'on nous trompe, lors qu'on nous dit que c'est le hazard qui a produit le monde; & il vaudroit autant dire, que rien ne l'a produit, ou que le principe de sa production nous est inconnu.

Il est certain en effet, que le hazard n'est, à parler exactement, que nôtre ignorance, laquelle fait qu'une chose qui a en soy des causes necessaires & déterminées de son existence, ne nous paroît pas en avoir, & que nous ne saurions dire pourquoy elle est de cette maniere, plûtôt que d'une autre. Un homme qui tient un dez ou des cartes à la main, voit tout apparemment égal entre luy & celuy contre qui il joüe; & dans la veüe de cette égalité, il se forme un fantôme dans son imagination, lors qu'il vient à perdre. Il imagine un sort aveugle & capricieux, qui s'est déterminé sans raison en faveur de l'autre. Cependant, à regarder la chose en elle-même & détachée de l'imagination de cét homme, il est certain que le bon ou le mauvais jeu dépend d'une détermination particuliere de la main qui jette le dez, ou qui donne les cartes, laquelle étant supposée, il est très-necessaire que le jeu vienne de cette façon.

Le hazard n'est donc qu'un nom vuide de sens, qu'un grand mot qui ne signifie rien; & il ne doit point nous empêcher de conclurre, que puis que ce n'est pas par une necessité naturelle & essentielle que le monde sub-

ſubſiſte tel qu'il eſt, il faut neceſſairement qu'il y ait un Dieu qui l'ait formé.

Quand nous trouverions dans la matiere le mouvement, & le degré & la détermination de ce mouvement, ſans être obligés de recourir à un principe exterieur; nous remarquons d'autres effets dans le monde qui nous perſuaderoient l'exiſtence de la Cauſe ſouveraine.

Nous y trouvons des choſes qui n'avoient ni vie, ni ſentiment, ni raiſon il y a quelque temps, & qui acquerant certains organes & certaines diſpoſitions de leurs parties, viennent à penſer & à former des doutes, des raiſonnemens & des réflexions. D'ailleurs, c'eſt une verité de fait & d'experience, que la matiere n'agit que par le mouvement, & qu'elle eſt privée d'action autant de temps que ſes parties ſont dans le repos. D'où il eſt aiſé de conclurre, qu'il faut neceſſairement qu'un principe exterieur produiſe la penſée, ou du moins ce qui penſe dans la matiere; ou que cette matiere acquerant par elle-même la penſée, l'acquiere par le mouvement, qui eſt ſa ſeule maniere d'agir. De-ſorte que s'il nous paroît une fois clairement, que la penſée ne peut ſortir du mouvement de la matiere, nous ſerons obligés d'en conclurre, qu'il faut reconnoître l'exiſtence d'un principe exterieur, qui eſt ce que nous appellons un Dieu.

Je ne diray pas icy pour établir cette verité, que le mouvement en ſoy n'a ni les qualités de la penſée, ni rien d'auſſi noble que la penſée; & qu'ainſi la penſée ne ſauroit

être l'effet du mouvement. Cependant, & le principe & la conclusion sont assez clairs dans ce raisonnement.

Je ne m'arresteray pas à faire voir, qu'il est inconcevable que les parties de la matiere doivent penser, parce qu'elles se meuvent: que quoy que ce mouvement soit lent ou rapide, direct ou réfléchy, ce ne sera toûjours qu'un mouvement; toutes ces differences particulieres ne détruisant pas sa nature, & ne faisant que marquer un transport plus particulier d'un lieu à un autre: & que la même disproportion & le même éloignement qui est entre la pensée en general, & le mouvement en general, se trouve entre les especes particulieres du mouvement, & les especes particulieres de la pensée.

Si le mouvement produit la pensée, il faut que ce soit comme un effet prochain, ou comme un effet éloigné; il n'y a point de milieu entre ces deux choses; & cependant il est certain qu'on ne peut dire ni l'une ni l'autre.

Car premierement, nous avons une idée distincte des effets prochains & immediats du mouvement, & nous voyons fort clairement que la pensée ne doit pas être mise dans ce nombre. Nous savons que quand les parties de la matiere se remüent, elles changent de disposition, elles s'arrangent d'une autre maniere, elles occupent un autre lieu, elles acquierent une autre figure, elles se divisent ou se rassemblent: effets qui n'ont évidemment aucune conformité avec

a penſée, bien loin d'être la penſée même. Suppoſez les parties de la matiere ſi petites que vous voudrez, & leur mouvement ſi rapide qu'il vous plaira ; il n'en ſortira jamais qu'un choq d'atômes plus frequent, un briſement de parties plus imperceptible, une ituation moins conſtante, une figure plus ariable, une diviſion plus grande : & il eſt évident que ſi quelque choſe de nouveau ne urvient, la penſée ne ſe trouvera point parny tous ces effets. Que ſi le mouvement ne roduit pas la penſée, les effets du mouvement ne ſont pas capables de la produire non plus: & l'on voit bien que ce briſement de parties, cét arrangement, cette nouvelle figure, & cette reünion ou cette diſperſion d'atômes, qui ſont les effets prochains & immediats du mouvement, ne feront point naître le doute & les réflexions; à moins qu'on ne prétende, qu'une choſe devienne capable de raiſonner, parce qu'elle s'étend d'un côté pluſtôt que d'un autre, qu'elle a deux ou trois angles, qu'elle eſt platte ou ronde; ou qu'on eſt capable de former des doutes, parce qu'on a des parties éparſes ou reünies. Ainſi il paroît, que la penſée ne ſort ni mediatement ni immediatement de ce principe.

On me dira peut-être, que je ne connois pas à fond la matiere, & qu'ainſi je ne puis ſavoir de quoy elle eſt capable. Mais c'eſt donner le change, puis que je ne raiſonne point par la conſideration de la matiere, mais par celle du mouvement, qui eſt l'action de la matiere. Or je prétens, que ſans philoſo-

pher ſur ſa nature, le mouvement m'eſt aſſez connu, pour me faire voir clairement qu'il ne peut être le principe de la penſée.

Et ſi l'on veut que nous en marquions en peu de mots une preuve bien évidente, nous dirons I. Que la penſée n'eſt pas un ſimple mouvement, & qu'un doute, un ſentiment de joye ou de triſteſſe enferme quelque choſe de plus que le tranſport de quelques atômes d'un lieu à un autre; puis que ſi vous concevez ce tranſport, quelque particulier & quelque circonſtancié que vous vous le figuriez, vous concevrez que la penſée ou le doute y ajoûte quelque choſe qui n'eſt point ce tranſport ou ce mouvement. II. Que ſi le mouvement de la matiere produit la penſée, il faut qu'il la produiſe immediatement & comme un effet prochain. En effet, ſi l'on conçoit que le mouvement de la matiere produit la cauſe qui fait naître la penſée; je demande, cette cauſe agit-elle ſans mouvement, ou par mouvement? Elle ne ſauroit agir ſans mouvement, puis qu'être ſans mouvement, c'eſt ſe repoſer, & que ſe repoſer, c'eſt n'agir point. Et ſi c'eſt par le mouvement que cette cauſe agit pour produire la penſée, il s'enſuit donc que la penſée eſt toûjours un effet prochain & immediat du mouvement. III. Que le mouvement ne peut jamais produire immediatement la penſée, parce que le mouvement ne produit point immediatement d'autre effet que celuy d'arranger, de figurer, de briſer, de diſpoſer la matiere autrement qu'elle n'étoit; ce qui nous eſt connu par

l'idée

idée naturelle que nous avons tous du mouvement, sans qu'il soit necessaire de recourir aux définitions de l'Ecole.

Et ce qui fait voir que ce n'est pas simplement la matiere qui agit, lors que nous pensons; c'est que les parties de la matiere peuvent agir & se réfléchir les unes sur les autres. Mais il est impossible que chacune d'elles agisse sur elle-même, ou qu'elle se replie sur soy: au lieu que le principe qui pense au dedans de nous, réfléchit non seulement sur luy-même, mais sur son action, sur sa pensée, & même sur sa maniere d'agir & de penser à l'infiny.

J'avoüe que nos pensées se diversifient selon les mouvemens qui se passent dans nôtre cerveau, & qu'un peu de matiere bouleversée dans nôtre temperament met une étrange confusion dans nos images. Ceux qui supposent avec nous, qu'il y a un Dieu qui a uny les deux parties de nous-mêmes pour être dans une dépendance mutüelle, n'en seront pas surpris. Cependant, comme l'experience nous apprend, que les malades au milieu de leurs rêveries ont bien leurs images extrémement troublées & confuses dans leur cerveau, ce qui fait qu'ils croyent voir des choses qu'ils ne voyent point, & être dans des lieux où ils ne sont point; mais qu'ils conservent un entendement qui raisonne assez juste sur ces fausses images, de sorte qu'on remarque que c'est la fantaisie du malade qui est troublée, & non pas son entendement: on en peut conclurre avec beaucoup de raison, ce me semble, qu'il y a

en

en nous un principe qui ne releve point du désordre du temperament, & qui est different de la matiere.

Cependant, pour ne m'arrêter qu'aux choses que les incredules même ne peuvent révoquer en doute, je laisseray indécise une question qui seroit suffisamment décidée par tout ce que nous venons de dire. Qu'on suppose en nous un esprit distinct de la matiere, comme la raison le veut, ou qu'on ne le suppose point, on ne sauroit se défendre contre la force de la verité qui presse. Car s'il y a en nous un esprit distinct de la matiere, il faut que cét esprit ait un auteur, & par consequent qu'il y ait un Dieu. Et si cét esprit n'est point en nous, il faut que quelque principe exterieur produise en nous ces pensées, qui ne peuvent jamais sortir du mouvement de la matiere; & par conséquent il faut reconnoître l'existence d'un principe élevé au dessus de la matiere: & c'est ce principe que nous appellons Dieu.

Il ne nous importe non plus, que l'on considere ces verités dans les hommes, ou dans les bêtes, dans lesquelles on croit remarquer des sentimens & des passions. Car si ces sentimens sont aussi veritables qu'ils nous paroissent, ils nous donnent lieu de tirer la consequence que nous avons déjà tirée: c'est que la condition de la matiere & de son mouvement ne permettant pas qu'elle puisse produire par elle-même des sentimens & des passions, il faut que ce soit par l'action & par la volonté d'un Dieu élevé au dessus de toutes les choses materielles, que

quel-

quelques corps organisés en paroissent capables. Mais pourquoy prendroit-on pour principe dans le raisonnement, la chose du monde la plus obscure & la plus generalement ignorée, qui est l'état interieur des bêtes? Que les uns en fassent des automates, des machines sans connoissance & sans sentiment, qui imitent parfaitement par la sagesse infinie de leur Créateur, les choses qui en ont: que les autres croyent ces corps animés d'autant d'esprits d'un ordre inferieur au nôtre, que Dieu crée sans peine & sans effort, & qu'il anéantit par la simple suspension de son concours; de même que les images s'effacent dans un miroir par l'éloignement de leur objet: que les autres feignent, que Dieu, par une action de sa puissance, aide & éleve la matiere jusqu'à la mettre en état d'exercer des actes qui sont au dessus de sa portée: que les autres inventent des metempsycoses: que les autres distinguent les insectes des autres animaux, pour faire des uns des automates, & pour faire des autres des corps animés & capables de sentiment, sans parler des atômes de sensation de Campanelle; nous ne nous mettrons pas fort en peine de prendre party dans toutes ces contrarietés. Nous laisserons là l'état des choses que nous ne connoissons point, & raisonnant sur celles que nous connoissons, nous nous contenterons de conclurre, que comme la simple existence de la matiere ne suffisoit pas pour produire les merveilles de la Nature; & qu'il falloit qu'un principe exterieur produisist & dirigeât pour cét effet

effet ſon mouvement; auſſi le mouvement de la matiere réglé & dirigé ne ſuffiſoit point pour réfléchir ſur ſes conceptions & ſur ſa maniere de concevoir, & qu'il falloit une cauſe élevée au deſſus de la matiere & de ſon mouvement, pour nous mettre en état de penſer.

CHAPITRE VI.

Où l'on continüe à prouver par les principes de la Philoſophie, l'exiſtence de Dieu, conjointement avec la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame.

NOus n'avons fait qu'ébaucher la matiere dans les Chapitres précedens. Nous l'approfondirons un peu davantage dans celuy-cy, en repaſſant ſur les mêmes principes, qui ſont trop abſtraits, pour pouvoir bien eſtre compris à une premiere veüe, ſi ce n'eſt par les perſonnes extrémement exercées.

Il y a deux manieres de conſiderer l'Univers: l'une, qui eſt commune à tous les hommes qui font quelque uſage de leur raiſon, qui eſt d'en conſiderer les parties, l'enchaînement, l'ordre & les uſages de ces parties, y cherchant les caracteres de la ſageſſe de ſon Auteur: l'autre, d'en conſiderer les principes, les reſſorts & les cauſes, & d'en penetrer la compoſition; & celle-cy eſt particuliere aux Philoſophes. Toutes deux nous conduiſent également à la connoiſſance de Dieu:

Dieu : mais c'eſt à la derniere que nous devons maintenant nous attacher.

Nous trouvons dans le monde une matiere qui exiſte, qui ſe meut, qui ſe meut d'une telle maniere; & dans quelque portion de cette matiere, un principe qui penſe, qui réfléchit ſur ſoy, qui juge des attributs communs, & fait des abſtractions, qui attache à l'Etre infiniment parfait la plus parfaite de ſes idées, & qui deſire à l'infiny. Si la matiere ne tire point tout cela d'elle-même, il faut que tout cela luy vienne du dehors, & par conſequent qu'il y ait un Dieu qui le luy ait donné. Ainſi l'exiſtence de la matiere, ſon mouvement, les differences de ce mouvement, la penſée, les differences de la penſée, l'idée de Dieu, & cette eſpece d'infinité qui ſe trouve dans nos deſirs, prouveront l'exiſtence de Dieu.

I. La matiere n'exiſte point eſſentiellement & par elle-même. Pour le comprendre, il ne faut que ſuppoſer ce principe qui paroît inconteſtable : c'eſt que tout eſtre eſt déterminé à exiſter ou par cela même que c'eſt un eſtre, deſorte qu'il ſoit eſſentiel à tout ce qui exiſte, d'exiſter neceſſairement; ou il eſt determiné à exiſter par un principe exterieur qui le fait être ce qu'il eſt; ou enfin il eſt déterminé à exiſter par l'éminence de ſa nature, parce qu'ayant toutes les perfections, il doit avoir celle d'exiſter neceſſairement.

La matiere n'eſt point déterminée à eſtre parce qu'elle eſt; c'eſt-à-dire, que de ce qu'elle eſt dans ce moment, il ne s'enſuit pas

pas qu'elle ait eſté dans cét autre, ou qu'elle doive eſtre dans celuy qui ſuivra: parce qu'il ne nous paroît pas, que ces momens d'exiſtence ayent aucune connexion eſſentielle & naturelle.

Mais, dit-on, tout être eſt déterminé à exiſter, par cela même que c'eſt un être; comme le néant eſt déterminé à n'exiſter pas, parce que c'eſt le néant. Ce principe eſt faux. Car ſoit que la penſée ſoit une ſubſtance, ſoit qu'elle ſoit un accident, elle eſt du moins un être par oppoſition au néant, elle eſt quelque choſe, elle n'eſt pas un rien abſolu: cependant les incredules ne croyent pas qu'elle ait toûjours été, ou qu'elle doive être toûjours. Son principe, qui eſt, comme ils s'imaginent, la matiere, ou ſon mouvement, aura, ſi l'on veut, toûjours exiſté: mais tant y a que la penſée qui ajoûte ſans difficulté quelque choſe à ce mouvement & à cette matiere, n'a pas toûjours eſté; & qu'ainſi il eſt faux que l'être ſoit auſſi déterminé à exiſter à l'avenir, & à avoir toûjours exiſté, par cela même que c'eſt un eſtre, que le néant eſt déterminé à n'exiſter point, & à n'avoir point exiſté, par cela même que c'eſt le néant. La difference conſiſte, en ce que le néant étant une ſimple negation, n'a beſoin de rien pour ne pas exiſter: au lieu que l'eſtre étant quelque choſe de poſitif, n'exiſte qu'autant que ſubſiſte le principe de ſon exiſtence, qui n'eſt point la qualité generale d'être, puis que nous avons déjà vû qu'il y a des êtres qui n'exiſtent pas toûjours; mais qui doit être ou une cauſe efficiente qui

luy

luy ait tout donné, ou l'éminence de ses perfections, qui le mette hors d'état de rien recevoir.

Ce n'est point par l'éminence de ses perfections que la matiere existe necessairement; puis que bien loin d'avoir toutes les perfections, elle n'en a presque point en soy: ce qui a fait dire, qu'elle est *tabula rasa, potentia simplicissima*; qu'elle acquiert tout, mais qu'elle n'a rien. Elle devient lumineuse, brillante, &c. mais ce sont là des qualités qu'elle peut acquerir, & qu'elle n'avoit pas auparavant. Outre que selon la plus saine partie des Philosophes, ce sont là des qualités mixtes; qui sont bien moins le mouvement de la matiere, que des sensations de l'esprit.

Un estre qui est infiny, & qui a toutes les perfections, doit avoir celle d'exister necessairement & par luy-même. Un être qui existe necessairement, a aussi toutes les perfections. Cela est réciproque. Si un estre infiny n'existoit pas necessairement, il seroit faux qu'il eût toutes les perfections. Il n'auroit point la principale, qui est d'être essentiellement par luy-même, & de n'avoir point besoin des autres pour exister. Si un estre qui existe necessairement n'avoit point toutes les perfections, il faudroit qu'il fût borné; & s'il étoit borné, que quelque principe le bornât; & s'il avoit un principe, qu'il ne fût point par luy-même: ce qui détruit la supposition. En effet, s'il n'a point receu ses perfections, mais s'il les tire de luy-même, il y a autant de raison qu'il les ait toutes, qu'il y en a qu'il en ait une; & qu'il

les

les ait dans un degré infiny, que non pas dans un degré limité. Car puis qu'il n'a point de principe de ſon exiſtence, il n'a point de principe auſſi qui ait pû limiter à dix degrés ſon excellence & ſes perfections. D'où viendroient les bornes de ſon excellence dans une eſſence qui eſt par elle-même ce qu'elle eſt? La matiere n'eſt point par elle-même: il faut donc reconnoître une cauſe ſouveraine qui luy ait donné l'exiſtence.

II. Si l'exiſtence de la matiere ne nous paroît point neceſſaire, ſon mouvement nous le paroîtra beaucoup moins encore. Car ſi nous connoiſſons aſſez la matiere, pour connoître qu'on ne ſauroit l'empêcher d'eſtre ſuſceptible du mouvement, ſans qu'elle ceſſe d'être ce qu'elle eſt: nous la connoiſſons aſſez auſſi, pour ſavoir qu'elle ne ceſſera point d'être ce qu'elle eſt, quand elle ne ſera pas dans un mouvement actuel. Cela n'a pas beſoin de preuve dans le Syſteme de Deſcartes, qui prétend que le repos & le mouvement ſont deux modes que la matiere reçoit indifferemment. L'Ecole d'Ariſtote ne s'oppoſera pas non plus à la verité de ce principe.

Pour celle d'Epicure, il ſera facile de la convaincre, en diſtinguant trois ſortes de corps, les corps ſenſibles, les atômes qui compoſent ces corps, & les parties qu'il faudra enſuite concevoir qui compoſent ces parties.

Les corps ſenſibles paroiſſent être tantôt dans le repos, & tantôt dans le mouvement. Cela eſt certain. Mais la difficulté conſiſte à

ſavoir d'où vient le repos de ces corps ſenſibles, & s'il n'eſt point contraire à la Nature. Car on prétend, que le repos des parties de ces corps ſenſibles naît de ce que leurs atômes s'enchaſſant les uns dans les autres, s'embarraſſent, ſe font un obſtacle mutuel, & s'arrêtent comme dans une eſpece de lutte.

Mais pour connoiſtre la fauſſeté de cette ſuppoſition, il ne faut que conſiderer les parties mêmes qui compoſent l'atôme. Car ou elles ont leur mouvement particulier, ſe remüant dans l'atôme, comme les atômes ſe remüent dans le corps qu'ils compoſent; ou ces parties de l'atôme ſont fixes & immobiles.

Si elles ſe remüent, il s'enſuit qu'un atôme a en ſoy le principe de la corruption; puis que ſelon la doctrine même de ces Philoſophes, ce qui rend un ſujet corruptible, n'eſt que le mouvement de ſes parties, qui tendent à ſe diſſoudre en ſe ſeparant.

Que ſi les parties de l'atôme ſont dans le repos, & n'ont ni mouvement, ni tendance, qui eſt une eſpece de mouvement qui rend un ſujet corruptible: il s'enſuit qu'il n'eſt pas naturel à la matiere entant que matiere, de ſe mouvoir, & que le mouvement a dû luy être imprimé par un principe exterieur, qui eſt ce que nous appellons du nom de Dieu.

La défaite de ceux qui diront, que les atômes ne ſont point compoſés, eſt inutile. Il faut s'expliquer. Si l'on prétend que les atômes ne ſont point compoſés de parties

qui

qui puiſſent ſe ſeparer les unes des autres: nous en demeurerons d'accord, ſans que cette conceſſion nous faſſe aucun préjudice. Mais ſi l'on entendoit que les atômes n'ont point abſolument de parties, on avanceroit une abſurdité manifeſte. Car ſi l'atôme n'a point de parties, il n'a point d'extenſion; & s'il n'a aucune extenſion, il eſt impoſſible qu'une infinité d'atômes forment la moindre étendüe. D'ailleurs, ſi un atôme ſe meut, il occupe un lieu; & s'il occupe un lieu, il a neceſſairement des parties qui le rempliſſent. Enfin, ſi les atômes ont une figure, il faut qu'ils ayent des parties, puis que la figure n'eſt qu'une ſuperficie terminée. Or l'on ne peut nier, que chaque atôme n'ait ſa figure, puis que c'eſt par le moyen de ces figures qu'ils s'enchaſſent les uns dans les autres pour former les corps ſenſibles.

On ne peut point répondre non plus, que le centre de cét atôme, ou les parties qui le compoſent ſeront dans une continuelle tendance, bien qu'elles ne ſoient pas dans un mouvement actuel: parce que cette tendance, ou cét effort que les parties font à ſe mouvoir en s'éloignant les unes des autres, eſt un principe de corruption ou de diſſolution, & qu'on ne veut point que les atômes ſoient eux-mêmes corruptibles.

On ne gagnera encore rien, en répondant qu'encore que les parties de l'atôme tendent à s'éloigner, elles ſont ſi étroitement liées & enchaſſées par leurs figures crochües & par leurs hameçons, qu'il eſt abſolument impoſſible qu'elles ſe ſeparent. Car d'où vient

vient que les parties de l'atôme ont ces figures, ces crochets & ces angles ? C'eſt qu'elles s'étendent de ce coſté plûtôt que d'un autre. Et pourquoy s'étendent-elles de ce coſté plûtôt que d'un autre ? C'eſt le repos & le mouvement qui font cette difference. Or ſi toutes les parties de l'atôme & les parties de ces parties ſont dans une eſſentielle & neceſſaire agitation, le moyen que ces angles & ces figures puiſſent ſe former ? Le mouvement étant eſſentiel à toutes les parties de la matiere, les diviſera toutes; les unes ne ſeront pas plus fixes que les autres : & par conſequent la conſiſtence ou la ſolidité de l'atôme ne pourra jamais ſe former. D'où l'on pourroit conclurre, que comme un mouvement accidentel à la matiere fait ſubſiſter la Nature, un mouvement eſſentiel à la matière détruiroit la Nature.

Mais allons plus loin. Si les atômes de la matiere ont eſté déterminés par leur propre nature à ſe mouvoir, ou ils ont eſté déterminés à ſe mouvoir vers le même côté, ou vers des coſtés differens. Si c'eſt vers le même coſté, ils n'ont pû former le monde que nous voyons ; puis que ſe mouvant tous avec une rapidité égale, c'eſt-à-dire, extrême, ils ſe ſeroient ſuivis les uns les autres, ſans jamais ſe rencontrer dans ces eſpaces infinis qu'imaginent ces Philoſophes. Ou s'ils ont eſté déterminés à ſe mouvoir vers des coſtés differens, qui a pû faire la diverſité de cette détermination ? Ces atômes ſont tous materiels. Ils ont un même mouvement qui leur

eſt eſſentiel, une même meſure de ce mouvement. (Car d'où viendroit l'inégalité?) Pourquoy donc voyons-nous cette détermination du mouvement ſi differente, & qui fait auſſi toutes les diverſités dans la Nature, la peſanteur & la legereté, la ſolidité & la fluidité, &c?

Ce n'eſt point la Nature; puis que nous les conſiderons dans un état ſi ancien, qu'ils n'ont que leurs attributs eſſentiels & communs, & ne ſont encore regardés que comme des portions de la matiere. Ce n'eſt point le hazard, qui n'eſt qu'un nom propre à étourdir les ignorans. Il faut donc neceſſairement que ce ſoit Dieu.

Voilà à quoy aboutit la doctrine des atômes, dont on parle tant, & dont on cite ſi ſouvent le concours, comme une des principales défaites des Athées. Il ne faut que les ſuivre pied-à-pied pour les détruire par leurs propres principes. Mais ſuivons l'enchaînement de nos principes.

III. Outre l'exiſtence de la matiere, ſon mouvement, & les differences de ce mouvement, nous trouvons la penſée dans certaines portions de matiere, lors qu'elles ont acquis certains organes, & que ces organes ſont dans leur perfection: & comme cette penſée ne ſauroit venir de la matiere, elle nous conduira neceſſairement à l'exiſtence d'un Dieu qu'elle a pour principe. Or que la penſée ne ſorte point de la matiere, cela paroît par les réflexions ſuivantes. Tout ce qui eſt dans la matiere étant eſſentiel, ou accidentel à la matiere, il faut qu'il ſoit eſſentiel

à la

à la matiere de penſer, ou que la matiere acquiére la penſée. Il n'eſt point eſſentiel à la matiere de penſer; puis que tout ce qui eſt materiel ne penſe pas. La matiere n'acquiert point la penſée; puis que ſi cela étoit, il faudroit qu'elle ſe la donnât, ou qu'elle la receût d'ailleurs. On ne dira point qu'elle la reçoive d'ailleurs; puis qu'alors il faudroit reconnoître un principe exterieur qui la luy donnât, & convenir par conſequent de l'exiſtence de ce principe qu'on nous diſpute. Que ſi la matiere ſe donne à elle-même la penſée, ou c'eſt par le repos de ſes parties, ou par leur mouvement. Ce n'eſt point par leur repos; puis que tandis que les parties de la matiere ſont dans le repos, elles ne reçoivent point de changement; que le repos eſt une non-action; & que le repos détruit même la vie dans les choſes qui en ſont capables. Ce n'eſt point auſſi par le mouvement que la matiere acquiert la penſée, ou qu'elle devient penſante de non-penſante qu'elle étoit. Je le prouve I. Parce qu'on ne peut conſiderer que ces quatre choſes dans le mouvement, le mobile, le terme d'où ce mobile part, le terme où il va, & le tranſport du mobile qui eſt emporté de l'un à l'autre; & qu'il eſt très-évident que la penſée n'eſt rien de tout cela. II. Si la penſée ſortoit du mouvement de la matiere, il faudroit que la penſée fût ce mouvement même, ou l'effet de ce mouvement. Ce n'eſt pas ſimplement un mouvement; puis qu'une penſée, un doute, &c. n'eſt pas un ſimple tranſport d'un lieu à un autre; & ajoûte quelque choſe au mouvement. Ce n'eſt pas

un effet du mouvement; puis que le mouvement étant le transport d'un corps d'un lieu à un autre, ne produit point d'autre effet immediat qu'une autre situation du mobile. Que si plusieurs mobiles se meuvent en même temps, ils se rencontrent, ou ils se séparent, & il en naît un arrangement nouveau. Or ni une nouvelle situation d'un corps, soit corps sensible, soit atôme, ni l'arrangement nouveau de plusieurs atômes, ou de plusieurs corps grands ou petits, sensibles ou insensibles, ne sont pas la pensée.

III. Si le mouvement produit la pensée, ou c'est la force du mouvement en general, ou ce sont les differences du mouvement, ou les differences du mobile, ou les differences exterieures qui font naître la pensée. Ce n'est point la seule force du mouvement, ou le mouvement en general, ou si vous voulez, le mouvement entant que mouvement, qui produit cét effet; puis qu'il y a une infinité de corps qui se meuvent, & qui ne pensent point. Ce ne sont point non plus les differences du mouvement qui produisent la pensée; puis que le mouvement n'est diversifié qu'en deux manieres, qui sont la lenteur ou la rapidité, & la détermination. Mais comme la rapidité n'est qu'un transport plus viste, & la détermination que le mouvement d'un corps qui va de ce côté-là plûtôt que d'un autre, il est évident que ces differences ne feront point naître la pensée. Ce ne sont pas aussi évidemment les differences du lieu d'où l'on vient, ou celles du lieu où l'on va, ou celles du lieu par lequel la matie-

re

re passe, qui la feront devenir pensante de non-pensante qu'elle étoit; puis que tout cela est exterieur au sujet qui se meut & qui vient à penser. IV. Si la pensée sort du mouvement de la matiere, il sort ou du mouvement d'un seul atôme, ou du mouvement de plusieurs atômes. Si elle naît du mouvement d'un seul atôme, pourquoy cét atôme est-il plus privilegié que les autres? Qu'a-t-il par dessus eux? Que si ce n'est pas le mouvement d'un seul atôme, mais celuy de plusieurs qui fait la pensée; il s'ensuit que chaque atôme fait sa part de la pensée, & qu'ainsi la pensée est divisible & mesurable selon le nombre des atômes: ce que la raison condamne d'abord. En general, on peut dire de toutes les qualités & de tous les modes de la matiere, qu'ils ont une proprieté essentielle, qui est d'estre divisibles & mesurables. Le mouvement a sa mesure & ses degrés. Les figures peuvent être partagées & mesurées. La pensée ne peut être ni l'une ni l'autre; & l'on ne dira jamais, sans choquer le sens commun, une moitié, trois quarts d'un doute, d'une pensée. Il s'ensuit donc que la pensée n'appartient point à la matiere, & n'est pas un effet du mouvement. V. Si le mouvement de la matiere produisoit la pensée, il seroit un principe pensant, il connoistroit; ce qui est absurde: ou si la pensée n'étoit qu'un mouvement de matiere, un mouvement de la matiere seroit la connoissance de soy-même; ce qui est pour le moins aussi extravagant. VI. L'effet ne peut pas être sans comparaison plus noble que la cau-

se, puis qu'il ne subsiste que par la cause qui luy a tout donné, & qui seule par consequent fait les bornes de sa perfection. Or il est certain par la plus pure lumiere du sens commun, que la pensée est sans comparaison plus noble que le mouvement de la matiere: & par consequent il y auroit de l'absurdité à prétendre, que le mouvement de la matiere fût la cause de la pensée. VII. On peut connoistre par l induction de tous les effets, qu'ils ont quelque proportion avec leur cause; que plus on considere de près ces effets, plus on s'apperçoit de cette proportion; que plus on descend dans le détail, plus cette proportion devient sensible. Or nous ne trouvons aucune sorte de proportion entre le mouvement & la pensée. Plus nous méditons sur ce sujet, moins nous l'appercevons. Plus nous considerons les differences du mouvement & les differences de la pensée, plus nous voyons l'éloignement & la disparité de ces deux choses. La disproportion qui est entre ces deux choses devenant même sensible à mesure qu'on y pense davantage, comme cela paroist par les réflexions précedentes: & par consequent il est contre la raison de prétendre que l'une sorte de l'autre. VIII. Le mouvement des atômes de la matiere a une certaine mesure qui l'empêche de s'étendre plus loin: & les atômes qui sont dans mon corps ne peuvent point, demeurant dans mon corps, aller au ciel, sur la mer, par toute la terre, dans le centre de la terre, retourner vers le passé, & aller jusques à l'avenir; la matiere & le mouvement n'a-

n'agiſſant que ſur les objets préſens. La penſée fait tout cela. La penſée ne peut donc pas ſortir du mouvement de la matiere. IX. Un mouvement ne peut répreſenter toutes choſes, ou faire venir tous les êtres en moy, afin que je les contemple. La penſée fait tout cela. La penſée n'eſt donc pas un effet du mouvement. X. Enfin, ſi la ſimple exiſtence de la matiere ne fait point naître la penſée, il eſt inconcevable que l'exiſtence de la matiere dans un tel lieu, ou proche de cét autre corps, produiſe cét effet. Or eſt-il que le mouvement ne fait que mettre la matiere dans un tel lieu, & proche ou loin de cét autre corps. Il s'enſuit donc que la penſée ne ſauroit ſortir du ſein du mouvement de la matiere.

Ces deux principes étant certains & indubitables deſormais, que la matiere n'agit que par le mouvement, & que la penſée ne ſort point du mouvement de la matiere; il s'enſuit que la penſée a un autre principe que la matiere, qu'il y a des êtres intelligens qui ne ſont point materiels: ce qui nous conduit à reconnoiſtre un Dieu ſpirituel & qui ſoit le pere de nos eſprits.

IV. Mais comme les differences du mouvement ne nous conduiſent pas moins que le mouvement même à la découverte de cette grande verité: auſſi les differences de la penſée ne nous y menent pas moins que la penſée même. Car ſi la matiere n'eſt pas capable de penſer, encore moins pourra-t-elle produire telles & telles penſées en particulier, qui paroiſſent plus ſpirituelles & plus

éloignées que les autres des qualités materielles.

Outre que la matiere ne ſauroit réfléchir ſur elle-même, ſur ſes actions & ſur ſa maniere d'agir à l'infiny, ce que fait nôtre ame, comme cela a eſté déjà remarqué; il eſt certain que la matiere ne fera jamais des abſtractions. Lors qu'un atôme heurte un autre atôme, il ne heurte pas ſeulement le degré d'être, ou le degré de ſubſtance, ou le degré de corps, mais il heurte l'atôme tout entier, il tombe ſur ce ſingulier, cét individu, cét atôme qui ſe préſente à luy, & qui eſt ſur ſon paſſage. Il n'en eſt pas de même de nôtre eſprit, qui ſepare des degrés métaphyſiques, & qui conſidere une choſe comme un être, ſans la conſiderer comme une ſubſtance; qui la conçoit comme une ſubſtance, ſans la concevoir comme un corps; & qui la conçoit comme un corps, ſans la concevoir comme un atôme.

Que ſi à la réflexion & à l'abſtraction, dont il eſt certain que la matiere ne ſauroit jamais être capable, nous joignons cette idée de Dieu ſi parfaite, cette idée d'un Etre ſouverainement parfait, d'une Eſſence infinie plus parfaite que toutes nos autres idées, qui n'eſt point venüe des ſens, puis qu'elle eſt ſpirituelle, & qu'elle nous répreſente un objet ſpirituel, diſproportionnée à tout ce que nous viſmes jamais; & ſi à cette idée nous ajoûtons ces deſirs infinis de nôtre ame, cét amour inſatiable du bien, ce vuide immenſe de nôtre cœur, qui cherchent un objet infiny: nous trouverons que les differences

ces de la penſée, autant que la penſée en general, nous conduiſent à la verité de l'exiſtence de Dieu, qui eſt l'objet infiny qui répond aux deſirs infinis de nôtre ame, l'original très-parfait de cette idée la plus parfaite de nos idées, le principe ſpirituel de cét eſprit qui ſe replie ſur ſoy-même à l'infiny, & qui ſepare des degrés d'eſſence dans les êtres les plus ſimples & les plus indiviſibles.

Au reſte, en établiſſant la ſpiritualité de nôtre ame, je prouve par là même ſon immortalité. Car puis qu'elle n'eſt point materielle, il s'enſuit qu'elle n'a point de parties; & ſi elle n'a point de parties, que ſes parties ne peuvent point ſe ſeparer; & ſi ſes parties ne peuvent point ſe ſeparer, qu'elle ne peut ſe diſſoudre; & ſi elle ne peut ſe diſſoudre, qu'elle eſt incorruptible & immortelle en elle-même.

Sur cela il eſt bon de remarquer, qu'il n'y a que quatre voyes qui nous ſoient connües de prouver l'immortalité de nôtre ame. La premiere conſiſte à expliquer la nature même de l'ame, la ſeparant de la matiere, & montrant que la diſſolution qui convient à la matiere ne ſauroit convenir à l'eſprit qui n'eſt point materiel. C'eſt ce que nous avons déjà fait, en montrant que la penſée n'eſt ni la matiere, ni un effet de la matiere, ni le mouvement, ni un effet du mouvement. Car il paroît déſormais, que l'être penſant eſt eſſentiellement diſtinct de l'être materiel; & qu'ainſi la diſſolution de l'un n'entraîne point la perte de l'autre, bien que par

les loix de cette espece de mariage que l'Auteur de la Nature a établi entre l'un & l'autre, il y ait une dépendance mutuelle entre ces deux parties de nous-mêmes qui étoient si éloignées & si disproportionnées.

La seconde consiste à bien établir l'idée de Dieu, après avoir prouvé son existence; & à prouver que la sagesse, la bonté & la justice conviennent à Dieu ou formellement, ou éminemment; & que toutes ces vertus l'engageant à rendre à chacun selon ses œuvres; & à mettre quelque difference entre le vice & la vertu, ce qui ne se fait pas toûjours dans cette vie, il faut qu'il y ait une vie à venir, & que par consequent nôtre ame soit immortelle.

La troisiéme est de faire voir, qu'il y a dans nôtre ame des sentimens naturels qui l'instruisent de sa durée éternelle, aussi-bien que de son origine celeste. Il faut montrer qu'elle n'a point de desirs inutiles, & qu'elle desire naturellement une vie éternelle. Il faut montrer que les remords ne peuvent nous tromper, parce que ce sont des sentimens naturels qui ne sont sujets à aucune illusion. Et il faut faire voir que les remords de la conscience nous assûrent de nôtre immortalité, & nous font craindre la mort au delà de la mort.

La quatriéme enfin consiste à montrer, que nôtre ame doit vivre éternellement par la consideration du conseil de Dieu, qui nous est déclaré dans sa révelation revêtüe de tous les caracteres de divinité, & qui nous apprend que Dieu nous destine une vie

éter-

éternelle & bienheureuse après nôtre mort.

La premiere de ces quatre méthodes trouve sa juste place dans ce Traité de l'existence de Dieu; la seconde dans celuy où l'on établit l'idée de Dieu; la troisiéme dans le Traité où l'on explique les principes de la Religion naturelle; & la quatriéme dans tout le reste de l'Ouvrage, destiné à montrer la verité & la divinité de cette révelation qui suppose l'immortalité de nôtre ame.

Je dis que la premiere trouve sa juste place dans ce Traité de l'existence de Dieu: parce qu'il n'y a rien de plus étroitement lié que ces deux verités importantes, qu'il y a un Dieu, & que nôtre ame ne périt point. Vous ne sauriez établir l'immortalité de l'ame, sans luy donner pour principe un Dieu immortel: & vous ne pouvez reconnoître l'existence d'un Dieu qui a tout fait par sa sagesse, & qui demeure éternellement, sans regarder nôtre ame comme un rayon éternel de cette Divinité, lequel ne sauroit périr que par la volonté de son Créateur, parce qu'il ne subsiste que par cette volonté.

Je me suis mille fois étonné qu'il y ait un si grand nombre d'incredules, qui reconnoissant l'existence de Dieu, ne laissent pas de nier l'immortalité de l'ame; puis qu'il n'y a rien de plus inseparable que ces deux principes. Car I. si l'ame est mortelle, il faut qu'elle soit purement materielle; n'y ayant que la matiere qui soit sujette à la dissolution qui fait la mort: & si nôtre ame est materielle, il s'ensuit qu'elle n'est qu'un arrangement d'atômes, ou un composé de plusieurs

parties, qui par leur mouvement, leur dispersion ou leurs configurations differentes font tout ce qu'il y a de noble & d'excellent dans la pensée. Cela étant, on peut dire que la verité des premiers principes ne subsiste que par l'arrangement de quelques atômes: que si ces atômes se mouvoient dans un autre sens, ou avoient un arrangement contraire à celuy qu'ils ont, nous aurions des premieres notions toutes contraires à celles que nous avons; & qu'ainsi les premiers principes ne sont point une régle assûrée pour nous conduire à la verité de l'existence de Dieu: ce qui est établir un Pyrrhonisme incompatible avec la certitude de ce grand principe. II. Ce qui persuade à tous les hommes du monde qu'il y a un Dieu, c'est la consideration de ces caracteres de sagesse & d'intelligence que nous voyons répandus dans l'Univers. Si donc vous pensez que l'intelligence & la sagesse même que vous trouvez dans l'homme sortent du sein de la matiere, pourquoy ne penserez-vous point que les caracteres d'intelligence & de sagesse que vous remarquez dans le monde peuvent venir aussi de la simple matiere; puis qu'à nôtre égard du moins, l'intelligence est plus que les caracteres d'intelligence? On répondra, qu'il y a bien de la difference entre l'intelligence de Dieu, dont nous trouvons les marques dans le monde, & l'intelligence dont nôtre ame peut estre capable. J'en conviens. Mais qui ne sait, qu'outre l'intelligence que nous trouvons formellement dans nôtre ame, nous

nous y trouvons ces mêmes caracteres de la sageſſe du Créateur qui reluiſent dans l'Univers ; & que la ſubordination des parties de la Nature n'eſt pas plus ſurprenante, que la ſubordination des penſées & des affections qui ſont dans cette ame ? Je raiſonne donc icy du plus au moins, & je dis que ſi & les caracteres de ſageſſe qui ſont dans la compoſition de nôtre ame, & l'intelligence qui fait la nature de cette ame, n'ont pour principe immediat & prochain que l'arrangement de quelques atômes, je ne voy pas pourquoy les caracteres de ſageſſe qui paroiſſent dans l'arrangement de la terre & des cieux auroient beſoin d'un autre principe que celuy-là. III. Remarquez pour une confirmation de la réflexion précedente, que ſi la matiere produit l'intelligence, comme il faut le reconnoiſtre, dès qu'on tient l'ame mortelle & materielle ; il faut demeurer d'accord que la matiere ou ſon mouvement pouvant être diverſifiés en une infinité de manieres, la penſée, qui en eſt l'effet, peut auſſi recevoir du plus & du moins en une infinité de manieres : & qu'ainſi, comme une certaine quantité d'atômes mûs d'une certaine maniere ont produit cette intelligence qui agit dans la ſocieté, & qui a fait cette dépendance ſurprenante & cette admirable ſubordination des arts & des ſciences, qui ſont les ouvrages de la ſocieté ; une plus grande ou plus petite quantité d'atômes & de mouvement, & d'autres differences de la matiere, auront produit cette intelligence qui a fait l'arrangement de la terre & des

cieux, & toutes ces dépendances admirables qui font ce qu'il y a de beau & de surprenant dans l'Univers. IV. En effet, je ne voy pas que si la plus petite intelligence sort du mouvement de la matiere, la plus grande intelligence n'en puisse sortir avec la même facilité; puis que le mouvement de la matiere ne paroist pas avoir plus de rapport avec la plus petite qu'avec la plus parfaite intelligence. Certainement, si les caracteres de sagesse que nous remarquons quelque part, ont pour principe une intelligence; & si cette intelligence elle-même sort du sein de la matiere: la matiere suffit seule, & il n'y a point d'autre cause souveraine que la matiere. V. Une des raisons qui nous persuadent l'existence de Dieu, c'est que nous ne voyons point que la matiere ait de soy le mouvement, le degré & la détermination de ce mouvement; & que nous concevons qu'il a esté necessaire que Dieu réglât & dirigeât toutes ces choses pour faire un monde si régulier & si parfait. Mais n'est-ce pas la plus grande extravagance du monde, que de penser qu'une matiere qui a de soy la pensée, n'a pas de soy le mouvement ou la détermination de ce mouvement; puis que le mouvement est évidemment un mode de la matiere, & que personne ne voit que la pensée soit proportionnée à la matiere, ou soit un mode de la matiere? VI. Remarquez pour le mieux comprendre, que lors qu'on dit que la matiere ne s'est point donné cette mesure, ce degré & cette détermination de mouvement

qui

qui étoit neceſſaire pour former le monde, on prétend qu'elle ne ſe l'eſt point donnée, parce que cette meſure déterminée & juſte enferme un deſſein & une ſageſſe dont on conçoit que la matiere n'eſt point capable. Si donc vous poſez que la matiere tire la ſageſſe & l'intelligence de ſon ſein, vous détruiſez ce principe, vous concevez ſans peine qu'elle peut tirer de ſon ſein cette meſure déterminée, qui eſt l'effet de l'intelligence & de la ſageſſe. Car celuy qui fait le plus, fait le moins. Celuy qui fait la cauſe, fait l'effet. La matiere qui produit l'intelligence, n'eſt pas incapable de produire les effets & les caracteres de l'intelligence : ce qui nous fait renoncer à tous les moyens que nous avons de prouver l'exiſtence de Dieu. VII. L'eſprit eſt tout ce que j'admire le plus dans le monde. Cét eſprit fait même par ſon attachement le prix de la plus-part des choſes, comme nous l'avons déjà remarqué. Si donc l'eſprit ſort du ſein de la matiere, pourquoy ne dira-t-on point que les plus grandes merveilles de la Nature en ſortent auſſi? VIII. Si l'eſprit ſort de la matiere, la matiere penſe; & ſi la matiere penſe, elle peut ſe rapporter elle-même à une fin; & ſi elle ſe rapporte à une fin, elle n'a plus beſoin d'un principe qui l'y rapporte, & il eſt inutile de poſer l'exiſtence de Dieu à cét égard.

Que ſi l'homme ſe rapporte à ſa fin, encore qu'il ne ſoit que matiere, pourquoy les cieux, pourquoy les élemens & les autres parties de l'Univers ne s'y rapporteront-ils pas,

pas, encore qu'on ne reconnoisse en eux que de la matiere & du mouvement, non plus que dans l'homme ?

CHAPITRE VII.

Qu'il y a dans le monde des caracteres de nouveauté qui nous conduisent à la verité de l'existence de Dieu.

PUis que l'Univers est necessairement l'ouvrage d'une sagesse qui l'a creé dans le temps, il ne faut pas s'étonner si nous trouvons quelques caracteres de nouveauté dans le Globe où nous habitons.

Il est certain que la terre reçoit des changemens par le cours des années. Les pluyes qui tombent sur le haut des montagnes & des colines, en font rouler la terre, & les abaissent sensiblement. Les rivieres coulant long-temps dans un canal, & se débordant de temps en temps, le rendent plus profond, ou plus large. Les fleuves entraînant dans la mer beaucoup de gravier, en avancent les bords, ou y forment de petites isles, comme celles qui sont à l'embouchure du Nil, & dont le nombre a crû de temps en temps, selon la remarque des Doctes.

Or bien que tous ces changemens soient fort petits & comme insensibles, il est évident qu'une étendue infinie de temps les rendroit fort sensibles & fort apparens. Il faudroit qu'il se fût formé dêjà une infinité de ces petites isles qui se forment du gravier des rivieres, ou plustôt que la mer fut toute comblée,

blée, & que les plus hautes éminences fussent au niveau des autres parties de la terre; puis que l'éternité contient une infinité de siécles pour produire l'effet dont nous parlons.

La nouveauté de la terre, que cette consideration nous fait assez connoître, ne s'accorde pas mal avec celle de l'Univers en general, que la raison nous avoit fait dêjà concevoir: mais nous n'avons pas besoin de recourir à l'une ni à l'autre pour faire voir l'existence de Dieu. Il suffit pour cela, de montrer que le genre-humain n'est pas sans un chef & sans un commencement. Car si l'on ne peut concevoir que le grand monde ait esté produit, sans qu'il ait un Dieu pour son auteur: il est autant contre la raison de s'imaginer que le petit monde, qui n'est pas moins un abregé de merveilles que le grand, ait esté formé par une autre cause que par la puissance d'un Etre Souverain. Desorte que nous ne trouvons pas moins cette verité dans la societé que dans la Nature: ce qui est le second principe qu'il falloit établir.

CHAPITRE VIII.

Preuves de l'existence de Dieu par la consideration de la societé. Premiere preuve tirée de la suite des generations.

IL n'est rien de si facile que de montrer ces deux verités qui nous paroissent décisives sur ce sujet: l'une, qu'il y a eu un premier hom-

homme, qui a eſté luy-même ſans pere, & le pere de tous les hommes qui vivent encore: l'autre, que s'il y a eu un premier homme, il eſt neceſſairement l'ouvrage de la ſageſſe & de la puiſſance d'un Dieu.

On voit clairement que le genre-humain a un chef, au delà duquel il n'eſt point permis de remonter, ſoit que l'on conſidere la ſuite des generations, en montant de nous juſqu'à nos anceſtres & aux anceſtres de nos anceſtres; ſoit qu'on la conſidere du pere aux enfans, en paſſant de la veüe du tronc à celle des branches; ſoit enfin que l'on conſidere dans la ſocieté les caracteres de nouveauté qui s'y découvrent à une premiere veüe, & qui nous perſuadent non ſeulement que le genre-humain a une origine, mais encore que ſa naiſſance n'eſt pas auſſi ancienne que l'incredulité ſe l'imagine communément. Si nous montons juſqu'à nos ancêtres, il faut trouver un premier principe qui fixe les recherches de nôtre eſprit, ou ſe perdre dans l'infinité de cette gradation.

Car il ne ſervira de rien aux incredules de dire pour ſauver la ſucceſſion éternelle des generations, que cette gradation infinie qui nous fait tant de peine, que les Philoſophes nomment un progrès à l'infiny, & qu'ils jugent entierement contraire à la droite raiſon, paroiſt être commune aux deux ſentimens: parce que ſi l'Athée eſt contraint de dire qu'il tire ſa naiſſance de ſon pere, & celuy-cy d'un autre, ſans qu'il y ait de fin dans cette gradation; celuy qui reconnoît l'exiſtence de Dieu doit penſer auſſi, que Dieu

Dieu exiſtoit mille ſiécles avant la création du monde, & un million avant ces mille juſqu'à l'infiny.

Quand la difficulté ſeroit égale des deux côtés, nous aurions raiſon de reprocher aux incredules, qu'ils ſuivent un ſentiment qui enferme toutes les difficultés du nôtre, ſans avoir ſa lumiere ni ſon évidence. En effet, s'il y a quelque choſe d'incomprehenſible dans l'Etre Souverain, & que nôtre imagination rejette, c'eſt ſon infinité & ſon éternité. Si donc vous attribuez cette éternité & cette infinité à la ſuite des generations, vous tombez dans toutes les difficultés qui vous font rejetter nôtre ſentiment, avec le déſavantage de n'y pouvoir pas répondre avec la même facilité & avec la même ſolidité que nous y répondons.

On ne doit point s'étonner que nous reconnoiſſions une durée éternelle en Dieu. L'éternité aſſortit parfaitement bien un Etre infiny qui enferme eſſentiellement toutes les perfections, & qui eſt neceſſairement & par luy-même : & concevoir un Dieu qui a commencé d'être, ſeroit concevoir un Dieu qui n'eſt pas Dieu. Mais il n'en eſt pas de même de la ſuite des generations, qui n'étant que des actions, ou des mouvemens, ont un rapport naturel au principe qui les produit, & à celuy qui les termine.

Outre qu'il y a bien de la difference entre un progrès à l'infiny qui n'eſt que dans l'imagination foible des hommes, & un progrès à l'infiny qu'on reconnoît dans la choſe même. Celuy qu'on admet en Dieu eſt, ſelon

selon nous, du premier ordre; puis qu'en Dieu il n'y a ni avant, ni après, ni succession de durée; que Dieu a produit les temps & les siécles sans pouvoir être mesuré par les siécles, ni par les temps; que la durée ne luy convient point à parler proprement & dans la rigueur, parce qu'elle ne se dit que des choses qui ont commencé d'être, & qui perseverent dans leur état; & qu'enfin durer en Dieu c'est être, & être c'est durer, quoy que par la foiblesse de nos conceptions nous soyons obligés de le revêtir de toutes les differences des temps: au lieu que celuy qu'on reconnoît dans la suite des generations, est, selon les incredules mêmes, un progrès infiny dans la chose, & non simplement dans l'imagination.

Que si nous voulons descendre maintenant du tronc aux branches, nous ne tarderons gueres à nous appercevoir de la même verité. En effet, il est remarquable que lors qu'on monte dans la suite des generations, on va de la multitude à l'unité; & qu'en descendant au contraire, on va de l'unité à la multitude. Considerez cette verité dans le peuple Juif, que nous pouvons supposer être la posterité d'Abraham, sans rien mettre en avant de douteux ni de contesté. Si vous remontez dans la suite des generations, vous parviendrez de cette incroyable multitude de Juifs que vous trouvez aujourd'huy sur la terre, à douze Patriarches qui leur ont donné la naissance; de ces douze Patriarches à Jacob qui n'avoit qu'un frere nommé Esaü; de ces deux freres

res à Iſaac frere d'Iſmaël ; & de ceux-cy à Abraham : & ſi vous ſuivez la même ligne en deſcendant, vous trouverez d'abord Abraham qui n'eſt qu'une ſeule perſonne ; & d'Abraham vous deſcendez à Iſmaël & à Iſaac ; de ceux-cy à Jacob & à Eſaü ; de Jacob aux douze Patriarches ; & de ces derniers aux douze Tribus ; & de chaque Tribu à un nombre preſque infiny de perſonnes qui la compoſent : ſur quoy il eſt naturel de faire les réflexions ſuivantes.

La premiere eſt, que dans la ſuite des generations, les branches ſont en plus grand nombre que le tronc ; autrement, on ne verroit point ſortir d'un ſeul homme pluſieurs deſcendans : & qu'ainſi n'y ayant aujourd'huy qu'un nombre de branches finy, il ſeroit tout-à-fait abſurde de reconnoiſtre une infinité de tiges.

La ſeconde eſt, que dans la ſuite des generations plus on met le chef d'un peuple dans un ſiécle éloigné, plus ce peuple ſe trouve nombreux ; & plus ſon chef eſt prochain, plus le nombre de ce peuple diminüe. Que ſi la multitude s'augmente à meſure qu'on met ſon principe & ſon chef plus haut : il eſt évident qu'elle doit être infinie, ſi l'on met ſon chef dans un éloignement infiny ; & qu'ainſi l'on ne peut reconnoiſtre le monde éternel, ſans faire la multitude des hommes qui vivent infinie.

La troiſiéme réflexion qu'il y a à faire ſur ce ſujet eſt, qu'il faut neceſſairement reconnoiſtre une ſeule ligne ou pluſieurs lignes dans la ſuite des generations ; ou pour m'exprimer

primer plus clairement, qu'il faut que toutes les nations ſortent d'un homme, que l'on ſuppoſera après, ſi l'on veut, avoir eu des anceſtres à l'infiny; ou qu'il y ait pluſieurs ſuitès de generations indépendantes l'une de l'autre, ou diverſes ſucceſſions de tiges toutes differentes.

On ne peut pas dire raiſonnablement ce dernier : premierement, parce qu'autant qu'on peut remonter dans l'Hiſtoire, on voit que les peuples ſortent les uns des autres, ou qu'ils deſcendent d'un Pere commun : & en ſecond lieu, parce que ſi une ſeule ſucceſſion de generations à l'infiny devroit avoir produit un nombre infiny d'hommes, pluſieurs ſucceſſions pareilles qui n'auroient rien de commun auroient dû produire un plus grand effet.

Il n'y a que les habitans de l'Amerique qui paroiſſent d'abord avoir une origine differente de celle des autres hommes, parce qu'on ignore le chemin qu'ils peuvent avoir pris pour aller habiter ce grand Continent que nous appellons le Nouveau Monde. Mais qui nous empêchera de recevoir la conjecture d'un Savant, qui veut que les hommes ayent paſſé de la Norvege dans l'Iſlande, qui eſt une iſle ſituée vers la partie ſeptentrionale de l'Amerique; & que de l'Iſlande ils ayent paſſé dans la Groenlande, qui eſt le nom de cette partie de l'Amerique qui avoiſine cette iſle. Et en effet, on ne peut comprendre la raiſon pour laquelle les peuples qui habitent le Vieux Monde ſont polis & civiliſés, & ceux qui habitent le Nouveau

Grotius.

veau barbares & ſauvages, ſi l'on reconnoît que les uns ſoient auſſi anciens que les autres : au lieu qu'en ſuppoſant que les peuples de l'Amerique tirent leur ſource de ceux qui habitent nôtre Continent, on peut attribüer leur ignorance & leur ſtupidité à la nouveauté de leur établiſſement.

Or ſi en remontant, quand même ce ſeroit à cent mille ſiécles d'icy, nous trouvons enfin un homme & une femme qui ayent donné le jour à tout ce qu'il y a maintenant d'habitans ſur la terre : comment une éternité s'étoit-elle paſſée, pendant laquelle il y avoit eu une ſuite de generations, ſans que cette éternité ou cette ſuite de generations éternelle eût produit qu'un homme & une femme qui ſont les chefs du genre-humain ?

Que les incredules faſſent de telles ſuppoſitions qu'il leur plaira, il eſt indubitable que la ſuite des generations a fait la propagation du genre-humain, & qu'elle ſert encore tous les jours à peupler la terre où nous habitons... C'eſt par là que la famille d'un homme qui étoit logé autrefois dans quelques tentes, ſe trouve aujourd'huy répandüe dans tout l'Univers. De l'abondance des habitans ſont venües les Peuplades & les Colonies. Or quand la multitude des hommes ne s'augmenteroit que d'un homme chaque année par la ſuite des generations, il faudroit que toute la terre fût déjà habitée, & même que ſes habitans y fuſſent, par maniere de dire, les uns ſur les autres, puis qu'une éternité eſt une étenduë ſans limites.

Il

Il ne ſert de rien de dire, qu'il arrive des accidens & des déſordres dans la ſocieté qui font périr une infinité de perſonnes: puis que nonobſtant ces accidens & ces déſordres qui arrivent de temps en temps, la terre s'eſt toûjours peuplée davantage depuis trois mille ans, par exemple, qui eſt le temps dont nous pouvons parler avec le plus de certitude.

CHAPITRE IX.

Qu'il y a des caracteres de nouveauté dans la ſocieté humaine qui prouvent l'exiſtence de Dieu.

QUand toutes ces conſiderations ne détruiroient point l'idée de l'éternité du genre-humain, on n'auroit qu'à jetter les yeux ſur les arts, les ſciences, les loix, les gouvernemens, le commerce & les hiſtoires, pour voir dans leur nouveauté celle de la ſocieté des hommes.

La Philoſophie, qui conſiſte dans la recherche des choſes naturelles & de celles qui ſe rapportent aux mœurs, eſt ſi récente, qu'avant Pythagore perſonne n'en avoit ouï parler entre les Grecs. Seneque dit en quelque endroit de ſes Oeuvres, qu'il n'y avoit pas mille ans que la ſageſſe étoit connüe: & Socrate s'étoit vanté de l'avoir fait deſcendre du ciel en terre, parce qu'il fut le premier qui la réduiſit de la contemplation à la pratique.

Thales fut le premier qui enſeigna l'Aſtro-

tronomie aux Grecs : & ſelon Diogene de Laërce, qui a fait ſa Vie, il la tenoit des Egyptiens, & ceux-cy des Chaldéens, qui ont ſi bien eſté reconnus pour en être les inventeurs, que le mot de Chaldéen ſe prend pour Aſtrologue parmy les Anciens.

L'Auteur du Syſteme des Préadamites travaille donc en vain, lors que pour faire voir que le monde eſt plus ancien qu'on ne le croit communément, il nous fait voir la compoſition de la Sphere, & tâche de montrer qu'il a fallu un très-grand nombre de ſiécles pour en inventer toutes les parties ; & qu'il auroit eſté impoſſible qu'Abraham, ni même Moïſe l'eût ſceüe, ſi l'antiquité du monde n'eſtoit pas plus grande que nous nous l'imaginons. Car qui luy a dit, que l'Aſtronomie fût en ce temps-là dans le degré de perfection où elle eſt aujourd'huy ? Qui ne ſait au contraire, qu'elle s'eſt formée peu-à-peu & inſenſiblement ? Thalés obſervoit les éclipſes, & les ſavoit prédire. *Plin. lib. 8.* Avant luy on eſtoit conſterné, quand on voyoit arriver une éclipſe, comme ſi toute la Nature eût dû périr. Les armées ſuſpendoient leur mouvement, & n'oſoient rien entreprendre que pluſieurs jours après qu'elle eſtoit paſſée. *Plutarq. dans la Vie de Nicias.*

Quoy que la Medecine paroiſſe plus neceſſaire aux hommes que l'Aſtronomie, on n'en ſait pas moins la naiſſance & les progrès. Herodote nous apprend, qu'autrefois on portoit les malades en pleine place, qu'on prioit les paſſans de dire s'ils ſavoient quelque recepte pour les guerir, & qu'on *Herodot. lib. 2.*

essayoit celle du premier venu. Caton le Censeur chassa les Medecins de Rome, où ils s'étoient nouvellement établis, disant que c'étoient des bourreaux que les Grecs leur avoient envoyés pour les faire mourir. Et personne n'ignore, qu'Hippocrate a esté le premier qui a réduit en un corps la Medecine, qui s'accrût peu-à-peu des découvertes & des expériences de diverses personnes.

L'antiquité des loix n'est gueres plus grande. Nous montons du Code de Justinien au Code de Théodose, du Code de Théodose aux douze Tables; & ces loix des douze Tables, les Romains les tenoient des Grecs, comme de Solon & Lycurgue, qui les avoient eux-mêmes apprises des Egyptiens, au rapport de Plutarque: & ces loix étoient encore si grossieres, si on les compare avec celles que nous avons aujourd'huy, qu'il paroist bien que la Jurisprudence & la Politique étoient encore dans leurs commencemens.

Plutarque dans la Vie de Solon, & dans celle de Lycurgue, & dans son Traité d'Isis & d'Osiris.

On n'ignore pas même l'origine des Rois, qui sont les loix vivantes de leur Etat. Les hommes habiterent premierement dans des huttes ou des tentes, au rapport de Justin, qui ne s'accorde pas mal en cela avec l'Historien des Juifs: & alors c'étoit le pere de famille qui regnoit sur ses enfans par un droit naturel; & quand le pere de famille étoit mort, son fils aisné tenoit sa place. On bâtit ensuite des maisons éparses, puis des bourgs & des villages: & comme il naissoit des querelles & des differens, la necessité les contraignit de choisir un juge ou un arbitre pour

Justini lib. 2.

pour décider de leurs affaires ; & ils donnoient cette qualité à celuy qu'ils avoient reconnu le plus homme de bien. Et parce que cét homme n'ayant pas le pouvoir de contraindre les parties à se soûmettre à son jugement, sa mediation devenoit inutile ; & que les desordres n'avoient point de fin : la raison & l'experience leur firent juger qu'ils devoient le reconnoître non seulement pour leur arbitre, mais encore pour leur maistre, & le revêtir d'une autorité qui donnât du poids & de la force à ses jugemens, comme Herodote le remarque de Déjocés. Ces petits Rois étoient à-peu-près comme nos Barons & nos Comtes : tels étoient les Rois qui enleverent Lot. Ensuite on bâtit des villes ; puis les villes & les bourgs se lierent pour former des Provinces ; & enfin ces Provinces s'unirent pour former ces vastes Empires, & pour obeïr à ces puissans Rois qui faisoient la destinée du monde, tels qu'étoient les Rois & les Royaumes des Assyriens, des Medes, &c.

Quoy que le commerce ne soit gueres moins ancien que la societé, on peut s'appercevoir facilement de ses progrès, & de là conclurre qu'il est nouveau. Les biens furent d'abord communs : de cette communauté on passa à la permutation, s'il est permis d'employer cette expression : de là on vint au poids, à la livre, & à la monnoye, laquelle parmy les Romains mêmes fut premierement de fer, ensuite de cuivre, puis d'argent, & enfin d'or.

Pour l'Histoire, personne ne doute qu'el-

le ne ſoit une invention récente & moderne; puis que ſi elle étoit fort ancienne, elle nous apprendroit des évenemens plus anciens que ceux que nous connoiſſons. On ne peut nier qu'il ne ſoit naturel aux hommes de conſerver la memoire des accidens qui leur arrivent, & ſur tout des évenemens qui font la deſtinée des nations & des Empires, ſoit pour en tirer des régles & des maximes à l'égard de l'avenir, ſoit pour inſtruire ſes enfans par les exemples du paſſé. Et l'on ne peut douter non plus, qu'il ne ſoit aſſez naturel d'établir des memoriaux qui nous répreſentent les grands évenemens, ou d'avoir certains monumens où l'on conſerve la memoire des choſes. Cependant la memoire des choſes paſſées ne s'étend que juſqu'à quatre ou cinq mille ans d'icy.

Varro apud Cenſor.

On diſtingue trois divers temps; un temps caché, qui eſt celuy qui s'eſt paſſé depuis la naiſſance du monde juſqu'au Déluge; un temps qu'on nomme fabuleux, parce que les veritables évenemens n'en ſont point venus à nôtre connoiſſance, & qu'il ne nous eſt connu que par les fables des Poëtes; c'eſt celuy qui a coulé depuis le Déluge juſqu'à la premiere Olympiade; & un temps qu'on nomme hiſtorique, parce que l'Hiſtoire nous en fait connoiſtre les veritables évenemens, & qui a coulé depuis la premiere Olympiade juſqu'à nous.

Car pour la Chronologie des Chaldéens & des Egyptiens, qui attribüoient à leur nation une antiquité ſans comparaiſon plus grande que celle que nous attribüons à l'Univers,

nivers, il y a diverſes raiſons qui la rendent vaine & ſuſpecte. Plutarque nous fait aſſez voir ce qu'il en faut croire, lors qu'il en parle ainſi dans la Vie de Numa. *Encore que leur année ait eſté de quatre mois, ſelon quelques Auteurs, elle n'étoit d'abord compoſée que d'un ſeul, & ne contenoit que le cours d'une ſeule Lune: & ainſi faiſant d'un ſeul mois une année, cela eſt cauſe que le temps qui s'eſt écoulé depuis leur origine paroît extrémement long, & que bien qu'ils habitent nouvellement leur païs, ils paſſent pour les plus anciens de tous les peuples.* Ajoûtez à cela la vanité que ces peuples avoient de vouloir paſſer pour les plus anciens qui fuſſent dans le monde, comme Juſtin le témoigne dans ſon premier Livre de l'Hiſtoire Univerſelle, & les fables dont ils ſoûtenoient leurs pretentions. Les Chaldéens ſe vantoient qu'il y avoit quatre cens ſoixante-&-dix mille années qu'ils obſervoient les aſtres; & cependant l'Aſtronomie qui paſſa bientôt après de chez eux parmy les Grecs, étoit fort peu de choſe: & l'on ſait que l'art d'écrire, que quelques-uns attribüent à Palamede, les autres aux Egyptiens, n'étant pas de cette datte-là, ils ne pouvoient ſavoir que par tradition l'antiquité de leur Aſtronomie; & je laiſſe à penſer, ſi une tradition de quatre cens ſoixante-&-dix mille ans peut avoir quelque certitude. Comment, ſans le ſecours de l'écriture, peuvent-ils ſavoir que leur Aſtronomie eſt ſi ancienne? Ou ſi l'art d'écrire eſt parmy eux d'une auſſi grande antiquité que l'Aſtronomie, comment

en enseignant cette science aux Grecs, ne leur ont-ils point appris une foule d'évenemens qui devoient s'être passés pendant ce long cercle d'années? Les Egyptiens distinguoient, au rapport d'Herodote, deux temps, l'un pendant lequel les Dieux avoient regné en Egypte, & l'autre pendant lequel ils avoient eu des hommes pour Monarques. Quelle fable! & comment peut-on ajoûter foy à ces Prêtres Egyptiens, dont parle cét ancien Auteur, qui joignent cét Empire chimerique des Dieux, qu'ils pretendoient avoir regné en Egypte, avec l'espace de dix mille trois cens quarante années qu'ils croyoient que le regne des hommes avoit duré? Mais il faut laisser aux Antiquaires le soin de s'étendre là-dessus.

Voyez Clement. Alexand. 1. Stromat. Pleß. Morna. lib. de veritate Religionis Christiana.

Les incredules ne pouvant conteſter la verité de tous ces faits, auront recours à leur défaite ordinaire, qui est de dire qu'il est arrivé au genre-humain des accidens qui l'ont empêché de croître, de peupler la terre, & de faire des progrès dans les arts & dans les sciences. Et afin que nous ne soyons point surpris de trouver tant de caracteres de nouveauté dans la societé des hommes, ils nous diront qu'il est survenu des pestes, des famines, des guerres & des inondations qui ont diminué le nombre des hommes, & changé l'estat & la face des choses.

Cette réponse paroistra peu solide, si l'on considere que tous ces malheurs, qui veritablement arrivent de temps en temps, sont des accidens particuliers, qui sont considerables à l'égard d'une Province, où d'un Etat

Etat où ils arrivent, mais qui ne sont d'aucune consideration à l'égard de toute la terre & de tous les habitans qui la rempliſſent. L'embraſement de tout un païs n'eſt gueres plus à l'égard de toute la terre, que l'embraſement d'une belle maiſon ou d'un palais à l'égard de Paris. Les guerres les plus ſanglantes ne font gueres plus de tort au genre-humain en general, que les combats particuliers qui ſe font dans cette grande ville, au peuple qu'elle contient. La famine de tout un Etat eſt à l'égard de l'Univers, ce que la pauvreté d'une ſeule famille eſt à l'égard de toute une ville. Le Déluge de Deucalion, d'Ogyge, &c. & tous les autres déluges particuliers dont l'Antiquité fait mention, ne paroiſtront pas plus conſiderables, regardés par rapport à toute la terre, que l'inondation d'un ruiſſeau l'eſt à l'égard d'une Province ou d'un Royaume.

II. D'ailleurs, qui ne ſait que depuis trois mille ans tous ces accidens n'ont pas manqué de ſurvenir de temps en temps dans le monde? Et cependant la terre n'a pas laiſſé de ſe peupler toûjours davantage, les hommes de ſe polir, les arts & les ſciences d'acquerir de nouveaux degrés de lumiere & de perfection. Or ſi la ſocieté a tant acquis depuis trois mille ans, malgré toutes les calamités dont nous venons de parler; pourquoy veut-on que ces accidens l'ayent empêchée de rien acquerir pendant toute une éternité, qui auroit dû ſe paſſer juſqu'au commencement de ces trois mille années?

III. Il faudroit qu'il fût ſurvenu un déluge

luge tel que nous concevons celuy de Noé. Un déluge particulier n'étoit point capable de faire perdre par tout les arts & les sciences, de rendre la terre deserte, de faire périr la memoire des choses passées, & de réduire le genre-humain à ce degré d'ignorance & de simplicité où nous le trouvons, si nous remontons un peu haut. Et si l'on pretend que ce déluge ait été universel, comment les hommes auront-ils pû s'en sauver? Où est-ce que le genre-humain se sera conservé? Quelle force, ou quelle adresse aura pû le garantir d'une destruction entiere? Et n'y ayant point de Providence qui veille à sa conduite, point d'Arche bâtie par l'ordre du ciel, point de precaution divine, point de miracle en sa faveur, comme on le veut; comment se sera-t-il conservé dans les horreurs d'un si étrange accident?

Il ne sert de rien non plus de montrer qu'il y a eu quelques arts qui se sont perdus, faisant place à des inventions plus nouvelles: & qu'ainsi nous ne devons point juger de la nouveauté ou de l'antiquité de nôtre origine, par la nouveauté ou l'antiquité des arts qui fleurissent aujourd'huy.

Car on ne peut nier, qu'il n'y ait quelques arts si necessaires aux hommes, qu'il est entierement impossible qu'ils viennent à se perdre, si ce n'est par la perte du genre-humain. L'écriture, par exemple, qui est un moyen de parler aux absens, & de faire aller ses pensées là où l'on ne peut point aller soy-même, est certainement une invention qui ne peut se perdre, à moins que les hommes ne perdent

dent la raiſon. On pourra peut-être avec le temps ſe ſervir d'autre choſe que du papier pour écrire: mais quoy qu'il en ſoit, on écrira toûjours. Or, quand dix mille ſiécles ne produiroient qu'un ſeul de ces arts qui ne ſe perdent point à cauſe de leur neceſſité, les hommes ne devoient-ils pas avoir déjà trouvé les ſecrets les plus rares, & les arts les plus neceſſaires, il y a trois ou quatre mille ans?

Car je compare l'état où il nous paroît que la ſocieté eſtoit alors, à celuy où elle eſt aujourd'huy à l'égard des ſciences, des arts, des loix, du commerce, & de tout ce qui ſuit l'établiſſement de la ſocieté. Ce n'eſt point par la veüe d'un ſeul art, mais par la conſideration de tous les arts, de toutes les connoiſſances, de leurs progrès & de leurs accroiſſemens, ou pluſtôt par les divers états de la ſocieté, que l'on raiſonne.

Ce ſeroit en verité un étrange prodige, que les hommes euſſent eſté pendant une infinité de ſiécles, groſſiers, barbares, ſans politeſſe, ſans loix, ſans gouvernement, ſans Phyſique, ſans Morale & ſans Aſtronomie, ne ſachant lire ni écrire; ayant toûjours veu les aſtres ſur leurs têtes ſans les obſerver, & ſans connoiſtre ni les étoiles, ni les écliypſes; ayant toûjours été malades, ſans avoir découvert les premiers élemens de la Medecine; & toûjours raiſonné, ſans connoître ni la vertu des plantes, ni celles des eaux minerales, ni la Peinture, ni l'Architecture, ni le Commerce, ni la Navigation, ſans parler des Moulins, de l'Imprimerie, de la

Bouſſole, qui nous donne le moyen de faire des voyages de long cours, de la poudre à canon, ni de tant d'autres inventions militaires, qui ſont la production de ces derniers temps; & que cependant quatre ou cinq mille ans euſſent donné lieu à la découverte de cette multitude d'arts, de ſciences & de ſecrets admirables; qu'une éternité eût eſté ſi ſterile, & quatre ou cinq mille ans ſi fecônds. Voilà ce que les hommes qui ne ſont pas entierement privés de la lumiere naturelle ne ſe perſuaderont point.

CHAPITRE X.

Qu'y ayant un chef du genre-humain, il faut qu'il y ait un Dieu.

ON a ſans doute fait le plus difficile, lors qu'on a prouvé que le genre-humain a un chef, au delà duquel on ne ſauroit remonter dans la ſuite des generations: & il eſt impoſſible de ſuppoſer un premier homme, ſans voir d'abord, qu'il a dû être creé par la puiſſance & par la ſageſſe d'un Dieu.

C'eſt une penſée ſi abſurde & ſi chimerique, que de dire avec quelques-uns, que l'homme a eſté formé du limon de l'Egypte échauffé par les rayons du ſoleil; ou avec quelques autres, qu'il eſt ſorty de la mer, qu'elle eſt à peine digne qu'on s'arrête un moment à la réfuter.

Je ne diray pas en effet, qu'il eſt inouï qu'on ait veu ſortir de cette ſource non ſeulement des êtres comme nous, mais même des bêtes qui engendrent & qui ſoient engen-

gendrées: que si une telle production avoit lieu autrefois, elle pourroit avoir lieu maintenant, puis que le Nil, le limon de l'Egypte & le Soleil ne s'en sont point allés: que comme un ouvrage aussi parfait que l'homme n'en auroit pû sortir qu'après une infinité d'essais, de commencemens imparfaits & d'ébauches defectueuses, si nous n'en voyons point sortir encore aujourd'huy des hommes parfaits, nous en verrions sortir quelque commencement d'hommes, quelques traits imparfaits de nôtre nature; ce qui est contraire à l'experience: qu'il seroit étonnant, que le Nil, le limon de l'Egypte ou la mer eussent assez de sagesse pour connoistre qu'il ne suffisoit pas qu'il y eût un homme, mais qu'il falloit un homme & une femme qui fussent l'un pour l'autre, étant formés avec une inclination mutuelle qui fait la propagation du genre-humain.

Il me suffira de faire sur ce sujet deux reflexions, dont l'une détruira le fondement de cette spéculation, & l'autre établira la verité qui luy est opposée. La premiere est, que les incredules raisonnent sur une fausse hypothese, lors qu'il leur plaît de supposer, que les insectes qui sortent du limon de l'Egypte échauffé par les rayons du Soleil, n'ont point d'autre principe que la chaleur de cét astre, & la corruption de cette matiere qui en est échauffée. C'est supposer ce qui est en question; & c'est ignorer que qui établit l'existence de Dieu, établit une cause generale qui concourt avec les causes secondes,

& qui a la principale part à tout ce que nous voyons ; puis qu'il eſt impoſſible d'expliquer les moindres des inſectes, ſi l'on n'a recours à la Sageſſe ſouveraine qui concourt à leur production, & qui fait, par ſon intelligence infinie, cette ſurprenante varieté de reſſorts delicats qui les compoſent. Voilà qui peut ſervir de réponſe à leurs objections.

Mais voicy qui établit la verité de nôtre principe : c'eſt que l'homme n'eſt pas moins admirable dans ſa petiteſſe, que l'Univers l'eſt dans ſa grandeur : deſorte que ſi la compoſition de l'Univers nous fait reconnoiſtre une Intelligence ſouveraine, comme il n'en faut point douter après ce qui a eſté dit, la compoſition de l'homme ne la marque pas moins. Comme donc en prouvant que le grand monde a commencé d'être, vous faites voir ſans peine qu'il a un Créateur, qui eſt Dieu : auſſi dès que vous avez montré qu'il y a un premier homme, vous faites voir ſans aucun effort, qu'il doit être l'ouvrage d'une Divinité. La choſe parle d'elle-même : & quand il reſteroit encore quelque lieu de douter, il ne faut que conſiderer les merveilles de nôtre eſprit, pour être entierement raſſurés là-deſſus. C'eſt la troiſiéme ſource de nos preuves.

CHAPITRE XI.

Preuves de l'exiſtence de Dieu tirées de la conſideration de nôtre ame.

MOn deſſein n'eſt point icy d'expliquer phyſiquement les fonctions & la maniere

niere d'agir de nôtre esprit, ni aussi d'exagerer par de vaines Rhetorications les merveilles d'un être qui semble parcourir la terre & les cieux sans se mouvoir, & s'unir avec toutes choses, quoy que lié à une petite portion de matiere, & relegué en quelque sorte dans un coin de l'Univers.

De toutes les reflexions qu'on peut faire sur ce sujet, je choisiray celles qui marquent le plus sensiblement un dessein & une veüe dans la composition de l'homme. Il faut remarquer pour cét effet, que les actes de nôtre ame se réduisent à ces trois, les sentimens, les passions, & les raisonnemens.

Les sentimens qui appartiennent à la nature animale, & qui ne sont que les fonctions de ces cinq sens que Dieu nous a donnés, comme cinq portes par lesquelles les objets entrent dans nôtre ame, étoient absolument necessaires pour interesser nôtre ame dans la santé & dans le bien-être du corps. Il falloit avoir des yeux pour voir les precipices, de peur d'y tomber. Nous negligerions de prendre des remedes ou des precautions pour rétablir nôtre santé, si la langueur & le sentiment du mal ne nous montroient que nous l'avons perdüe.

Mais il ne suffisoit pas que l'homme connût ce qui se passoit au dehors par le canal des sens; il falloit encore qu'il conservât cette connoissance, afin qu'elle le dirigeât dans sa conduite. Il a donc esté necessaire qu'il eût une memoire, qui est comme le réservoir de tous les objets qui sont entrés dans nôtre

ame, & qui en font l'averſion, ou le penchant.

On diſtingue fort bien deux ſortes de paſſions. Les unes qui tendent vers le bien, comme le deſir, l'eſperance, l'amour, &c. Les autres qui s'éloignent du mal, comme la haine, la crainte, le dégoût, &c. Les unes & les autres eſtoient abſolument neceſſaires, puis que nous devions fuir le mal, & chercher le bien, par le ſoin naturel que nous devons avoir de nous conſerver: & il eſt neceſſaire que nous nous conſervions, par la même raiſon qui fait que nous ſommes.

Mais parce que ces paſſions peuvent être contraires les unes aux autres, & qu'il ne faut pas que cette guerre ſoit irréconciliable, il a fallu qu'il y eût un principe commun dans lequel elles convinſſent toutes; & ce principe c'eſt l'amour de ſoy-même: c'eſt luy qui les fait naiſtre, & c'eſt luy qui les fait mourir; & dans le combat des paſſions, l'ame ſe retire & ſe recueille en elle-même, elle conſidere ſon plus grand intereſt, & panche vers l'endroit qui ſe rapporte davantage à l'amour de ſoy même.

Mais que ſeroit-ce des paſſions du cœur de l'homme, ſi elles n'avoient point de lumiere qui les adreſſaſt à leurs fins legitimes? Elles ne ſerviroient qu'à nous conduire au precipice avec plus de force & de vîteſſe. Il a donc été neceſſaire qu'il y eût en l'homme une ſageſſe ou une intelligence pour diriger ſes mouvemens: & c'eſt cette ſageſſe que nous reconnoiſſons pour le principe de tout ce qu'il y a d'admirable dans les ouvra-

ges

ges de la societé, & à laquelle nous attribuons les arts & les sciences, dont l'invention produit des effets si surprenans.

Qu'y a-t-il de plus éloigné que le sable qui est sur le bord d'une riviere, l'ardoise qui est cachée dans le sein d'une montagne, & des arbres qui sont crûs dans une foreſt? Cependant l'adresse des hommes a trouvé le moyen de franchir cette distance, & de faire de tant de parties dispersées, & qui sembloient avoir si peu de rapport les unes avec les autres, un tout fort juste & fort régulier, qui fait le plaisir de la veüe, & une des plus grandes commodités de la vie.

Qui croiroit qu'on pût tirer de la toison des brebis ces habits que nous portons; qu'une herbe qui croît dans les champs pût être changée en de la toile; & qu'il pût sortir de l'excrement d'un ver la plus belle de nos parures? Cependant tout cela a été facile à l'adresse des hommes: & si toutes ces choses n'ont pû être produites que par une intelligence, cette intelligence elle-même n'auroit-elle point un principe intelligent? S'il faut de la sageſſe pour produire l'effet, n'en faudra-t-il point pour avoir formé la cause?

Mais ni les passions qui tendent naturellement au bien & à la conservation de l'homme, ni la raison qui est destinée à diriger ces passions, ne suffisoient pas pour unir les hommes dans un corps de societé, après avoir donné à chacun ce qui luy étoit necessaire pour sa conservation particuliere: il falloit qu'ils eussent outre cela un penchant mu-

mutuel les uns pour les autres ; il falloit encore produire divers liens qui les unissent entre eux. C'est à quoy la Nature a admirablement pourvû. Elle a produit, s'il m'est permis de parler ainsi, le germe de l'union de tous les hommes, en leur donnant une mutuelle bienveillance les uns pour les autres, une conscience, & une Religion, dont nous ferons voir dans la suite que les principes se trouvent naturellement au dedans de nous.

Car pour le principe d'Hobbes, qui pretend que c'est la crainte qui dispose les hommes à la societé, leur ayant fait bâtir premierement des habitations & des barrieres pour se défendre contre les bêtes sauvages, & ensuite des villes murées & des fortereſſes pour se garantir contre les efforts les uns des autres ; il seroit supportable, s'il étoit pris dans une moindre étendüe que celle que cét Auteur luy donne.

L'on ne peut douter, qu'en toutes les rencontres la crainte de l'oppression & le desir de se conserver ne disposent les hommes à chercher le secours les uns des autres. C'est ce qui paroît assez par les ligues & par les alliances que la politique recherche avec tant de soin. Mais on tombe dans l'égarement, dès qu'on veut pousser ce principe trop loin.

Il y a au dedans de nous des causes d'union & d'intelligence beaucoup plus anciennes que celles-là : & il ne suffit pas d'avoir le cœur mal-fait, il faut encore être privé de la lumiere naturelle, pour ne s'en point appercevoir. Car

Car afin qu'il y eût une ſocieté réglée, il falloit qu'il y eût des familles diſtinctes dans le monde : & pour former des familles, il falloit qu'il y eût quelque ſympatie & quelque convenance entre l'homme & la femme, qui n'eſt autre choſe que cette inclination naturelle qui leur fait ſentir qu'ils ſont l'un pour l'autre ; il falloit que les peres euſſent une tendreſſe particuliere pour leurs enfans, qui leur fit prendre le ſoin de leur nourriture & de leur éducation. Il étoit encore neceſſaire ; qu'on eût une bienveillance particuliere pour ſes parens, afin que lors que ces derniers viennent à perdre ceux qui les ont mis au monde, ou qu'ils ſe trouvent dans un âge ou dans un état qui ne leur permet point de pourvoir à leur ſûreté, ou à leur nourriture, ils reçoivent ce ſecours de ceux qui leur ſont unis par la proximité du ſang.

Et qui ne ſait par experience, que la Nature en gravant l'amour de ſoy-même en chacun de nous, y a mis un principe general qui engage neceſſairement les hommes à former un corps de ſocieté, & ſur tout lors qu'il eſt dirigé par la Religion. Il eſt naturellement impoſſible de s'aimer ſoy-même, ſans aimer ſes parens, ſes amis, ſes bienfaiteurs : & il n'y a qu'un obſtacle étranger qui puiſſe corrompre en nous ces ſentimens. Nous aimons les autres à meſure qu'ils ſe rapportent à nous. Nôtre bienveillance croît avec le degré de la proximité qui nous lie avec eux, ſans qu'il y ait en cela rien que de legitime & d'innocent.

Cette

Cette bienveillance que nous avons naturellement les uns pour les autres produiroit un bon effet, lors qu'il s'agiroit des choſes indifferentes ; mais elle n'arrêteroit jamais les effets de la cupidité : & dès qu'il s'agiroit de la poſſeſſion des avantages temporels, ou de la jouïſſance des plaiſirs, les hommes tomberoient dans les deſordres d'une inévitable diviſion, s'il n'y avoit point d'autres principes dans leur cœur.

C'eſt pourquoy il a été neceſſaire que les hommes euſſent une loy naturelle, qui conſiſte en certaines maximes d'équité & de juſtice, dont nous connoiſſons la verité naturellement. Il falloit que ces principes nous fuſſent naturellement connus : que nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fiſſent pour nous : qu'il faut rendre à chacun ce qui luy appartient : qu'on ne doit faire tort à perſonne. Et parce qu'on ne feroit aucun ſcrupule de violer cette loy, ſi l'on n'étoit retenu par quelque eſpece de crainte ; il a été neceſſaire que nôtre cœur fût tellement diſpoſé, qu'il ne pût s'empêcher de craindre & de trembler, après avoir violé ces maximes d'équité & de juſtice : & c'eſt ce que nous appellons les remords de la conſcience, dont nous parlerons plus amplement dans la ſuite ; nous contentant de ſuppoſer icy cette verité, pour ne pas détruire l'enchaînement de nos principes, qui ſe prouvent ſur tout par leur ſubordination.

Ces remords ou ces craintes d'une conſcien-

science coupable se dissiperoient bientôt, si nous n'avions en nous d'autres sentimens naturels qui les entretiennent & les soûtiennent.

Car si nous voulons un peu refléchir sur nous-mêmes, nous trouverons premierement, que nôtre cœur ne peut être satisfait par tous les avantages de la terre, bien qu'il desire naturellement le bonheur : en second lieu, que les hommes portent naturellement leurs desirs au delà du temps : & enfin, qu'ils reconnoissent communément l'existence d'un Dieu, & qu'ils sentent qu'ils luy doivent de la crainte, de la reconnoissance & du respect, supposé qu'il existe.

Comme nous ne trouvons point de penchans inutiles dans l'homme, nous avons sujet de penser que le desir du bonheur ne l'est pas ; & s'il ne l'est pas, qu'il peut être satisfait. Cependant tout ce que nous voyons dans le monde n'est point capable de nous rendre veritablement heureux : & l'experience nous apprend, que nos desirs croissent avec les avantages temporels.

D'où vient que les biens temporels sont si peu capables de remplir nôtre cœur ? ou plutôt, d'où vient qu'ils en augmentent le vuide en y entrant ? Car s'il n'y a point de plus grand objet, ni qui soit plus digne de nos desirs, que les avantages du monde, nôtre cœur devroit s'en contenter : comme l'on voit que les animaux qui n'ont point de raison, se contentent des biens qui doivent faire leur partage. Comment la Nature, qui est si sage & si réguliere dans toutes les au-

autres choſes, fait-elle une faute ſi groſſiere dans celle-cy ? Comment après avoir mis dans le cœur de l'homme le deſir du bonheur, luy donne-t-elle un cœur incapable de ſe ſatisfaire des ſeuls biens qui luy ſont deſtinés ?

Le monde ne ſauroit remplir nôtre cœur : il faut donc ſelon les loix de cette ſageſſe que nous remarquons dans toutes les parties de la Nature, qu'un plus grand objet le rempliſſe. Mais comment ce grand objet rempliroit-il le cœur de l'homme ? Comment pourroit-il être le but inviſible & caché des deſirs vagues de noſtre cœur ? Comment nôtre cœur auroit-il été formé avec une capacité infinie pour le recevoir, ſi ce grand objet n'exiſtoit, & s'il n'avoit fait luy-même les biens temporels, le cœur de l'homme, & la diſproportion qui eſt entr'eux ; voulant ſe conſacrer luy-même nôtre ame pour la remplir, & pour répondre par ſon excellence infinie à l'immenſité de nos deſirs ?

En effet, ce n'eſt pas aſſez que la Nature nous faſſe connoître par experience l'inſuffiſance des objets du monde à nous rendre heureux : elle nous inſpire encore le deſir d'une vie éternelle après nôtre mort, & elle perſuade les hommes de leur immortalité.

Il ne ſerviroit de rien de dire, que c'eſt le deſir que les hommes ont eu de vivre éternellement après leur mort qui leur a donné cette opinion, parce qu'il n'y a rien qu'on ſe perſuade ſi facilement que ce qu'on deſire. Car je raiſonne par le deſir, & non par

la

la perſuaſion; & je demande pourquoy la Nature auroit mis dans l'homme un deſir ſi inutile, ou plûtôt un deſir qui eſt capable de luy oſter ſon repos, elle qu'on dit ne rien faire en vain, & dont la ſageſſe eſt ſi generale & ſi conſtante?

Mais elle va plus loin, & pour les adreſſer au veritable objet de leur bonheur, elle leur fait connoître l'exiſtence d'un Dieu. Et quoy que leurs paſſions obſcurciſſent cette connoiſſance, il eſt certain qu'elles ne peuvent l'anéantir tout-à-fait, comme on l'a déjà veu.

Quand on ne voudroit point reconnoître, que ces principes que nous venons de marquer ſe trouvent dans tous les hommes du monde ſans exception, il faut du moins qu'ils conviennent, que c'eſt ainſi que les hommes ſont faits ordinairement, & que c'eſt ainſi qu'ils ont dû être faits; n'y ayant point de partie ni d'inclination en eux qui ne ſoit placée avec une extrême ſageſſe: & ſi cela eſt, à quoy attribuërons-nous tous ces effets?

Il ne s'agit plus de ſavoir, ſi l'on peut remarquer de la ſageſſe dans la compoſition de l'homme: on eſt obligé d'en convenir, ou de renoncer au bon ſens. Mais on demande, ſi c'eſt à un principe aveugle & ſans connoiſſance, tel que les incredules ſe le figurent, ou bien à un principe intelligent & ſouverainement parfait, tel que nous le concevons, que l'on doit attribuer cette ſageſſe que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître?

CHA-

CHAPITRE XII.

Consideration de l'homme, & en quel sens on peut dire que les autres choses sont pour luy.

IL ne sera pas inutile, après avoir consideré le rapport que les hommes ont les uns avec les autres, d'examiner celuy qu'ils ont avec les autres parties de la Nature : parce qu'il paroît dur aux incredules, de supposer que l'homme soit le chef-d'œuvre des créatures visibles, & que les autres choses se rapportent à son bien. Il n'y a rien qu'on ne fasse pour l'abaisser. On dit qu'il n'est qu'un point auprès de ces espaces immenses qui l'environnent; qu'il est le centre des infirmités & des maladies; que son esprit est remply d'erreurs & de prejugés; que sa volonté est déterminée au mal, & remplie de mauvaises habitudes; qu'il est le jouet des orages & des tempêtes, la proye des animaux qui ont plus de force que luy; que sa vie dépend d'un insecte & d'un vermisseau; qu'il est timide dans le danger, fragile dans la tentation, foible dans les disgraces, & plus foible dans la prosperité; & qu'enfin, s'il a un peu plus de lumiere que les autres animaux, il est capable aussi de déréglemens plus monstrueux. Tout cela peut estre vray, sans que nous perdions rien de l'idée de nôtre excellence & de nôtre veritable grandeur.

Car I. c'est une erreur de mesurer le prix des choses corporelles par leur petitesse, ou par leur grandeur; puis que si cela étoit, un diamant seroit moins precieux que les autres

tres corps. On peut néanmoins considerer en quelque sorte l'étenduë d'une chose materielle, lors qu'on la compare avec un être materiel: mais il y a de la simplicité à croire, que la grandeur ou l'étenduë puisse donner à une chose materielle quelque avantage sur un esprit, dont la perfection consiste dans la connoissance, & non pas dans la grandeur.

II. Ceux qui craignent si fort l'anéantissement, savent qu'il y a comme un éloignement infiny entre une chose morte, & un être intelligent. Ils ne craignent point de perdre leur matiere, qui leur est assûrée, & qui n'est point détruite par la mort: mais ils craignent de n'être plus capables de sentiment, ni de connoissance. C'est la perte de l'être raisonnable qui fait leur desespoir. Donnez telle perfection materielle que vous voudrez aux cieux & aux étoilles; à moins que vous ne nous montriez qu'ils pensent, on vous fera voir que leur beauté & leur éclat n'ont aucune proportion avec l'excellence d'un être qui se connoît, & qui connoît les autres choses.

III. Cependant, si l'on considere de près ce qui fait l'excellence des plus belles parties de l'Univers, nous trouverons qu'elles n'ont de prix à nôtre égard, qu'autant que nôtre ame y en attache; que l'estime des hommes fait la plus grande dignité des metaux & des pierreries, l'utilité ou le plaisir que l'homme en reçoit, le prix des plantes, des arbres & des fruits; la veüe, tout ce que les corps celestes ont de brillant à nos yeux; l'ouïe, ce

que

que le tonnerre a de terrible, ou ce que les voix & les instrumens ont de mélodieux, du moins à nôtre égard. De sorte que les sons, les odeurs, les couleurs, la lumiere, appartenant à nôtre ame, aussi-bien que l'opinion & la pensée, on peut dire que ce qu'il y a de plus beau & de plus magnifique dans la Nature à nôtre égard, sort en quelque sorte du fond de nôtre ame, & n'est point en quelque façon different de nous-mêmes.

IV. Au reste, lors qu'on dit que toutes choses se rapportent à l'homme, on ne pretend pas prejudicier à la gloire des autres créatures intelligentes. Qui sait, disent quelques-uns, s'il n'y a pas dans les cieux, qui sont d'une beauté & d'une perfection si élevée au dessus de ce Globe, des intelligences sans comparaison plus parfaites que les nôtres? Mais plustôt, qui est-ce qui conteste cette verité?.

On ne doit point objecter contre la Religion ce que la Religion même nous enseigne: & il ne faut pas aussi nous imposer, comme font ordinairement les incredules, qui se croyent en droit de railler de ces expressions, que l'homme est le Roy de l'Univers, ou que le monde a été fait pour l'homme.

Nous ne disons point que l'Univers soit fait pour un seul homme, mais pour la societé de tous les hommes, pour cette multitude repandüe dans tous les temps & dans tous les lieux; ni seulement pour les hommes miserables, mais encore pour les hommes glorifiés.

L'Univers n'est pas seulement pour les hom-

hommes, il eſt auſſi pour les autres intelligences que Dieu a produites. La Nature ne ſubſiſte pas ſeulement pour nourrir le corps de l'homme, bien que les pluyes, les ſaiſons fertiles & la ſecondité de la terre paroiſſent viſiblement ſe rapporter à cette fin-là: elle eſt encore pour preſenter à nôtre eſprit des objets perpetuels d'eſtime & d'admiration, parce que ce qu'eſt la nourriture au corps, cela même eſt la connoiſſance des merveilles de Dieu à nôtre ame.

Le monde ne nous fournit pas ſeulement des objets d'admiration, il nous met encore devant les yeux des objets de crainte, des objets de reſpect, des objets d'eſperance: & il n'enferme point de créature dans ſon ſein, qui ne nous demande quelque hommage particulier, ou quelque mouvement de reſpect, ou quelque ſentiment de nôtre ame pour Dieu. Il faut qu'il y ait toûjours de nouvelles merveilles à connoiſtre dans la Nature, de peur que nous ne nous laſſions dans ces recherches qui glorifient l'Auteur de l'Univers: la varieté tient nôtre eſprit en haleine: Ce que nous ne comprenons pas, nous diſpoſe à admirer ſans dégoût ce que nous connoiſſons: & l'ignorance de tant de merveilles incompréhenſibles a ſes uſages, auſſi-bien que la connoiſſance & le ſentiment que nous en avons.

Enfin l'Univers eſt pour Dieu, & l'Univers eſt pour les créatures intelligentes: comme un tableau eſt pour l'original qu'il répreſente, & pour les perſonnes qui doivent le conſiderer. Toutes les beautés de l'Univers

ſont des liens par leſquels Dieu attire nôtre cœur; & tous les ſentimens de nôtre ame ſont autant de liens qui attachent nôtre cœur à luy: & c'eſt cette union de la créature intelligente avec ſon Dieu, que nous prétendons être le but & la fin de ſes ouvrages.

Ce tableau devoit être grand & magnifique, & expoſé à la veüe de chacun, pour être digne de Dieu qu'il nous répreſente, ſans être diſproportionné à la portée de l'homme à qui il le répreſente. Celuy qui ne conſiderera point tous ces divers égards, ne comprendra rien dans cette matiere, & nous attribuëra neceſſairement des penſées que nous n'avons pas. Mais il eſt difficile auſſi que celuy qui voudra faire cette diſtinction, trouve rien que de grand & de raiſonnable dans ce ſentiment.

CHAPITRE XIII.

Où l'on fait voir la perfection de l'homme par la conſideration de ſes defauts.

L'Homme a des defauts, je l'avoüe. Son eſprit ſe trouve renfermé dans un fort petit eſpace. Il ſe voit borné de toutes parts au milieu d'une étendüe ſans bornes. Il ſe trouve obligé de ſuivre la condition d'une matiere qui luy eſt extrémement inferieure en perfection. Il ſe ſent miſerable & pauvre au milieu de la proſperité & de l'abondance. Rien ne le remplit. Rien ne le ſatisfait. Il ſe dégoûte de tout, & deſire tout. Il veut toûjours connoître, & ne connoiſt rien

rien à fond. Il admire, parce qu'il ignore. Il eſt curieux de ſavoir, parce qu'il ne ſait rien. Il n'eſt pas ſeulement le joüet des autres, il eſt en quelque façon le joüet de luy-même. Ses paſſions ſont à ſon égard l'équité & la rectitude, & la verité ne ſe trouve que dans ce qui luy plaît. Ces defauts ſont grands; & parce qu'ils ſont grands, ils ne peuvent ſe trouver que dans un être excellent, & font voir mieux que toute autre choſe la perfection de l'homme. C'eſt ce qu'il eſt facile de concevoir, ſi l'on ſe conſidere ſoy-même avec un peu de réflexion.

Quelque grands que ſoient ces eſpaces qui m'environnent, je me trouve encore plus grand qu'eux. Mon corps, qui eſt un atôme auprès du Soleil, eſt un Coloſſe auprès d'un ciron. Le Soleil, qui eſt un prodigieux Coloſſe à mon égard, eſt un atôme auprès de cette étenduë immenſe & de ces vaſtes ſpheres dont il eſt luy-même environné. La grandeur, ou la petiteſſe de la matiere dépend donc des divers égards ſous leſquels on ſe la répreſente, ou des diverſes comparaiſons que l'on en peut faire. C'eſt mon ame qui fait cette comparaiſon. Mon ame a donc quelque choſe de plus noble & de plus grand que ce qui m'avoit ſurpris dans cette grandeur, ou qui m'avoit paſſé dans cette petiteſſe.

Chaque choſe tient ſon rang dans la Nature: mais l'homme, qui tient un rang dans le monde, & qui le ſait, eſt plus parfait que toutes les autres choſes; & plus cét eſprit ſe trouve renfermé dans un petit eſpa-

ce, plus il eſt merveilleux, puis que par un prodige particulier, il aſſemble, quand il luy plaît, dans un atôme la terre & les cieux, ce que nous voyons & ce que nous ne voyons pas des immenſes eſpaces qui nous environnent; qu'il parcourt toutes les parties de l'Univers ſans ſe mouvoir, d'une maniere plus admirable & plus ſurprenante que s'il ſe mouvoit; qu'il aſſemble dans la ſimplicité d'un même ſujet le paſſé, le preſent & l'avenir, la vie & la mort, la lumiere & les tenebres, les élemens les plus contraires & les qualités les plus incompatibles; & qu'encore qu'il ſoit caché & enſevely dans un coin de l'Univers, il fait venir l'Univers chez luy, quand il luy plaiſt.

J'avoüe qu'il eſt ſurprenant, de voir une intelligence ſi vaſte ſuivre les loix d'une matiere ſi bornée, & un être ſi noble épouſer les intereſts d'un corps qui ne paroiſt avoir rien de commun avec luy. Et à cét égard il ſemble qu'on peut dire, qu'il eſt plus ſurprenant de voir l'eſprit de l'homme dépendant de la matiere, que de l'en voir ſeparé; & que nôtre vie a quelque choſe de plus étonnant que nôtre mort. Car enfin, penetrez tant qu'il vous plaira dans la connoiſſance du temperament; que la glande pineale ſoit le centre du mouvement des eſprits animaux, ou que ce ſoit une autre partie du cerveau: il eſt impoſſible qu'il y ait aucune veritable proportion entre les mouvemens de cette glande ou de cette autre partie de nôtre cerveau, & les penſées de nôtre eſprit; & dix mille ſiécles de raiſonnemens ne trouveront

veront jamais cette convenance ou cette proportion.

Mais cette dépendance de la pensée, qui naît à l'occasion d'un mouvement corporel, & cette dépendance du mouvement corporel, qui naît à l'occasion de la pensée, sans qu'on puisse découvrir aucune proportion entre l'un & l'autre, n'est-ce pas une autre merveille qui doit nous surprendre infiniment?

C'est à cette marque que je connois que mon esprit est creé. C'est là le caractere & le sceau de sa dépendance: & pour paroistre la libre production d'une intelligence souverainement libre, cét esprit a dû dépendre d'une matiere qui est extrémement au dessous de luy.

Au reste, de toutes les choses que nous voyons, l'homme est la seule qui sent sa misere & son indigence: elle est donc la plus parfaite. Il n'y a qu'un être plus noble & plus élevé que les autres qui puisse être miserable, puis qu'il ne sauroit l'être que par la connoissance.

D'ailleurs, ce n'est point la privation d'un bien qui fait l'indigence, mais la privation du bien qui sembloit être dû. Cyrus berger ne se trouvoit point miserable de n'être point assis sur le thrône: mais Cyrus se connoissant d'une extraction royale, n'est point satisfait s'il ne regne.

Qu'est-ce donc que l'homme, qui se trouve toûjours pauvre & miserable dans quelque degré de prosperité qu'il parvienne? Il faut que ce soit un être dont l'excellence

est disproportionnée à tout ce que nous voyons. Ainsi le sentiment de nôtre indigence est un des plus grands caracteres de nôtre grandeur.

J'avoüe que nôtre esprit & nôtre cœur sont également insatiables. L'un n'est jamais las de connoistre, l'autre n'est jamais las de desirer. Mais ce qui fait leur déreglement en cela, marque leur perfection.

Le desir de connoistre marque à-la-verité qu'un homme n'a pas toutes les connoissances, c'est-à-dire, qu'il n'est point infiny: mais il fait voir qu'un homme peut croître toûjours, & qu'ainsi son excellence n'est point limitée à cét égard.

Il en est de même des desirs du cœur de l'homme, qui renaissent incessamment, & qui ne trouvent rien qui puisse les satisfaire. Ils font voir à-la-verité, que l'homme n'a pas tout ce qu'il luy faut pour être heureux: mais ils marquent en même temps, que tous les avantages temporels sont incapables de le satisfaire, qu'il est plus grand que le monde & que tous les biens du monde, & qu'il ne faut pas moins qu'un objet infiny pour le remplir.

L'admiration de l'esprit est plus merveilleuse que tout ce qu'il admire, & les desirs de l'homme sont quelque chose de plus noble que tout ce qu'il desire. L'infinie avidité de nos esprits nous répond, que nôtre excellence en quelque sens n'a point de limites: & l'infinie avidité de nos cœurs nous fait connoistre que nous pouvons aspirer à un bonheur infiny. Ce que nous ne connois-

sons

sons point nous humilie : ce que nous connoissons nous satisfait : & ce que nous pouvons connoistre, nous éleve en quelque sorte plus que ce que nous connoissons, & nous montre que nôtre ame ne demeurera pas toûjours dans l'abaissement où elle est, qu'elle ne sera pas toûjours occupée de ces petits interests & de ces petits avantages qui font son attachement, sans pouvoir faire veritablement sa satisfaction.

C'est un defaut à l'avare, de desirer toûjours de nouvelles richesses : mais c'est une perfection, de ne se satisfaire pas de si peu de chose. Les mondains péchent en ignorance & en aveuglement : mais ils ne péchent point, à parler veritablement, en interest & en avidité. Ils sont coupables, de desirer avec tant d'aveuglement ce qui ne peut les satisfaire : mais ils ne le sont point, d'estre insatiables après la possession de ce qui ne doit point les contenter.

On ne dira point icy ce que c'est qu'un être, qui par un privilege particulier a la gloire de répresenter l'Etre Suprême, trouvant en soy quelques traits de cette connoissance & de cette sagesse qu'il est obligé d'attribuer à Dieu, d'un être qui doit recueillir la gloire qui émane de toutes les beautés creées pour la rapporter à leur Auteur. On ne répresentera point cét homme dans les actes de la vertu, réglant ses desirs par la temperance, renonceant à ses passions pour pratiquer les devoirs de la pieté, consacrant le present à ses devoirs, & s'assûrant l'avenir par le bon usage du present, sacrifiant à

Dieu ſes mauvais deſirs, renonceant à ſoy-même pour l'amour de celuy qui luy a donné toutes choſes, s'élevant au deſſus du temps & du monde par le mouvement ſublime d'une eſperance qui tend à des objets plus ſolides que ni le monde, ni le temps, & rapportant toutes choſes à la gloire de Dieu, comme à la plus grande & à la plus noble fin de ſes penſées & de ſes actions. Nous laiſſons là toutes les vertus de l'homme qui roulent ſur des fondemens conteſtés par les incredules, & nous ne raiſonnons icy que par la conſideration de ſes defauts qui ſont avoüés de tout le monde, & particulierement de ceux contre leſquels nous diſputons.

Nous aurions maintenant à établir la verité de l'exiſtence de Dieu par les preuves que la Religion nous fournit: mais comme elles ſont repandües dans tout cét Ouvrage, & que l'ordre que nous nous ſommes preſcrit nous engage à ne parler de la Religion qu'après avoir montré qu'il y a un Dieu, rien ne nous empêche de paſſer à la conſideration des objections qu'on fait contre ce grand principe.

CHAPITRE XIV.

Où l'on entre dans l'examen des principales difficultés que les Athées oppoſent à la verité de l'exiſtence de Dieu.

I. LA premiere, qui eſt priſe de ce que nous ne voyons point Dieu, eſt ſans doute

doute une des plus foibles. Car si nôtre esprit même ne peut tomber sous les sens, comment la nature de Dieu seroit-elle visible?

II. On dit qu'il est impossible de comprendre ce que c'est que cét Etre Suprême: que quelque idée que l'on s'en fasse, on est obligé de la corriger: qu'il y a autant d'idées qui répondent à ce nom de Dieu, qu'il y a de differens tours d'imagination.

On répond en distinguant deux idées que nous pouvons avoir de Dieu, l'une qui vient de l'imagination, & l'autre qui naît de la lumiere de l'entendement. Comme Dieu n'est point un objet sensible, ni les sens, ni l'imagination qui travaille sur les memoires des sens, ne peuvent nous le répresenter: mais comme l'esprit s'éleve des objets connus aux objets inconnus par le raisonnement, rien n'empêche qu'il ne nous fourniſſe une idée veritable, quoy qu'imparfaite, de la Divinité. Que l'idée que l'imagination nous donne de Dieu, & qui nous le répresente comme quelque chose de materiel, soit fausse, à la bonne heure: l'idée que la raison nous en fait avoir, qui nous le répresente comme un Etre sage & souverainement parfait, peut être imparfaite, mais elle ne sauroit estre fausse, puis qu'il est necessaire qu'il y ait une Intelligence qui gouverne l'Univers. Aussi peut-on dire que cette idée est à peu près la même dans tous les hommes, & qu'elle ne change point, bien qu'il n'y ait rien de constant ni d'uniforme dans les idées que l'imagination nous donne de Dieu.

III. Cependant les incredules ne laissent pas de faire tous leurs efforts pour détruire cette idée que la raison nous fait avoir de Dieu. Ils disent qu'elle ne peut être que naturelle, ou acquise, imprimée naturellement dans nôtre esprit, ou venüe du dehors; & qu'il ne paroît pas qu'on puisse dire ni l'un ni l'autre. Car, disent-ils, si elle étoit naturellement imprimée dans nôtre esprit, il faudroit qu'elle fût aussi ancienne que nous-mêmes, qu'elle prévinst tous nos raisonnemens, qu'elle fût la premiere de nos idées, puis que nous n'en connoissons point d'autre qui nous soit naturelle; & il faudroit par consequent, que Dieu nous fût plustôt connu que tous les autres objets; il faudroit qu'elle devançât l'éducation, l'âge où l'on raisonne, & même toutes nos autres connoissances, qui ne sont que le fruit du travail & de l'experience. Ils prétendent montrer en second lieu, qu'elle n'est point acquise, parce que si elle l'étoit, elle ne pourroit l'être que par l'experience, ou par le raisonnement, n'y ayant que ces deux voyes d'acquerir les connoissances qui nous manquent. Or il ne paroît pas, que par l'experience, ou par le raisonnement, nous puissions avoir l'idée d'un Dieu qui est élevé au dessus de l'un & de l'autre.

Cette difficulté seroit considerable, si nous prétendions comprendre la nature de Dieu, ou pouvoir nous répresenter précisément ce que c'est que la Divinité : mais comme ce n'est point là nôtre prétention, & qu'il s'agit maintenant de savoir s'il y a un Dieu, &

non

non ce que c'eſt que Dieu, ce raiſonnement ne conclut pas mieux que celuy-cy: Il n'y a aucune idée parmy celles qui ſont entrées en moy par le canal des ſens, ni parmy celles qui viennent de l'experience, qui me répreſente l'iſle du Japon telle qu'elle eſt en elle-même, & auſſi veritablement que ſi je l'avois veüe. Donc cette iſle n'eſt point.

Ceux qui prétendent que l'idée de Dieu eſt naturellement imprimée dans l'eſprit de tous les hommes, diront que comme c'eſt là une idée ſpirituelle, elle demeure comme cachée & enſevelie, juſqu'à ce que les actes les plus purs de l'eſprit s'exercent avec liberté: & que comme l'on ne peut dire qu'une perſonne n'ait pas une raiſon, parce qu'il ne l'exerce pas toûjours; on raiſonneroit mal auſſi de conclurre, que nous n'avons point l'idée de Dieu naturellement imprimée dans nos eſprits, de ce que cette idée ne ſe développe point en tout temps. Ils ajoûteront, que cette idée eſt ſemblable & uniforme dans tous les hommes du monde en ce qu'elle a de ſpirituel & de naturel, mais qu'elle varie en ce que les ſens & l'imagination y ont ajoûté.

Ceux qui croyent que l'idée de Dieu eſt acquiſe, ne laiſſeront pas auſſi de la croire naturelle, parce qu'ils ſuppoſent que l'eſprit de l'homme a une proportion ſi naturelle avec la premiere Verité, qu'il ne ſauroit la révoquer en doute, & qu'il eſt naturel à un homme qui raiſonne ſur tout ce qu'il voit, d'avoir l'idée d'un Etre ſage & intelligent. Or bien que l'idée que j'ay de la ſageſſe

soit originairement prise des actes de mon esprit, je la purifie, je l'étens & je la corrige tellement par le raisonnement, qu'elle convient à Dieu. & ne sauroit convenir à aucun autre.

Au reste, l'on remarque cét ordre entre les choses qui sont capables de connoissance, que les plus nobles ne sont jamais connües à fond par celles qui sont d'un ordre inferieur. Les enfans ne connoissent point à fond la prudence des personnes avancées en âge. Un Americain ne comprend point les grandes veües d'un Philosophe. Et si les bêtes raisonnoient, comme il y en a qui le prétendent, elles seroient bien éloignées de comprendre les desseins & les perfections des hommes, les ouvrages de la societé, les profondeurs de la politique, le secret des arts & des sciences. L'admiration ne convient qu'aux choses qu'on ne connoît pas à fond. Nous sommes obligés d'admirer la sagesse de Dieu, & par consequent nous ne la comprenons point.

IV. On ne prétend pas seulement que la nature de Dieu soit incompréhensible; ce que nous avoüerons volontiers: on soûtient que l'idée de cét Etre Suprême enferme mille contradictions, & que par consequent elle se détruit elle-même. C'est ce que Vanini, celebre Athée qui fut brûlé à Thoulouse, semble avoir voulu insinüer dans un Ouvrage qu'il avoit publié en apparence pour combattre l'Atheïsme, & en effet pour répandre son venin avec plus de sûreté, lors qu'il fait de la Divinité cette description,

qui

qui eſt bonne ou mauvaiſe, ſelon le ſens qu'on luy donne, & l'uſage qu'on en fait. *Sui ipſius & principium & finis, utriuſque carens, neutrius egens, utriuſque parens atque author. Semper eſt ſine tempore, cui præteritum non abit, nec ſubit futurum. Regnat ubique ſine loco, immobilis abſque ſtatu, pernix ſine motu, extra omnia omnis; intra omnia, ſed non includitur in ipſis; extra omnia, ſed non ab ipſis excluditur. Intimus hæc regit, extimus creavit, bonus ſine qualitate, ſine quantitate magnus, totus ſine partibus, immutablis cùm cætera mutat, cujus velle potentia, cui opus voluntas, ſimplex eſt in quo nihil in potentia, ſed in actu omnia; imò ipſe purus, primus, medius & ultimus actus. Denique eſt omnia ſuper omnia, extra omnia, intra omnia, præter omnia, ante omnia, & poſt omnia omnis.* *Vanin. in Amphitheatro Providentiæ divinæ, Exercit. 2.*

Ces contradictions apparentes viennent de ces trois ſources; de l'infinité de Dieu, qui l'éleve au deſſus de nos conceptions; de la foibleſſe de nôtre eſprit, qui ne trouve rien en ſoy ni hors de ſoy qui luy paroiſſe digne de répreſenter de Dieu; & enfin de la diſproportion qui eſt entre les idées corporelles dont l'imagination ſe ſert pour le décrire, & ſa nature incompréhenſible, qui ne peut être bien décrite. Ce n'eſt donc point là une contradiction entre les attributs de Dieu, mais une diſproportion entre nôtre eſprit & la nature de l'Etre Suprême, qui nous oblige à corriger toutes les images dont l'imagination ſe ſert pour la répreſen-

ter: & cette disproportion est si necessaire, que qui l'ôteroit, anéantiroit l'existence de Dieu.

V. Mais ne semble-t-il pas, que par la Divinité on pourroit entendre l'Univers même? Car si nous croyons que le sujet auquel nous donnons ce nom est souverainement parfait, les Athées soûtiendront aussi qu'il n'y a rien de plus parfait que le monde. Comme nous prétendons que nôtre Dieu est infiny en tout sens, & qu'il n'a point de limites soit dans sa durée, soit dans son étendüe, soit dans ses perfections: on dira aussi que l'Univers est éternel, infiny en étendüe, & si achevé dans son harmonie & dans sa perfection, qu'il est impossible de concevoir rien de plus régulier, n'y ayant point de qualité ni de perfections que cét Univers n'enferme, puis qu'il est l'universalité de toutes choses.

On répond, que l'Univers porte trop visiblement les caracteres d'un ouvrage, pour nous permettre de le regarder comme un ouvrier. C'est un tout qui ne s'est point fait de luy-même, puis que ses parties n'ont entr'elles qu'un rapport arbitraire. Y ayant des cieux, pourquoy falloit-il qu'il y eust une terre? Y ayant une lumiere, pourquoy falloit-il qu'il y eust un œil? Y ayant tant de choses admirables, pourquoy falloit-il qu'il y eût un esprit capable de les admirer? Ce n'est point la necessité des choses qui l'a voulu, puis que ces choses n'ont aucun rapport naturel les unes avec les autres, qu'elles peuvent être separées, & qu'elles le sont mê-

même assez souvent. C'est une necessité d'intelligence, puis que la raison nous dit que ces choses devoient estre unies. Elles ont un rapport de raison & de sagesse que l'Univers ne peut point avoir connu, puis que l'Univers n'est que l'assemblage de ces choses qui se rapportent les unes aux autres, tout insensibles qu'elles sont, comme cela a esté dêjà prouvé.

Outre ces difficultés qui paroissent considerables, on nous fait quelques petites objections du même genre, ausquelles il faut répondre en peu de mots.

On dit que s'il y avoit un Dieu, il faudroit qu'il exauçât les prieres des hommes; & que leurs prieres étant presque toûjours opposées, il ne peut les exaucer sans se contredire. On répond, que Dieu n'exauce point toûjours ni toute sorte de personnes, ni toute sorte de prieres. L'objection qui suppose le contraire n'est d'aucune consideration. *Vide Mersennum in Genesim.*

On dit encore, que s'il y avoit un Dieu, il seroit le souverain bien; & que s'il étoit le souverain bien, il n'y auroit point de mal dans le monde, puis que le souverain bien exclud toute sorte de mal. Cette difficulté n'est qu'un galimatias qui se forme du concours de quelques idées scolastiques. Le souverain bien exclud toute sorte de mal en soy, & non pas hors de soy. Le mal peut être hors de Dieu, mais il ne sauroit être en Dieu.

On objecte, que s'il y a un Dieu, il a une connoissance infinie; & s'il a une connois-

sance

ſance infinie, qu'il connoît le dernier nombre ; & s'il connoît le dernier nombre, qu'il y a un dernier nombre. Or c'eſt une contradiction, qu'il y ait un dernier nombre, parce que ce dernier nombre ſuppoſé, on peut luy ajoûter quelque choſe, & qu'ainſi il ſera le dernier nombre, & ne ſera point le dernier nombre. On répond, que Dieu connoît le dernier nombre tel qu'il eſt, c'eſt-à-dire, impoſſible & contradictoire ; connoiſſant parfaitement quel nombre que ce ſoit, mais n'en connoiſſant point de dernier, parce qu'il n'y en a point de dernier.

Enfin on objecte, que s'il y a un Dieu, il gouverne les choſes d'enbas : & que s'il gouverne les choſes d'enbas, il s'abaiſſe & conçoit des ſoins indignes de ſa nature. On répond, que Dieu ne s'abaiſſe pas davantage par les ſoins de ſa providence, que le Soleil lors qu'il répand ſa lumiere ſur ces bas lieux.

CHAPITRE XV.

Suite des Objections des Athées.

COmme nous propoſons l'œconomie des penſées & des paſſions, la ſubordination des mouvemens de nôtre cœur, la loy naturelle, la conſcience & les penchans qui uniſſent les hommes en un corps de ſocieté, comme des preuves de l'exiſtence d'une Sageſſe ſouveraine qui ait travaillé à la compoſition de l'homme : les Athées au contraire tâchent d'établir leur ſentiment par

par le desordre des passions & des pensées, & par les crimes que Dieu permet que les hommes commettent.

Car, dit l'impie, s'il y a un Dieu, ou il ne peut empêcher le crime, & alors il manquera de puissance; ou il ne le veut point, & alors on le conçoit comme méchant. La premiere réflexion qu'il faut faire pour répondre à cette difficulté, est qu'il faut distinguer le pouvoir consideré comme absolu & souverain, de ce même pouvoir consideré comme temperé par la sagesse, la justice & les autres vertus. Si vous ne considerez que le pouvoir absolu d'un Monarque, il peut faire égorger la moitié de ses Sujets en un jour. Mais si vous considerez ce pouvoir comme temperé par sa bonté & par ses autres vertus, vous avoüerez qu'il ne le peut pas, & que c'est là une heureuse & loüable impuissance, qui marque sa force, & qui naît de ses perfections. Desorte que pour savoir, non ce que Dieu, mais un simple Monarque peut empêcher ou permettre, il ne suffit pas de considerer son pouvoir, mais il faut encore l'envisager dans toute l'étendüe de ses rélations, & connoître toutes ses autres vertus qui temperent son pouvoir. Comme bon, il peut une chose qu'il ne peut point comme juste; & comme juste, il en peut une autre qu'il ne peut point comme sage: & si vous ne connoissez à fond ses interêts, ses perfections, ses droits & ses vertus, vous ne pouvez pas décider ce qu'il peut permettre, ou empêcher. Que si cela a lieu d'hom-

Vaninus in Amphithea-tro Providentiæ

me à homme, combien plus des hommes à Dieu?

Mais rien ne nous empêche de remarquer après cela, que même selon nos foibles idées, ce n'est point sans raison que Dieu permet les pechés. Je ne diray point icy, que comme dans la Nature les monstres servent à faire mieux connoître l'ordre, l'arrangement & l'œconomie des natures régulieres: de même aussi les desordres du peché servent à nous faire mieux connoître de quel prix & de quelle utilité sont la raison, la conscience & la Religion naturelle qui sont violées par les crimes. C'est une des moindres considerations qu'on puisse faire sur ce sujet, encore qu'elle ne soit pas sans fondement.

On peut ajoûter à cela, que le peché donné occasion à la plus-part des vertus de s'exercer & de paroître: que la patience de ceux qui sont opprimés paroît par la violence de ceux qui oppriment; que l'humilité seroit d'un moindre usage, s'il n'y avoit un orgueil qu'elle doit vaincre; que la temperance tire son prix de la difficulté qu'il y a à vaincre la convoitise; que la justice n'auroit point d'employ dans le monde sans l'interêt & la cupidité; & qu'enfin il y a une infinité de vertus qui naissent & se manifestent à l'occasion des vices.

Il est certain d'ailleurs, que le peché donne occasion de paroître à plusieurs vertus de Dieu, qui ne seroient point découvertes sans luy. Sans le peché nous aurions éternellement ignoré ce que c'est que la misericor-

de

de & la juſtice de Dieu, c'eſt-à-dire, que nous aurions ignoré ce qui le rend plus aimable & plus terrible à nos ames.

On peut dire que les pechés des hommes effacés par la miſericorde de Dieu, ou punis avec ſeverité par les loix de ſa juſtice inexorable, forment des motifs éternels d'amour & de crainte, & des motifs tels qu'ils étoient neceſſaires pour balancer le poids que les hommes ont pour les objets ſenſibles, ou même pour retenir dans leur devoir d'autres créatures que nous ne connoiſſons pas. Car il faut penſer que Dieu agit avec les hommes comme avec des créatures qui raiſonnent, & que par conſequent il doit agir ſur eux par des motifs ou par des objets qu'il leur propoſe, & non pas par une impreſſion aveugle: & demander pourquoy les hommes ſe conduiſent de cette maniere, c'eſt demander pourquoy ils ſont hommes.

Certainement nous ne doutons point, que comme la ſageſſe de Dieu eſt infinie, le plan de Dieu ne le ſoit auſſi, & qu'à ce plan ne réponde une ſucceſſion infinie d'objets qui s'uniſſent les uns avec les autres. Ce monde, cette vie, tout ce que nous avons veu ou appris de choſes ſoûtiennent une autre ſucceſſion d'objets qui entrent dans le deſſein de Dieu, & qui ne ſont qu'un point auprès de cette éternelle ſucceſſion d'objets qui roulent, pour ainſi dire, dans l'entendement divin. La ſageſſe de Dieu eſt ſi grande, qu'elle fait rouler ſur un petit accident, ſur un point comme ſur un pivot iné-

inébranlable, les plus grands évenemens. Supposons pour un moment ce qui est en question, pour éclaircir la chose davantage. Une vapeur dans la tête de Pharao produit un songe qui cause l'élevation de Joseph & la venüe des enfans d'Israël, & donne lieu à tant d'illustres évenemens, qui sont soûtenus sur ce songe comme sur un point. La délivrance du peuple d'Israël, sa prosperité, ses victoires, & ces benedictions entassées dont le ciel le favorise, se terminent enfin à la naissance de Jesus-Christ, qui paroît un assez petit évenement. Ce dernier évenement soûtient pourtant comme un pivot la vocation des nations, l'établissement du regne de Dieu, l'anéantissement des idoles, & la conversion du monde: & des derniers objets qui rempliſſent nôtre ame & l'étonnent par leur grandeur, ne sont peut-être qu'un point qui soûtient une succession infinie d'objets & d'œconomies qui glorifieront éternellement Dieu.

Comme donc un homme qui auroit vécu du temps des enfans de Jacob, & qui étant le témoin de la vente & de la prison du chaste & innocent Joseph, ne se fût étonné que Dieu permît ainsi que la vertu fût opprimée, que dans l'ignorance de ce que la sagesse de Dieu devoit operer par ce moyen; & comme ceux qui crûrent en Jesus-Christ, & qui virent sa mort, n'en furent surpris, que parce qu'ils ne voyoient pas le grand bien que la misericorde de Dieu en devoit tirer: ainsi nous ne sommes surpris que Dieu permette le peché en general, que parce

que

que nous ne connoissons qu'en partie & obscurément les biens que la sagesse de Dieu procurera par ce moyen.

On me permettra bien de me servir de ces exemples, puis que je ne les employe point comme des preuves, mais comme des éclaircissemens qui ont un double usage, dont le premier consiste, en ce qu'il paroît par là qu'il n'y a point de plus faux ni de plus miserable raisonnement que celuy-cy: Je ne connois point à fond les veües & la sagesse de la Divinité: donc cette Divinité n'existe point. Elle permet le mal: donc elle est méchante: parce que ce raisonnement ne peut conclurre, à moins que nôtre esprit ne soit d'une étendüe infinie, & qu'il ne s'attribüe le privilege de connoître toutes choses. Le second consiste, en ce que ces exemples nous montrent, que les difficultés generales des Athées & les plus spécieuses de leurs objections se détruisent insensiblement par les principes de la Religion contre laquelle ils s'étoient d'abord soûlevés.

CHAPITRE XVI.

Où l'on fait divers paralleles des deux sentimens, pour montrer l'extravagance des Athées.

VOilà quelles sont les principales preuves qui établissent la verité de l'existence de Dieu, & les principales objections qu'on oppose, ou qu'il semble qu'on peut oppo-

oppoſer à ce grand principe. On peut faire cinq comparaiſons des deux ſentimens, qui confirment parfaitement la verité que nous avons déjà prouvée, & qui conſiſtent I. En ce que le ſentiment des Athées eſt ſingulier & extraordinaire, & que le nôtre a l'avantage du conſentement. II. En ce qu'il eſt de nôtre interêt & de l'interêt honneſte & raiſonnable, de croire qu'il y a un Dieu: au lieu qu'il eſt ſeulement de l'intereſt de la cupidité & des paſſions déréglées de n'en reconnoître point. III. En ce que nôtre ſentiment a une infinité d'heureuſes ſuites, & que l'Atheïſme eſt ſujet à mille effroyables inconveniens. IV. En ce qu'il y a plus de tenebres & de difficultés dans l'opinion de ceux qui nient la Divinité, que dans le ſentiment de ceux qui la reçoivent. V. Et enfin, qu'il y a une infinité de raiſons qui nous perſuadent cette premiere verité, ſans qu'il y en ait une ſeule qui puiſſe paſſer pour preuve pour montrer le contraire.

Pour bien faire le premier de ces cinq paralleles, il ſuffit de remarquer qu'il y a cinq eſpeces de conſentement qui nous montrent l'exiſtence de Dieu: le conſentement des choſes naturelles à nous répreſenter la ſageſſe de leur Auteur; nous en avons fait déjà mention: le conſentement de toutes les choſes ſurnaturelles, s'il m'eſt permis de nommer ainſi l'accord de tous les évenemens ou de tous les faits ſurnaturels & miraculeux à confirmer ce grand principe: le conſentement des hommes qui ont vécu dans

dans tous les siécles : le consentement de toutes les lumieres & de toutes les facultés de l'homme : & enfin le consentement general de toutes les sciences, qui se terminent à cette premiere & capitale verité comme à leur centre commun.

S'il n'y avoit qu'une seule chose dans le monde qui nous fît connoître cette verité, on auroit moins de lieu de s'étonner qu'elle puisse être révoquée en doute : mais on a déjà veu que toutes les parties de la Nature nous la mettent devant les yeux d'un commun accord. Les astres, la terre, le ciel, l'eau, le feu, les vents, les tourbillons, les nuées, la nuit, le jour, la lumiere, les tenebres, les plantes, les animaux, les hommes, & tant d'autres choses enchaînées nonobstant leur éloignement, & ramassées malgré leur dispersion, pour faire ce grand & admirable Tout qui nous surprend ; toutes ces choses nous montrent par leur grandeur, par leur varieté, par leur subordination, par le temperament de leurs qualités, par leurs rapports & leurs proportions admirables, & par cét ordre divin qui les lie, que le monde est l'ouvrage de cette Sagesse souveraine à laquelle nous donnons le nom de Dieu.

Je ne parleray point icy de l'accord de toutes les choses surnaturelles à nous faire connoître cette même verité, & de l'absolüe necessité qu'il y aura à reconnoître l'existence de Dieu, si de toutes les choses surnaturelles dont on a jamais parlé, soit de celles qu'on rapporte à la Religion, soit de celles qu'on

qu'on attribüe à la Magie, il y en a une seule de veritable. Cette consideration n'est point de ce lieu, puis qu'elle roule sur des fondemens qui ne sont pas encore établis.

Mais je diray bien qu'on ne peut s'empêcher d'être frappé par la veüe du consentement general des hommes, des vivans & des morts, des savans & des ignorans, des heureux & des malheureux, des innocens & des criminels, de ceux qui attendent une autre vie après la mort, & de ceux qui font profession de ne rien esperer après cette vie; des Sadduciens, qui ne craignent point un Jugement avenir, & que la crainte ne préoccupe point; des Stoïciens, qui ont l'insolence de se préferer à la Divinité, lors qu'ils s'applaudissent de leur sagesse, & qu'un respect superstitieux n'engage point dans l'erreur; des Epicuriens, qui attribüent à Dieu de ne se mêler point de nos affaires; des Payens, qui se répresentent la Divinité vicieuse & déréglée; & des Deïstes même d'aujourd'huy, que le scrupule ne retient point.

Et ce consentement est d'autant plus considerable en cette occasion, que les hommes loin de recevoir ce grand principe par préjugé, s'accordent à le recevoir contre tous leurs préjugés & contre tous les principes de leurs erreurs, comme on l'a déjà fait voir.

Cette réflexion nous conduit à penser, que c'est icy un consentement de raison & de sens commun, qui est d'un tel poids & d'une telle consideration dans la vie civile, qu'il

qu'il ſuffit pour nous faire recevoir un nombre preſque infiny de verités ſans examen; & pour nous faire traiter de fous & de viſionnaires ceux qui oſent les révoquer en doute. Jugez donc ce que c'eſt que l'accord de l'eſprit de tous les hommes, qui par leurs plus pures lumieres & leurs plus communes notions nous conduiſent à Dieu; & le conſentement general de leurs cœurs, qui par des penchans & des ſentimens naturels nous font ſentir cette même verité; & l'union de leur eſprit & de leur cœur, qui s'accordent en cela, quoy qu'aſſez oppoſés en d'autres rencontres; & l'accord de la raiſon & de la conſcience, de la nature & de l'éducation qui s'uniſſent ſi parfaitement à cét égard.

Puis que toutes nos facultés conviennent à recevoir cette grande & importante verité, on ne doit point douter que les ſciences ne nous y conduiſent comme à leur centre commun. L'Anatomie ne peut nous faire voir de la ſymetrie, des uſages & une deſtination dans les parties de nôtre corps, ſans nous montrer par cela même, qu'il y a une ſageſſe qui les a arrangées, & leur a donné cette ſurprenante & merveilleuſe diſpoſition. La Chymie nous fait connoître mieux que toute autre ſcience, l'action de la matiere, & les effets du mouvement qu'elle diverſifie par ſes operations & par ſes mélanges. Mais comme en nous faiſant voir ce qui peut ſortir de la matiere & de ſon mouvement, elle nous fait connoiſtre aſſez diſtinctement que la penſée n'en ſortira ja-

mais, elle nous met dans la neceſſité de reconnoiſtre un Dieu auteur des eſprits ou des actés ſpirituels. L'Aſtronomie ne peut enviſager l'ordre, l'éloignement, les proportions & les uſages de ces globes immenſes qui nous éclairent, ſans nous donner l'idée d'une Sageſſe ſouveraine qui les a ainſi diſpoſés. La Juriſprudence établit tous ſes axiomes ſur ces communes maximes d'équité & de juſtice qui ſont dans l'eſprit de tous les hommes, & qui periſſent, ſi l'exiſtence de Dieu perit: puis que n'ayant rien de plus noble en ce cas-là, que d'être la production du hazard, ou de venir d'une matiere aveugle, elles ne doivent plus embaraſſer les hommes par de vains ſcrupules. Si vous conſultez l'Hiſtoire, elle vous mettra devant les yeux les progrès des arts & des ſciences, la nouveauté du monde, le Déluge & la Création: principes qui ſont évidemment liés avec la verité de l'exiſtence de Dieu, & qui ne peuvent être révoqués en doute, ſans qu'on renonce à la plus ſûre partie de l'Hiſtoire, & qu'on détruiſe la memoire des choſes paſſées. Si vous entrez dans les veües de la Morale, elle vous donnera l'idée d'une probité & d'une vertu que vous eſtes contraints d'approuver, lors même que vous eſtes dans des diſpoſitions tout oppoſées; & qui n'eſt plus rien, ſi l'on anéantit le grand & unique principe de nos devoirs, qui eſt Dieu. Etudiez la Nature, & quelque Syſtême que vous ſuiviez, elle vous conduira à la connoiſſance de ſon Auteur. La doctrine d'Ariſtote par la ſubordina-

dination des mouvemens qu'elle reconnoît dans la Nature, vous menera à un premier Mobile. Descartes vous dira, que c'est par le libre choix d'une Intelligence souveraine, que la matiere a précisément ce mouvement, & cette quantité de mouvement sans laquelle les loix de la Mécanique seroient inutiles, & la composition du monde impossible. Il reconnoîtra qu'il n'y a que la cause premiere qui puisse produire la pensée ou le principe qui pense dans un corps organisé : & c'est sur la distinction des qualités de l'esprit d'avec les qualités de la matiere, qu'est fondée sa doctrine des sensations. Suivez les veües de Démocrite & d'Epicure : leurs atômes, leur mouvement & les differentes déterminations de ce mouvement si juste & si réglé vous conduiront tout de même à la connoissance de Dieu.

Si donc il suffit du consentement general des hommes qui jugent d'une verité sans pouvoir être soupçonnés de préoccupation, pour la mettre hors de doute : jugez ce que c'est que le consentement universel des hommes soûtenu par les quatre autres especes de consentement que nous avons marquées, & nous persuadant une même verité, malgré cinq autres especes d'accord, qui sont l'accord de nos sens à n'appercevoir point cette Divinité, l'accord de l'imagination de tous les hommes à ne pouvoir la comprendre ou se la répresenter, l'accord des préjugés contraires qui naissent de ces deux sources, l'accord de toutes nos passions qui cherchent à se satisfaire, & l'accord de tous

nos crimes, qui nous rempliſſent de frayeur, juſqu'à ce que nous ſoyons aſſûrés de leur impunité. C'eſt le premier parallele qu'on peut faire des deux ſentimens. En voicy d'autres.

CHAPITRE XVII.

Où l'on continüe de faire voir l'abſurdité de l'Atheïſme, en le comparant au veritable ſentiment.

IL eſt certain qu'un homme qui croit l'exiſtence de Dieu, ne hazarde rien, ou peu de choſe, s'il ſe trompe, pour m'exprimer avec l'incredulité; & qu'un homme qui ne la croit point, hazarde infiniment, s'il eſt dans l'erreur: n'y ayant aucune proportion entre la volupté déréglée que la Religion nous fait perdre, & le ſalut éternel auquel l'Atheïſme nous fait renoncer, quand même les deux ſentimens auroient une égale probabilité; ce qui eſt bien éloigné d'eſtre.

Petit Livre intitulé la Delicateſſe.

On a objecté à Monſieur Paſcal, qui s'eſt attaché à donner du jour à cette penſée, qu'on ne ſe perſuade pas toûjours ce qu'on deſire; ou que ſi l'on en vient là, on doit ſe défier d'une opinion qui naît de nos deſirs: & qu'ainſi il faut nous prouver l'exiſtence de Dieu, & non pas nous faire voir qu'il eſt de nôtre interêt de la croire.

Ceux qui raiſonnent ainſi ne connoiſſent pas le veritable uſage de cette penſée, qui eſt non de convaincre l'eſprit, mais d'ôter

au

au cœur l'éloignement qu'il a pour cette verité, & de répondre à ces objections ſecretes de l'amour propre: Mais ſi la Religion n'eſtoit point veritable? Mais s'il n'y avoit point de Dieu?

Et il ne faut point craindre que cét interêt délicat que nous trouvons à croire l'exiſtence de Dieu, nous faſſe illuſion. Nous avons deux interêts fort differens, dont l'un nous trompe toûjours, & l'autre ne nous trompe jamais, qui ſont l'interêt de l'homme ou de la créature raiſonnable, & l'interêt de la cupidité & des paſſions. Celuy-cy trompe la raiſon, parce qu'il précede toutes les réflexions de l'eſprit: mais il eſt impoſſible que l'autre trompe la raiſon, puis que c'eſt des plus pures lumieres de la raiſon qu'il tire ſa naiſſance. Ainſi un honneſte-homme trouve ſon interêt à eſtre temperant, juſte, charitable: intereſt raiſonnable qui ne trompa jamais perſonne, & dont auſſi l'on n'a pas accoûtumé de ſe défier. Un vicieux au contraire trouve de l'interêt à ſe venger, à ſe plonger dans la débauche, à ſe ſatisfaire par toute ſorte de voyes: mais c'eſt un interêt de cupidité, qui eſt en poſſeſſion de tromper les hommes, & dont ils ſavent qu'il faut ſe donner de garde.

Comme donc il eſt évident que toutes nos paſſions ont un interêt commun à combatre l'exiſtence de Dieu; & qu'au contraire c'eſt l'interêt de nôtre raiſon & de tout ce qu'il y a d'oppoſé aux paſſions au dedans de nous, de recevoir cette verité: il s'enſuit qu'il y auroit de la folie à balan-

cer un moment dans le choix de ces deux sentimens.

Cette verité paroîtra beaucoup mieux, si l'on considere en troisiéme lieu les effroyables inconveniens qui suivent l'Atheïsme. Si le sentiment des Athées a lieu, la vertu n'est qu'une chimere, qu'un arrangement d'atômes, qu'un nom; la probité qu'un vain scrupule; la bonne foy qu'une simplicité, ou une hypocrisie; toute confiance cesse entre les hommes. Car qui se fieroit à des hommes qui ne connoissant point de Dieu, ne reconnoissent point aussi de loy plus sacrée que celle de leur interêt? Si ce sentiment a lieu, la conscience n'est qu'un préjugé, la loy naturelle qu'une illusion, le droit qu'une erreur; la bienveillance que les hommes ont les uns pour les autres n'a plus de fondement; les liens de la societé se détachent; la fidelité est ôtée; l'amy est tout prest à trahir son amy, le citoyen à livrer sa patrie, & le fils à assassiner son pere pour jouïr de sa succession, dès qu'il en trouvera l'occasion, & que l'autorité ou le silence le mettront à couvert du bras séculier, qui seul est à craindre; les droits les plus inviolables & les loix les plus sacrées ne doivent plus être regardées que comme des songes & des visions.

Or j'avoüe que je ne conçoy rien de si ridicule, ni de si extravagant, que de s'imaginer que toutes les vertus, la bonne foy, la probité, la justice, l'humilité, la temperance, la fidelité, tous les liens de la societé, les loix les plus justes, les réglemens les plus équi-

équitables, les tribunaux les mieux établis, le bon usage de sa raison, l'empire sur ses passions, la sagesse, la conscience, la loy naturelle, tout ce enfin qui élevé l'homme & le distingue des autres animaux; que toutes ces choses, dis-je, sortent du sein d'une erreur, qui seroit le sentiment que nous avons de l'existence de Dieu : & qu'au contraire le crime, la licence, l'injustice, la mauvaise foy, l'hypocrisie, le trouble de la societé, ce qui fait le renversement de l'Etat & des familles, le mauvais usage de sa raison, le déréglement, les passions & les vices les plus incontestables, & les plus grands desordres naissent d'une verité, qui seroit le sentiment des Athées, si leur supposition insensée pouvoit avoir lieu.

Que si l'on refuse de comparer les inconveniens qui suivent ces deux sentimens, qu'on en compare les difficultés, nous y consentons. L'éternité & l'infinité sont les deux sources de celles que les incredules trouvent dans nôtre principe. Cependant les Athées eux-mêmes sont contraints d'attribüer ces deux qualités à la matiere. Car s'il n'y a point de principe qui ait borné l'étendüe, la raison veut qu'on la conçoive sans bornes : & quand on ne trouvera point l'infiny en grandeur, il faudra du moins reconnoître l'infiny en petitesse prouvé par la Géometrie. On pourra aussi se dispenser d'attribüer l'éternité au monde, c'est-à-dire, ou à la matiere, ou à l'assemblage de toutes choses, ou aux atômes qui composent les corps : puis que n'ayant point de principe

exterieur de leur existence, il faut qu'en eux-mêmes, ou du moins à l'égard des parties qui les composent, ils soient de toute éternité.

Quelle est donc l'extravagance de l'Athée, lors qu'il ne renonce aux lumieres de son esprit & au consentement general des hommes, que pour tomber dans toutes les difficultés qu'il objecte au veritable sentiment?

Mais nous n'en disons pas assez, & ces difficultés sont plus grandes sans comparaison dans le sentiment des Athées que dans le nôtre. Nous ne disons point que l'éternité de Dieu soit successive: mais les Athées font successive la durée du monde. Or comme dans toute succession de durée, on peut compter par mois, années, siécles, &c. il s'ensuit que si l'éternité est successive, elle enferme une infinité de siécles, & qu'une succession infinie de siecles ne peut jamais estre épuisée, ni écoulée, c'est-à-dire, qu'on n'en peut jamais voir la fin, parce qu'étant épuisée elle ne sera plus infinie. D'où l'on conclud, que s'il y avoit une éternité successive, ou une succession infinie de siécles que le monde subsistât, il seroit impossible qu'il fût parvenu jusqu'au jour d'aujourd'huy; puis que cela n'a pû se faire sans franchir une distance infinie; & qu'une distance infinie ne peut estre franchie, parce qu'elle seroit infinie, & ne le seroit pas. Qui est-ce qui satisfera à cette difficulté qui absorbe nos pensées & nos conceptions?

On peut dire de même, que l'infiny en grandeur & en petiteſſe est sujet à de plus grandes

grandes difficultés que l'infiny en perfection. Qui eſt-ce qui concevra la fin de l'étendüe ou le dernier terme de la diviſion? Ou s'il faut reconnoître une étendüe ſans bornes & une diviſibilité à l'infiny, qui eſt-ce qui ſauvera les effroyables difficultés qui naiſſent de ce principe? Si en ſeparant, par exemple, le Globe que nous habitons des eſpaces immenſes qui l'environnent, nous croyons que ces eſpaces demeurent encore infinis, il s'enſuit que je puis augmenter l'infiny, puis que je puis ajoûter à ces eſpaces ſans bornes nôtre Globe que j'en avois ſéparé par la penſée: & ainſi ce ſera là un finy & un infiny tout-à-la-fois. Et ſi ces eſpaces que je ſepare de la terre demeurent finis, il s'enſuit que deux finis, ſavoir la terre, & ces eſpaces joints enſemble, font un infiny: ce qui n'eſt pas moins contraire à la raiſon.

Que répondra-t-on à ceux qui demandent, s'il y a actuellement une infinité de parties dans une boule de cire? Il eſt certain qu'elle eſt diviſible à l'infiny: & on le démontre ſi clairement dans la Géometrie, qu'il faudroit eſtre un homme de l'autre monde pour conteſter là-deſſus. Que ſi elle eſt diviſible à l'infiny, elle eſt diviſible en une infinité de parties: & ſi elle peut eſtre diviſée en une infinité de parties, il faut que ces parties ne ſoient pas une ſeule & même choſe, puis qu'alors elles ne pourroient jamais eſtre diviſées: & ſi ce globe peut eſtre diviſé en une infinité de parties, leſquelles bien que jointes, ne ſont pas pourtant la même choſe, il s'enſuit qu'il y a dans cette maſſe

de cire un nombre infiny de parties qui ſont actuellement diſtinctes, encore qu'elles ne ſoient point actuellement diviſées. Cependant, ſi vous groſſiſſez cette maſſe de cire, en y ajoûtant de nouvelle matiere, vous augmentez très-certainement ce nombre de parties que vous aviez ſuppoſé infiny, & auquel par conſequent vous aviez dit qu'on ne pouvoit rien ajoûter: deſorte qu'un même nombre eſt infiny, & ne l'eſt pas.

Ainſi laiſſant à part tous ces myſteres de la Nature qui exercent l'eſprit des Phyſiciens; le flux & le reflux de la mer, la vertu de l'ayman, le principe des metéores, la production des plantes, la formation des animaux, &c. & tous les phénomenes que les hommes ne connoiſſent point, ou ne connoiſſent que très-imparfaitement, & ſur leſquels l'eſprit humain ne ceſſe de former des difficultés à l'infiny: nous n'avons qu'à conſiderer les deux attributs de la matiere les plus vagues & les plus generaux, pour faire voir que l'eſprit humain eſt court & ſe trouve d'abord arreſté, environné d'abyſmes & de difficultés impenetrables, lors qu'il veut raiſonner ſur tout ce qu'il voit.

Il eſt même évident, que dès qu'on a renoncé à la verité de l'exiſtence de Dieu, on eſt arrêté non ſeulement par ces difficultés qui ſont communes à tous, mais par une infinité d'autres qui naiſſent immediatement de l'Atheïſme. Tout devient énigme. Tout eſt paradoxe, ou plûtôt tout eſt renverſé dans nos idées. La plus grande lumiere eſt pour nous la plus effroyable des obſcuri-

tés.

tés. La sageſſe qui eſt dans l'Univers nous confond mille fois plus que ne feroit le deſordre. Ce que nous trouvons fait avec le plus de raiſon, nous fait perdre la nôtre, par maniere de dire, dès que nous ne reconnoiſſons point de Dieu; parce que nous ne trouvons plus de principe auquel nous puiſſions rapporter toutes ces merveilles.

N'eſt-ce donc pas le comble du déreglement & de la folie, de ne comprendre rien dans la Nature, & de vouloir tout comprendre dans la Religion; de rejetter le ſentiment general de tous les autres hommes, ſous prétexte qu'on n'y comprend pas tout, lors qu'on en embraſſe un autre qui enferme un plus grand nombre de difficultés & des objets plus incompréhenſibles; de ſe plaindre qu'on ne connoît pas à fond les deſſeins ou les perfections d'un Etre qu'on ſuppoſe infiny en perfection & en ſageſſe, lors qu'on ne connoît rien dans les choſes qui ſont les plus proportionnées à l'homme, & qui paroiſſent au deſſous de ſa condition; de fuïr les difficultés de nôtre ſentiment, qui deviennent mille fois plus grandes dans celuy des Athées, & qui même changent nos connoiſſances les moins ſuſpectes en un embarras inexplicable & des tenebres profondes? C'eſt en verité vouloir s'arracher les yeux pour voir clair.

Nos raiſons ſont priſes de tout ce que nous comprenons, & les raiſons des Athées de tout ce qu'ils ne comprenent point. Nous avons autant de preuves de la verité de nôtre ſentiment, qu'il y a de choſes qui nous mon-

trent quelques caracteres de sageſſe. Les Athées au contraire n'ont point de raiſons qui ne ſe réduiſent à ces deux generales. Je ne voy point, Je ne comprens point Dieu: comme ſi cette diſproportion neceſſaire qui eſt entre leur eſprit & l'Eſtre Suprême pouvoit former un legitime préjugé en leur faveur: comme ſi ce n'eſtoit pas là le caractere le plus eſſentiel d'une Divinité ſouverainement élevée. Recevez les raiſons des Athées, elles vous engagent à révoquer en doute qu'il y ait une matiere, comme elles vous font douter de l'exiſtence de Dieu. Suppoſez qu'il y a une matiere qui exiſte, vous avez répondu aux principales objections de ceux qui attaquent l'exiſtence de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

Où l'on conclud, en examinant s'il y a de veritables Athées.

IL n'eſt pas bien difficile après tout ce qui a eſté dit, de décider la fameuſe queſtion, s'il y a de veritables Athées dans le monde, & s'il y en peut avoir.

On répond en un mot, qu'il y en a qui le ſont par leur cœur; mais qu'il n'y en ſauroit avoir qui le ſoient par leur eſprit. L'experience & la raiſon nous apprennent, que nos paſſions embraſſent avec avidité les objets & les ſentimens qui les flatent. On ne s'étonnera donc pas qu'elles détournent la veüe de nôtre eſprit des preuves & des ouvrages de la Divinité, ou du moins des caracteres

de

de grandeur & de sageſſe qui y paroiſſent ; ni qu'en ſuſpendant les conſiderations de nôtre eſprit, en rompant ſes réflexions, lors qu'elles ne leur ſont point favorables, & l'attachant fortement à tous les doutes qui les flatent, elles forment dans les hommes une habitude d'incredulité, qu'on peut appeller avec aſſez de fondement l'Atheïſme du cœur.

L'Athée nous montre bien luy-même quel étoit le principe de ſon incredulité, lors qu'il fait quelquefois abjuration de ſon impieté dans l'abatement d'une grande maladie ; & l'on pourroit luy demander, pourquoy il a changé de ſentiment ? Si ſa premiere opinion naiſſoit des lumieres de ſon eſprit, il doit la conſerver encore ; puis que ſon eſprit eſt même plus libre & plus dégagé des impreſſions étrangeres, qu'il n'étoit auparavant. Qu'eſt-ce donc qui l'oblige à changer de ſentiment, ſi ce n'eſt pas le changement de ſon cœur ? C'eſt que la premiere opinion venoit des paſſions, & que le ſecond ſentiment naît des plus pures lumieres de l'eſprit.

Et certainement il eſt glorieux à la verité de ce grand principe, qu'il n'y ait ou que de petits eſprits corrompus par la vanité d'imiter les grands, & de faire une vaine oſtentation d'une force qu'ils n'ont pas, ou des gens perdus de débauche & eſclaves de leurs paſſions, qui faſſent profeſſion de douter à cét égard. Cela nous fait voir, que c'eſt ſous le regne des paſſions, fécondes en illuſions & en égaremens, & non pas ſous

l'empire de la raiſon ſaine & droite, que ce monſtre a accoûtumé de naître.

Celuy qui connoîtra la force des paſſions à nous ſéduire, ne trouvera rien d'étrange en cela, & ne ſera pas même ſurpris, en voyant quelques-uns de ces miſerables dupes de leurs paſſions, conſerver leur incredulité & leur obſtination juſqu'au tombeau. C'eſt que l'habitude de ſoûmettre leur eſprit aux déréglemens de leur cœur, s'eſt changée en eux comme en une ſeconde nature: c'eſt que l'impreſſion des paſſions eſt plus durable dans les uns que dans les autres. Une ame perpetuellement appliquée aux objets de la débauche ou de l'impieté, devient enfin comme incapable de faire aucun jugement droit & juſte. La nature eſt contrainte de ceder à l'habitude: comme lors qu'un pere s'eſt tellement accoûtumé à haïr ſon fils, qu'il n'en peut plus revenir.

Celuy qui conſiderera qu'une ſeule paſſion, ſavoir l'orgueil, a pû anéantir en quelque ſorte toutes les connoiſſances de l'homme, en l'obligeant à douter de tout, ne s'étonnera point que toutes les paſſions enſemble obſcurciſſent quelquefois une ſeule connoiſſance, qui eſt celle de l'exiſtence de Dieu. D'ailleurs, les paſſions jettent aſſez ſouvent l'homme dans l'oubly de luy-même, pour eſtre capables de le jetter quelquefois dans l'oubly de Dieu.

On trouve donc deux principes en l'homme qui ſe combattent perpetuellement à cét égard. Il y a tant de lumiere dans l'eſprit, qu'il ne paroît gueres poſſible que les paſſions

sions du cœur puissent l'éteindre entierement : & il y a tant de passions déréglées dans le cœur, qu'il est difficile que les plus belles lumieres de l'esprit n'en soient quelquefois offusquées. Mais ce qu'il y a d'avantageux, c'est que la lumiere vient du sens commun, qui est une source qui ne doit point estre suspecte : au lieu que l'obscurcissement vient du cœur, qui est un principe dont nous avons raison de nous défier. Desorte que nous pouvons conclurre par ces paroles du Sage, *L'insensé a dit en son cœur, Il n'y a point de Dieu.*

II. SECTION.

Où l'on établit la verité & la neceſſité de la Religion contre ceux qu'on nomme Deïſtes.

CHAPITRE I.

Quatre principes qu'il faut prouver, oppoſés à quatre eſpeces de Deïſtes.

COmme nous voulons proceder avec ordre dans la preuve des premieres verités de la Religion, nous ne ferons que tirer nos avantages du principe que nous venons d'établir, qui eſt la verité de l'exiſtence de Dieu. Cette verité nous conduira d'abord aux autres par une chaîne de conſequences legitimes & naturelles.

Nous établirons premierement l'idée de Dieu, en ſuppoſant la verité de ſon exiſtence. Nous prouverons en ſecond lieu la neceſſité d'une Religion en general par la ſimple idée de Dieu. La neceſſité d'une Religion bien établie nous conduira enſuite aux principes de la Religion naturelle. Enfin l'inutilité de la Religion naturelle depuis que les hommes en ont abuſé par un effet de leur corruption, nous conduira à la connoiſſance

noissance d'une Révelation ajoûtée à celle de la Nature, & qui répare les desordres du genre-humain que la corruption avoit produits.

Voilà les quatre degrés par lesquels nous devons conduire l'esprit du Lecteur dans cette Section. Nous y avons à combattre ceux qu'on nomme Deïstes, qui peuvent se partager en quatre ordres : ceux qui se font une idée bizarre de la Divinité : ceux qui ayant une idée de Dieu qui avoit paru d'abord assez juste, luy attribüent de ne prendre aucune connoissance de ce qui se fait sur la terre : ceux qui tenant que Dieu se mesle des affaires des hommes, s'imaginent qu'il se plaît dans leurs superstitions & dans leurs égaremens : & enfin ceux qui reconnoissent que Dieu a donné aux hommes une Religion pour les conduire, mais qui en réduisent tous les principes aux sentimens naturels de l'homme, & qui prennent tout le reste pour fiction. On verra l'extravagance de ces quatre sortes d'incredules, par l'opposition des quatre principes dont nous avons parlé.

CHAPITRE II.

Où l'on établit l'idée de Dieu : Que c'est un Estre necessaire, & qui necessairement est unique.

LA premiere idée que nous devons avoir de cette Divinité dont nous avons prouvé l'existence, c'est qu'elle est necessairement & par elle-même. Cette idée est originale

ginale & fondamentale à l'égard de toutes les autres; & il eſt d'ailleurs bien facile de l'établir.

Car ou Dieu eſt eſſentiellement & par luy-même, ou il a un principe de ſon exiſtence. S'il a un principe de ſon exiſtence, nous demandons encore de ce dernier, a-t-il un principe de ſon exiſtence, ou n'en a-t-il point? S'il en a, il faut aller à l'infiny dans cette gradation, ou s'arrêter à quelque eſtre qui n'ait point eſté fait: & c'eſt à celuy-cy que nous donnons le nom de Dieu. S'il n'en a point, il faut donc reconnoître que Dieu exiſte neceſſairement & par luy-même. Il n'y a point de milieu: il faut reconnoître une ſubordination d'effets & de cauſes à l'infiny; ce que nous avons fait voir eſtre contraire à la raiſon: ou il faut reconnoître cette neceſſité d'eſtre qui fait l'eſſence de Dieu.

Or de cette neceſſité d'exiſter, qui le fait eſtre par luy-même ce qu'il eſt, coulent tous ſes autres attributs. Son indépendance en réſulte neceſſairement. Car ſi Dieu tire de luy-même tout ce qu'il poſſede de puiſſance, de gloire & de perfection, comme il faut l'avoüer, dès qu'on reconnoît qu'il eſt par luy-même; il s'enſuit qu'il ne dépend ni dans ſon eſtre, ni dans ſa conſervation, ni dans ſa puiſſance & ſa vertu, d'aucune choſe exterieure: ce qui ſuffit pour établir l'idée de ſon indépendance.

Son immutabilité en coule avec la même évidence. Car puis que Dieu n'a rien reçû, ni rien emprunté, étant par luy-même tout ce qu'il eſt; il s'enſuit que toutes les révolu-

tions

tions du dehors ne peuvent rien changer dans son essence.

L'infinité de Dieu en coule necessairement aussi : parce que si Dieu est par luy-même, il n'a point de principe de son existence ; & s'il n'a point de principe de son existence, il n'y a rien qui ait borné ses perfections ; & s'il n'y a rien qui ait borné ses perfections, la raison veut que nous les concevions sans bornes. En effet, il est certain qu'il n'y a pas plus de raison que cet estre ait dix degrés de perfection, qu'il y en aura qu'il en ait cent, deux cens, & ainsi à l'infiny. Lors que nos qualités coulent de la vertu des causes secondes, qui nous communiquent ce que nous n'avions pas, il est necessaire que la mesure de ces qualités soit réglée par la mesure de la vertu qui est dans l'agent : mais lors qu'un estre tire de soy-même tout ce qu'il a, & qu'il est essentiellement & par soy-même ce qu'il est ; qui est-ce qui auroit limité ses perfections ?

L'éternité convient tout de même à un estre qui existe par luy-même ; puis que celuy qui n'a rien receu ne sauroit rien perdre.

Enfin l'unité, qui est de tous les attributs de Dieu celuy qui devroit estre le plus connu, & qui a esté autrefois le plus contesté, résulte encore évidemment de ce que Dieu est essentiellement & par luy-même ; ou plûtôt elle émane de tous les attributs de Dieu, qui sont fondés sur cette premiere idée d'un être qui existe necessairement.

Tous ceux qui ont eu des idées tant soit peu saines de la Divinité, l'ont reconnu. Les Platons,

Platons, les Socrates & tout ce qu'il y a eu de ſain & d'éclairé parmy les anciens Philoſophes, ont reconnu la verité de ce grand principe, malgré les impreſſions de l'éducation, & toutes les paſſions qui leur donnoient du penchant pour l'opinion du vulgaire. En effet il eſt facile de s'appercevoir, que cette multitude de faux Dieux qu'on a adoré dans le Paganiſme a eu toutes ces cauſes differentes. La premiere, c'eſt que l'imagination des Payens trouvant de la peine à ramaſſer tant de vertus éparſes dans la Nature, pour les attribüer à un même ſujet, a inventé pour ſa commodité pluſieurs Providences particulieres. La ſeconde, c'eſt que l'orgueil des hommes leur ayant fait ſouhaiter d'eſtre placés parmy les Dieux après leur mort, il a fallu multiplier les Apothèoſes. La troiſiéme, que chaque ville, chaque Etat, chaque profeſſion a voulu avoir ſa Divinité protectrice. La quatriéme, que les hommes charnels & groſſiers, comme ils ſont naturellement, ſe ſont fait des idées ſi groſſieres de leurs Dieux, qu'ils ſe les ſont figurés mariés, de differens ſexes & de differentes profeſſions, comme les hommes. La cinquiéme, que les Poëtes, qui ont eſté appellés les Theologiens du peuple, ont tout deïfié pour plaire à l'imagination. La ſixiéme, que les hommes voulant conſacrer toutes leurs foibleſſes, il s'eſt trouvé qu'ils avoient autant de Dieux que d'affections déréglées. La ſeptiéme, que les peuples étant en guerre les uns contre les autres, n'ont point voulu ſervir les mêmes Divinités;

tés ; la Religion se sentant des divisions de la societé. La huitiéme, que les Payens n'ayant aucun point fixe de Révelation écrite, ont adopté de siécle en siécle les rêveries de divers Docteurs, qui ont fait plusieurs Dieux à force de faire plusieurs peintures de la Divinité. La derniere enfin, que les hommes ont voulu avoir l'objet de leur adoration present & devant leurs yeux : desorte qu'en multipliant les images, ils ont insensiblement multiplié l'original.

Il est, dis-je, facile de s'appercevoir, que la multitude des Dieux est venüe de tous ces principes: mais cependant la veritable source de ce desordre a esté sans doute la negligence avec laquelle on a consideré la Divinité ; car tous les attributs de Dieu qui émanent de sa necessité d'exister nous persuadent son unité.

I. Son indépendance ne nous permet point de douter qu'il ne soit seul. En effet, s'il y avoit plusieurs Dieux, il faudroit qu'ils fussent tous égaux en puissance, ou que les uns dépendissent des autres. S'ils étoient égaux en puissance, ils dépendroient les uns des autres par cette égalité : cela veut dire, que les uns ne pourroient rien faire sans le consentement des autres, ce qui seroit une espece de chaîne. Et s'ils dépendoient les uns des autres, ils ne seroient pas tous des Dieux ; puis que ce n'est qu'un être indépendant qui peut porter ce nom.

II. Son immensité prouve encore son unité. Car s'il y avoit plusieurs Dieux, ils ne seroient point l'un dans l'autre. Chacun au-

auroit ſon employ & ſes objets : ce qui détruit l'immenſité.

III. Dieu ne peut être infiny en perfection, & eſtre diviſé. Cela implique. Car s'il y a pluſieurs Dieux, il faut neceſſairement qu'ils ayent quelque choſe de different les uns des autres ; autrement ils ne ſeroient pas pluſieurs Dieux. Que s'ils ont quelque choſe de different, il faut qu'ils different en perfection, ou en defaut. Ce n'eſt pas en defaut ; puis qu'alors la Divinité ne ſera plus infiniment parfaite. Ce n'eſt point en perfection ; puis qu'alors l'un aura des perfections qui ne ſeront point dans l'autre ; & qu'ainſi ce dernier ne ſera pas tout parfait ou infiny en perfection.

IV. Tout ce qui eſt multiplié, eſt par là même très-imparfait. L'unité n'eſt point ſuffiſante : il faut la multitude. Tout ce qui n'a pas beſoin d'être multiplié, eſt au contraire ſouverainement parfait : c'eſt qu'alors on trouve toutes choſes en une. Un Etat tombe en décadence, lors qu'il s'en fait de pluſieurs un. Un Empire ſe rend plus parfait au contraire, lors que de pluſieurs il s'en forme un ſeul. Il faut pluſieurs flambeaux pour nous éclairer : la multitude en marque l'imperfection. Il ne faut qu'un Soleil pour nous éclairer : l'unité de cét aſtre en fait l'excellence. Comme donc le ſens commun nous dit, ou qu'il n'y a point de Dieu, ou qu'il en faut concevoir l'idée la plus parfaite qu'il eſt poſſible ; le ſens commun nous perſuade auſſi de ſon unité. Ce ſeroit une choſe eſtrange, qu'Alexandre le Grand ſe crût

trop

trop parfait pour avoir d'égal dans le monde, & dît hardiment qu'il n'y peut avoir deux Alexandres sur la terre, comme il n'y sauroit avoir deux Soleils dans le ciel, pendant qu'on donneroit à Dieu des égaux & des compagnons.

V. Mais enfin, ou Dieu existe necessairement, ou Dieu n'existe point necessairement. Si Dieu n'existe point necessairement, il faut qu'il ait un principe qui l'ait déterminé à être, plûtôt qu'à n'estre point; & ce n'est plus un Dieu. S'il existe necessairement, il est par luy-même ce qu'il est. S'il est par luy-même ce qu'il est, rien ne luy manque: car d'où viendroit le defaut? Si rien ne luy manque, il n'a pas besoin de compagnon. D'ailleurs, s'il est par luy-même, il a toutes les perfections, comme nous l'avons dêjà fait voir: & s'il a toutes les perfections, il ne sauroit estre multiplié. Plusieurs infinis se détruisent, parce que les qualités de l'un seroient absolument les mêmes que celles des autres, qu'ainsi il n'y auroit point de difference, & qu'ils seroient plusieurs, & ne seroient pas plusieurs. Cette preuve me paroît décisive.

Mais c'est trop s'arrêter sur des principes, lesquels dans le siécle où nous vivons ne sont gueres contestés. Passons aux autres attributs de Dieu qui composent son idée, & particulierement à sa sagesse, sa bonté & sa justice, qui ont un rapport essentiel & necessaire avec la Religion.

CHA-

CHAPITRE III.

Que la sagesse, la justice & la bonté entrent necessairement dans l'idée de Dieu.

CEtte Divinité qui est par elle-même, qui est necessairement, & qui est une, comme nous venons de le prouver, n'est ni la matiere, ni un effet de la matiere. Elle n'est point la matiere même ; la matiere étant non seulement incapable de concevoir des projets & des desseins, tel qu'est celuy de la production de l'Univers, mais n'ayant pas même de soy l'existence, le mouvement & la détermination de ce mouvement, comme on l'a déjà vû. Elle n'est point l'effet de la matiere, par la même raison.

Il n'y a pas plus de raison à dire, comme quelques-uns, que Dieu n'est qu'une grande ame qui anime le monde, à peu près comme nôtre esprit anime nôtre corps, faisant croistre les plantes sur la terre, produisant le sentiment dans les bêtes, le raisonnement dans les hommes, & des pensées sans comparaison plus nobles dans les cieux & dans les astres, dont la matiere est plus déliée & plus subtile que celle des corps terrestres.

C'est d'abord une assez plaisante idée, que de s'imaginer qu'une même ame souffre & se divertit en même temps ; qu'elle sent de la douleur dans un homme qui expire dans les tourmens, & du plaisir dans un homme qui se plonge dans la volupté ; qu'elle

le est affligée & maltraitée dans une bête, & qu'elle afflige & maltraite dans un homme ; & qu'enfin la fureur de ceux qui oppriment, & les plaintes de ceux qui sont oppressés, sortent d'un même esprit qui anime toutes choses.

Toutes ces differences & ces contrarietés apparentes naissent, dira-t-on, de ce que cette ame est liée à diverses parties de la matiere, qui par sa varieté la détermine à cette diversité de sentimens ; comme il semble qu'on puisse remarquer la même chose dans nôtre composé. Mais cette union de l'Esprit universel avec la matiere, pour dépendre de cette derniere, & agir conformément à ses loix, est une autre fiction beaucoup plus ridicule & plus chimerique que la premiere.

En effet, ou cette union est libre & volontaire, ou elle est necessaire & forcée. Si elle est forcée, ou simplement necessaire, on conçoit Dieu comme un être malheureux qui ne sauroit rompre sa chaîne. Et si cette union est libre & volontaire, on conçoit Dieu comme une intelligence bizarre, qui se contraint pour n'agir que selon les loix d'une matiere aveugle & sans entendement.

Il nous importe peu néanmoins de réfuter ces spéculations. Nous consentons que les incredules conservent cette belle imagination. Nous les laisserons d'autant plus volontiers dans ce préjugé, qu'en suivant leur principe même, il nous sera facile d'établir les nôtres. Car que Dieu ait un corps, ou qu'il n'en ait point ; qu'il soit l'ame du

monde, ou qu'il ne le soit pas, ils se trouvent dans la necessité de reconnoître la sagesse, la bonté & la justice de Dieu, sans parler de sa puissance, qui est le plus incontestable de ses attributs : & cela nous suffit.

Car l'on ne sauroit penser que l'une de ces trois choses, sur le sujet de ces vertus en general ; qu'elles conviennent proprement & veritablement à Dieu ; ou bien que Dieu a en soy certaines qualités qui répondent à ces vertus, & qui font pour ainsi dire, le même effet en luy, que ces vertus font en nous ; ou enfin que Dieu n'a point en soy ces vertus, ni aucunes qualités qui répondent à ces vertus.

Si la connoissance, la sagesse, la justice, la bonté conviennent proprement & veritablement à Dieu, il n'est plus necessaire de contester là-dessus. Si Dieu a en soy des perfections qui répondent à ces vertus, nous avons droit de raisonner comme s'il les possedoit proprement. Et si Dieu n'a en soy ni ces vertus, ni aucune perfection qui réponde à ces vertus, il s'ensuit qu'on détruit l'existence de Dieu. Car qu'est-ce qui nous persuadoit cette verité ? C'est cette sagesse que nous voyons répandüe dans l'Univers, & dont nous trouvons en nous de si grands caracteres. Si donc vous anéantissez la sagesse de Dieu, aussi-bien que sa bonté & sa justice, & si vous croyez même que Dieu n'a aucune perfection qui réponde à ces vertus ; vous ne sauriez vous empêcher de révoquer en doute son existence : & par là on retombe dans l'Atheïsme, après avoir accordé qu'il

qu'il y a un Dieu. C'eſt ce qui paroîtra mieux, ſi nous entrons dans le détail de ces verités.

Bien qu'on ſoit obligé de reconnoître, que la diſtance qui eſt entre Dieu & l'homme eſt infinie ; & qu'on puiſſe dire, à cét égard, qu'il n'y a point de proportion entre l'un & l'autre : on ſera contraint d'avoüer, qu'il y a pourtant quelque conformité entre certains attributs de Dieu & certaines qualités de l'homme.

On ſuppoſe comme une verité prouvée, que Dieu exiſte : & il eſt certain que l'homme exiſte auſſi. Dieu a imprimé le mouvement dans la matiere : l'homme peut auſſi l'agiter. L'homme connoît : & l'on ne peut ſuppoſer l'exiſtence de Dieu, ſans luy attribüer la connoiſſance.

En effet, ſi le monde eſt diſpoſé de la maniere que nous le voyons, ſans le ſecours d'aucune intelligence, je ne voy point que l'on puiſſe éviter de prendre la matiere même pour l'Etre Souverain, ou de ne reconnoître point de Dieu.

Or l'on ne peut reconnoître que Dieu eſt un être intelligent, ſans luy attribüer par cela même la bonté. Car puis qu'il nous accorde tant de biens, & qu'il ne nous en favoriſe point au hazard, ou par quelque neceſſité aveugle ; mais qu'il ſait très-bien ce qu'il fait en nous les accordant : que faut-il davantage pour former l'idée que nous avons de ſa bonté ?

Il faut, dira-t-on peut-être, que non ſeulement Dieu nous faſſe du bien, que non

ſeulement il nous le faſſe avec connoiſſance, mais qu'il nous aime en nous le faiſant, ou qu'il nous le faſſe parce qu'il nous aime. Cependant, comme la raiſon veut que nous ayons de Dieu l'idée la plus parfaite qu'il ſe pourra, il ſemble qu'on ne doive point luy attribüer de paſſion, ni par conſequent d'amour ni de haine.

Il n'eſt pas difficile de détruire cette difficulté, qui n'eſt en effet qu'un jeu de paroles. Rien ne nous empêche d'attribüer à Dieu de l'amour, dans le même ſens que nous luy attribüons de la connoiſſance. Les hommes connoiſſent par raiſonnement, & aiment par paſſion: mais il ne s'enſuit pas qu'il en ſoit de même de Dieu. Car comme, encore que Dieu exiſte & que nous exiſtions auſſi, ſa maniere d'exiſter eſt infiniment plus noble que la nôtre: ainſi, bien que Dieu aime & connoiſſe, & que nous ayons cette conformité avec luy, le ſens commun nous dit que ſa maniere de connoître & d'aimer, ou pour m'exprimer avec plus de juſteſſe & de verité, ſa penſée & ſon amour doivent être infiniment élevés au deſſus de nôtre amour & de nôtre connoiſſance.

Au reſte, comme il eſt contradictoire de reconnoître un Dieu qui ne connoiſſe point; il ne l'eſt pas moins de reconnoître un Dieu qui n'aime rien. Car ſi l'on ſuppoſe l'exiſtence de Dieu, on ne peut s'empêcher de luy attribüer la joye & le bonheur; à moins qu'on ne prétende qu'il peut donner de la joye & de la ſatisfaction à ſes créatures,

res, ſans en avoir en ſoy-même: ce qui ſeroit extravagant. Or il ne peut avoir de la joye & du bonheur, ſans aimer cette joye & ce bonheur; ni aimer cette joye & ce bonheur, ſans s'aimer luy-même qui en eſt le ſujet. Ainſi celuy qui conçoit un Dieu ſans amour, conçoit un Dieu ſans connoiſſance & ſans ſentiment: & celuy qui conçoit un Dieu ſans connoiſſance & ſans ſentiment, conçoit une Divinité chimerique, & un fantôme qui ſe détruit luy-même. Il eſt fâcheux qu'il faille prouver des choſes ſi évidentes: mais puis que nous remontons aux premiers principes, il ne faut rien laiſſer ſans preuve & ſans examen; parce que quoy que tous les hommes ne ſoient ni capables ni amateurs de cette eſpece de raiſonnemens, il y en a qui les goûtent & qui les deſirent. Mais il ne faut point rompre l'enchaînure de nos conſequences.

C'eſt un principe dont perſonne n'eſt jamais diſconvenu, que celuy qui s'aime ſoy-même, aime les choſes qui luy appartiennent, ſes enfans, ſes ouvrages, & tout ce qui a quelque rapport & quelque convenance avec luy, par cela qu'il s'aime ſoy-même. D'où il eſt aiſé de conclurre; que Dieu doit aimer neceſſairement ſes ouvrages lors qu'il les conſidere ſous cette idée, & qu'ils n'ont point de contrarieté avec luy.

Et il ne faut pas s'imaginer pour cela, que Dieu ſoit aſſujetty à ces communes foibleſſes de l'orgueil & de l'amour propre que nous avons accoûtumé de blâmer dans les hommes. Ces derniers ont tort de n'aimer ou de

n'eſtimer les choſes, que ſelon la proximité ou la convenance qu'elles ont avec eux; puis qu'ils ſe mettent par là en la place d'un Etre tout-parfait, par rapport auquel on meſure la bonté des choſes. Mais comme Dieu eſt l'Etre Suprême, le principe de tout ce qui eſt digne d'amour ou d'eſtime, s'il eſt vray qu'il exiſte, comme on prétend avoir droit de le ſuppoſer, il faut bien qu'il aime les choſes ſelon le rapport qu'elles ont à luy. C'eſt luy qui eſt la veritable régle de leur bonté & de leur perfection.

Ainſi la raiſon & l'experience ſe joignent icy pour nous perſuader. La raiſon nous montre que Dieu nous aime, parce que nous ſommes ſon ouvrage, & même le chef-d'œuvre de ſes ouvrages viſibles & connus. L'experience nous apprend que nous poſſedons mille biens par la volonté de Dieu, qui nous les donne, & qui ſait qu'il nous les donne. Nous pouvons donc, ſans craindre de nous trop hâter, ſuppoſer dêjà qu'il y a de la bonté en Dieu.

La juſtice de Dieu ne coule pas moins de ſa connoiſſance, que ſa bonté. Cela paroîtra, ſi l'on fait trois réflexions. La premiere eſt, que Dieu connoît les actions de ſes créatures, & qu'il les connoît telles qu'elles ſont. C'eſt ce qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, dès que l'on a avoüé que Dieu eſt un être intelligent. La ſeconde, que Dieu ne peut connoître les actions des hommes telles qu'elles ſont, ſans connoître le déréglement de ceux qui font un mauvais uſage de leur raiſon; comme, par exem-

exemple, de ceux qui par leur impieté & par leurs blasphêmes voudroient deshonorer la Divinité qu'ils reconnoissent: & qu'au contraire il voit de la droiture & de la justice dans la conduite de ceux qui tâchent d'obeïr à la droite raison, & de s'acquiter de leur devoir; comme, par exemple, en ceux qui reconnoissant les biens dont ils sont redevables à la Divinité, s'attachent à la pratique de la vertu, parce qu'ils croyent qu'elle est agréable à cette Souveraine Essence: & qu'ainsi il nous est permis de concevoir que Dieu approuve la conduite des uns, & qu'il condamne la conduite des autres. La derniere réflexion qu'il faut faire là-dessus est, qu'il est absolument impossible de concevoir que Dieu approuve la conduite des uns, & condamne celle des autres, sans penser qu'il aimera mieux favoriser ceux-là que ceux-cy, & que leur voulant plus de bien, il leur en fera davantage, puisque cela dépend de luy, & qu'il n'a pas plus de peine à faire les choses qu'à les vouloir. On ne sauroit détruire l'enchaînement de ces principes, à moins qu'on ne dise que Dieu n'a ni connoissance, ni volonté, c'est-à-dire, à moins qu'on n'en fasse un être aveugle & insensible qui ne pense rien, & ne veut rien; & il seroit inutile de reconnoître une telle Divinité. On n'a qu'à s'en tenir à la matiere, qui à ce compte auroit tout ce qu'il faut pour être un Dieu.

Or comme les trois réflexions que nous venons de faire forment assez distinctement l'idée de la justice divine, qui doit mettre

de la difference entre les méchans & les gens-de-bien, il paroît, ce me semble, avec assez de clarté, qu'il faut ou reconnoître la justice de Dieu, ou ôter à Dieu ce qui le fait être ce qu'il est, je veux dire la volonté & la connoissance, & retomber dans l'Atheïsme.

Quand donc la conscience vient là-dessus nous apprendre par ses remords & par ses inquiétudes, qu'il y a une justice divine, nous ne faisons que sentir alors ce que la raison nous avoit fait connoître; & l'union de la connoissance & du sentiment qui s'accordent si parfaitement, doit nous tenir lieu de la plus claire & de la plus évidente de toutes les démonstrations. Mais il n'est pas temps encore de s'étendre là-dessus.

Il nous suffit d'avoir prouvé, que l'idée de la connoissance, de la sagesse, de la bonté & de la justice de Dieu est si necessairement & si essentiellement jointe à la verité de son existence, qu'on ne peut établir l'une sans établir l'autre, ni révoquer l'une en doute sans douter de toutes les deux. Cela nous suffit pour montrer la necessité d'une Religion, qui est le second principe que nous nous sommes proposés d'établir.

CHAPITRE IV.

Où l'on établit la necessité d'une Religion en general par l'idée de Dieu.

LA Religion, selon l'idée commune que nous en avons, est un commerce entre Dieu

Dieu & l'homme, dans lequel Dieu se manifeste aux hommes, & les hommes glorifient Dieu.

Or c'est une verité de fait, que Dieu s'est révelé aux hommes; puis que d'un costé sa puissance, sa sagesse, &c. se trouvent si bien marquées dans ses ouvrages, qu'elles nous font connoître son existence; & que de l'autre il nous a donné un esprit capable de les appercevoir.

C'est d'ailleurs un devoir naturel & indispensable, à l'égard de l'homme, de glorifier celuy qui luy a fait tant de bien. Nous ne craindrons donc pas d'avancer d'abord, que la Religion en general est legitime & necessaire. Mais il ne faut point s'arrêter là.

Les devoirs les plus communs & les plus generaux de la Religion se rapportent à quatre, qui sont la loüange, l'action de graces, la confiance, & la priere. On ne voit pas qu'il soit possible de reconnoître l'existence de Dieu, & prétendre se dispenser de luy rendre ces quatre devoirs. Car s'il y a un Dieu, il est souverainement parfait, il nous a fait ce que nous sommes, & il nous a donné ce que nous avons; il peut encore nous faire du bien, & suppléer à nos besoins: & par consequent nous luy devons nôtre admiration, nôtre confiance, nos prieres & nos actions de graces.

Mais si chacun de nous est obligé de s'acquiter en son particulier de ces devoirs, il n'est pas moins certain que nous sommes dans l'obligation de les pratiquer en public. Dieu est le Dieu de nous tous. Nous parti-

cipons tous à ſes faveurs. Il eſt donc juſte que nous l'adorions en commun, & que la reconnoiſſance nous aſſemble, lors que nous nous trouvons ſi bien aſſemblés dans les effets de ſa bonté.

Or ſi nous nous acquitons de nôtre devoir, & d'un devoir que la droite raiſon nous enſeigne avec tant de lumiere, lors que nous tâchons de glorifier Dieu par les exercices publics de la Religion: il eſt impoſſible que Dieu ne connoiſſe qu'en cela nous agiſſons comme il faut; & s'il le connoît, on doit penſer qu'il l'approuve & qu'il le veut.

Si donc la Religion eſt d'un côté un devoir indiſpenſable à l'égard de l'homme; & ſi de l'autre elle eſt neceſſairement approuvée de Dieu & conforme à ſa volonté: comment pourroit-on nier qu'elle n'ait des fondemens ſolides, ou comment pourroit-on révoquer en doute ſa neceſſité?

Il n'y a qu'un party à prendre pour s'empêcher de tirer cette conſequence: c'eſt de couper le nœud, de dire que Dieu n'approuve & ne connoît rien, & d'anéantir ainſi ſon exiſtence après l'avoir reconnüe.

CHAPITRE V.

Où l'on établit la verité de la Religion naturelle.

SI Dieu s'étoit contenté de ſe manifeſter dans ſes ouvrages par les caracteres de puiſſance & de ſageſſe qui y paroiſſent, on pour-

pourroit peut-être penser qu'il se seroit révelé par accident, & pensant à toute autre chose qu'à se faire connoître. S'il se fût contenté aussi de rendre l'homme capable de connoissance, on pourroit croire qu'il luy auroit donné la raison pour un autre usage que pour être connu de luy. Mais lors qu'un Etre souverainement sage, & qui sait très-bien ce qu'il fait, se manifeste d'un côté dans ses ouvrages, & donne de l'autre à l'homme un esprit capable de l'y reconnoître, luy présentant un tableau admirable de sa sagesse & de ses vertus, & luy donnant une intelligence qui ne peut s'empêcher d'en être frappée, & qui trouve en soy quelques traits de cette sagesse qu'elle voit répandüe au dehors : il est difficile de penser autre chose, sinon que l'Auteur de la Nature a voulu se faire connoître des hommes.

Mais non seulement la Religion fait le devoir de l'homme, non seulement elle est approuvée de Dieu, non seulement elle entre dans le dessein de cette sagesse qui se manifeste pour cét effet; mais on ne peut encore s'empêcher de reconnoître, qu'elle fait en quelque sorte la destination de l'homme.

C'est ce que nous n'aurons pas de peine à comprendre, si nous nous souvenons que la nature de l'homme a quatre degrés de perfection, celuy d'estre, celuy d'estre vivant, celuy d'animal, & celuy de raisonnable. Or il nous paroît qu'aucun des trois premiers degrés de la nature de l'homme ne peut enfermer sa derniere fin. Si l'homme

étoit dans le monde simplement pour y être, il ne seroit pas necessaire qu'il eût une vie. S'il étoit seulement dans le monde pour vivre, il ne seroit pas necessaire qu'il eût du sentiment. S'il n'étoit dans le monde que pour exercer les actions animales, il seroit inutile qu'il eût une raison.

A quoy donc est-ce que l'homme peut estre destiné entant qu'homme, entant que raisonnable ? (Car de dire que toutes les autres choses dans le monde ayent leur fin & leur destination, & fassent même connoître par là la sagesse de leur Auteur, & que l'homme seul en soit excepté : c'est ce qui ne peut estre raisonnablement conçû.) Il est destiné sans doute à faire un bon usage de sa raison. Il seroit absurde de penser, que nous eussions été faits raisonnables pour une autre fin que pour faire un bon usage de nôtre raison.

Or il est certain que le bon usage de nôtre raison ne consiste pas à s'arrêter à des études vaines & steriles, telle qu'est l'étude de toutes les sciences, qui ont pour derniere fin la spéculation : étant évident que les hommes ne sont pas destinés à estre Philosophes.

Il n'y a point de doute que ce bon usage de la raison consiste encore moins à trouver les moyens d'opprimer l'innocence, de commettre impunément toute sorte d'injustices, de satisfaire des passions déréglées ; & qu'il vaudroit mieux ne faire aucun usage de son esprit, que de le faire servir à si un méchant employ.

Que

Que reste-t-il donc, si ce n'est que la raison dans son legitime usage nous serve à nous connoître nous-mêmes ; & à reconnoître les bienfaits dont nous sommes redevables à Dieu ; à nous humilier par la consideration de la dépendance qui nous met au dessous de luy, & de l'empire qu'il a sur nous ; & à nous appliquer à luy témoigner nôtre reconnoissance, en vivant de la maniere que nous croyons qui luy est la plus agréable, c'est-à-dire, à régler nos passions, à ne faire tort à personne, & à ne nous en faire point à nous-mêmes par la débauche & par l'intemperance, qui sont tous des devoirs qui luy sont agréables, par cela même que nous sommes son ouvrage, & qu'il veut nôtre bien & nôtre conservation ?

Or c'est la Religion qui régle nos affections par la justice & par la temperance, & qui nous enseigne à connoître Dieu pour le glorifier. L'homme est donc né pour la Religion, & la Religion fait la destination de l'homme.

Ce qui nous confirme dans cette pensée, c'est qu'outre cette connoissance que Dieu nous donne de soy-même dans la Nature, il a mis dans nôtre ame cette verité, ou ce qui revient à la même chose, il a formé nôtre esprit dans une telle disposition, qu'il consent naturellement à cette verité : Il faut aimer ceux qui nous font du bien.

On ne peut douter que Dieu n'ait mis cette maxime dans nôtre ame, puis que nous le reconnoissons pour nôtre Auteur : & il est évident qu'il ne peut l'y avoir mise, que

pour nous obliger à aimer nos bienfaiteurs: desorte qu'étant luy-même nôtre bienfaiteur, & dans un sens infiniment plus noble & plus veritable que tous les autres, puis que les hommes ne nous font du bien, que parce que Dieu veut qu'ils nous en fassent; on ne peut nier que Dieu n'approuve & ne veuille nôtre reconnoissance.

J'avoüe que ces premieres maximes d'équité & de justice qui se trouvent naturellement gravées dans nôtre esprit, servent aussi à lier les hommes en un corps de societé: mais je soûtiens qu'elles tendent encore davantage à les unir dans l'exercice de la Religion; la nature leur faisant connoître qu'ils doivent plus à Dieu qu'à tout autre.

On a donc un très-juste sujet de se moquer de l'extravagance de ceux qui avoüent que les hommes sont faits pour la societé, & qui ne veulent pas demeurer d'accord qu'ils soient faits pour la Religion: les liens qui les attachent à Dieu étant sans comparaison plus forts & plus naturels que ceux qui les unissent les uns aux autres. Car si c'est l'interêt qui unit les hommes, la raison nous dit que Dieu peut nous faire plus de bien que non pas ses créatures. Si c'est la reconnoissance, nous devons plus à Dieu qu'aux hommes. Si c'est la crainte, comme veut Hobbes, Dieu merite d'estre craint par dessus toutes choses. Si c'est l'amour, nous devons aimer Dieu plus que tout autre objet. Et si c'est par tous ces liens ensemble que les hommes se trouvent disposés naturellement à la societé, qui ne voit que tous ces principes

unis

unis les disposent beaucoup mieux encore à la Religion?

Desorte que si l'on ne peut renoncer à la societé, sans passer à la condition des bêtes: on ne peut renoncer à la Religion, sans descendre beaucoup plus bas encore, & sans un déréglement plus monstrüeux.

Il est donc vray que la raison ne nous avoit point trompés, lors qu'elle nous avoit enseigné par la simple idée de Dieu, qu'il est necessaire qu'il y ait une Religion. On peut dire que nous sentons en quelque sorte cette verité, puis que nous trouvons en nous la Religion naturelle, qui consiste dans la connoissance que la nature nous donne de Dieu, dans le sentiment des obligations que nous luy avons, dans ces principes d'équité & de justice que nous appellons communément loy naturelle, & en ce que nous ne saurions violer quelqu'un de ces principes, sans sentir naître les remords dans nôtre cœur, à moins qu'un obstacle étranger ne nous en empêche.

Cette Religion naturelle a jusqu'icy ces deux avantages: le premier, qu'elle est necessairement veritable. Il est vray qu'il y a un Dieu, que nous devons de la reconnoissance à la Divinité, & que nous sommes coupables, si nous en manquons; qui sont tous les principes de cette Religion. Le second est, qu'elle est attachée à nôtre nature, & que c'est Dieu qui l'y a attachée. Comme cette derniere verité est encore sujette à quelque doute, il ne sera pas hors de propos de l'expliquer davantage.

CHA-

CHAPITRE VI.

Qu'il y a en nous des principes d'une Religion veritablement naturelle.

COmme la connoissance de Dieu est le fondement de la Religion naturelle, c'est par elle que nous devons commencer. Nous avons déjà fait voir ailleurs, que cette connoissance vient de la nature, & non pas de l'éducation : & nous l'avons fait voir avec assez d'évidence, pour n'être point obligés de nous y arrêter davantage. Il reste seulement à savoir, comment la connoissance de l'existence de Dieu est naturelle, puis que nous l'acquerons par le raisonnement.

On répond qu'elle est naturelle & acquise tout ensemble, & qu'il en est de cette connoissance, comme de la tendresse que les peres ont pour leurs enfans, qui est naturelle par l'aveu de tout le monde, & qui ne laisse pas d'être acquise, puis qu'elle n'étoit point avant la naissance de l'enfant.

Ainsi, comme c'est Dieu qui est le principe de la tendresse paternelle, parce que d'un côté il nous donne des enfans, & que de l'autre il a tellement formé nôtre cœur, que nous ne pouvons nous empêcher de les aimer, lors que nous les avons : c'est Dieu aussi qui est le principe de la connoissance que nous avons de son existence, parce que d'un côté il a gravé les caracteres de sa sagesse dans cét Univers, & que de l'autre il a tellement formé nôtre esprit, qu'il ne peut s'empêcher

pêcher de connoître l'existence de son Createur à ces caracteres.

Que si l'on en voit quelques-uns qui révoquent en doute, ou paroissent révoquer en doute la premiere Verité, on doit penser qu'ils sont dans la societé ce que les monstres sont dans le monde. Après tout, n'y a-t-il pas aussi des personnes qui étouffent les sentimens de la nature ? L'on sait qu'un Empereur Romain fit mourir sa mere, & l'on nous a parlé mille fois de meres qui ont fait mourir leurs enfans. Si les passions du cœur de l'homme peuvent étouffer des sentimens si naturels, pourquoy s'étonneroit-on que ces mêmes passions obscurcissent la connoissance que nous avons qu'il y a un Dieu ?

La conscience, qui enferme la loy naturelle, puis qu'elle agit sur ses principes, est naturelle à l'homme, dans le même sens que la connoissance de Dieu. Car de même que Dieu, en nous donnant d'un côté un esprit capable de connoissance, & de l'autre se manifestant avec tant de lumiere dans l'Univers, nous a mis dans la necessité de le connoître : ainsi Dieu, en nous donnant d'un côté une raison qui ne peut s'empêcher d'approuver certains devoirs & de nous les prescrire, & de l'autre un cœur qui ne peut s'empêcher de craindre, lorsque nous nous reprochons de ne les avoir pas remplis, nous met dans la disposition & dans la necessité naturelle de concevoir les remords, lorsque nous faisons le mal.

La conscience donc, comme la connoissance

ſance de Dieu, eſt naturelle, non à la nature animale, mais à la nature raiſonnable. Ce n'eſt point l'aveuglement & l'impetuoſité de la matiere, mais c'eſt la lumiere & l'évidence de l'eſprit qui la forme.

On comprendra mieux cette verité, ſi l'on conſidere que les remords de la conſcience ſont compoſés des jugemens de l'eſprit & du ſentiment du cœur. L'eſprit, quoy qu'il faſſe, ne peut s'empêcher de recevoir ces trois verités: qu'il y a certaines actions qui ſont eſſentiellement & neceſſairement criminelles: que le crime merite d'eſtre puny: & que Dieu, qui connoît ſans doute les choſes comme elles ſont, ne peut que deſapprouver les actions criminelles. C'eſt la nature qui nous fait faire ces trois jugemens: & ſi nous nous trouvons coupables, & que nous nous en faſſions l'application, c'eſt la nature auſſi qui nous fait craindre.

Il eſt naturel à nôtre eſprit de croire que certaines actions ſont criminelles; parce qu'il conſent naturellement aux principes que violent ces actions. On ne peut douter qu'aſſaſſiner ſes amis, tuer ſon propre pere, trahir ſes bienfaiteurs, & blaſphemer le nom de Dieu, lors qu'on reconnoît ſon exiſtence, ne ſoient des actions méchantes, parce qu'elles violent des devoirs naturellement ſi connus, que toute la violence des paſſions ne peut empêcher les hommes de les approuver.

Il eſt naturel en ſecond lieu à nôtre eſprit de croire que le crime merite d'eſtre puny, puis que nous ne voyons jamais commettre de

de méchante action, de la nature de celles que nous avons marquées, que nous ne disions comme par un instinct naturel, & comme étant forcés à faire ce jugement, Cette action merite d'estre punie: la même lumiere qui nous fait desapprouver le crime, nous faisant juger que celuy qui l'a commis est digne de punition.

Enfin qui oseroit douter que Dieu ne connoisse les actions des hommes, s'il existe, comme le sens commun nous l'apprend; & qu'il ne les connoisse telles qu'elles sont, s'il les connoît; & qu'il ne desapprouve celles qui meritent de l'être, s'il les connoît telles qu'elles sont?

C'est donc une verité très-évidente & très-incontestable, que la premiere partie de nôtre conscience, s'il m'est permis de parler ainsi, qui consiste dans les jugemens sur lesquels les remords sont fondés, vient de nôtre nature, ou plûtôt de Dieu, qui en nous donnant nôtre raison, nous a mis dans la necessité de former des jugemens.

Qu'est ce donc qu'on peut soupçonner qui vient de l'éducation? Est-ce le sentiment de nôtre cœur, cette crainte & cette tristesse qui font la seconde partie du remords? Nullement. Cette crainte & cette tristesse naissent infailliblement de ces trois jugemens de nôtre esprit, & il n'est point libre de craindre ou de ne craindre pas, lors qu'on les a formés.

Enfin, comme ce n'est pas l'éducation, mais la nature des choses, qui fait que l'injustice, l'ingratitude, la perfidie & le blasphême

phême ſont des crimes: c'eſt la nature, & non l'éducation, qui nous les fait conſiderer ſous cette idée. Comme ce n'eſt pas l'éducation, mais leur propre noirceur, qui les rend dignes de punition: c'eſt leur noirceur naturelle, & non l'éducation, qui nous fait dire qu'elles meritent d'eſtre punies. Comme ce n'eſt pas l'éducation, mais le ſens commun & naturel, qui nous perſuade qu'il y a un Dieu, & que Dieu n'approuve pas le crime que nous condamnons nous-mêmes, tout déréglés que nous ſommes: il nous ſera ſans doute permis de conclurre, que nous craignons naturellement la juſtice de Dieu, lors que nous avons commis le mal, & que nos remords viennent de la nature, & non pas de l'éducation. Quand la raiſon ne le diroit pas, l'experience nous le témoigneroit: & quand l'experience ne nous le feroit pas connoître, la raiſon nous l'enſeigneroit. Qu'eſt-ce donc que l'union de l'experience & de la raiſon?

J'avoüe que la nature & l'éducation s'uniſſent à l'égard de la conſcience, auſſi-bien qu'à l'égard de la connoiſſance de Dieu. On peut raiſonner de l'une comme de l'autre. La nature nous dit que Dieu hait les crimes, & que ſa juſtice les punira. L'éducation venant là-deſſus, perſuade aux Payens qu'il y a dans les enfers trois Juges deſtinés à juger les hommes, & des vautours, des furies, &c. pour les punir. On ne peut renoncer à ce premier ſentiment, parce qu'il eſt naturel: mais on ſe deſabuſe de cette derniere erreur, parce qu'elle vient de l'éducation. Tous les hommes

mes n'ont pas les mêmes préjugés : mais ils ont tous une conſcience qui les oblige à craindre après qu'ils ont fait le mal. Ainſi l'on peut dire, que l'éducation change & détermine les mouvemens de la conſcience, mais qu'elle n'en produit point le fond ; ou, pour m'expliquer en d'autres termes, que l'éducation eſt entée ſur la nature à cét égard.

On trouve quelques veſtiges de conſcience dans tous les hommes, & même dans les plus ſauvages & les plus barbares. Ceux qui ont les organes de la connoiſſance les plus bouchés, ſont capables de quelque crainte, parce qu'ils ſe trouvent capables de quelque raiſonnement : & cela paroît, en ce qu'ils prennent la fuite après avoir fait une méchante action. Si leurs lumieres s'étendent, leur conſcience s'étend auſſi, par maniere de dire. Ils craignent d'abord ſimplement, parce que l'action qu'ils ont commiſe leur paroît méchante. Leur crainte s'augmente, s'ils viennent à connoître qu'il y a un Dieu qui eſt le Maître du monde & leur Pere commun. Que ſi leur raiſon ne fait pas tout ce chemin, leur conſcience ne le fait pas auſſi. Comme ils ont un ſens commun qui ne ſe déploye pas entierement, ils ont auſſi les principes d'une conſcience qui demeure comme enſevelie dans leur ſtupidité.

Certainement, ſi l'on conſidere qu'il n'y a que les enfans, les fous, ou ceux qui ne font aucun uſage de leur raiſon par quelque jugement de Dieu, qu'il n'eſt pas temps encore de vouloir penetrer ; qu'il n'y a, dis-je, que

que ces gens qu'on puisse soupçonner de ne point reconnoître la Religion naturelle, on ne pourra se dispenser de croire que celle-cy suit la nature raisonnable, qu'elle convient aux hommes entant qu'ils sont hommes, & que l'exercice de cette Religion dépend essentiellement de l'exercice du sens commun.

Enfin les hommes les plus barbares ont une raison, bien qu'ils n'en fassent pas grand usage; un cœur, bien qu'ils n'y pensent pas; un sentiment qui les porte à aimer ceux qui leur font du bien; une lumiere naturelle qui leur dit qu'ils sont coupables, lors qu'ils les ont maltraités: & d'ailleurs la révelation de la Nature est tellement devant leurs yeux, qu'ils ne peuvent tirer la moindre consequence de tout ce qu'ils voyent, ni connoître les autres choses, ni se connoître eux-mêmes, ni regarder le ciel ou la terre, ni ouvrir les yeux, par maniere de dire, & les porter sur le monde avec quelque réflexion, sans se dire que tout cela ne s'est point fait de luy-même. Car cette pensée ne vient point de quelque spéculation de Philosophie. Elle naît de la premiere idée des choses, & de la plus pure & plus commune lumiere du sens commun: desorte que tout homme l'a necessairement, ou l'aura, dès qu'il fera usage de sa raison.

Concluons donc que tous les hommes ont les principes de la Religion naturelle, qui se développent en eux à mesure qu'ils vivent en hommes.

CHA-

CHAPITRE VII.

Où l'on établit la necessité d'une Révelation ajoûtée à celle de la Nature.

MAis ne nous hâtons pas. Voyons un peu ce qui se passe dans l'homme, & examinons s'il n'y a point des principes contraires à ceux que nous venons de marquer.

L'experience nous apprend, que nos desirs nous portent avec plus d'ardeur aux choses défendües: *Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata:* & non simplement aux choses défendües par les autres, mais encore aux choses défendües par nôtre propre raison. C'est ce que le *Video meliora, proboque, deteriora sequor* de Medée nous fait assez comprendre. Il y a donc une espece d'opposition entre la raison de l'homme, agissant par ces maximes d'équité & de justice qui naturellement gravées dans son esprit le portent au bien, & les penchans déréglés de sa nature, qui le portent & l'entraînent, par maniere de dire, vers ce qu'on nous fait regarder comme un mal: c'est-à-dire, qu'il y a un combat entre la loy naturelle & nos passions, que les Payens même ont reconnu. Si la loy est legitime, les principes qui nous font desobeïr à cette loy ne sauroient l'être: & si ces principes sont legitimes, il est impossible que la loy le soit.

Il faut prendre party dans cette espece de contestation qui est entre l'homme & l'homme. Les uns seront pour ce que nous appellons

lons la cupidité, & à quoy ils donneront, s'il le faut, un autre nom. Ils diront qu'il eſt naturel de s'aimer plus que les autres; de s'enrichir ou de ſe faire valoir à leurs dépens; de s'établir ſur leurs ruïnes; d'aimer la volupté, quelque criminelle qu'on la conçoive; de ſacrifier ſes ennemis à ſes reſſentimens; & d'employer toute ſorte de voyes pour parvenir aux dignités & à la grandeur.

Les autres ſeront pour la loy naturelle, & ſoûtiendront qu'il eſt d'une obligation naturelle de faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fiſſent pour nous; d'être juſte & équitable, en rendant à chacun ce qui luy appartient; de conſerver les droits de la ſocieté; de ne faire tort à perſonne; d'aimer ſes bienfaiteurs; & d'avoir compaſſion des malheureux.

Qui eſt-ce qui ſera le juge dans cette diſpute? Ce ſera l'homme luy-même. Car puis qu'il pratique les devoirs de la loy naturelle avec ſatisfaction, & qu'il ne s'abandonne aux mouvemens de la cupidité qu'à regret, il s'enſuit que la premiere eſt plus digne de l'homme que la ſeconde: ou, puis qu'il ſe blâme d'avoir ſuivi les vûës de la cupidité, & qu'il s'applaudit au contraire d'avoir obeï à ce que nous appellons la loy naturelle, il eſt clair que c'eſt cette derniere, & non l'autre, qui fait ſa veritable deſtination. Cette déciſion du cœur, qui conſent à la loy naturelle malgré luy, eſt la plus forte & la moins ſuſpecte qui fût jamais.

Car on ne peut nier qu'il n'y ait en nous des

des passions qui nous empêchent de suivre nôtre raison, lors que nous croyons qu'elle juge avec le plus de droiture & de verité. Or comme ce seroit une effroyable extravagance, de soûtenir qu'il n'est pas d'une obligation naturelle de suivre sa raison, puis que nous sommes des êtres raisonnables : il s'ensuit que l'excès & le déréglement est dans nos passions.

J'avoüe que je ne comprens point comment on pourroit ébranler la certitude de ce principe. Cependant ce principe si clair, si évident, si inconteſtable nous conduit à la connoissance d'une Révelation ajoûtée à la Nature, en nous donnant lieu de faire les quatre réflexions suivantes.

La premiere est, que nous devons demeurer d'accord, que l'homme qui au lieu de soûmettre sa cupidité à sa raison, soûmet sa raison à sa cupidité, est necessairement déréglé & corrompu ; qu'il l'est par sa faute, comme ses remords ne nous l'apprennent que trop ; & que Dieu n'a aucune part à cette corruption : étant impossible que Dieu soit l'auteur de la loy naturelle, & des principes qui la violent, sans être contraire à luy-même, sans démentir sa propre sagesse & cette conduite generale qu'il tient à l'égard de toutes les autres parties de l'Univers. De-sorte que s'il y a une Révelation qui nous enseigne distinctement toutes ces verités, nous ne pourrons nous empêcher de la regarder comme veritable & conforme à celle de la Nature, par cela même qu'elle nous aura révelé un principe si grand & si neceſſaire-

ment veritable, & qui étoit néanmoins si caché.

II. On ne peut convenir que les hommes sont méchans & corrompus, sans penser qu'ils doivent craindre les jugemens de Dieu selon les avertissemens de la conscience. Car s'il est vray que le langage de la conscience est naturel, comme nous l'avons déjà vû, il ne l'est pas moins qu'il ne sauroit nous tromper; & s'il ne peut nous tromper, que ses menaces auront leur effet, & que Dieu doit punir les méchans. Mais où est-ce qu'il les punit? Dans cette vie même? J'avoüe que la peine y suit assez souvent le crime: mais cela n'arrive pas toûjours. On y a vû mille fois la vertu opprimée, & le vice triomphant, les innocens enveloppés dans la même misere avec les coupables, les tyrans pourvoir à leur sûreté à force de crimes, & s'acquerir l'impunité en se mettant au dessus des loix. Si les méchans ne devoient être punis que dans cette vie, il semble qu'il n'y auroit rien de mieux fondé que la plainte de Brutus, lors qu'il s'écria en mourant, que la vertu qu'il avoit si religieusement servie n'étoit qu'un phantôme. Mais si la vertu n'est qu'un phantôme, la conscience nous trompe, lors qu'elle nous assûre que nous ne perdrons rien en la mettant en pratique; les remords ne nous font craindre que des chimeres; Dieu qui nous met dans la necessité naturelle de les concevoir, est un principe d'erreur; la loy naturelle nous fait illusion; & il n'est pas veritable que nous devions suivre ces maximes d'équité & de justice, qui nous ren-

rendroient les victimes de la violence & de la tyrannie des autres sans aucun retour. Au contraire, il faudroit reconnoître que la cupidité seroit préferable à la raison; que la corruption triompheroit de la Religion naturelle; qu'on seroit bien de ne pas répondre à sa destination; qu'on seroit malheureux par ce que Dieu auroit mis de droit & de juste au dedans de nous, & heureux par ce qui violeroit la loy naturelle : consequences absurdes & extravagantes, qu'on ne peut éviter, à moins qu'on n'établisse la necessité d'un Jugement avenir, qui seul rend le langage de la conscience veritable, l'observation de la loy naturelle utile, l'acquiescement à la droite raison legitime; & qui empêche que les hommes ne puissent se moquer de Dieu, & que leur corruption ne triomphe pour toûjours des desseins de sa sagesse. Supposez la necessité de ce Jugement, vous serez bientôt obligé d'avoir recours à une Révelation ajoûtée à celle de la Nature, qui supplée aux obscurités de cette derniere.

III. C'est à quoy nous conduit encore l'inutilité de la Religion naturelle, depuis que les hommes en ont abusé par leur corruption. A quoy sert la Révelation naturelle, si les hommes n'en font aucun usage, ou s'ils n'en font qu'un usage pernicieux?

La raison doit nous inspirer de la reconnoissance pour cette Divinité qu'elle nous fait reconnoître. Cependant elle porte les hommes à l'impieté par le mauvais usage que nous voulons bien en faire. En se laissant aller à une criminelle negligence, ils ne

s'étudient ni à connoître, ni à servir leur Créateur, & ils se forment en sa place des phantômes qui favorisent leurs passions. C'est de ces deux sources, de cette negligence monstrueuse, & de ce penchant déréglé à se flater soy-même, qu'est venu le Paganisme, qui n'est autre chose qu'une corruption generale de la Religion naturelle.

Dieu avoit manifesté sa gloire dans le Soleil & dans les autres astres; c'est là la Révelation de la Nature: & les hommes, au lieu de l'adorer à la presence de ces ouvrages de sa puissance, terminent leur culte à ces ouvrages mêmes; c'est l'abus qu'ils font de cette Révelation. Dieu fait croître des plantes, & produit des animaux pour la nourriture des hommes: & les hommes adorent dans les mouvemens d'une dévotion insensée ces plantes & ces animaux.

C'est peu qu'adorer des bœufs, encenser à des crocodiles & à des serpens. Ils ne changent pas seulement les bêtes en Dieux, ils changent aussi les Dieux en bêtes. Ils leur attribüent l'inceste, l'yvrognerie, l'adultere, la sodomie. Ils attachent même une Divinité à chaque vice. Ils bâtissent des autels à toutes leurs passions. Ils adorent l'yvrognerie sous le nom de Bacchus, & l'impudicité sous celuy de Venus. Mercure est le Dieu des larrons, Mome celuy de la médisance, &c.

Vide Terent. in Eunuch.

La conscience suit ordinairement l'idée qu'on a de la Divinité qu'on adore, & l'on ne se défend pas à soy-même des actions qu'on attribüe à l'objet de sa dévotion. On peut

donc s'imaginer quelle étoit la conſcience des hommes, lors qu'ils avoient des idées ſi monſtrueuſes de la Divinité ; & combien l'on faiſoit peu de ſcrupule de l'adultere & de la rebellion, lors que l'on concevoit Jupiter même le plus grand des Dieux comme un adultere & comme un fils rebelle.

La Religion naturelle n'eſt pas ſeulement devenüe inutile, mais encore pernicieuſe par le mauvais uſage que les hommes en ont fait. Il vaudroit beaucoup mieux qu'ils n'adoraſſent rien, qu'adorer des créatures ; & n'avoir point de conſcience, qu'avoir cette conſcience aveugle & ſuperſtitieuſe ; qui faiſoit commettre à tant de peuples de nouveaux crimes pour expier leurs crimes paſſés, les obligeant à ſacrifier leurs enfans à de fauſſes Divinités.

Ce deſordre eſt general. Ce n'eſt pas trois ou quatre perſonnes ; ni même trois ou quatre nations qui ſont coupables d'un ſi monſtrueux déréglement : nous trouvons le Paganiſme répandu dans tout l'Univers.

Le ſens commun nous dit, que quand un moyen ceſſe d'être propre à la fin pour laquelle nous l'avions deſtiné, nous devons faire de deux choſes l'une, ou l'abandonner tout-à-fait, ou le rendre meilleur en le changeant. Lors donc que les hommes naturellement deſtinés à faire un bon uſage de leur raiſon, en font un ſi pernicieux, & ſe rendent ſi contraires à leur deſtination naturelle ; que pouvons-nous penſer de cette Divinité dont la ſageſſe ne peut être trompée, ſinon que ne voulant point perdre en-

tierement le genre-humain ; comme cela paroît par le ſupport qu'elle a pour nous, & par les biens qu'elle continüe de nous faire, elle doit changer les hommes, & rétablir en eux la Religion ; & que ſa ſageſſe n'a permis ce déſordre, que pour le réparer très-avantageuſement, & pour avoir lieu de ſe glorifier d'une maniere plus excellente ?

Que ſi après cela nous voulons nous donner la liberté de raiſonner ſur les moyens de rétablir ces déſordres, nos lumieres, toutes foibles qu'elles ſont, ſuffiront pour nous apprendre, que Dieu ne pouvoit pas réformer le cœur & les inclinations des hommes, en les changeant par une impreſſion avéugle, & en agiſſant ſur eux comme ſur des troncs & ſur des pierres ; puis qu'il devoit agir d'une maniere conforme à leur naturel, qui eſt d'être raiſonnables. D'ailleurs, les lumieres de la Religion naturelle ne ſuffiſoient point pour produire cét effet ; tant elles étoient elles-mêmes enſevelies dans la corruption. C'eſt en vain que la Religion de la Nature enſeignoit aux hommes qu'ils devoient obeïr à leur raiſon, ſi cette raiſon elle-même ſe laiſſoit corrompre par l'interêt, & prononçoit toûjours en faveur des paſſions. La loy naturelle avoit beau leur apprendre ; qu'il falloit rendre à chacun le ſien ; ſi leur corruption ſe joüant de la loy naturelle, leur perſuadoit que ce qui ne leur appartenoit pas leur appartenoit veritablement.

Quelle autre voye y avoit-il donc pour réformer les hommes, que celle de ſoûtenir

les

les principes de la Réligion naturelle, & de les fortifier contre le desordre des passions, par une seconde Révelation qui nous révelât des objets plus grands que ceux de nos passions, & qui par là en diminuât cét excès qui fait nos erreurs & nos illusions?

Mais sans entrer dans cette discussion, vous n'avez qu'à rappeller toutes les raisons qui vous ont persuadé que la Religion naturelle étoit necessaire, & elles vous convaincront que son rétablissement ne l'est pas moins: puis que la même necessité qu'il y avoit que les hommes eussent une Relig on, subsiste, lors que cette Religion est devenüe inutile par le déréglement des hommes.

On ne peut nier que ces raisons n'ayent de la vray-semblance, étant toutes tirées de la nature des choses, & ayant une proportion fort exacte avec les principes du sens commun.

IV. Que feroit-ce donc, si l'experience venant au secours du raisonnement, nous découvroit plus clairement encore ce grand principe? Elle ne sauroit nous tromper. Car puis que nous connoissons ce que c'est que la Religion naturelle, & que nous avons vû ce que c'est que le Paganisme ou la corruption de cette Religion, il nous sera bien facile de connoître en quoy consiste son rétablissement, & nous ne nous méprendrons point dans le discernement de ses vrais caracteres.

Il faudra que cette Révelation ajoûtée à la premiere, ôte toutes ces idées folles & extravagantes que les hommes s'étoient fai-

tes de la Divinité ; & qu'au lieu de régler l'idée de Dieu par les dispositions de leur cœur, elle leur apprenne à régler les dispositions de leur cœur par l'idée d'un Dieu, qu'il faudra concevoir par consequent saint, juste, tout parfait; qu'elle oblige les hommes à mortifier ces desirs qui les séduisent, & à réprimer ces passions qui leur font violer les droits les plus sacrés ; qu'elle prescrive l'équité & la justice comme des devoirs indispensables ; qu'elle ôte non seulement les mauvaises passions, mais encore leur racine, en défendant la convoitise ; qu'elle unisse étroitement les hommes entre eux, & les hommes avec Dieu.

Certainement il faudra que nous ayons une étrange haine pour la verité, si trouvant une Révelation qui ait tous ces caracteres, nous ne demeurons d'accord qu'elle tend à rétablir la Religion naturelle, & qu'elle a un même principe que celle-cy. Je say qu'il y aura deux parties de nous-mêmes qui ne seront pas bien d'accord sur ce sujet. La raison avec ses plus pures lumieres, avec ses maximes d'équité & de justice, avec la connoissance naturelle de Dieu, avec les plus legitimes mouvemens de la conscience, nous portera à reconnoître cette Révelation, malgré la cupidité. La cupidité avec ses passions voudra démentir la raison : & alors il faudra voir si nous aimons mieux nous en rapporter à la raison, qui ne nous trompe jamais, à moins qu'elle ne soit séduite par la cupidité ; ou à la cupidité, qui trompe toûjours nôtre raison par

par elle-même ; à ces maximes d'équité & de justice qui ne nous ont jamais fait faire de faute, ou à l'interêt qui nous en fait faire tous les jours ; aux mouvemens d'une conscience qui nous empêcheroit de commettre le mal, si elle étoit crûë ; ou à des passions qui sont la cause de la plus-part des malheurs qui nous arrivent, même dans le commerce de la vie civile, &c. Enfin il faudra voir, si nous voulons être des monstres, en soûmettant les lumieres de nôtre raison aux passions : ou si nous aimons mieux être des hommes, en soûmettant nos passions aux lumieres de nôtre raison. Il faudra dans la suite satisfaire aux difficultés des Deïstes.

CHAPITRE VIII.

Où l'on establit qu'il y a une distinction necessaire & naturelle entre le bien & le mal moral.

AVant que de répondre aux Deïstes, il faut convaincre ceux qui s'opiniâtrent à soûtenir qu'il n'y a aucune distinction naturelle entre le bien & le mal ; que ce sont là de vains noms, & qui ne font impression sur les esprits que par la force de l'éducation & des préjugés.

Si cela est, il faut avoüer qu'il n'y a point de devoir, & que les hommes les plus scelerats ne doivent faire que ce qu'ils font : ce qui est dêjà une affreuse consequence. Car que les violences, les adulteres, les assassi-

nats, les parricides, les sacrileges, le meurtre de son pere & de ses enfans, l'impieté & les blasphêmes contre un Dieu qu'on reconnoît, ne soient point contraires à nôtre devoir, c'est une proposition contre laquelle la lumiere naturelle se soûleve d'abord.

C'est un préjugé de l'éducation, dira quelqu'un, qui nous fait regarder ces actions comme des crimes. Non, ce n'est point un préjugé de l'éducation simplement: cette notion est fondée sur divers principes inviolables qui appartiennent à la nature.

I. Elle est établie sur le consentement des hommes de tous les temps & de tous les lieux, qui s'accordent dans le jugement qu'ils font de ces actions que nous venons de marquer. Or il est vray, & nous l'avons déjà fait voir cy-dessus, que tous les hommes conviennent dans les principes de la nature, mais jamais dans les principes de l'éducation; à moins que cette éducation ne soit elle-même entée sur la nature.

II. Cette notion est fondée sur l'ordre naturel de la societé. Je ne veux que ces deux principes évidens & inconteſtables pour le faire voir. Le premier, que les hommes sont plus faits naturellement pour la societé, que ne sont les bestes. Le second, qu'étant plus faits pour la societé que les bêtes, ils doivent plus se conduire par raison, & ne pas se confondre avec elles, combien moins descendre plus bas par des déréglemens monstrüeux. Car si tout cela est veritable, il est clair qu'il y a un devoir à nôtre

nôtre égard, & par conſequent une vertu qui conſiſte à s'acquiter de ce devoir.

III. Elle eſt établie ſur l'obligation naturelle dans laquelle nous ſommes d'obeïr à nôtre raiſon. Car il eſt vray qu'avant l'éducation nous avons une lumiere naturelle, qui nous ſert même à appercevoir les principes de la premiere, & ſans laquelle nous ſommes incapables de toute inſtruction. Il eſt certain auſſi, que cette lumiere naturelle que nous appellons la raiſon, nous dit & nous conſeille toûjours quelque choſe. Ou donc nous devons obeïr à cette raiſon, ou nous ne le devons pas. Si nous ne le devons pas; cette raiſon nous eſt inutile, & nous devenons même par là incapables d'éducation & de diſcipline; la nature s'eſt trompée en nous la donnant; & il nous faut renoncer au nom & à la définition de l'homme. Si nous devons obeïr à cette raiſon; il y a donc un devoir, une premiere loy qui conſiſte à ſuivre ſa raiſon: & s'il y a un devoir, il eſt bon de s'en acquiter, & il y a du mal à ne s'en acquiter point; & par conſequent encore, il y a une diſtinction naturelle entre le bien & le mal, plus ancienne que l'éducation, le fondement de toute diſcipline, & le principe de toute inſtruction.

IV. Ce principe qui établit de la difference entre le bien & le mal moral, eſt établi ſur le bon ou mauvais uſage que les hommes font neceſſairement de leur raiſon. Ils n'en ſauroient faire tous un bon uſage, ni tous un mauvais, puis qu'ils en font un uſage tout contraire. Les uns ſe ſervent de leur raiſon

pour satisfaire leurs passions aux dépens des autres. Les autres se servent de leurs lumieres pour rendre aux autres ce qui leur appartient, aux dépens de leurs passions. Ces deux usages de la raison sont diametralement opposés. Et par consequent, si l'un est bon, il faut necessairement que l'autre soit mauvais: & alors le bon est préferable au mauvais, qui en doute? Que si nous devons faire un bon usage de nôtre raison, voilà un devoir: s'il y a un devoir, il y a de la vertu à s'en acquiter, du déréglement à ne s'en acquiter pas. Voilà donc nôtre distinction entre le bien & le mal moral, qui coule évidemment des principes de la nature.

V. Mais pour montrer plus particulierement cette verité, il faut faire icy l'anatomie de la loy naturelle, s'il m'est permis de parler ainsi. Elle consiste, I. En ce que nous nous aimons nous-mêmes. II. En ce que nous avons une raison capable de nous conduire. III. Et enfin en ce que nous nous servons de cette raison pour conduire cét amour de nous-mêmes, qui de soy est aveugle & ignorant.

Tout cela est naturel. Il est naturel de s'aimer soy-même, naturel d'avoir une raison, & naturel de régler l'amour de soy-même par la raison. Il est naturel de s'aimer soy-même, puis que même l'on ne peut sentir ni joye ni satisfaction, sans aimer ce soy-même qui en est le sujet; ni sentir la misere & l'affliction, sans haïr cette affliction & cette misere en veüe de ce soy-même qui la sent: ce qui est necessairement joint à l'amour de soy-même.

Il

Il eſt naturel d'avoir une raiſon, qui conſent naturellement à la verité de certains principes qui ſont la régle de l'évidence & de la certitude de toutes nos connoiſſances. De là vient que nous l'appellons la lumiere naturelle.

Enfin il eſt naturel auſſi d'obeïr à cette raiſon: & la force de cette loy eſt fondée ſur les principes de l'amour de nous-mêmes. Car puis que nous nous aimons, nous deſirons nôtre bien & nôtre conſervation: & puis que nous deſirons nôtre bien & nôtre conſervation, nous ſommes bien-aiſes de trouver une lumiere qui nous puiſſe conduire à l'un & à l'autre. Cette lumiere eſt nôtre raiſon. Nous deſirons donc d'eſtre raiſonnables, par le même principe qui nous fait deſirer nôtre bien & nôtre conſervation. Ainſi cette premiere loy qui nous oblige à ſuivre nôtre raiſon, tire ſa premiere force & ſes premiers motifs de l'amour de nous-mêmes, qui eſt de tous les principes le plus naturel, comme il eſt le plus legitime & le plus innocent, lors qu'il eſt bien dirigé.

Que ſi nous examinons après cela tous les principes de la loy naturelle, nous trouverons qu'elle eſt compoſée des plus ſûres maximes de la raiſon, & des ſentimens les plus innocens de l'amour de nous-mêmes.

Cette loy naturelle eſt compoſée principalement de quatre régles, la régle de la temperance, la régle de l'affection naturelle, la régle de la juſtice, & la régle de la reconnoiſſance. Chacune de ces régles eſt com-

posée de ce qu'il y a de plus pur dans la lumiere naturelle, & de plus legitime dans l'amour de soy-même.

La premiere peut être exprimée dans ces quatre maximes : Nous devons preferer un grand bien à un petit bien : Nous devons souffrir un petit mal pour en éviter un plus grand : Nous devons perdre un petit bien pour éviter un grand mal : Nous devons souffrir un petit mal pour parvenir à la possession d'un grand bien. C'est icy la régle de la sobrieté, de la temperance, de la patience, & de toutes les vertus qui nous engagent à souffrir, ou à abandonner quelque chose dans la veüe de quelque bien. Il ne faut point de grands raisonnemens, pour montrer que nous trouvons dans cette régle ce qu'il y a de plus naturel dans l'amour de nous-mêmes, & de plus inconteſtable dans les maximes du sens commun. Il y a là quelque chose de plus ancien que l'éducation : & par un instinct naturel, nous nous faisons des reproches, lors que nous manquons à ces devoirs naturels. Nous nous accuserons de volupté, si nous avons préferé le plaisir de l'intemperance au bien réel & solide de nôtre conservation ; de lâcheté, si nous n'avons pû endurer un petit mal, comme des soins, de la peine & de la fatigue, pour prévenir un plus grand mal, qui sera, par exemple, la ruine de nôtre famille, ou la perte de nôtre patrie ; d'un aveugle & sordide interêt, si nous ne donnons pas une petite partie de nôtre bien, pour empêcher la perte de nôtre honneur, de nôtre vie, &c.

&

& d'une honteuse molesse, si nous faisons difficulté de nous incommoder un peu pour obtenir un bien très-considerable, lors que nous le pouvons legitimement posseder. Dans ces sortes de transgressions de la loy naturelle nous sommes comptables de nous-mêmes à nous-mêmes. Il y a donc icy une maxime ou une régle naturelle & fondée sur les principes de la raison & de l'amour de nous-mêmes: & cette loy n'est violée que par des mouvemens violens & impetueux qui viennent d'ailleurs, qui corrompent la nature, qui nous empêchent d'obeïr à cette loy, & qui sont contraires à la raison & à l'amour de nous-mêmes, & font ce qu'on appelle le péché originel.

La seconde régle, qui est celle de l'affection naturelle, est fondée sur ce principe: Nous devons aimer ce qui nous appartient, ou ce qui se rapporte à nous. Il est composé de ce principe de l'amour de nous-mêmes: Puis que nous nous aimons, nous devons aimer les choses qui nous appartiennent; & de ce principe de nôtre raison: Les hommes sont nos prochains, ils portent nôtre image, & nous sommes unis avec eux. Sans l'amour de nous-mêmes, la connoissance de cette proximité ne seroit pas un motif d'affection. Sans la raison, cette disposition où nous sommes d'aimer ce qui nous appartient nous seroit inutile, puis que nous ne connoîtrions point que les hommes sont nos prochains. Comme donc la raison & l'amour de nous-mêmes appartiennent à la nature, on ne peut douter

ter que ce ne ſoit icy un principe naturel.

La troiſiéme régle, qui eſt celle de la juſtice, eſt compriſe dans cette maxime: Nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions que les autres fiſſent pour nous. Nous voyons encore là la raiſon & l'amour de nous-mêmes : la force de cette loy n'eſtant pas ſeulement dans la lumiere de l'eſprit qui l'approuve, mais encore dans les motifs de l'amour de nous-mêmes, qui la confirme par un retour ſur ſoy. Tout cela eſt naturel : qui le niera?

La quatriéme, qui eſt la régle de la reconnoiſſance, peut eſtre ainſi exprimée: Nous devons aimer ceux qui nous font du bien. On trouve icy un retour de l'amour de nous-mêmes, qui veut du bien à ceux dont il ſe ſent obligé; & une maxime de la raiſon, qui approuve ce ſentiment, & qui nous fait regarder comme coupables tous ceux qui ne l'ont pas. Cette régle, auſſi-bien que les précedentes, coule donc évidemment des principes de la nature.

Toutes ces régles du bien forment ce que nous appellons la loy naturelle : mais cette loy doit être encore ſoûtenüe par des motifs naturels, qui ſont ceux de la conſcience. La connoiſſance naturelle que nous avons de la ſageſſe, de la bonté & de la juſtice de Dieu, s'unit merveilleuſement avec ces maximes d'équité & de juſtice. Nous ne nous reprochons pas ſeulement comme des déréglemens tous les mouvemens qui nous font tranſgreſſer cette loy naturelle, mais nous craignons neceſſairement la juſtice

tice de Dieu après cette action, comme nous l'avons déjà fait voir en parlant de la conscience.

Comme donc les trahisons, les meurtres, les blasphêmes, les parricides, &c. violent directement cette loy naturelle, & choquent directement les mouvemens de la conscience, il s'ensuit que ces actions sont naturellement atroces, & ont une énormité qui ne vient pas seulement des préjugés de l'éducation : & qu'au contraire les préjugés de l'éducation, qui sont égaux, uniformes & les mêmes à cét égard dans tous les hommes qui sont & qui ont esté, sont plûtôt fondés sur cette atrocité naturelle qui naît de la contrarieté que ces actions ont avec des maximes & des sentimens qui sortent du fond de la nature, & qui sont même si propres & si essentiels à l'homme, que qui les anéantiroit, détruiroit entierement la nature humaine.

Enfin, s'il est naturel à l'homme de se conduire par ces quatre régles qui composent la loy naturelle, il est contre la nature de les violer. S'il doit obeïr à cette loy, comme la nature l'enseigne, il fait mal en la transgressant, & la distinction qui est entre ce mal & ce bien ne sauroit estre plus essentielle & plus naturelle.

CHAPITRE IX.

Où l'on examine les difficultés des Deïstes.

NOus commencerons en répondant à la plus commune de leurs objections. On

On ſait, diſent-ils, que les préjugés de la coûtume & de l'éducation peuvent nous tromper, en nous faiſant regarder comme des myſteres ſacrés des imaginations monſtrueuſes. La peur qu'on nous fait des jugemens de Dieu nous empêche de former des doutes raiſonnables ſur la Religion. Nous demeurons dans la ſuperſtition par la crainte d'être incredules.

On répond, que les incredules ſont tout-à-fait inexcuſables, lors qu'ils craignent les préjugés de la pieté, & qu'ils n'apprehendent point ceux du libertinage. Je ne nie pas veritablement, qu'il n'y ait une infinité de perſonnes qui croyent par les engagemens de la naiſſance, de l'éducation & de la coûtume, plûtôt que par la réflexion qu'ils ont faite ſur les caracteres de divinité qui ſont dans la Religion: mais auſſi doit-on avoüer, qu'il y a une infinité d'incredules qui ne doutent que par l'envie de s'élever au deſſus des autres, en ne croyant rien de ce que le vulgaire croit; par le peu de ſoin qu'ils ont de s'inſtruire; par le commerce qu'ils ont avec des débauchés, ce qui fait une éducation toute contraire à la premiere; ſur tout par l'envie qu'ils ont de ſatisfaire toutes leurs paſſions.

Mais je n'en dis pas aſſez, lors que je ſoûtiens qu'ils ont leurs préjugés comme nous; étant certain qu'ils en ont un plus grand nombre & de plus dangereux. Ils en ont un plus grand nombre, parce que toutes les paſſions en forment à leur avantage. Ils en ont de plus dangereux, parce qu'il eſt mille

le

le fois plus facile de revenir des fausses opinions qu'on a reçûës par l'impression de la naissance & de l'éducation, telles que sont celles qu'on nous soupçonne d'avoir, que de celles dont on est préoccupé par toutes les passions du cœur, telles que sont celles que nous attribüons aux incredules.

Ainsi la coutûme & les sens, plus forts que la coûtume ni l'éducation, nous ayant persuadé dans nôtre enfance, que les étoiles ne sont pas plus grandes que des flambeaux, nous nous sommes facilement desabusés en raisonnant sur ce sujet: mais on ne voit point de presomptueux qui soit revenu de la bonne opinion qu'il avoit conçûë de soy-même, parce que ce dernier préjugé vient de l'orgueil & de l'amour propre.

Or les incredules ont à craindre les préjugés du cœur, puis que, comme nous venons de le remarquer, toutes leurs passions trouvent leur compte dans leur sentiment; au lieu que nous avons seulement à apprehender les préjugés de la naissance, de la coûtume & de l'éducation. Il s'ensuit donc qu'ils ont à craindre beaucoup plus que nous.

Certainement il faudroit estre bien aveugle, pour craindre que les principes d'éducation, ou les objets que la Religion nous fait entrevoir, fussent plus capables de surprendre nôtre credulité, & d'imposer à nôtre esprit, que l'idée de la volupté presente, le sentiment réel & vif des plaisirs que nous goûtons, des objets qui entrent comme en foule dans nôtre ame par le canal des sens,

ſens, la fougue & l'impetuoſité de ces paſſions, qui ſont ſi évidemment des principes d'erreur & d'illuſion dans la vie civile, qu'il ſuffit de faire voir qu'un homme eſt paſſionné, pour luy ôter toute créance.

Que ſi l'on n'ajoûte jamais de foy aux paroles d'un vindicatif qui veut juſtifier l'excès de ſon reſſentiment, ou d'un preſomptueux qui ſe loüe luy-même, ou même d'un pere qui excuſe les fautes de ſon fils, encore que ce ſoit là une affection bien innocente: encore moins doit-on croire ceux qui nient les principes de la Religion, lors que toutes les paſſions nous fourniſſent des préjugés contre elle, parce qu'elle tend à réprimer toutes nos paſſions.

Mais bien qu'à examiner les principes de nos faux préjugés, il y ait mille fois plus d'apparence qu'ils ſe trompent, qu'il n'y en a que nous nous trompons: nous ſuppoſerons, ſi l'on veut, que cela eſt égal, & nous leur demanderons ſeulement des précautions égales pour s'empêcher de tomber dans l'erreur. Nous leur offrons de ne recevoir aucun principe que par raiſon: & nous leur demandons auſſi qu'ils ne doutent qu'avec raiſon. Nous ne ferons aucun effort pour nous perſuader la verité des principes de la Religion, ſi leur évidence ne nous y oblige: qu'ils ne réſiſtent pas auſſi à leur évidence, ſi elle les convainc. On n'exige que cela d'eux, & l'on promet de remplir exactement cette condition. On peut voir même facilement, qu'on a ſuivy cette methode dans le commencement de cét Ouvrage,

&

& que le préjugé n'a point de part aux verités que nous avons prouvées.

Ce n'eſt pas le préjugé qui nous a perſuadé qu'il y avoit un Dieu : la raiſon ne peut s'empêcher de tirer cette conſequence de tout ce que nous voyons. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu eſt un Etre ſage & intelligent : la raiſon ne reconnoît point de Dieu, & elle retombe dans l'Atheïſme, s'il faut qu'elle le croye privé d'intelligence & de ſageſſe. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu ſait ce qui ſe paſſe ſur la terre : la raiſon nous dit que Dieu n'eſt point un Etre intelligent, ou qu'il connoît les actions de ſes créatures. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu approuve la pieté de ceux qui luy rendent leurs hommages & leurs actions de graces, & qu'au contraire il condamne l'impieté de ceux qui le mépriſent & qui l'outragent : la raiſon nous dit, que s'il eſt neceſſaire que Dieu connoiſſe les actions des hommes, il ne l'eſt pas moins qu'il les connoiſſe telles qu'elles ſont, & qu'il les approuve ou ne les approuve pas, ſelon qu'elles meritent de l'être. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous perſuade que Dieu aime ce qu'il approuve, & qu'il hait ce qu'il deſapprouve : la raiſon ne nous permet pas de douter que Dieu ne haïſſe tout ce qu'il connoît digne de haine, en le deſapprouvant ; & qu'il n'aime ce qu'il connoît digne d'être aimé, en l'approuvant. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu doit aimer plus les gens-de-bien que les méchans : la raiſon nous en a déjà perſuadés,

en nous convainquant des verités précedentes. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait voir, que ſi Dieu aime davantage les gens-de-bien que les méchans, il faut neceſſairement qu'il faſſe plus de bien à ceux-là qu'à ceux-cy: la raiſon nous dit qu'on fait plus de bien, à meſure qu'on aime davantage; ce qui eſt particulierement vray d'un Etre ſouverainement libre & tout-puiſſant. Ce n'eſt pas le préjugé qui nous fait croire que Dieu ne feroit pas plus de bien aux bons qu'aux méchans, s'il n'y avoit rien à eſperer après cette vie; & que ſouvent la vertu eſt miſerable & opprimée dans ce monde: la raiſon, ou plûtôt nos ſens, nôtre veüe, l'experience, nous apprennent cette verité. Ce n'eſt donc pas le préjugé, mais la raiſon, qui nous convainc de la neceſſité & de la verité de cette Religion où nous trouvons l'exercice de la juſtice divine, & qui nous enſeigne que Dieu doit rendre un jour à chacun ſelon ſes œuvres.

Ceux qui révoquent en doute la Révelation, nient le Jugement avenir. Ceux qui nient le Jugement avenir, ſont obligés de nier que Dieu favoriſe davantage les gens-de-bien que les méchans, puis qu'à leur compte les méchans auront la meilleure part de ſes biens. Ceux qui nient que Dieu aime davantage les gens-de-bien que les méchans, ſeront contraints de dire qu'il approuve également la vie des uns & celle des autres, le bien & le mal, le vice & la vertu. Ceux qui ſoûtiennent que Dieu approuve également le bien & le mal, mettent de l'imperfection

fection en Dieu, & ne peuvent se sauver qu'en se retractant, & en disant que Dieu ne connoît ni l'un ni l'autre. Ceux qui nient que Dieu connoisse les actions des hommes, nient que Dieu soit cette Intelligence qui a composé l'homme, & qui le conserve avec les autres ouvrages de l'Univers. Ceux qui nient que Dieu soit cette Intelligence, nient que Dieu soit. Ecartez-vous un peu de ces principes, vous voilà dans l'égarement & dans les tenebres. Tenez-vous en au contraire aux verités de la Religion, rien ne vous sera plus facile que de sauver le bon sens & la raison.

Mais ne peut-on point former des doutes sur ces verités, tout évidentes qu'elles sont? Et quelque indissoluble que paroisse leur union, n'y auroit-il pas moyen de renverser ce Systême? Voyons, faisons des efforts en faveur des incredules, & n'oublions rien, s'il se peut, de ce qui peut leur estre avantageux. La verité ne sera que plus forte, lors que nous luy aurons opposé tout ce qu'on peut dire de plus spécieux contr'elle.

CHAPITRE X.

Où l'on continüe de satisfaire aux difficultés des Deistes.

IL semble qu'on peut détruire l'enchaînement des verités précedentes, en commençant par ébranler la certitude de la premiere, & en disant, qu'à-la-verité Dieu pourroit connoître les actions des hommes, s'il

s'il le vouloit; mais qu'étant souverainement libre, il ne pense qu'à ce qu'il veut, & qu'ainsi il peut détourner volontairement les yeux de dessus la conduite des hommes.

Je ne diray pas pour répondre à cette objection, que Dieu ne pouvant s'empêcher de se connoître luy-même, voit necessairement les estres qui sont sortis de luy; & qu'en regardant sa bonté, il ne se peut qu'il ne voye en même temps les objets en faveur desquels sa bonté s'est déployée.

Je ne diray pas, que l'ignorance & l'inadvertance sont deux defauts dont un entendement infiny ne peut estre capable, & qu'il est absolument necessaire que l'entendement de Dieu soit infiny, puis que n'ayant aucun principe de son existence, il n'y a point de cause qui l'ait borné; & qu'il n'y a pas plus de raison qu'il ait ce degré de perfection, que cét autre, & cét autre encore à l'infiny.

Je ne diray pas même, que Dieu n'ayant ni haine ni indifference pour ses ouvrages, comme nous l'avons déjà montré, il faut être tout-à-fait chimerique, pour croire qu'il en détourne les yeux à dessein.

Toutes ces considerations sont assûrément bien solides: mais nous avons à dire quelque chose de plus fort encore. C'est que quand Dieu détourneroit les yeux, pour ne point voir de quelle maniere le vice & la vertu sont partagées sur la terre, il est impossible qu'il ne l'ait prévû en formant l'Univers. Il a vû qu'il enchaînoit toutes choses d'une telle sorte, que les hommes qui seroient les plus méchans, s'ils venoient à se cor-

corrompre, auroient la meilleure part de ſes biens ; & que l'injuſtice & la violence en obtiendroient plus que la moderation & l'innocence. Comment n'auroit-il pas vû une choſe ſi viſible ? Et ſi Dieu l'a prévû, il eſt inconteſtable qu'il a dû ou l'empêcher, ou prendre des meſures pour corriger un jour ce deſordre. Enfin, s'il l'a prévû, c'eſt tout comme s'il le voyoit, & il eſt inutile après cela d'avoir recours à cette groſſiere fiction, que Dieu détourne les yeux de deſſus ſes ouvrages.

Il ſemble qu'on peut objecter contre la ſeconde verité de nôtre Syſtême, que Dieu approuve également toutes les actions des hommes, parce qu'elles ſont égales dans leur principe : c'eſt-à-dire, que l'homme-de-bien agiroit comme le méchant, & le méchant comme l'homme-de-bien, s'ils ſe trouvoient dans les mêmes circonſtances.

On répond premierement, que ce raiſonnement prouve trop, puis qu'il tend à montrer que les hommes ne peuvent jamais être dignes de blâme. Ils n'ont qu'à voler, trahir, aſſaſſiner, & dire après cela, que les circonſtances de leur vie les mettent dans cette neceſſité, & qu'ils ſont déterminés par les objets qu'ils voyent, par les occaſions qui ſe preſentent, & par l'éducation qu'ils ont eüe. Ils ſeront heureux, ſi avec cette défaite ils peuvent ſatisfaire leurs parties, & deſarmer le bras ſeculier. Mais comment leurs Juges ſe payeroient-ils de cette raiſon, puis que leur propre cœur ne s'en paye pas ? les

remords qu'ils sentent après avoir commis le crime, étant des preuves certaines non seulement qu'ils sont coupables, mais qu'ils le sont à leur propre jugement.

Veritablement, s'il s'agissoit icy des serpens, des tygres & des bestes sauvages, qui aussi-tôt qu'elles sont nées, exercent le penchant qu'elles ont à nuire aux autres animaux, il faudroit chercher dans la sagesse du Créateur les raisons de cette inclination, parce que les bêtes l'exercent sans savoir ce qu'elles font, n'ayant point de loy qui le leur défende.

Je dis bien davantage. Ces animaux obeïssent aux ordres de leur Créateur par les embusches qu'ils tendent aux autres, puis qu'ils suivent les loix de leur instinct. Mais il n'en est pas de même de l'homme. Dieu a gravé dans son cœur des principes d'amour pour son prochain, de fidelité & de reconnoissance pour ses bienfaiteurs : & néanmoins il opprime le prochain, & il ose blasphemer le nom de Dieu.

C'est cette contrarieté & cette opposition qu'on ne peut soupçonner qui vienne de Dieu : parce qu'il n'est pas possible que celuy qui nous a fait tant de bien, soit le principe de nôtre ingratitude ; que celuy qui a gravé la loy naturelle dans nôtre ame, fasse nôtre desobeïssance à cette loy ; & qu'il soit en même temps l'auteur de nos crimes & de nos remords.

Que s'il faut rapporter à Dieu le dereglement qui paroît dans les actions des hommes, il faudra penser que lors qu'un homme blasphe-

blaſpheme, c'eſt Dieu luy-même qui eſt le principe de cette impieté. Deſorte que comme on dit fort bien que Dieu nous nourrit, lors qu'il nous donne les alimens qui produiſent cét effet; que Dieu nous éclaire, lors que les aſtres répandent ſur nous la lumiere qu'il a miſe en eux: il faudra dire, à ſuivre ces imaginations extravagantes, que c'eſt Dieu qui ſe maudit & qui blaſpheme ſon propre nom par la bouche des impies: ce qui ne peut eſtre entendu ſans horreur.

Si ceux contre qui nous diſputons ne rejettent point, auſſi-bien que nous, une ſemblable penſée, nous ne prétendons pas nous amuſer à raiſonner contre eux: & s'ils l'éloignent, comme nous n'en doutons pas, il faut qu'ils avoüent que Dieu n'eſt pas la cauſe de l'impieté & des blaſphêmes des hommes. Mais ſi ce n'eſt pas à Dieu qu'il faut les rapporter, il faut s'en prendre aux hommes eux-mêmes, il faut neceſſairement qu'ils ſe ſoient corrompus par leur propre faute, & qu'ils ſoient coupables tout ſeuls des actions énormes qu'ils commettent. La plus fiere incredulité ne pourra s'empêcher de tirer cette conſequence, à moins qu'elle n'anéantiſſe l'exiſtence de Dieu, qui eſt le principe inébranlable que nous ſuppoſons ſolidement établi, ſans lequel tout tombe, mais qui ſuffit auſſi pour ſoûtenir tout dans le grand Syſtême de la Religion.

Car pour les objets & les circonſtances, c'eſt une erreur puerile de les charger du blâme de nos déréglemens: puiſque de quelque maniere qu'on explique la part que tou-

tes ces choſes ont à nos actions, c'eſt une verité inconteſtable & reconnüe de tout le monde, qu'elles ne forcent point nôtre ame, & ne ſauroient contraindre nôtre volonté. Et il n'eſt point vray auſſi, que l'homme-de-bien agiſſe comme le méchant, lors qu'il ſe trouve dans les mêmes circonſtances. L'un eſt orgueilleux, & l'autre humble dans la proſperité: l'un ferme, l'autre impatient dans la miſere, &c.

Ainſi les incredules ſe trouvent preſſés entre deux verités infiniment évidentes: l'une, que certaines actions que les hommes commettent ſont méchantes; c'eſt ce que la raiſon, leur propre cœur, le conſentement des hommes à les blâmer & à les punir, la loy naturelle, & les remords de la conſcience nous perſuadent, ſans que nous en puiſſions douter: l'autre, que des actions méchantes ne doivent point être attribuées comme à leur principe, à ce même Dieu qui les deſapprouve & les défend dans le fond de nôtre ame par les lumieres & les ſentimens contraires qu'il y a mis. Que les incredules s'agitent tant qu'il leur plaira, ils ne ſe défendront jamais contre l'évidence invincible de cette démonſtration.

Mais, dit-on, vous ſouciez-vous d'une mouche ou d'un ver? Vous croiriez faire tort à un grand Monarque, ſi vous penſiez que remply de ſes vaſtes deſſeins, il attachât inceſſamment les yeux ſur une troupe de fourmis, pour conſiderer leur travail, pour veiller à leur conſervation, & pour prendre garde qu'elles ne ſe faſſent point de tort les unes

unes aux autres. Et Dieu n'eſt-il pas infiniment plus élevé au deſſus de nous, qu'un Monarque ne l'eſt au deſſus des fourmis ?

Ouï ſans doute, & l'objection n'eſt ſpécieuſe qu'en ce qu'elle ſuppoſe cette grande verité : mais dans le reſte qui fait le principal, elle n'a rien que de foible, & qui ne ſerve même à établir nos principes. En effet, Dieu eſt nôtre Créateur : mais le Monarque ne l'eſt point des fourmis. Dieu ne peut être conçû que comme ſouverainement bon & juſte, & l'on conçoit même que ces vertus ſont partie de ſa gloire : au lieu que l'on conſidere plus ſouvent le pouvoir & l'autorité d'un Roy que toute autre choſe. Un Monarque n'ayant qu'un eſprit borné, & ne pouvant s'appliquer par conſequent qu'à un certain nombre d'objets, ne peut donner ſon attachement aux uns, ſans negliger les autres : deſorte qu'il eſt blâmé, lors qu'il s'applique à de petites choſes, parce qu'on ſuppoſe que cela le diſtrait des grandes. Mais il en eſt autrement de Dieu, à qui le ſoin qu'il prend des hommes ne ſauroit cauſer de diſtraction, puis que ſa connoiſſance & ſa puiſſance ſont infinies. Un Roy n'a point formé ces fourmis à ſon image : & l'on ne peut nier que Dieu n'ait mis quelques traits de ſon eſſence au dedans de nous, puis que nous trouvons en nous quelque eſpece de connoiſſance, de ſageſſe, de juſtice, &c. & qu'on ne peut reconnoître l'exiſtence de Dieu, ſans luy attribüer toutes ces vertus. Un Monarque n'a point fait des promeſſes ni des menaces aux fourmis, dont on

veut bien presser la comparaison : au lieu que Dieu en fait aux hommes par la voix de la conscience. Ces fourmis dont on parle n'ont pas elles-mêmes une Religion qui fasse leur fin & leur destination naturelle, rendant leurs adorations au Monarque, jurant par son nom, s'assûrant sur sa protection, l'invoquant dans leurs besoins, & ayant esté formées à cela par leur Auteur : au lieu que l'on a verifié tout cela des hommes. Un Monarque ne peut point éclairer ces fourmis d'un regard, & les punir, ou leur faire du bien par un simple mouvement de sa volonté : au lieu que Dieu peut tout cela à nôtre égard. Les fourmis ne sont point de la jurisdiction de ce Roy, ni dans l'étendüe de son Empire, parce que ce Roy n'est pas maître de la Nature : au lieu que Dieu, qui est le maître des fourmis, doit l'être des hommes à beaucoup plus forte raison, étant le Monarque universel qui gouverne toutes choses, & le souverain Moteur par lequel toutes choses subsistent. Enfin un Monarque n'est pas present en tous lieux pour agir par tout : au lieu qu'on ne peut se dispenser d'attribüer l'immensité à Dieu.

Ce qu'il y a de desavantageux à l'incredulité, c'est que quand même cette comparaison, qui est le fort prétendu des impies, seroit aussi juste & veritable, qu'elle est fausse & defectueuse, la consequence qu'on en tire seroit très-certainement déraisonnable.

Car puis qu'on ne peut reconnoître l'existence d'un Dieu, sans luy attribüer d'agir sur la

la matiere, qui eſt encore plus éloignée de ſes perfections infinies, que nous ne le ſommes, & d'adreſſer les moindres choſes de la Nature à leur fin; comment oſeroit-on nier qu'il ne faſſe cela même à l'égard des hommes, & que par conſequent il ne les dirige & ne les conduiſe à leur fin naturelle, qui eſt la Religion, comme nous l'avons déjà prouvé?

La baſſeſſe de l'homme rend le commerce que Dieu a avec nous merveilleux, mais non pas incroyable. Le Soleil peut éclairer les plus bas lieux de la terre ſans s'abaiſſer. Dieu agit ſur les plus petits corps & ſur les moindres des inſectes qu'il produit & qu'il conſerve, ſans rien perdre de ſa grandeur & de ſa Majeſté. Au contraire, la petiteſſe du ſujet fait paroître l'excellence de l'ouvrier. Rien ne découvre mieux la puiſſance de Dieu, que de voir qu'il met un atôme en état de meſurer l'étendüe des cieux; qu'il fait dépendre les merveilles d'un eſprit qui ſe connoît, & qui connoît les autres choſes, d'un peu d'argile façonnée & miſe en couleur. Rien ne marque mieux l'étendüe de ſa ſageſſe, que de voir qu'il prévoit les actions avant qu'elles ſoient faites, qu'il dirige les plus pernicieuſes, & fait ſortir le bien du fond même des mauvaiſes intentions. Rien ne fait paroître davantage ſa juſtice, que cette inſpection generale qui luy fait condamner le crime avant qu'il ſoit conçû; qui le rend le Juge univerſel de tous les hommes, & de toutes les penſées & de tous les mouvemens des hommes; deſorte

qu'il n'y a ni tenebres, ni diſſimulation, ni prétextes qui dérobent le moindre crime à cette ſouveraine Eſſence, qui ſouffre tout pour punir tout, & pour le diriger à de bonnes fins. Ainſi, bien loin que la petiteſſe des ſujets ſur leſquels les vertus de Dieu s'exercent, les abaiſſe & leur ôte quelque choſe, la raiſon nous fait voir qu'elles en empruntent un nouvel éclat.

Mais peut-être que Dieu fait comme ces politiques Legiſlateurs, qui promettent de faux biens à ceux qui obeïront à leurs loix, pour les porter à remplir des devoirs veritables; & qui ne font aucune difficulté de tromper la multitude pour ſon bien. Cette penſée eſt ſi indigne de Dieu, de qui la raiſon veut que nous ayons l'idée la plus parfaite qu'il ſe pourra, que nous pourrions bien nous diſpenſer de la réfuter. Les Legiſlateurs humains n'ont fait de fauſſes promeſſes, que parce qu'ils n'étoient point en état de donner des biens veritables. Mais il n'en eſt pas de même de Dieu, qui ne peut s'empêcher d'eſtre fidéle & veritable, & qui ne ſauroit eſtre hors d'état de tenir ce qu'il promet, comme les hommes le ſont ſi ſouvent. D'ailleurs, où ſont les Legiſlateurs équitables, qui établiſſant une ſocieté, n'obſervent aucune régle de juſtice, & mettent les choſes en tel état, que ceux-là obtiennent plus de bien & de proſperité, qui violent leurs loix avec plus de licence? Or c'eſt là ce qu'on pourroit dire de la Divinité, ſi elle avoit enchaîné les principes des choſes comme nous les voyons, ſans qu'il y

eût

eût un dernier Jugement à attendre ; puis qu'on n'auroit qu'à violer sa Loy sans scrupule pour estre plus heureux, & qu'on n'auroit qu'à suivre les mouvemens de la loy naturelle pour être plus miserable.

Non, répondront les incredules, cela ne va pas ainsi. Dieu punit & récompense dès cette vie même. Il a attaché les remords au crime, afin qu'ils en fissent toute la punition. Il a aussi attaché la satisfaction qui naît du bon témoignage qu'on se rend à soy-même, aux bonnes actions, afin que la vertu ne demeure point sans récompense. Mais que les grands scelerats seroient heureux à ce compte! Qu'il seroit avantageux de porter le vice dans l'excès! Qu'on auroit tort de ne pas faire violence à son cœur, & de ne pas étouffer les sentimens de sa conscience! Car quand on en seroit venu à ce point, on seroit sans juge & sans bourreau, étant sans remords; on se seroit mis à couvert de la peine à force de crimes; on demeureroit impuny en devenant plus méchant; & l'on tromperoit la sagesse & la justice de Dieu par l'excès de sa corruption. Quelle seroit la couronne de la vertu, qui consisteroit dans une erreur, je veux dire dans la persuasion que Dieu nous fera du bien, encore qu'il ne doive pas nous en faire? Quelle seroit la punition du crime, qui consisteroit en une erreur, je veux dire dans la persuasion qu'il nous punira, si nous faisons le mal, encore qu'il ne doive point nous punir? Qui ne voit qu'on ne peut recevoir ces idées, sans anéantir la justice & l'existence de Dieu?

Mais, dit-on en dernier lieu, ſuppoſez qu'un enfant ſoit nourry dans un deſert, alaité par quelque beſte, comme on le feint de Romulus, ou nourry par quelque autre voye extraordinaire, ſans aucun ſecours humain; car il eſt permis de faire des ſuppoſitions: & dites nous, ſi vous croyez que cét enfant devenu homme connoiſſe Dieu, ou qu'il ait une Religion?

On peut répondre à cette queſtion par une autre, & en demandant, ſi cét homme ne ſera point en effet ſociable, encore qu'il n'ait jamais vû d'homme avec qui il pût entrer en ſocieté? N'eſt-il pas vray qu'il ſera naturellement dans la diſpoſition d'aimer ſes ſemblables, s'il en voit; de cherir ſa famille, s'il en a; de ſavoir quelque gré à ſes bienfaiteurs, s'il arrive qu'on luy faſſe du bien? Que ſi toutes ces diſpoſitions ſont cachées dans ſon cœur par le defaut d'objets; & s'il eſt vray que toutes ces diſpoſitions luy ſont pourtant naturelles, & qu'elles paroîtront dès que ſa ſolitude ceſſera: on peut dire cela même & en beaucoup plus forts termes des principes de la Religion naturelle. Il n'aura point de ſyndereſe, parce qu'il n'aura pas occaſion de faire mal à perſonne. Les maximes de juſtice qui ſeront dans ſon cœur n'auront point d'exercice, n'ayant point d'objet. Peut-être même qu'il demeurera enſevely dans une lethargie d'eſprit, qui luy permettra à peine de faire réflexion ſur ce qu'il voit. Mais toûjours eſt-il certain qu'il aura une Religion, dès que le ſens commun s'exercera en luy; qu'il luy ſera

natu-

naturel de croire, que tout ce qu'il voit ne s'eſt pas fait de luy-même; qu'il ſera capable de Religion, dans le même ſens qu'il eſt capable de ſocieté, c'eſt-à-dire, par une diſpoſition naturelle; que le germe de la Religion eſt dans ſon cœur, auſſi-bien que le germe de la ſocieté; que comme la politique travailleroit en vain pour réünir les hommes ſous les loix du gouvernement civil, ſi les hommes n'étoient nés pour la ſocieté; auſſi l'on feroit de vains efforts pour leur enſeigner des Religions, s'ils n'y étoient naturellement diſpoſés par les principes de la Religion naturelle. La nature nous fournit les liens qui nous attachent les uns aux autres. Elle nous fait voir par experience, que nous ne pouvons nous paſſer d'eux. La nature nous fournit auſſi les liens qui nous attachent à Dieu. Elle nous fait connoître par un inſtinct du ſens commun, que nous ne pouvons nous paſſer de luy. La diverſité des gouvernemens civils n'empêche point l'uniformité des penchans qui nous diſpoſent à la ſocieté & à l'union. La diverſité des Religions ne détruit point auſſi l'uniformité des principes qui nous diſpoſent à la Religion. Les paſſions diverſifient la Religion: elles diverſifient auſſi la ſocieté. Le plus mauvais gouvernement ſuppoſe néanmoins l'union des hommes, comme une condition ſans laquelle il ne peut ſubſiſter. La ſuperſtition ſuppoſe auſſi la Religion naturelle, ſans laquelle il eſt impoſſible qu'elle ſubſiſte: parce que comme le mauvais gouvernement n'eſt qu'une union ou une

ſocieté mal dirigée, la ſuperſtition n'eſt auſſi que la Religion naturelle mal tournée & ſe portant à de faux objets. Conſiderations qui ſont, à mon avis, aſſez propres à détruire non ſeulement la difficulté que nous avons marquée, mais encore pluſieurs autres.

III. SECTION.

Où l'on établit la verité de la Religion Judaïque.

CHAPITRE I.

Recherche de cette Révelation ajoûtée à celle de la Nature, dont on a entrevû la neceſsité.

SI nous ne jettons les yeux que ſur les nations qui ont ſurpaſſé les autres en gloire & en proſperité, & que nous veuillions bien remonter dans les ſiécles paſſés, nous ne trouverons rien dans le monde qui n'afflige nôtre eſprit, & qui ne confonde nôtre raiſon. Nous trouverons que les Grecs, les plus polis & les plus civiliſés qui ſoient parmy tous les peuples de la terre, bâtiſſent des autels à l'envie & à la diſcorde; que les Egyptiens, qui ſe vantent d'avoir communiqué leurs lumieres à la Grece, cherchent l'objet de leur culte parmy les herbes qui croiſſent dans leurs jardins; & que les Romains adorent la fievre, & qu'ils encenſent aux Divinités qu'ils ont menées en triomphe.

Ce deſordre eſt general. Toutes les nations qui tiennent quelque rang dans le monde, conçoivent la Divinité diviſée & multipliée en cent vertus ou providences parti-

culieres, corporelle, bornée, produite, foible, miserable, ambitieuse & deshonorée de mille vices; ce qui est sans doute le comble de l'extravagance.

Nous trouvons néanmoins au milieu de cette multitude quelques hommes à qui l'on donne le nom de Philosophes, qui se moquent des grossieres imaginations du vulgaire: & de ces derniers, les uns ne savent ce qu'ils doivent croire, & sont tentés de douter de toutes choses par le peu de certitude qu'ils trouvent dans leurs spéculations; les autres faisant un meilleur usage de leurs lumieres, viennent à reconnoître qu'il n'y a qu'un Dieu qui a fait tout & qui gouverne tout. Encore ceux-cy ne laissent-ils pas de mêler des imaginations monstrueuses à cette idée de l'unité & de la parfaite souveraineté de Dieu, qui est le premier & plus évident de tous les principes: & l'on en voit si peu qui puissent persister dans une connoissance pure & saine de la Divinité, qu'ils ne font point de nombre; car pour le general, il est ensevely dans une superstition déplorable.

Mais lors que nous ne voyons dans le monde qu'ignorance, superstition, mysteres impurs, imbecillité dans les peuples, imposture dans les Pontifes, incertitude dans les Philosophes, des hommes qu'on deïfie après la mort, des bêtes qu'on érige en Divinités, des Divinités dont on fait des bêtes, le crime changé en devoir, & les principes de la Religion naturelle servant à flater l'orgueil, ou à nourrir l'impieté des hom-

hommes; nous trouvons dans un coin de la terre obscur & inconnu un peuple de Sages & de Philosophes, s'il m'est permis de parler ainsi, qui ont de plus beaux sentimens de la Divinité, que Socrate & que Platon, & qui portent l'idée de la vertu beaucoup plus loin que les Stoïciens ne l'ont jamais portée.

Les Juifs se répresentent la Divinité comme un Etre éternel, infiny, un & simple, tout-parfait, tout-puissant, souverainement saint & heureux, indépendant de luy-même, & duquel toutes choses dépendent. Ils luy rendent leurs hommages. Ils luy attribüent tout le bien qu'ils reçoivent. Ils prennent sa loy pour régle de leur conduite. Ils font profession de luy soûmettre leur esprit & leur volonté, & de renoncer à leurs mauvais desirs pour l'amour de luy. Que sera-ce que cela? Est-ce que les Juifs sont plus polis que les autres peuples? Nullement: ils sont beaucoup plus grossiers à tous les autres égards. Est-ce qu'ils sont exempts des passions qui font le penchant ordinaire qu'on a pour la superstition? Mais si cela est, à quoy attribüerons-nous cette merveille, la plus grande qui puisse être conçûe? Dira-t-on que les Juifs étoient descendus d'Abraham, qui acquit la connoissance du vray Dieu par la consideration de la Nature? Les Ismaëlites & les Iduméens se vantent du même avantage. Croira-t-on que c'est par hazard que les Patriarches ont acquis là connoissance du vray Dieu? Ce seroit là un hazard bien judicieux, bien constant & bien

sage.

ſage. D'ailleurs, la difficulté n'eſt pas tant à ſavoir comment les Juifs ont acquis la connoiſſance du vray Dieu, qu'à nous dire comment cette connoiſſance a pû ſe conſerver au milieu d'eux pendant pluſieurs milliers d'années, ſans que le temps qui change tout, les révolutions de leur Etat, l'exemple des nations voiſines, l'autorité de ces peuples auſquels ils obeïſſoient de temps en temps, & les paſſions de leur cœur plus puiſſantes que tous ces principes, & plus capables de changer la Religion en ſuperſtition, ayent pû éteindre la connoiſſance du vray Dieu au milieu d'eux.

Eſt-ce donc que cette nation ſi mépriſée des autres ſeroit la dépoſitaire de cette Révelation que nous cherchons? Elle le prétend ainſi. Mais il faut voir ce qui en eſt. Et pour cela nous devons examiner I. Si cette Révelation qu'elle nous montre a des caracteres de verité & de divinité qui nous perſuadent qu'elle vient de Dieu. II Si, ſuppoſé qu'elle ait Dieu pour ſon principe, nous ne pouvons pas nous aſſûrer, & même ſans autre examen, qu'elle ne peut jamais être une ſource d'erreur & d'illuſion pour nous, & que Dieu qui l'a donnée, eſt intereſſé à la conſerver par ſa providence. III. Si les moyens dont la ſageſſe divine s'eſt ſervie pour nous conſerver cette Révelation ſont d'une telle nature, qu'il ſoit entierement impoſſible qu'elle ait eſté alterée eſſentiellement, ou qu'elle ſe ſoit perdüe. IV. Si l'incredulité ne peut point concevoir ſur ce ſujet des ſoupçons qui meritent d'être conſiderés.

On

On espere que la verité recevra un grand jour de ces quatre especes d'examen dans lesquels nous allons entrer.

CHAPITRE II.

Que la Révelation Judaïque a des caracteres de divinité qui frappent d'abord la veüe.

LA Révelation des Juifs ne peut être humaine, ou divine, sans que les Livres qui la contiennent ayent un caractere divin, ou humain. C'est par cette recherche qu'il faut commencer: & pour le faire avec succès, on remarquera d'abord, qu'on ne peut assigner que cinq especes de docteurs qui ayent enseigné quelque chose aux hommes. Il y a les docteurs de la volupté, s'il m'est permis de parler ainsi, qui se sont fait une étude de flater la luxure & la sensualité des hommes; tels qu'étoient ces Poëtes Grecs & Latins, à qui l'on est redevable de tant de fables & de fictions agréables. Il y a les docteurs de l'orgueil; tels que sont ceux qui entretiennent la vanité des hommes, soit en les répresentant plus grands & plus parfaits qu'ils ne sont, soit en les excitant à sacrifier tout à la gloire, soit en leur enseignant l'usage de certaines vertus, qui ne sont qu'un orgueil tourné & mis en œuvre d'une certaine maniere. Il y a les docteurs de la curiosité, qui sont ces contemplatifs qui s'attachent aux sciences spéculatives, & qui ne connoissent que pour connoître. Il y a des

des docteurs assez necessaires à la societé, qui sont ceux qui ont étudié l'art de gouverner les peuples, & qui l'ont enseigné aux autres: ce sont les docteurs de la Politique. Enfin il y en a, & même parmy les Payens, qui se sont élevés plus haut encore, & qui ont enseigné la pratique de la vertu: ce sont les docteurs de la Morale.

Mais il faut remarquer deux caracteres qui sont essentiels à cette derniere espece de docteurs, lors que ce sont des docteurs purement humains. La premiere est, que si ce n'est pas dans les choses mêmes qu'ils disent que paroissent leurs foiblesses & leurs passions, c'est toûjours dans la maniere dont ils s'expriment. Les Ouvrages de Seneque sont remplis d'un très-grand nombre de beaux préceptes & de maximes de vertu: mais l'on peut s'appercevoir, que cét homme n'a le plus souvent pensé qu'à se faire honneur en écrivant; & quand il n'y auroit que son étude à donner un tour fin & agréable à ses pensées, & cette affectation éternelle de bel esprit, cela suffiroit pour le faire connoître. Platon ayant des idées de la Divinité plus justes & plus saines que le vulgaire, n'ose découvrir ses sentimens, & ne s'en ouvre qu'à ses amis, ausquels il apprend que quand ses Lettres feront mention de plusieurs Dieux, c'est qu'il se moque; mais que lors qu'il parle de Dieu, il parle serieusement. Socrate allant à la mort, ignore s'il va vers le bien, ou vers le mal, tant il est chancellant dans ses opinions. Et à peine peut-on lire une page de l'Auteur le

plus

plus ſage & le plus épuré qui fût jamais, ſans y voir quelques marques de foibleſſe ou d'affectation.

Mais voicy un autre defaut qui eſt ordinaire à ceux qui ont écrit de la Morale avec le plus de ſublimité: c'eſt qu'ils ne tendent qu'à élever le ſage, ou tout-au-plus la vertu.

Comme toutes les Divinités que les Payens connoiſſoient étoient vicieuſes & déréglées, ceux qui ont eu le plus de bon ſens parmy eux ont bien ſenty qu'ils ne pouvoient pas tirer de fort puiſſans motifs de vertu de la conſideration de ces Dieux plus méchans que les hommes.

Ils ont donc eſté contraints d'avoir recours aux attraits & à la beauté de la vertu même; & ne pouvant la faire aimer pour l'amour de ces Divinités vicieuſes dont on leur avoit parlé, ils ont tâché de la faire aimer & reſpecter pour elle-même.

Mais ils ſe ſont groſſierement trompés en cela: puis que la vertu ne ſera qu'un corps mort, ſi on luy ôte le rapport eſſentiel qu'elle a avec la Divinité; & que les hommes qui ſe vantent d'aimer la vertu pour la vertu même, ne font que ſe rendre coupables d'une belle idolâtrie.

C'eſt une extravagance, que de mépriſer les richeſſes pour les mépriſer, ſe priver du plaiſir ſeulement pour s'en priver, ou s'expoſer aux dangers ſeulement pour s'y expoſer. La vertu conſiſte à faire ces efforts ſur ſoy-même, lors qu'on le doit, lors qu'on y eſt obligé: deſorte que Dieu étant le grand principe de tous nos devoirs & de toutes

tes nos obligations, la veritable vertu ne peut bien étre conçüe ſans un rapport avec Dieu.

Il n'eſt pas bien difficile de s'appercevoir, que les Livres qui contiennent la Révelation des Juifs ſont tout-à-fait éloignés d'avoir aucun de ces caracteres. On ne dira point qu'ils nourriſſent la volupté & la luxure des hommes, ni qu'ils flatent leur orgueil, ni qu'ils ſatisfaſſent à la vaine curioſité des Savans, en révelant quelque principe inconnu dans les ſciences; ni qu'ils donnent des régles aux Princes & aux Rois du monde pour regner avec gloire.

Car bien qu'il y ait des loix politiques parmy celles qui ſont contenües dans les Livres de Moïſe, on ſait qu'elles ne ſont que les premieres & plus juſtes déterminations de la loy naturelle, qu'elles ne font qu'un point auprès du corps de leur Révelation, & qu'elles tendent à glorifier par la politique la Divinité, qui étoit le ſouverain Magiſtrat dans la République d'Iſraël: au lieu que les loix humaines tendent à établir le repos & la gloire de l'Etat par la Religion.

Enfin la Révelation des Juifs ne fait point de la vertu un vain phantôme, une Divinité aimable pour elle-même. Elle ne veut point qu'on imite ces ſuperbes Stoïciens, qui au lieu d'aimer la vertu pour l'amour de la Divinité, ne l'aimoient que pour avoir occaſion de ſe préferer aux Dieux par la poſſeſſion de la vertu, en faiſant une haute profeſſion de croire que le ſage étoit au deſſus de Jupiter.

Mais

Mais on s'exprimeroit foiblement, si l'on se contentoit de dire, que les Livres qui contiennent la Révelation des Juifs n'ont pas ce caractere. On ne peut s'empêcher de reconnoître qu'ils ont le caractere opposé. Au lieu de flater la volupté, on l'y détruit, on la coupe dans sa racine, aussi-bien que l'injustice, l'interêt & les autres passions, en défendant de convoiter. Au lieu d'y flater nôtre orgueil, on l'y détruit par l'idée distincte qu'on nous y donne de nôtre misere & de nôtre corruption opposées à la majesté & à la bonté de Dieu, qui sont sans doute de tous les objets les plus capables d humilier les esprits superbes. Au lieu de nourrir la vaine curiosité de ces Savans, qui ne connoissent que pour connoître, nous y apprenons que cette science n'est que vanité & que rongement d'esprit. Au lieu des rafinemens de la Politique, nous y trouvons une aimable simplicité de mœurs qui y est proposée en exemple & recommandée par tout, aussi contraire à l'habileté des hommes du siécle, que la lumiere l'est aux tenebres. Enfin au lieu de nous faire aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, ou par des motifs pris de la gloire qui se trouve à la pratiquer, voicy des docteurs qui montant plus haut, nous font aimer la vertu pour l'amour de Dieu : caractere remarquable qui les distingue de tous les autres docteurs.

En verité, l'on ne peut considerer sans quelque espece d'indignation, que des gens qui ont le goût si fin & si délicat pour connoître le genie de chaque chose, & pour juger

ger du caractere de chaque Auteur particulier, lors qu'il s'agit des Lettres humaines, tombent dans une ignorance & dans une ſtupidité volontaire, lors qu'il s'agit d'appercevoir ces caracteres qui diſtinguent ſenſiblement l'Ecriture des Juifs de tous les Livres humains, & ſur tout cette pieté incomparable, ſi conſtante, ſi ſemblable à elle-même, qui parle toûjours de Dieu, & qui ne parle que de Dieu; qui regarde comme perdu tout ce qui s'éloigne de Dieu, & qui prend tous les motifs de ſes exhortations de Dieu; qui nous enſeigne que tout vient de Dieu, & que nous devons tout rapporter à Dieu, nos corps, nos ames, nos paroles, nos actions, nos biens, nôtre temps, nôtre vie: cette Révelation n'étant qu'un amas d'exemples, de préceptes & d'exhortations, qui tendent tous à nous obliger de glorifier nôtre Dieu, en vivant bien pour l'amour de luy.

On ne voit point d'affectation ni de foibleſſe dans la maniere dont ces Livres ſont écrits, non plus que dans les choſes qu'ils contiennent. Vous ne remarquez point que ces Auteurs ſe piquent de faire paroître de l'eſprit ou de l'érudition: qualité qui ſemble preſque eſſentielle à tous les autres. Ils ne ſe donnent pas de la peine pour plaire à leur Lecteur: & ils paroiſſent infiniment éloignés d'écrire pour la gloire.

Ce caractere eſt conſtant & perpetuel non dans un ſeul Livre de l'Ecriture des Juifs, mais dans tous les Livres qui compoſent le Vieux Teſtament: & lors qu'un Auteur humain

main a de la peine à cacher ſes paſſions, ou à s'empêcher de ſe découvrir dans le plus petit Livre qu'il compoſe, on voit icy une longue ſuite d'Auteurs, qui ayant vécu en de très-differens ſiécles, écrivent non pas un ſeul Livre, mais pluſieurs Livres, où non ſeulement vous ne trouvez aucune trace des foibleſſes & des paſſions humaines, mais où vous voyez regner l'eſprit de la douceur, de la pieté, du deſintereſſement, & d'une aimable & vertueuſe ſimplicité, qui montre bien que le cœur de ces Ecrivains admirables a eſté échauffé d'un autre feu que de celuy des paſſions humaines, & éclairé d'une autre lumiere que de celle qui ſe mêle avec ces paſſions. Ils diſent tout avec autorité, ſans rien craindre, & comme en étant parfaitement aſſûrés. Ils ne paroiſſent animés que du deſſein de glorifier Dieu. Vit-on jamais un plus beau caractere?

Non ſeulement leur maniere de parler & d'écrire n'eſt point comme celle des hommes du ſiécle, affectée, recherchée, pleine de ſubtilité & de rafinement, ou accompagnée de timidité & de doutes, roulant toute ſur le tour, l'expreſſion, l'arrangement des penſées, la diſpoſition adroite & ingenieuſe des choſes: mais ils s'expriment avec une ſimplicité qui eſt proportionnée à la portée de tous les hommes.

Comme c'eſt de Dieu qu'ils parlent, il faut qu'ils diſent des choſes ſublimes & magnifiques: mais comme c'eſt à des hommes & à toute ſorte d'hommes qu'ils parlent, il a eſté neceſſaire que leur langage fût ſimple & naïf.

naïf. Les idées qu'ils nous donnent de Dieu sont si grandes, que tout est bas & rampant auprès de ces divines descriptions; & si l'on en doutoit, on n'auroit qu'à comparer le Livre de Job, les Révelations d'Esaïe, ou les Pseaumes de David, avec tout ce que les esprits les plus élevés du Paganisme ont pensé de la Divinité: mais en même temps il faut avoüer, que jamais Auteurs ne s'expliquerent d'une maniere si simple & si populaire. Certainement, si ces Docteurs étoient comme les autres, ils s'exprimeroient plus noblement, ayant assez d'esprit pour penser des choses si grandes; ou ils penseroient bassement, n'ayant pas assez d'esprit pour s'exprimer d'une maniere plus élevée.

CHAPITRE III.

Où l'on continüe d'examiner les caracteres de divinité qui sont dans la Révelation Judaïque.

NOn seulement on voit un caractere fort extraordinaire & fort surprenant dans l'Ecriture des Juifs, mais on y trouve les doutes de la raison éclaircis, & les mouvemens de la conscience satisfaits: & si la raison & la conscience viennent de Dieu, on aura de la peine à concevoir, que la Révelation des Juifs puisse avoir un autre principe.

L'ame de l'homme se plaint qu'on luy enseigne mille choses peu necessaires. Elle connoît les régles de l'Eloquence, les maximes

mes de la Politique & de la Jurisprudence, les loix de la guerre. Elle n'ignore pas les beaux arts. Elle a penetré dans les secrets des sciences. Et si elle ne connoît pas toutes ces choses à fond, elle en a une connoissance suffisante, & assez proportionnée à son état. Mais elle ignore tout ce qui la regarde. Elle ne sait ni d'où elle vient, ni où elle va, ni qui l'a mise dans ce monde, ni pour quelle fin elle y est, ni quelle est l'origine de ce monde qu'elle habite. Elle trouve en elle-même des contrarietés incompréhensibles, un cœur rebelle à ses loix, une loy qui combat les penchans du cœur. Qui l'éclairera dans ces effroyables obscurités? Tous les Docteurs qu'elle consulte augmentent ses doutes par la maniere douteuse & timide dont ils s'expliquent, par les contradictions dans lesquelles ils tombent, ou par l'extravagance de leur Philosophie. Qu'elle consulte la Révelation des Juifs, elle sera satisfaite.

La raison ne sauroit se persuader qu'il y ait une éternité, ou, comme veulent quelques-uns, un nombre presque infiny de siécles que la societé des hommes subsiste. La nouveauté des arts & des sciences nous montre la fausseté de ces opinions. La Révelation des Juifs vous enseignera la même chose.

La raison a beau étudier le mouvement de la matiere, elle ne conçoit point & ne concevra jamais que le mouvement puisse produire la pensée, ou que la pensée puisse sortir du mouvement. Elle nous conduit à croire, que ce qui pense en nous est different de ce qui est materiel; que ce qui pense n'ayant

aucunes parties, ne sauroit estre dissous; & que n'estant point d'une nature à être dissous, il est immortel ou incorruptible en soy. Lisez la Révelation Judaïque : elle vous enseignera que l'ame & le corps ont une source & une durée fort differente; que l'un a été pris de la terre, au lieu que l'autre est venu de Dieu; & qu'aussi l'un retourne à Dieu qui l'avoit donné, pendant que l'autre se résout en la terre qui est son élement.

Nôtre raison & nôtre conscience nous enseignent que nous sommes méchans & corrompus; que Dieu n'est point l'auteur de cette malice qui viole la loy naturelle. Consultez l'Ecriture des Juifs : elle vous apprendra plus distinctement toutes ces verités.

La nature nous avoit appris qu'il y a un Dieu; que Dieu est juste, bon & sage; qu'il y a une Religion; que la Religion naturelle a Dieu pour son principe; que cette Religion est devenüe inutile, les hommes s'étant corrompus & abandonnés à leurs propres égaremens; & que si Dieu a voulu se conserver quelques adorateurs dans le monde, il a dû se faire connoître une seconde fois, & ajoûter une Révelation à celle de la Nature. Et qu'est-ce que l'Ecriture des Juifs, si ce n'est une excellente confirmation de toutes ces verités?

La raison s'apperçoit de ses propres égaremens, lors qu'elle voit dans le Paganisme l'abus prodigieux qu'elle a fait de ses lumieres. La Révelation Judaïque corrige ces fausses idées, & cela par l'aveu des Socrates & des Platons, qui avoient puisé dans les

Livres

Livres des Juifs ce qu'il y avoit de meilleur & de plus sain dans leur Philosophie, comme les Antiquaires l'ont tant de fois montré.

Il est certain que la nature, j'entens la nature raisonnable, nous porte à nous aimer nous-mêmes, à aimer le prochain, & à aimer Dieu. Celuy qui a un cœur doit sentir toutes ces verités. La corruption avoit mis le déréglement dans l'ame des hommes à ces trois égards. Ils s'aimoient mal, c'est-à-dire, par rapport à de faux biens. Ils aimoient mal le prochain, ne s'unissant avec luy que par interêt, par politique, ou par crainte. Ils n'aimoient point Dieu, puis qu'ils ne le connoissoient point par malice; ou que le connoissant, ils ne vouloient point le glorifier. Considerez la Révelation Judaïque: elle remedie à tous ces desordres. Elle nous apprend à nous aimer comme il faut, puis qu'elle régle les desirs & les prétentions de l'amour propre par la justice & par la temperance. Elle condamne les mauvais principes de l'union que nous avions avec les autres, comme l'injustice, l'interêt, &c. & elle nous oblige à nous attacher à eux par la charité, qui est le lien le plus solide de la societé humaine. Enfin elle nous commande d'aimer Dieu par dessus toutes choses, de tout nôtre cœur, de toutes nos forces & de tout nôtre entendement: & par là elle établit solidement le principe general de nos devoirs, coupe la racine à tous les vices, & produit l'ame de toutes les vertus.

Chaque chose a sa fin & son centre. Le centre où aboutissent toutes les veiies de la

Politique, c'eſt le bien & la proſperité de l'Etat. Le centre où aboutiſſent toutes les paſſions humaines, c'eſt le plaiſir, qui ſe diverſifie en une infinité de manieres. Le centre où aboutiſſoit la Theologie des Payens, étoit de flater l'homme, en luy montrant des Divinités faites comme luy. Mais le centre où aboutiſſent toutes les idées, tous les exemples, tous les préceptes, toutes les hiſtoires, toutes les exhortations contenües dans l'Ecriture des Juifs, c'eſt la veritable pieté & la gloire de Dieu.

Or ce qui montre mieux que c'eſt un caractere inconteſtable de ſa verité, c'eſt qu'il ſe trouve que la fin de l'homme eſt la même que celle de la Religion Judaïque, & la fin de la Religion Judaïque la même que celle de l'homme.

Cét homme ne peut être fait que pour ſatisfaire ſa cupidité dans le monde, ou pour s'acquiter de ſes devoirs. Il n'eſt point deſtiné à ſatisfaire ſa cupidité, puis que celle-cy s'attache à deux objets generaux, qui ne répondent ni l'un ni l'autre à ſa deſtination. Ces deux objets ſont le plaiſir & la gloire. Le premier eſt double. Il y a le plaiſir des ſens, & le plaiſir de l'eſprit. Bien loin que l'homme ait été fait pour goûter le plaiſir des ſens, on peut dire que le plaiſir des ſens ſe rapporte luy-même à la conſervation de l'homme: étant évident que Dieu n'a attaché le plaiſir au manger & au boire, qu'afin que nous reiterions l'uſage des alimens qui nous nourriſſent; & que l'autre eſpece de plaiſir ſenſuel ſe rapporte à la propagation du genre-humain.

main. Pour le plaisir de l'esprit, c'est une espece d'encouragement; la satisfaction qu'une bonne action nous inspire nous animant à pratiquer constamment la même vertu, comme chacun le conçoit sans peine.

L'amour naturel de l'estime a été mis dans nôtre cœur, pour nous empêcher de nous associer avec les bêtes, & pour nous porter aux actions loüables: & personne ne dira qu'il enferme la derniere fin de l'homme; la nature elle-même, qui nous apprend à cacher le desir que nous avons d'être estimés, nous faisant assez connoître que nous sommes destinés à autre chose.

Cependant le plaisir & la gloire sont les deux biens generaux qui sont l'esprit & le sel de tous les autres par rapport au cœur des hommes, ou plûtôt qui sont ce que nous appellons dans l'idée confuse, *le monde*: étant certain que les objets de la terre ne paroissent sous la forme de biens, qu'autant qu'ils sont agréables ou glorieux, ou qu'ils sont le fondement de la gloire & du plaisir, tels que sont la vie & la santé.

D'où il est aisé de conclurre, que le monde qui fait le but de la cupidité, ne fait pas celuy de l'homme; ou, si vous voulez, que la cupidité n'est qu'un déréglement de nôtre ame, qui met la fin où il falloit mettre le moyen, & le moyen où il falloit mettre la fin.

Les hommes se ravalent avec trop d'indignité, lors qu'ils ne voyent point que le monde est pour eux, sans qu'ils soient eux-mêmes pour le monde; & qu'ils ne doivent

point faire leur centre & leur derniere fin de ce qui tend uniquement à les réveiller, ou à les conſerver, tels que ſont le plaiſir & la gloire.

Cependant ce deſordre étoit devenu general. Les Stoïciens eux-mêmes, qui faiſoient profeſſion de s'élever au deſſus des autres par la ſublimité de leur Morale, alloient d'autant plus finement à l'eſtime & à la conſideration, que c'eſtoit par le mépris même de l'eſtime & de la conſideration qu'ils y alloient. Que ſi l'on conſidere le deſintereſſement d'un Caton, qui ſacrifioit tous ſes plaiſirs au bien de ſa patrie, juſqu'à laiſſer croître ſa barbe, marcher toûjours pieds nuds, manger debout, & ne vouloir point coucher dans un lit, auſſi-tôt qu'il vit la République troublée par les guerres de Ceſar & de Pompée: on trouvera d'abord quelque choſe de beau & d'heroïque dans cét exemple. Mais conſiderez à qui c'eſt que cét homme donnoit ſes ſoins & ſes inquietudes, & vous verrez que c'eſt à un corps d'injuſtes & de tyrans, qui tendoient à s'élever ſur les ruïnes des autres nations. Qu'importe donc de tendre ſoy-même au plaiſir & à la gloire comme à ſa derniere fin, ou de donner tous ſes ſoins à un corps de perſonnes qui ne tendent à autre choſe?

Plutarc. in Vita Caton.

Il eſt donc vray que les hommes s'étoient fait une derniere fin qui n'étoit point leur derniere fin. Jamais Livre ne les avoit deſabuſés veritablement à cét égard. Jamais Docteur n'avoit entrepris de corriger ce deſordre. Jamais les hommes n'avoient bien

conçû

conçû qu'il fallût aller plus avant. Ils croyoient qu'il falloit tout donner à leur interêt. Ceux qui s'élevoient un peu davantage, faisoient profession de rapporter tout au bien de l'Etat: l'amour de la patrie étoit le grand principe qu'ils affectoient de suivre, encore qu'il ne fût ordinairement qu'un chemin plus sûr & plus couvert, que l'amour propre prenoit pour aller à la consideration, à la gloire & aux dignités. Quelques-uns ayant voulu s'élever jusqu'à aimer la vertu pour elle-même, en ont fait l'idole de leur orgueil.

L'Ecriture des Juifs seule entre toutes les Ecritures qui eussent jamais paru, s'élevant en effet au dessus des passions, nous enseigne que tout doit se rapporter à la gloire de Dieu; que la Politique doit être soûmise à la Religion, & non la Religion à la Politique; que la vertu se rapporte à la Divinité, & non la Divinité à la vertu; que la fin de chaque homme est celle de la societé, & la fin de la societé celle de chaque homme, qui consiste à glorifier son Auteur.

Qu'on philosophe tant qu'on voudra sur la derniere fin des hommes, on sera contraint d'entrer dans l'un ou dans l'autre de ces deux sentimens: qu'on les a formés sans dessein, qu'ils n'ont point de destination; ce qui détruit la sagesse du Créateur, & anéantit par consequent la verité de son existence fondée sur l'idée de sa sagesse: ou que l'homme, sa vie, sa santé, les alimens qui entretiennent sa santé & sa vie, le plaisir qui est attaché à ces alimens, l'amour de

soy-même, le desir de l'estime, tout ce qui nous excite à la vertu, avec la vertu elle-même, se rapportent à la gloire de celuy qui est le principe de tous nos devoirs comme l'Auteur de nôtre être, & que nous ne devons cesser de glorifier, parce qu'il ne cesse de nous faire du bien.

On n'a qu'à se souvenir icy de tout ce qui a été dit sur le sujet de la Religion naturelle: & l'on ne pourra se dispenser de regarder la Révelation des Juifs comme son rétablissement, comme l'on est forcé de demeurer d'accord que le Paganisme en est la corruption.

Cependant, comme il n'est pas possible que Dieu se révele, sans qu'il frappe l'esprit des hommes par des merveilles qui caracterisent sa Révelation: ces premieres marques de divinité que nous avons marquées, sont soûtenües par des miracles & des propheties, qui étant des ouvrages surnaturels, servent à nous faire connoître que celuy qui se manifeste est le Maître de la Nature. Les miracles sont des faits contestés, & il n'est pas temps encore de les mettre en veüe: mais les propheties sont des preuves sensibles & parlantes qui ne sauroient nous tromper, puis que leur évidence dépend de leur accompliſſement, & d'un accompliſſement qui doit nous estre connu.

CHA-

CHAPITRE IV.

Où l'on continüe d'examiner les caracteres de divinité qui ſont dans la Révelation Judaïque, par la conſideration des propheties.

TOute l'Ecriture des Juifs n'eſt, pour ainſi dire, qu'un tiſſu de propheties. Noé maudiſſant Cham pere de Canaan, prédit ce qui arrivera aux deſcendans de ce dernier. Jacob mourant prévoit la maniere dont ſes enfans ſeront partagés dans la terre de Canaan, & quelle ſera la condition de chaque Tribu. Moïſe annonce l'idolâtrie & la ſuperſtition à laquelle le peuple d'Iſraël devoit s'abandonner après ſa mort. Eſaïe prédit la veniie & la proſperité de Cyrus, cent ans avant la naiſſance de celuy-cy. Il y a divers Prophetes qui marquent la prochaine arrivée des Babyloniens, & la ſervitude du peuple de Dieu. Jeremie prédit qu'elle ne durera que 70. années. Daniel marque la derniere & effroyable ruïne de Jeruſalem par les armées Romaines, & divers autres évenemens qui ne ſont guéres moins remarquables. Et tous les Prophetes ſans exception depuis Moïſe juſqu'à Malachie annoncent la vocation des Payens, & prédiſent cét évenement accompagné de circonſtances tout-à-fait remarquables.

Nous nous engagerions dans une longueur infinie, ſi nous voulions maintenant examiner tous ces oracles à part. Il ſuffit de choi-

ſir deux ou trois propheties bien circonſtantiées, qui nous feront juger du caractere des autres, ſi nous les examinons avec ſoin. Daniel nous les fournira telles que nous les ſouhaitons.

Le ſonge de Nebukadnetſar eſt aſſez connu, & peu de gens ignorent l'interpretation que Daniel luy en donna. *Toy Roy*, dit-il, *ès le Roy des Rois, d'autant que le Dieu des cieux t'a donné Royaume, puiſſance, force & gloire. Et après toy s'élevera un autre Royaume moindre que le tien: puis un autre Royaume d'airain qui dominera ſur toute la terre. Et le quatriéme Royaume ſera comme du fer, parce que le fer briſe toutes choſes & en vient à bout: & comme le fer briſe toutes choſes, ainſi ce Royaume briſera tout. Quant à ce que tu as vû les pieds & les artueils être en partie de terre à potier, en partie de fer: c'eſt que le Royaume ſera diviſé, & il y aura en luy de la force du fer, parce que tu as vû le fer mêlé avec la terre à potier. Et ce que les artueils des pieds étoient en partie de fer, & en partie de terre: c'eſt que ce Royaume ſera en partie fort, & en partie freſle. Mais ce que tu as vû le fer mêlé avec la terre à potier, c'eſt qu'ils ſe mêleront par ſemence humaine: mais ils ne ſe joindront point l'un avec l'autre, comme le fer ne ſe peut mêler avec la terre. Et au temps de ces Rois, le Dieu des cieux ſuſcitera un Royaume lequel ne ſera jamais diſſipé: mais il briſera & conſumera tous ces Royaumes-là, & il ſera établi éternellement. Et d'autant que tu as vû qu'une pierre*

pierre de la montagne a eſté coupée ſans main, le grand Dieu a fait connoître au Roy ce qui arrivera cy-après: & le ſonge eſt veritable, & ſon interpretation certaine.

Il n'eſt pas bien difficile de s'appercevoir, que cét oracle nous met devant les yeux les quatre grandes Monarchies qui ont affligé le peuple de Dieu depuis le Déluge juſqu'à Jeſus-Chriſt, à la venüe duquel elles ont pris fin; qui ſont l'Empire des Aſſyriens, celuy des Medes, celuy des Perſes, & celuy des Grecs: que le fer répreſentant la quatriéme Monarchie, nous répreſente la force prodigieuſe de l'Empire des Grecs, lequel preſqu'en un inſtant briſa toutes les autres puiſſances: que le mélange du fer & de la terre répreſentant la diviſion de cét Empire, nous fait aſſez connoître ce qui arriva, lors qu'après la mort d'Alexandre les Grands ayant partagé ſes conquêtes, il ſe forma diverſes Dominations moins puiſſantes que la premiere: & que les divers mariages par leſquels les Rois d'Egypte s'unirent avec ceux de Syrie, ſans pourtant que cette union fût jamais ni ſolide, ni durable, répondent aſſez bien à la terre de la ſtatüe, qui ne peut s'unir avec le fer: & nous verrons dans la ſuite, que la pierre qui fut coupée ſans main d'une montagne, & qui briſa la ſtatüe, enferme ſous une image myſterieuſe une prophetie qui a eu ſon accompliſſement.

Nous pouvons joindre au ſonge de Nebukadnetſar une viſion qu'eut Daniel luy-même, & qu'il décrit en ces termes. *J'é-*

levay mes yeux, & regarday, & voicy un bélier se tenoit auprès du fleuve, & il avoit deux cornes; & les deux cornes étoient hautes, dont l'une étoit plus haute que l'autre, & la plus haute s'avançoit en derriere. Je vis ce bélier heurtant de ses cornes contre l'Occident, & contre le Septentrion, & contre le Midy: & aucune bête ne pouvoit subsister devant luy, & il n'y avoit personne qui luy pût rien ôter, & il faisoit selon sa volonté, & il se faisoit grand. Et comme j'y prenois garde, voicy un bouc d'entre les chevres venoit d'Occident sur le dessus de toute la terre, & ne touchoit point à la terre. Et ce bouc avoit une corne qui paroissoit entre ses yeux: & il vint jusqu'au bélier qui avoit deux cornes, lequel j'avois vû qui se tenoit auprès du fleuve, & il courut contre luy en la fureur de sa force. Je le vis s'approcher du bélier, & il s'enfelonna contre luy, & il heurta le bélier, & brisa ses deux cornes; & il n'y avoit aucune force au bélier pour tenir bon contre luy: & quand il l'eut jetté par terre, il le foula; & nul ne pouvoit délivrer le bélier de sa puissance. Alors le bouc d'entre les chevres devint fort grand: & si-tôt qu'il fut devenu puissant, sa grande corne fut rompüe, & au lieu de celle-là il en crût quatre apparentes vers les quatre vents des cieux; & de l'une d'elles sortit une autre petite corne qui s'agrandit contre le Midy, & contre l'Orient, & contre le païs de Noblesse; & elle s'agrandit jusqu'à l'armée des cieux & des étoiles, & les foula. Et un certain temps luy fut donné

contre

contre le ſacrifice continuel par infidelité, & il jetta la verité par terre, & il fit des exploits, & proſpera. C'eſt là la viſion, & voicy l'interpretation qui luy en fut donnée.

Le bélier que tu as vû ayant deux cornes, ce ſont les Rois des Medes & des Perſes: & ce bouc velu, c'eſt le Roy de Javan: & la grande corne qui eſt entre ſes yeux, eſt le premier Roy: & ce qu'elle s'eſt rompüe, & que quatre cornes ſont ſurvenües au lieu de celle-là, ce ſont quatre Royaumes leſquels s'établiront d'une nation, mais non pas ſelon la force de l'autre: & en la fin de leur regne, quand le nombre des déloyaux ſera accomply, il s'élevera un Roy felon de face, & entendu en ſubtilités, & ſa force ſera renforcée, non pas néanmoins par ſa force, & il détruira à merveilles, & il proſperera, & il fera de grands exploits, & il détruira les puiſſances & le peuple des Saints. Et même comme il l'aura entendu, & qu'il aura fait avancer la tromperie en ſa main, il ſe magnifiera en ſon cœur, & il en gâtera pluſieurs par proſperité. Il réſiſtera contre le Seigneur des Seigneurs: mais il ſera briſé ſans main. Il ne ſe peut rien de plus circonſtantié que cette prophetie, & il ne ſe peut rien auſſi de plus exactement accomply.

Car il eſt vray qu'après la Monarchie des Aſſyriens s'éleva celle des Medes & des Perſes, qui tantôt ſont conſiderés comme formant deux divers Empires, & tantôt comme n'en faiſant qu'un ſeul, dont ces deux peuples étoient comme les deux cornes.

L'une étoit plus haute que l'autre, parce que les Perſes furent plus puiſſans que les Medes. *La plus haute corne s'avançoit en arriere*, parce que l'Empire des Perſes s'étendit vers l'Orient & vers les lieux oppoſés à celuy où étoit Daniel, lors qu'il eût cette viſion. *Ce bélier heurtoit de ſes cornes contre l'Occident, le Septentrion & le Midy.* C'eſt-à-dire, que les Perſes avoient des guerres continuelles avec les Grecs qui étoient du coſté d'Occident, avec les Scythes qui habitoient vers le Septentrion, & avec les Egyptiens qui occupoient le Midy: ce qui ne peut être ignoré par tous ceux qui ont quelque connoiſſance de l'Hiſtoire. *Aucune bête ne pouvoit ſubſiſter devant le bélier.* C'eſt qu'il n'y avoit point de peuple qui pût réſiſter à la puiſſance des Perſes. *Ce bélier faiſoit ſa volonté, & ſe faiſoit grand.* Cela veut dire, que l'Empire des Perſes s'augmentoit chaque jour, lors que les Macedoniens arrêterent le cours de ſes proſperités. La Monarchie des Macedoniens nous eſt répreſentée dans cette prophetie, *comme un bouc venant d'Occident*, parce que la Grece étoit à l'Occident de la Perſe où allerent les Macedoniens. *Il paroiſſoit ſur le deſſus de toute la terre.* C'eſt que les Macedoniens s'avançant pour combatre Darius, ſe rendoient les maîtres de toutes les provinces qui étoient à leur droite & à leur gauche. Il eſt dit que *ce bouc ne touchoit point à la terre.* Cela marque la rapidité de ſes conqueſtes. *Il avoit une corne qui paroiſſoit entre ſes yeux, & cette corne étoit le premier Roy de cette*

cette grande Monarchie, suivant l'explication qui en fut donnée à Daniel. Chacun conçoit sans peine, que ce ne peut estre là qu'Alexandre le Grand. *Le bouc courut contre le bélier, & brisa ses deux cornes.* Cela signifie les batailles que les Macedoniens gagnerent en si peu de temps contre les Perses, dont ils renverserent l'Empire. *Et nul ne pouvoit délivrer le bélier de sa puissance.* Cela nous marque les efforts inutiles qu'on fit pour résister aux armes des Macedoniens. *Alors le bouc d'entre les chevres devint fort grand.* L'Empire des Macedoniens s'accrut extrémement, lors qu'après la mort de Darius ils eurent vaincu Porus & subjugué les Indiens. *Mais si-tôt qu'il fut devenu grand, sa grande corne fut rompüe.* L'armée des Macedoniens ne fut pas plûtôt de retour de l'expedition des Indes, qu'Alexandre le Grand mourut. *De cette corne il en crut quatre apparentes vers les quatre vents des cieux.* Les successeurs d'Alexandre ayant fait entre eux le partage de ses conquêtes, qu'ils usurperent d'abord sous le titre de Gouvernemens, ils se diviserent, & par leur division ils établirent quatre Monarchies principales, qui furent celle d'Egypte vers le Midy sous les Ptolomées; celle de la Thrace, du Pont, de la Cappadoce & de l'Asie Mineure sous Lysimacus & ses successeurs vers le Nort; celle de Syrie à l'Orient sous les Seleucides; & enfin celle de Macedoine sous des Rois de diverses familles vers l'Occident. Il y eut à-la-verité d'autres petits Etats qui se formerent de l'Empire d'Alexandre:

die: mais il n'y eut que ces quatre Royaumes qui fussent bien considerables; ce qui répond à cette expression, *Il en crut quatre apparentes; & de l'une d'elles sortit une autre petite corne qui s'agrandit contre Midy, & contre Orient, & contre le païs de Noblesse.* Antiochus surnommé l'Illustre, sorty des Rois de Syrie ou des Seleucides, qui tenoient un de ces quatre Royaumes, s'agrandit par les guerres qu'il eut avec les Egyptiens qui étoient vers le Midy, avec les Parthes qui étoient à l'Orient de la Syrie, & avec la Judée, qui est appellée dans l'Ecriture le païs de Noblesse, Jerem. 3. Ezech. 20. *Il s'agrandit jusqu'à l'armée des cieux, & jetta bas quelques-uns de l'armée & des étoiles, & les foula: & certain temps luy fut donné contre le sacrifice continuel par infidélité, & jetta la verité par terre, & fit des exploits, & prospera.* Il ne faut que lire l'Histoire des Macchabées, pour voir que tout cela s'accomplit fort exactement en la personne d'Antiochus l'Illustre: ou, si l'on veut, il ne faut que considerer l'interpretation qui en est donnée à Daniel, & qui paroît plûtôt historique que prophetique. Le temps du regne d'Antiochus y est décrit en ces termes: *Et à la fin de leur regne, quand le nombre des déloyaux sera accomply, s'élevera un Roy*, &c. Car il est vray que la Monarchie des Seleucides fut bientôt après détruite par les Romains. Son naturel est décrit dans cette prophetie, tel qu'il nous est répresenté par Tite-Live, Polybe, &c. *Il sera furieux de visage, & entendu en sub-*

ſubtilités. Il eſt prédit qu'il fera la guerre aux Juifs, & qu'il les opprimera, lors que l'oracle ajoûte, *Il détruira les puiſſances & le peuple des Saints.* Ses ſuccès & ſes avantages acquis par la ruſe & par la fraude nous y ſont encore répreſentés. *Et même*, eſt-il dit, *comme il l'aura entendu, & qu'il aura fait avancer la tromperie en ſa main, il ſe magnifiera en ſon cœur, & il en gâtera pluſieurs par proſperité.* Sa mort enfin & le genre de ſa mort rapportés dans le Livre des Macchabées, s'y trouvent aſſez bien marqués dans ces dernieres paroles: *Il réſiſtera contre le Seigneur des Seigneurs: mais il ſera briſé ſans main.*

Celuy qui ne ſera pas ſatisfait de toutes ces propheties, n'a qu'à lire celle qui eſt contenüe au Chap. 9. du Livre de Daniel. Sa longueur nous empêche de la rapporter. Là il trouvera la naiſſance de la Monarchie des Grecs, ſa décadence par la mort d'Alexandre, la naiſſance des quatre grandes Monarchies qui ſe formerent du débris de celle-là, les guerres qui furent enſuite entre les Ptolomées & les Seleucides, leurs tréves, leurs accords, leurs mariages, leurs progrès, leurs défaites, leurs alliances, les efforts d'Antiochus contre le Peuple Saint, & enfin la ruïne des ſucceſſeurs d'Alexandre, & la fin des Empires qui avoient affligé le peuple de Dieu. On n'a qu'à comparer cette prophetie de Daniel avec Tite-Live, Juſtin, Polybe, &c. & l'on doutera ſi le Prophete ne merite pas, auſſi-bien qu'eux, la qualité d'Hiſtorien.

Il n'eſt point neceſſaire qu'on s'arrête icy à des minuties de critique : nous raiſonnons par le gros de la prophetie, qu'on ne peut douter qui ne ſoit claire & exactement accomplie. C'eſt aux incredules à dire ce qu'ils en penſent.

Porphyre parlera pour tous. Il ſoûtient que le Livre de Daniel eſt ſuppoſé, & que les propheties qui y ſont contenües ont eſté compoſées après l'évenement. Il les a trouvées ſi claires, qu'il n'a pas crû qu'elles pûſſent luy laiſſer d'autre défaite que celle là, qui ſe détruit d'elle-même, & qui ne ſeroit pas digne qu'on s'y arrêtât, ſi l'on voyoit que les incredules euſſent quelque choſe de meilleur à dire.

Car qui ne voit que ce n'eſt là qu'un ſoupçon, qui vient uniquement de l'envie qu'on a que ce ne ſoient pas là de veritables propheties? A-t-on jamais douté parmy les Juifs de l'autorité du Livre de Daniel? S'eſt-on jamais plaint de cette ſuppoſition? Et comment Joſephe rapporte-t-il que le Souverain Sacrificateur des Juifs fit voir à Alexandre le Grand les propheties de Daniel qui luy promettoient l'Empire? Ou comment ce Monarque traita-t-il les Juifs avec tant d'humanité à cette conſideration, ſi ces propheties ne ſont point de cette date-là. Le moyen que toutes les differentes Sectes qui partagerent les Juifs depuis le ſiécle d'Alexandre le Grand, euſſent conſenty à la ſuppoſition de ce Livre!

Mais qui ne voit, que ſuppoſé, ou non, ce Livre eſt inconteſtablement prophetique;

que; puis que ces deux verités ſont infiniment évidentes: la premiere, que le Livre de Daniel ſubſiſtoit avant la venüe de Jeſus-Chriſt: la ſeconde, que les plus remarquables propheties de Daniel ont eu leur accompliſſement ou vers ce temps-là, ou quelque temps après; & que la derniere deſolation de Jeruſalem, par exemple, produite par les aigles abominables, ou par les aigles Romaines, & citée par Jeſus-Chriſt, ne ſauroit avoir eſté ajoûtée après l'évenement, comme cela ſera prouvé avec plus d'étenduë dans la ſuite?

Que les incredules s'agitent tant qu'ils voudront, qu'ils inventent tout ce qui leur plaira; ils ſeront obligés de penſer que ces propheties qu'on leur fait voir en ſi grand nombre dans l'Ecriture des Juifs, ont eſté ajoûtées après l'évenement, ou qu'elles ſont un effet du hazard, ou qu'elles partent d'un autre eſprit que de l'Eſprit de Dieu: & cependant il faut qu'ils renoncent à toutes les lumieres du ſens commun, s'ils veulent conſerver aucun de ces trois ſoupçons.

Il leur ſera impoſſible ſans doute, pour peu qu'ils ſe piquent d'eſtre raiſonnables, de penſer que des propheties auſſi ſuivies, en ſi grand nombre, ſi circonſtantiées, ſi extraordinaires, & ſi exactement accomplies, ſoient la production du hazard. Ils ſeront contraints de reconnoître qu'elles ſont plus anciennes que l'évenement; & la ſeule prophetie de la vocation des Payens, répetée dans preſque toutes les pages de cette Ecriture, leur arrachera cét aveu malgré

malgré qu'ils en ayent: & on leur fera voir, que ſi ces propheties ont un principe ſurnaturel, elles ne viennent ni de l'Eſprit malin, ni d'aucune autre ſource que de l'Eſprit de Dieu, lors qu'on unira ces propheties avec les autres caractères de divinité que l'on trouve dans cette Révelation, avec cette ſublimité dans la doctrine, cette ſimplicité de ſtile, cette candeur des mœurs, cette bonne foy ſi ſenſible, ce deſintereſſement dans la fin, cette ſainteté dans la Morale, cette proportion avec la Religion naturelle, cét eſprit de pieté, ce ſel de vertu qui l'aſſaiſonne par tout, & ce je-ne-ſay-quoy divin qu'on ne peut dire, & qu'une bonne ame ſent mieux qu'elle ne l'exprime. En verité, il faudroit un monſtrueux renverſement d'eſprit, pour attribüer une telle Révelation à l'Eſprit des tenebres. Mais ſi ce n'eſt pas cela qu'ils diſent, que diront-ils donc?

CHAPITRE V.

Que ſuppoſé que nous trouvions des caracteres de divinité dans la Révelation Judaïque, nous pouvons de cela même nous aſſûrer qu'elle n'a pas été eſſentiellement corrompüe.

LA Révelation des Juifs étant divine, nous devons d'abord nous aſſûrer que la providence veille à ce que les hommes ne la changent & ne la corrompent par leur malice;

lice ; puis que Dieu eſt engagé par ſa propre bonté & par ſa propre ſageſſe à la conſervation de ſes ouvrages.

Il y auroit de l'extravagance & de l'impieté à avoir moins de confiance en Dieu dans la Religion que dans la Nature. Comme donc nous ne craignons point que la bonté de Dieu ſe démente, en permettant que les moiſſons qui germent cette année ne produiſent que du poiſon, encore qu'il ne falût pour cela qu'une configuration de parties differente de l'ordinaire : nous ne craindrons pas auſſi que ſa ſageſſe permette jamais qu'une Révelation deſtinée à nous procurer la vie, ſerve à nous donner la mort.

Ceux qui n'ont ni aſſez de lumiere, ni aſſez de loiſir pour examiner dans le détail quels ſont les moyens que la ſageſſe divine a employés pour nous conſerver cette Révelation pure & incorruptible, doivent ſe conſoler, & ſe raſſûrer entierement par cette conſideration.

Il eſt certain même, que c'eſt là une diſpoſition fondamentale, ſans laquelle nous ne ſommes capables ni de foy, ni de Religion. Ce ne ſeroit jamais fait, ſi pour croire il faloit entrer dans toutes ces longues diſcuſſions que demande la curioſité des hommes, ou la défiance des incredules. Il ſuffit premierement, d'appercevoir des caracteres de divinité dans l'Ecriture ; ce qui arrivera infailliblement par la ſeule lecture de ce Livre admirable, à moins qu'on ne s'aveugle ſoy-même par l'effort de ſes paſſions : &

en ſecond lieu, de s'aſſûrer que Dieu eſt trop bon, pour vouloir nous tromper par la fauſſeté des choſes qu'il nous réveleroit; & trop ſage, pour permettre que la Révelation ſouffre quelque changement eſſentiel.

Car comme c'eſt manquer de reſpect envers Dieu, que de douter de la verité de ce qu'il dit, encore que nôtre raiſon ne le comprenne pas tout-a-fait : c'eſt l'offenſer auſſi, que de ſe défier de la pureté de ſa Révelation, encore que nous ne ſachions pas toutes les voyes que ſa ſageſſe a employées pour nous la conſerver entiere ; la confiance en ſa ſageſſe & en ſa bonté n'eſtant pas moins legitime, que celle que nous avons en ſa verité, & faiſant une partie conſiderable du ſacrifice que la foy luy preſente.

Il eſt donc vray que lors qu'on a reconnu l'Ecriture des Juifs pour divine, on ne ſauroit plus trouver de retranchement pour perſeverer dans ſes doutes. Qu'on feigne tant qu'on voudra qu'elle a eſté rétablie par Eſdras : cela ne fait rien. Car quand elle l'auroit été, il faudroit qu'elle l'eût eſté par l'ordre de Dieu & par l'inſpiration du Saint Eſprit. Un ſimple homme n'a point mis dans l'Ecriture des Juifs tous ces caracteres de divinité que j'y apperçois. Eſdras éclairé des ſeules lumieres de la nature n'a pû prédire ſi exactement, une infinité de choſes qui ſont arrivées après luy. On verra dans la ſuite le peu de fondement qu'il y a dans cette fiction.

Cependant, telle eſt la merveille de la ſageſſe divine, que ce qui avoit donné lieu aux

aux doutes des incredules, sert à les dissiper; & que sans aller plus loin, leurs difficultés servent à rassûrer nôtre foy.

La diversité du stile objectée par quelques-uns, nous fait voir que ces Livres admirables n'ont pas esté écrits par un seul homme, & que ce n'est point Esdras qui en est l'Auteur. Les petites varietés de Chronologie, ou plûtôt ces apparences de varieté que nous laissons aux Interprêtes à concilier, nous rassûrent du moins contre le soupçon que nous pourrions avoir que ces Ecrivains se soient copiés les uns les autres. Les répetitions y sont d'un usage merveilleux: étant absolument necessaire que les vérités essentielles & importantes soient répétées, afin qu'on n'en puisse prétexter l'ignorance, ni corrompre la verité. La simplicité du stile répond au dessein que la sagesse divine a eu, de rendre cette Révelation proportionnée à la portée de tout le monde. Les transpositions, les parentheses, & tout ce qui semble dans l'Ecriture contraire aux loix de la politesse, nous marquent un caractere élevé au dessus de l'affectation & des vains ornemens d'une éloquence qui est toûjours suspecte d'interêt, ou de vanité. Les diverses leçons, les termes synonymes, la varieté des ponctuations réveillent & attachent l'esprit des hommes, lequel sans ces petites difficultés considereroit avec autant de sens froid & d'indifference les merveilles de la seconde Révelation ausquelles il seroit trop accoûtumé, que nous considerons celles de la premiere.

Ou-

Outre que ces sortes d'accidens ne peuvent s'éviter, à moins que d'un miracle constant & perpetuel, qui n'est point dans l'ordre de la providence, & n'y sauroit être, parce qu'il cesseroit d'estre un miracle, s'il subsistoit toûjours. D'ailleurs, comme il a falu qu'il y eût des difficultés dans les mysteres pour exercer nôtre esprit, & pour le soûmettre: il a esté necessaire aussi que la Révelation des Juifs parût sujette aux accidens qui arrivent aux autres Livres, pour exercer la foy encore à cét égard, & donner lieu à la confiance que nous devons avoir en la sagesse divine.

Les incredules, qui aiment à vetiller là-dessus, feroient bien mieux de considerer, si ces difficultés mêmes n'entrent point dans le plan de la Religion, & ne font point partie du conseil de Dieu. Car pour nous, nous les regardons comme des ombres necessaires à la beauté du tableau, & nous n'avons pas de peine à leur trouver des usages qui en découvrent la raison & la necessité.

Nous pourrions nous arrêter icy. Il suffiroit d'avoir remarqué des caracteres de divinité dans la Révelation Judaïque; & tout-au-plus on ne pourroit exiger de nous avec justice, que d'insister un peu plus long-temps sur l'examen de ces marques que nous avons dêjà touchées, & de mettre en veüe celles qui nous restent à découvrir. Mais il faut porter plus loin la complaisance que nous voulons bien avoir pour les incredules, & quoy que nous n'y soyons pas obligés, leur faire voir que les moyens dont la pro-

providence divine s'eſt ſervie pour conſerver ſa Révelation, ne pouvoient eſtre plus propres ni plus efficaces; & que la merveille de la ſageſſe de Dieu éclate ſur tout, en ce que ſans miracle elle a rendu la corruption de l'Ecriture des Juifs entierement impoſſible.

CHAPITRE VI.

Où l'on examine les voyes dont la ſageſſe de Dieu s'eſt ſervie pour conſerver la Révelation des Juifs pure & invariable.

ON comprendra diſtinctement, que la providence divine a pourvû par des moyens admirables à la conſervation des Livres dont il s'agit, ſi l'on fait toutes ces réflexions. I. Que ceux entre les mains deſquels nous les trouvons ſont des Juifs, nation de tout temps ſi zelée à conſerver ce qu'elle regarde comme la Révelation qui luy a été donnée de Dieu, qu'elle s'expoſe volontiers au feu, pluſtôt que de rien perdre de cét attachement. II. Que les cœurs des Juifs ont toûjours été attachés à ces Livres, comme à une Ecriture qui enferme leurs droits & leurs privileges, qui contient les titres qu'ils avoient pour poſſeder la terre de Canaan, & qui fonde tous les avantages qu'ils prétendent avoir ſur les autres nations. III. Que Dieu avoit établi des Levites pour être les gardiens de ces Livres. IV. Que le peuple de ſon côté devoit les lire, s'en entretenir inceſſamment, & en entendre ſolem-

nellement la lecture de sept en sept ans : ce qui détruit le soupçon qu'on pourroit avoir, que les Levites luy pûssent imposer à cét égard. V. Que Moïse avoit engagé toutes les personnes qui recevroient ces Livres, à ne souffrir pas qu'on les changeât, en disant expressément, *Tu n'ajoûteras à cette Loy, & n'en diminuëras.* VI. Que Dieu n'avoit pas seulement établi des gens pour garder les Livres Sacrés, mais qu'il choisit même un lieu assûré pour cela : la Loy ayant été mise premierement dans le Tabernacle par le commandement de Dieu, & ensuite dans le Temple que Salomon bâtit. VII. Que la providence a permis qu'il y eût toûjours des divisions parmy les Juifs, division entre les Princes, division entre les Tribus, division entre des Sectes differentes ; ou qu'ils fussent soûmis à des nations étrangeres qui les maltraitoient : ce qui ne leur auroit jamais laissé la liberté ni les moyens de changer l'Ecriture, quand même ils en auroient eu l'intention. VIII. Que les captivités des Israëlites n'ont pas été assez longues, ni même assez universelles, pour avoir fait oublier aux Juifs les choses qui étoient contenües dans leur Loy. IX. Que ces choses mêmes étant écrites en quelque sorte dans des monumens exterieurs & sensibles, puis que les ceremonies qui se pratiquoient communément parmy les Juifs, étoient destinées à leur mettre devant les yeux la plus-part des choses qui étoient contenües dans leur Ecriture ; on ne peut supposer que la substance de cette Ecriture ait pû se perdre.

X.

X. Que l'Ecriture des Juifs eſt d'une telle nature, que ſi elle a été corrompüe dans l'eſſentiel, c'eſt-à-dire, dans les propheties, & dans les faits miraculeux qu'elle rapporte, il faut qu'elle ait été entierement ſuppoſée: parce que n'étant qu'un tiſſu de propheties & de faits miraculeux, il faut qu'elle ne ſoit toute entiere qu'une invention, ſi les propheties & les faits miraculeux qu'elle rapporte ſont des fictions; & que d'ailleurs il y a de l'extravagance à dire que toute l'Ecriture des Juifs ſoit ſuppoſée, comme cela paroîtra dans la ſuite.

Cependant, comme l'amas de pluſieurs raiſons, dont chacune en particulier n'auroit pas de force, ſeroit foible luy-même & de peu d'utilité, nous prétendons examiner l'une après l'autre toutes ces conſiderations qui rendent ſûre la Révelation des Juifs à nôtre égard.

Je regarde donc d'abord au caractere de ces perſonnes à qui l'on prétend que les Oracles de Dieu ont été confiés. Je conſidere que depuis la venüe de Jeſus-Chriſt les Juifs ont pluſieurs fois ſouffert le martyre pour leur Ecriture. Ils l'ont portée dans tous les lieux où ils ſont allés, & ils l'ont gardée avec une fidelité ſi inviolable, qu'il auroit été abſolument impoſſible à qui que ce ſoit de la corrompre, ſans être d'abord convaincu d'impoſture par ces témoins. On doit même extrémement remarquer, que les Juifs ont été fidéles à ne corrompre point les paſſages qui ſervent aux Chrêtiens, & qui les rendent eux-mêmes infames par toute la

terre, en établiſſant la vocation de celuy que leurs Peres ont crucifié. Quelle raiſon auroit-on d'avoir une autre penſée des Juifs qui ont vécu depuis Moïſe juſqu'à Jeſus-Chriſt? Ou pluſtôt, quelle extravagance n'y auroit-il pas, à croire que des Juifs diſperſés, errans, ſans chef, ſans conducteurs, ſans Prophêtes, ſans diſtinction de Tribus, & ſans preſque ſe connoître eux-mêmes, conſervent exactement la Loy de Moïſe; & qu'une nation recueillie en un ſeul païs, partagée en douze Tribus, ayant ſans ceſſe ce Livre devant les yeux, & s'entretenant tous les jours des choſes qui y ſont contenües, conſpire dans le deſſein de corrompre entierement cette Ecriture, ou de la recevoir corrompüe?

Qui croira qu'avant la venüe de Jeſus Chriſt, il y ait eu une ſuite d'Ecrivains qui ſe ſoient vantés fauſſement d'avoir l'eſprit prophetique; & que depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à nous, il ne ſe trouve perſonne parmy ce peuple qui ait oſé prendre la qualité de Prophete?

Pour conſoler les Juifs d'une captivité qui ne doit durer que 70. ans, il paroît pluſieurs hommes, qui, ſe diſant envoyés de Dieu, prédiſent la délivrance des Juifs: & depuis la derniere ruïne de Jeruſalem, il ne ſe trouve pas même parmy eux une prophetie qu'ils reçoivent, qui les conſole dans cette grande diſperſion dont ils ignorent la cauſe, & qui leur prédiſe leur rétabliſſement. Cela eſt un peu ſurprenant, & je ne ſay ſi les incredules y ont bien penſé.

Mais

Mais quand on ne sauroit point jusqu'où va le zele que les Juifs témoignent pour la conservation de leur Ecriture, il seroit facile de se l'imaginer, en considerant qu'ils tiennent en quelque sorte à cette Ecriture par tous les penchans de leur ame. Les Juifs se mettent infiniment au dessus de tous les autres peuples du monde, & ils croyent trouver les fondemens de cette préference dans leur Ecriture. Ils regardent la terre de Canaan comme leur appartenant de droit, & ils n'ont que l'Ecriture pour voir leur titre. Les Juifs pratiquent avec soin & exactitude plusieurs ceremonies qui n'ont de fondement qu'en leur Révelation. Si cette Ecriture n'est plus, ils n'ont plus de privileges ni de prétentions, & il faut qu'ils se regardent eux-mêmes comme les derniers des hommes, ayant laissé perdre les Oracles de Dieu qui leur avoient été confiés.

On peut bien en effet révoquer en doute la divinité de leur Révelation : mais on ne sauroit nier que leur sentiment n'ait toûjours été, que cette Révelation est divine. Une maison qui a de beaux privileges, a le soin de conserver les papiers qui les contiennent. Une ville conserve ses regîstres publics avec fidélité. Une Province est trop jalouse de ses droits & de ses coûtumes, pour souffrir qu'on y change rien. Que dirons-nous donc de l'attachement que les Juifs ont dû avoir pour les Livres qui contiennent leur Révelation ? Car ce n'est pas icy une famille, ni une ville, ni une Province ; c'est toute une grande nation, qui y est attachée non par de

petites considerations, mais par les plus grands interests de l'Etat & de la Religion. Cette Ecriture ne contient pas seulement leurs privileges, ou leur Loy, ou l'objet de leurs esperances; elle enferme toutes ces choses ensemble, & la providence divine a voulu qu'ils fussent engagés à la conservation de ce Livre par tout ce qui peut toucher leur cœur.

Mais ce n'est pas encore assez que les Juifs se trouvent portés par tous les sentimens de leur cœur, à empêcher qu'on ne corrompe cette Ecriture; Dieu leur donne encore ses ordres exprès là-dessus, comme nous l'avons dêjà vû. Sur quoy il faut que l'incredulité s'imagine de deux choses l'une; que cette défense de rien ajoûter à la Loy de Dieu, qui se lit au quatriéme Chapitre du Deuteronome, étoit effectivement dans le Livre qui fut composé par Moïse; ou bien qu'elle y a été ajoûtée par quelque imposteur. Je ne croy point qu'on dise le dernier: n'y ayant rien de si absurde, que de penser qu'un homme qui veut ajoûter à l'Ecriture, s'avise luy-même d'y mettre ces paroles, *Tu n'ajoûteras, ni ne diminüeras des paroles que l'Eternel t'aura commandé de faire.* Que si c'est Moïse effectivement qui a mis cette défense dans la Loy qu'il donnoit de la part de Dieu, il est évident qu'il a pourvû par cela même à ce qu'on n'alterât point du moins les Livres qui contiennent la Loy de Dieu, & qui seuls sont plus que suffisans pour prouver la verité de la Religion Judaïque, si l'on a prouvé une fois qu'ils n'ont pas été corrompus.

Mais

Mais ce n'eſt pas là la ſeule précaution dont la ſageſſe de Dieu ſe ſert pour cela: il choiſit encore toute une Tribu pour faire le ſervice divin, & pour garder & expliquer la Loy qui preſcrivoit ce ſervice. On pourroit peut-être entrer en quelque défiance de ces Levites, ſi la ſageſſe de Dieu leur commettant le ſoin des Livres Sacrés, en eût interdit la lecture au peuple. Mais il en eſt tout autrement.

Dieu veut que le peuple ſoit inſtruit dans ſa Loy; que les peres s'en entretiennent avec leurs enfans; que la Loy ſoit lûë ſolemnellement de ſept en ſept ans devant toute l'aſſemblée d'Iſraël; que les Levites l'expliquent au peuple ſans y rien ajoûter. Je ſay bien que les hommes ont ſouvent mêlé leurs imaginations particulieres avec la doctrine qu'ils expliquoient: mais je ſay auſſi que les Docteurs particuliers qui étoient parmy les Juifs, n'oſant rien ajoûter à la Parole écrite, à cauſe de la défenſe expreſſe de Dieu, du reſpect profond qu'on avoit pour les Livres Sacrés, & par la crainte du peuple, qui n'y auroit jamais conſenty, faiſoient paſſer leurs fantaiſies ſous le titre de traditions ou d'explications de la Loy, dont il y avoit quatre eſpeces: la premiere, qu'on donnoit ſous le nom Moïſe; la ſeconde, qu'on attribuoit à Rabbi Akiba; la troiſiéme à Adda, ou à Juda; & la quatriéme aux Aſmonéens. Les adverſaires des Juifs les ont bien accuſés de s'être trop attachés aux traditions de leurs Docteurs: mais on ne voit point qu'on les ait accuſés jamais d'avoir corrompu leur

Epiphan. tom. 2. p. 24.

Ecriture. Jesus-Christ & les Apôtres ne leur ont jamais fait ce reproche-là : & il paroît même qu'on n'a pas eu sujet de le leur faire ; étant évident que leurs traditions ne sont veniies, que de ce qu'ils avoient envie de débiter leurs imaginations, & qu'ils n'ont pourtant jamais osé ajoûter au texte de l'Ecriture.

Mais quand par un accident que la raison humaine ne sauroit prévoir, l'Ecriture se seroit peu-à-peu corrompüe entre les mains du peuple & des Levites : toûjours est-il évident que l'Exemplaire de la Loy, que Dieu avoit fait mettre premierement dans le Tabernacle, & qui se conserva ensuite dans le Temple où l'Arche fut mise, seroit demeuré parfait & entier. Ou si l'on suppose au contraire, que les Levites eussent corrompu cét Exemplaire, entrant secretement dans le Lieu très-saint, où la Loy étoit conservée, & où il n'y avoit que le Souverain Sacrificateur qui pût entrer une fois l'an : le peuple entre les mains duquel cette Loy étoit depuis long-temps, & qui de pere en fils la savoit par cœur, se seroit opposé à cette supposition.

Mais en quel temps pourroit-on soupçonner que cela fût arrivé ; puis qu'on ne trouve point de temps exempt de misere ou de division dans l'Histoire des Juifs ? Je ne parleray pas de celuy qu'ils passerent sous des Juges ; parce que ce fut un temps d'oppression & d'adversité, qui leur faisoit penser à toute autre chose qu'à inventer des fables pour s'en faire honneur, dans des siécles assez

ſez voiſins de ceux de Moïſe & de Joſué, c'eſt-à-dire, dans un temps où l'on auroit pû facilement les convaincre d'impoſture, & où étant ſoûmis à des nations étrangeres, ils devoient ſur tout éviter de les choquer par des recits fabuleux & deſavantageux à ces nations. Que ſi nous paſſons du temps des Juges à celuy des Rois, nous verrons la diviſion naître entre Saül & David, entre David & ſon fils Abſalon, entre Roboam à qui il ne reſte en partage que deux Tribus, & Jeroboam qui commande aux dix autres. Certainement ſi, comme il y a peut-être des impies qui le ſoupçonnent, c'étoit Salomon qui avoit changé la Loy de Dieu, ou qui y eût ajoûté diverſes fables pendant le cours de tant de proſperités qui accompagnerent ſon regne : Jeroboam, dont le grand intereſt étoit d'éloigner le cœur & les affections du peuple de la race de Salomon, n'auroit jamais manqué de découvrir aux Iſraëlites toutes les impoſtures de ce Prince. Celuy qui dreſſa des Veaux en Dan & en Bethel, pour empêcher le peuple d'aller adorer à Jeruſalem, n'auroit pas eu du reſpect pour les fictions de Salomon. Il ſe paſſa enſuite pluſieurs ſiecles, pendant leſquels les dix Tribus furent entierement oppoſées d'intereſt temporel & de politique aux deux Tribus qui étoient demeurées ſous le gouvernement de la poſterité de David. Leurs Rois ſe faiſoient inceſſamment la guerre : & lors que les uns étoient menés en captivité, les autres ſubſiſtoient dans leur état. Après le retour de la captivité de Babylone, les Juifs

eurent pour ennemis & pour concurrens les Samaritains, qui n'auroient pas manqué de leur reprocher qu'ils avoient corrompu l'Ecriture, si cela eût été veritable. Il se forma ensuite des Sectes parmy les Juifs, telles qu'étoient celles des Sadduciens, des Pharisiens, des Essceniens, des Hemerobaptistes, lesquelles étant ennemies mortelles, particulierement celle des Sadduciens & celle des Pharisiens, ne pouvoient pas mieux s'accorder pour corrompre l'Ecriture, que les Sectes des Chrêtiens à alterer celle du Nouveau Testament.

Il y a même cecy de particulier dans la Loy de Moïse, qu'elle a été de tout temps écrite & portraite, par maniere de dire, dans la pratique & dans le culte exterieur des Juifs. Je ne répeteray pas icy, que les Livres de Moïse leur enseignent qu'ils sont le peuple favorisé du ciel, & qu'ils en ont une marque, en ce que seuls d'entre les hommes ils adorent le vray Dieu: mais je remarqueray, que ces Livres leur enseignent que Dieu a traité alliance avec eux, & que la Circoncision leur apprend la même chose. Moïse leur dit, que Dieu créa le monde en six jours, & qu'au septiéme il se reposa. Le septiéme jour, la septiéme année & la septiéme semaine d'années leur enseignent la même chose: ce triple Sabbat n'ayant été établi, que pour faire commemoration du jour auquel Dieu cessa de produire les nouvelles especes des choses.

L'Ecriture apprend aux Juifs, que Dieu mit à mort par la main de l'Ange destructeur

teur tous les premiers-nés des Egyptiens, mais qu'il épargna les premiers-nés d'Israël. C'est ce que deux ceremonies répresentoient sensiblement aux Juifs ; celle de l'Agneau Pascal, & celle de la consecration des premiers-nés, que l'on rachetoit en offrant à Dieu une bête en leur place ; sans parler de la consecration des Levites qui avoit la même fin. Moïse enseigne aux Israëlites, que Dieu leur avoit donné sa Loy sur le mont Sinaï. La feste de la Pentecoste, qui n'avoit été instituée que pour faire commemoration de cét évenement, leur répresente cela même. Comment peut-on abolir ou changer entierement une Ecriture, qui n'est pas seulement gravée dans l'airain, mais qui se trouve encore écrite dans la pratique du culte des Juifs? Comment des évenemens dont on fait commemoration par des monumens si sensibles, pourroient-ils être fabuleux? Un homme a-t-il pû faire accroire à tout un peuple, qu'il faloit pratiquer certaines ceremonies, pour répresenter des évenemens dont on n'auroit eu aucune connoissance?

Mais on demande, si l'on prétend que l'Ecriture des Juifs ait été changée à l'égard de certaines choses de peu d'importance ; ou bien qu'elle ait été corrompüe en des choses essentielles ; ou enfin qu'elle ait été supposée toute entiere. Car il faut necessairement dire quelqu'une de ces trois choses, ou avoüer qu'elle n'a point été changée du tout. Si l'on se réduit à croire que ces Livres ont éte changés en des choses de peu d'importance, on ne peut se dispenser de reconnoî-

tre, que tant de miracles & de propheties qu'ils enferment, & qui en font l'essentiel, sont veritables, & qu'ainsi la Religion Judaïque est divine; qui est tout ce que nous demandons maintenant. Que ces Livres soient tous entierement supposés, c'est ce qu'aucun incredule ne diroit; du moins n'ay-je jamais ouï parler d'aucun impie qui fût dans ce sentiment. Ils avoüent tous qu'il y a eu un Moïse, & que ce Moïse a donné une Loy. Ils ne nient pas qu'il n'y ait eu parmy les Juifs des hommes à qui l'on donnoit le nom de Prophetes, & dont les Ecrits ont été reçûs avec la veneration qu'on a pour les choses sacrées. Ils n'ont garde de s'imaginer, qu'un homme ait forgé dans son cerveau tous les Livres de Moïse & des Prophetes: car outre la difference du stile qui paroît entre ces Livres, cette supposition n'est pas moins chimerique, que si l'on disoit qu'un homme vient de faire une Histoire de France composée de faits inconnus, d'évenemens dont on n'entendit jamais parler, remplie même de noms qu'on ne connoît point, marquant certaines loix comme anciennes & communément reçûës, dont on n'auroit jamais ouï parler, citant des Auteurs comme des Prophetes envoyés de Dieu, dont les noms mêmes seroient barbares, & n'étant d'ailleurs qu'un tissu de miracles & de prodiges inouïs; & qu'on supposât que cette Histoire seroit receüe sans aucune contradiction comme un Livre Divin.

Que si l'on a recours à dire, que l'Ecriture

re des Juifs n'a pas été entierement suppoſée, mais qu'elle a été changée en certains endroits importans, qu'elle a été corrompüe eſſentiellement; qui eſt le ſeul party que les incredules peuvent prendre : on leur fera voir diſtinctement, que ſi elle a été corrompüe de cette maniere, elle a été toute ſuppoſée. En effet, que reſte-t-il dans l'Ecriture des Juifs, ſi vous en ôtez les propheties, les faits miraculeux, & toutes les choſes qui s'y rapportent? Car c'eſt ce que nous appellons icy l'eſſentiel de cette Ecriture. La Loy prend pour motif de l'obeïſſance qu'elle exige, la délivrance d'Iſraël hors de l'Egypte, qui étoit un amas de faits miraculeux. Toutes les exhortations ſont priſes des grandes merveilles que Dieu avoit operées en faveur de ſon Iſraël. La plus-part des ceremonies qui ſont preſcrites dans la Loy, doivent faire commemoration de quelque fait éclatant & extraordinaire. Les Livres des Prophetes ne contiennent que des prédictions. Que reſte-t-il donc, ſi vous ôtez les propheties & les faits miraculeux avec les choſes qui s'y rapportent? Rien abſolument. Ainſi il eſt viſible, que prétendre que l'Ecriture des Juifs ait été changée eſſentiellement, c'eſt-à-dire, dans tous les endroits qui en montroient la divinité, s'ils étoient veritables, c'eſt dire qu'elle a été entierement ſuppoſée.

Uniſſez maintenant toutes ces circonſtances differentes, le temps, le lieu, les perſonnes, les interêts, la diviſion des Tribus, la concurrence des perſonnes, le culte & la

pratique des Juifs, les précautions du Legiſlateur, les répetitions, l'éducation, les commemorations, le caractere des choſes, & l'enchaînement des faits & des évenemens; & vous vous trouverez excellemment confirmé par là dans la ſoûmiſſion que vous devez à la providence indépendemment même de cét examen.

Mais il faut écouter ce que les incredules oppoſent à nos principes. Spinoſa a compilé quelques difficultés ſur le ſujet des Livres de Moïſe, auſquelles nous ſatisferons ſans détruire l'enchaînement de nos principes.

CHAPITRE VII.

Où l'on répond aux objections que Spinoſa fait contre les Livres de Moïſe.

IL commence par nous rapporter quelques conjectures d'Aben-Ezra, qu'il adopte, parce qu'elles ſont favorables à ſon impieté. Ce Rabbin, de quelque maniere qu'il couvre ſon deſſein, prétend prouver par ſix raiſons, que Moïſe n'eſt pas l'Auteur des cinq Livres qui portent ſon nom.

I. Il prétend que ce n'eſt point Moïſe qui a compoſé la préface du Deuteronome, parce qu'elle commence ainſi : *Ce ſont icy les paroles que Moïſe prononça au delà du Jordain :* parce que comme Moïſe ne paſſa jamais le Jordain, il ne ſe trouva jamais dans un lieu où il pût parler de la ſorte. Mais il ne faut pas être fort ſavant en Hebreu, pour ſavoir que

que le terme qui eſt employé dans l'original ſignifie indifferemment *deçà*, ou *delà*, ſelon qu'il eſt appliqué, & que nôtre Verſion a traduit *deçà le Jordain*. Il falloit faire voir, que nôtre Interprete ſe trompe, & non pas ſuppoſer avec tant de confiance ce qui eſt en queſtion. בעבר.

II. Il fait entendre que le Livre de la Loy avoit eſté écrit dans le ſeul circuit d'un autel, lequel, au rapport des Rabbins, n'étoit fait que de douze pierres: d'où il s'enſuit, que le Livre de Moïſe avoit beaucoup moins d'étendüe que le Pentateuque. On voit aſſez la haine que cét Auteur avoit pour la verité. Il fonde ſon raiſonnement ſur une imagination ridicule des Rabbins, qui eſt que cét autel dont il s'agit icy n'étoit compoſé que de douze pierres. Sommes-nous obligés de recevoir des rêveries? Mais enfin, qu'il y en eût douze, ou qu'il n'y en eût pas douze, cét Auteur n'y ſauroit trouver ſon compte. Car s'il n'y en avoit que douze, comment Joſué peut-il y écrire toute la Loy de Moïſe, qui comprenoit le Décalogue avec les Ordonnances morales, judicielles & ceremonielles qu'il a laiſſées aux Juifs? Que s'il y avoit un plus grand nombre de pierres, qui empêche que Joſué n'y ait fait graver le Deuteronome, qui a toûjours porté d'une façon particuliere le nom de la Loy de Moïſe, comme on le verra dans la ſuite?

III. Il produit des paſſages de la Geneſe, où il eſt dit qu'Abraham paſſa au païs de Canaan, & qu'alors le Cananéen eſtoit au païs; *Geneſ.* 12: 6. 13: 7.

païs ; ce que l'Hiſtorien n'a ſans doute dit, que parce que de ſon temps il n'y avoit plus de Cananéens en ce païs-là : & par conſequent cét Hiſtorien ne peut être Moïſe.

Aben-Ezra, qui avoit fait l'objection, nous fournit la réponſe. *Il y a apparence*, dit-il, *que Canaan s'empara du païs de Canaan, lors qu'il y avoit un autre maître.* Deſorte qu'à ſuivre cette explication, le ſens du paſſage reviendroit à celuy-cy : *Or le Cananéen étoit dès lors dans le païs ; il s'en étoit déjà rendu le maître, lors qu'Abraham y arriva.* Mais l'Auteur que nous réfutons n'a point voulu s'y arrêter. Il prétend qu'avant que les enfans de Canaan occupaſſent ce païs, il n'y avoit aucuns habitans : & il ſuppoſe ſans le prouver, que cela paroît par ce qui en eſt écrit dans la Geneſe. Mais il ſe trompe ſans doute & dans le principe qu'il établit, & dans la conſequence qu'il en tire. Car premierement, la Geneſe dit bien que Canaan fut le pere des Jebuſiens, des Amorréens, &c. que les familles des Cananéens ſe ſont enſuite éparſes ; que les limites des Cananéens ſont depuis Guerar juſques en Gaza : mais c'eſt tout. Cela empêche-t-il que quelques-uns des enfans de Cuz, qui furent d'abord puiſſans en la terre, & qui regnerent ſous Nimrod petit-fils de Noé, n'ayent été dépoſſedés par les enfans de Canaan quelque temps avant l'arrivée d'Abraham en ce païs-là ? Il ſe trompe auſſi dans la conſequence qu'il en tire : car ſoit qu'il y eût eu une autre nation dans ce païs, ſoit qu'il n'y en eût point eu ; il eſt certain que

les

les enfans de Canaan n'y avoient pas toûjours esté. Les enfans de Noé s'étoient répandus peu-à-peu, les familles s'étoient multipliées, & s'avançant par degrés sur la terre, les enfans de Canaan avoient dêjà occupé il y avoit long-temps (si l'on veut) ce païs, lors qu'Abraham y arriva. Le Lecteur qui pouvoit ignorer cette Chronologie, est averty par Moïse que les Cananéens étoient dès le temps d'Abraham au païs. Qu'y a-t-il là de si difficile ? Mais afin qu'on ne s'imagine pas que nous voulons tourner la chose à nôtre avantage, il faut comparer les deux veues, pour savoir laquelle est la plus raisonnable.

Esdras écrivant dans un siécle où il n'y avoit point d'enfant qui ne seût que les Cananéens avoient été dépossedés par les Israëlites, enfans d'Israël fils d'Abraham, croit qu'il est necessaire d'avertir le Lecteur, qu'au temps d'Abraham les Cananéens étoient encore dans le païs, c'est-à-dire, qu'au temps d'Abraham ils n'avoient pas encore esté chassés par les Israëlites enfans de Jacob fils d'Abraham. Voilà la pensée de ces grands-hommes.

Moïse écrivant dans un temps où il estoit necessaire d'avertir les Israëlites que leurs Peres avoient conversé parmy les Cananéens, dit que lors qu'Abraham arriva dans ce païs, il le trouva habité dêjà par les Cananéens, que les Cananéens y étoient dès lors, ou qu'alors les Cananéens étoient au païs. C'est là nôtre explication. On n'a qu'à les comparer toutes deux, & choisir celle qui paroît

paroît la plus raisonnable: nous nous en rapportons à l'équité du Lecteur.

IV. Il prétend que la montagne de Morija porte ce nom, & est appellée dans la Genese, *la montagne de l'Eternel y verra*, ou *y pourverra*, par anticipation; ce nom ne luy ayant esté donné, que parce que le Temple y fut bâty long-temps après. Tout cela est faux. Voicy l'histoire. Abraham allant à la montagne que Dieu luy avoit marquée, répondit à son fils Isaac, qui luy disoit, *Mon pere, où est la victime? Mon fils, Dieu y pourverra.* Dieu y pourvût en effet, en luy faisant voir un bélier, qu'il égorgea en la place de son fils. Abraham appelle pour cette raison cette montagne, *Morija*, nom qui signifie, *Dieu pourverra.* Cette parole passa en proverbe depuis parmy les Israëlites, qui avoient accoûtumé de dire, *A la montagne de l'Eternel il sera pourvû.* C'est ce qu'on trouve distinctement dans la Genese. Le reste n'est que chimere & fausseté.

V. Il prétend que ces paroles ne sont pas de Moïse: *Il ne demeura de la défaite des Geans, que le seul Og Roy de Basan. Voicy son lit qui est un lit de fer, est le même qui se trouve en Rabbath des enfans de Hammon, dont la longueur est de neuf coudées.* On prétend que cette parenthese est d'un homme qui rapporte des choses qui sont fort anciennes. Mais sur quel fondement le prétend-on? Est-ce qu'on ne pouvoit pas garder le lit d'Og du temps de Moïse? Est-ce que Moïse ne peut pas faire souvenir les Israëlites de

de la défaite de ce Roy, en leur disant que son lit est à Rabbath? Ou, est-ce que le lit de ce Roy ne pouvoit pas avoir été transporté à Rabbath? J'ignore où peut être la difficulté.

Je ne comprens point non plus qu'il y en ait dans celles-cy: *Et Jaïr fils de Manassé prit toute la contrée d'Argob jusqu'à la frontiere des Geburites & des Mahachatites, & appella tout ce pais-là avec Basan de son nom, les villages de Jaïr jusqu'à ce jourd'huy.* On prétend que Moïse n'a pû s'exprimer de la sorte, & que cette façon de parler, *jusqu'à ce jourd'huy*, ne convient point à l'état d'un Historien qui vient de voir arriver les choses dont il parle. Mais l'on se trompe, si l'on s'imagine que cette façon de parler marque dans l'Ecriture une fort grande distance de temps. Saint Matthieu s'en sert pour marquer des choses qui s'étoient passées non seulement de son temps, mais même depuis qu'il étoit Apôtre. *Ce champ*, dit-il, *a été appellé jusqu'à ce jourdhuy, le champ du sang. Et ce discours*, dit-il en un autre endroit, *a été divulgué entre les Juifs jusqu'à ce jour.* Moïse n'est-il pas répresenté dans le Deuteronome disant au peuple d'Israël, *Les eaux de la mer rouge ont couvert leurs faces, lors qu'ils vous poursuivoient; & l'Eternel les a détruits jusqu'à ce jourd'huy?* Deut. 11.

Cette derniere objection est du nombre de celles que cét Auteur nous fait comme de son chef, & ausquelles il sera bon de répondre avec quelque exactitude.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Où l'on continüe d'examiner les objections de Spinoſa ſur les Livres de Moïſe.

CElle qu'il prend de ce que celuy qui a compoſé le Pentateuque, non ſeulement parle de Moïſe à la troiſiéme perſonne, mais en rend pluſieurs grands témoignages, comme, par exemple, que Dieu parloit à Moïſe, qu'il luy parloit face à face; que Moïſe étoit le plus débonnaire de tous les hommes; que Moïſe ſe mit en grande colere contre les Capitaines de l'armée; que Moïſe étoit un homme divin; que Moïſe ſerviteur de Dieu mourut; qu'il n'y eut jamais de Prophete en Iſraël comme Moïſe: cette objection, dis-je, eſt digne de réflexion.

On peut juger des autres objections de cét Auteur par celle-cy, laquelle étant la plus conſiderable de toutes, n'eſt pourtant qu'un compoſé de mauvaiſe foy, d'ignorance, d'inconſideration & de manque de jugement. Nous ne prétendons pas luy dire des injures, mais nommer ſimplement les choſes par leur nom; & ſi nous avions d'autres termes, nous les employerions.

La mauvaiſe foy s'y découvre, en ce qu'il joint le récit de la mort de Moïſe, & l'éloge qui l'accompagne, aux autres témoignages que l'on pourroit prétendre que Moïſe ſe ſoit rendus. Pourquoy diſſimuler ce qu'on a tant de fois répondu à cela? Qui eſt-

ce

ce qui nie que Josué ajoûtant son Livre à ceux de Moïse par l'ordre de Dieu, n'ait pû inserer sur la fin du Pentateuque la mort de ce grand Legislateur ? L'Auteur que nous réfutons, bien loin de faire deux preuves de ce témoignage en le répetant, devoit n'en parler point du tout, ou détruire la réponse commune & ordinaire que l'on fait à cette difficulté.

Son ignorance paroît, en ce qu'il s'imagine que dans le stile de l'Ecriture, Moïse homme de Dieu, & Moïse un homme divin, un homme excellent & admirable, sont des expressions équivalentes. Cependant ce terme, *homme de Dieu*, signifie Prophete dans la langue sainte : témoin cette question & cette réponse marquées au 13. Chap. du I. Livre des Rois, *Es-tu l'homme de Dieu qui ès venu de Juda? Et il luy répondit, C'est moy.* Desorte que Moïse homme de Dieu, & Moïse Prophete, sont des expressions qui ne signifient qu'une même chose.

Il manque de jugement dans le choix des témoignages qu'il prétend que Moïse se soit rendus : car il met dans ce nombre, que Dieu parloit à Moïse face à face. Des gens qui regardent Moïse comme un homme qui a concilié du credit à ses loix, en faisant accroire que Dieu les luy réveloit immediatement, ne sont-ils pas bien raisonnables, de mettre au nombre des témoignages que Moïse n'a pû rendre de luy-même, qu'il parloit à Dieu face à face ? Que dirons-nous de celuy-cy ? *Et Moïse se mit fort en colere contre les Capitaines de l'armée, chefs de mil-*

milliers, &c. Sans doute que la colere de Moïse contre les Capitaines d'Israël est justement placée entre ces grands témoignages qu'on prétend que Moïse n'auroit pû se rendre sans blesser la modestie.

Enfin il est aisé de voir son inconsideration. Car a-t-il bien fait réflexion sur ce qu'Esdras parle de luy-même à la troisiéme personne, & se rend un témoignage avantageux en ces termes: *Esdras monta de Babylone. Or il étoit Scribe bien exercé en la Loy de Moïse*, &c. sans qu'on puisse conclurre de là, ni que l'on en ait jamais conclu, qu'Esdras n'est point l'Auteur de ce Livre?

Esdras, Chap. 7:6. & 10.

Si cét homme vouloit agir dans les régles du bon sens, il devoit considerer I. Que Moïse dit la verité dans le témoignage qu'il rend de son humilité ou de sa débonnaireté.

Il devoit considerer II. Que quand on n'a point d'orgueil, on n'a pas besoin de cette modestie, qui fait qu'on se garde avec un soin extrême de dire du bien de soy-même: qu'il n'y a que la connoissance que les hommes ont de leur vanité & de leur foiblesse, qui les oblige à prendre ces délicates précautions: & qu'il y a deux sortes de gens qui disent le bien qui est en eux; ceux qui ont une vanité si excessive, qu'ils ne sauroient luy commander; & ceux qui en ont si peu, qu'ils ne prennent aucun soin de la couvrir. Moïse étoit sans doute dans cette derniere disposition.

Car il faut remarquer III. Qu'il ne se loüe qu'une seule fois, & cela dans un lieu où il est necessaire pour la gloire de Dieu qu'il

qu'il le faſſe. Il s'agiſſoit de juſtifier la conduite de Dieu, qui avoit couvert Marie de lépre, & qui avoit paru irrité contre Aaron. Pouvoit-il donc diſſimuler que Marie & Aaron s'étoient révoltés contre leur frere? Et n'étoit-ce pas là le lieu de répreſenter l'innocence & la débonnaireté de Moïſe, pour montrer le crime de Marie & d'Aaron? Comment ſans cela pouvoit-il faire voir la juſtice d'un châtiment ſi connu?

IV. Enfin cét Auteur auroit remarqué le même caractere dans tous les Auteurs Sacrés, pour peu qu'il eût voulu y penſer. St. Paul confeſſe qu'il eſt le premier des pécheurs, qu'il a perſecuté l'Egliſe du Seigneur: neanmoins il ne fait aucune difficulté de parler de l'excellence de ſes révelations, & d'élever la gloire de ſon Apoſtolat, lors que cela eſt neceſſaire pour l'interêt du regne de Dieu. St. Jean fait comprendre qu'il s'enfuit avec les autres Apôtres, lors qu'on prit ſon divin Maître: cependant il nous fait entendre qu'il étoit le Diſciple que Jeſus aimoit; il ſe répreſente comme ſon favory, s'il eſt permis de parler de la ſorte. Il en eſt de même de Moïſe, qui avoüe ſes defauts, & qui parle de ſa débonnaireté.

Or cette ſincerité qui paroît toûjours égale, qui ne diſſimule ni le bien ni le mal, mais qui demeurant invariable, donne toûjours gloire à Dieu & à la verité, eſt un caractere ſenſible de divinité, que Dieu a voulu qui fût dans ſes Ecritures, pour convaincre les hommes de leur verité. Il donne

lieu

lieu à l'esprit humain de faire ce raisonnement: Si ces Ecrivains étoient des mondains politiques, & qu'ils n'avoüassent leurs defauts que par artifice, ils se garderoient bien de se loüer ouvertement: & si c'étoient des mondains grossiers & ignorans, qui marquassent leurs bonnes qualités pour se faire honneur, selon le penchant ordinaire des hommes, ils n'auroient garde d'avoüer leurs defauts avec tant d'ingenuité. Cette sincerité également exempte d'hypocrisie & d'affectation, fait donc voir qu'ils n'agissoient pas en mondains.

Mais enfin, quelle est la prétention de cét Auteur? Il veut que ce ne soit pas Moïse, mais un homme fort zelé pour Moïse, qui a écrit le Pentateuque. Certes si cela est, il n'y a point de doute que cét Auteur se donnera bien de garde d'attacher aucune sorte de blâme à la memoire de ce grand Legislateur. Cependant il rapporte les defauts de Moïse: & si l'on compte bien les endroits où il le loüe, & ceux où il le blâme, on trouvera que pour une fois qu'il dit que Moïse étoit le plus débonnaire des hommes, il marque ou répete les defauts de Moïse en plus de dix endroits.

Etoit-il bien necessaire que cét Auteur si zelé pour Moïse fît mention du meurtre de Moïse, qui tua un Egyptien, & le couvrit de sable; des doutes de Moïse, & du refus qu'il fit d'aller vers Pharao; de sa negligence à circoncir son fils, & de son murmure au desert de Tsin? Si ces faits sont fabuleux, comment les a-t-on inventés au

desavantage de Moyse ; & comment des gens qui avoient une si grande passion pour sa memoire, luy attribüent-ils des defauts chimeriques ? Et s'ils sont veritables, la connoissance n'en peut venir que de Moïse, puis qu'il étoit seul, lors, par exemple, qu'il douta en Horeb, &c. Il faut donc que ce soit Moïse qui les ait laissés par écrit : & si cela est, pourquoy douterons-nous qu'il n'ait composé les Livres où nous trouvons tous ces faits avec tant de circonstances particulieres, qu'un autre n'auroit ni osé ni voulu inventer ? ou qu'ils n'ayent esté composés par son ordre ? ce qui revient à la même chose. Que peut-on avoir ôté de ces Livres, lors qu'on y laisse des choses qui semblent diminuer la gloire de ce grand Legislateur ? Et que peut-on y avoir ajoûté en sa faveur, lors qu'on y trouve un seul témoignage qui est rendu à sa vertu, pour plusieurs passages qui font mention de ses defauts ? Si l'Auteur que nous réfutons avoit pris la peine de considerer toutes ces choses, il auroit vû qu'il n'y a pas jusqu'à son objection qui ne nous serve.

Mais, dit cét Auteur, il y a des lieux qui sont marqués dans ce Livre d'un autre nom que celuy qu'ils avoient du temps de Moïse. Tel est ce passage, *Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan:* nom qui ne fut donné à cette ville que long-temps après Moïse. Mais est-on bien assûré qu'il n'y avoit pas un autre lieu qui s'appelloit Dan ?

Sa quatriéme objection est prise, de ce que les histoires s'étendent quelquefois au

delà de la vie de Moïse. C'est ce qu'il croit prouver par deux exemples, l'un pris de l'Exode, où il est dit, que *les enfans d'Israël mangerent la manne l'espace de quarante ans, jusqu'à ce qu'ils fussent venus au pays habité & aux confins de Canaan* : l'autre pris de la Genese, où il est dit, *Ce sont icy les Rois qui ont regné au pays d'Edom, avant qu'aucun Roy ait regné sur les enfans d'Israël.*

On répond au premier, que si Moïse fit tomber la manne, il n'est pas fort étrange qu'il ait prévû qu'elle cesseroit, dès que les enfans d'Israël seroient entrés dans la terre promise: desorte qu'étant dêjà sur les limites de Canaan, lors qu'il écrivoit, il ne faut pas s'étonner s'il s'exprime à cét égard avec tant de certitude.

CHAPITRE IX.

Où l'on continüe à satisfaire aux difficultés qu'on fait sur les Livres de Moïse.

IL est bon de répondre à quelques objections que nous fait un savant Ecrivain de ce temps, auquel nous rendons volontiers la justice qui luy est deüe, bien qu'il ne paroisse pas content de nous.

Un Auteur, dit-il, *qui a crû mal-à-propos avec Mr. Hüet, que pour prouver la verité de la Religion Judaïque, il faloit supposer que les Livres de Moïse, tels que nous les avons, sont veritablement de luy, emprunte d'Aben-Ezra une réponse à ce raison-*

sonnement. Il soûtient que le sens de ce passage revient à celuy-cy : Or le Cananéen étoit dès lors dans le païs. Il s'en étoit déjà rendu le maître, lors qu'Abraham y arriva, &c.

Ni cét Auteur, à qui l'on fait dire ce qu'on veut, n'a crû mal-à-propos, ni il n'a crû avec Mr. Hüet, ni il n'a crû absolument, qu'il fût necessaire pour prouver la verité de la Religion Judaïque, de supposer que les Livres de Moïse, tels que nous les avons, sont veritablement de luy. Il y a une grande difference entre croire que ces Livres sont de Moïse en l'état où ils sont, & croire qu'on ne puisse prouver la verité de la Religion Judaïque, qu'en supposant que ces Livres en l'état où ils sont sont veritablement de Moïse. On a défendu le premier : mais on n'a jamais crû le second. On a bien jugé qu'il estoit necessaire pour établir la Religion Judaïque, de montrer que l'Ecriture de Moïse n'avoit pû être essentiellement corrompüe, ou que les faits qu'elle contient sont venus jusqu'à nous, comme l'on s'en explique en propres termes : mais on ne s'est pas imaginé que l'addition de trois ou quatre parentheses, ni de quelques noms propres qui ont pû être ajoûtés pour l'éclaircissement, ou quelque genealogie inserée par les mêmes Auteurs Sacrés qui ont receu le St. Esprit pour composer le reste de cette Ecriture, ou même de plus grands changemens qui ne touchent point à l'essentiel, puissent raisonnablement nous faire douter d'une Religion fondée sur tant de faits si

Pag. 236.

liés les uns aux autres, conservés dans plusieurs monumens differens, & qu'il auroit esté impossible ni d'inventer ni de supposer contre la notorieté publique: & l'on espere que ceux qui liront avec quelque équité toutes les réflexions que l'on fait là-dessus, y trouveront une évidence qui vaut une démonstration.

Au fond Dieu étant le Souverain Magistrat dans la République des Hebreux, tout ce qui s'y faisoit par son ordre doit luy être necessairement rapporté: les loix que les Israëlites reçoivent sont ses loix, le gouvernement de cette République est son gouvernement, & l'Ecriture qu'ils ont entre les mains son Ecriture. Les Livres de Moyse sont les Livres de Dieu, parce qu'ils sont écrits par l'ordre de Dieu, Dieu ayant ordonné expressément à Moyse d'écrire au Livre l'histoire d'Amalek, comme les autres évenemens considerables qui arrivoient au peuple Juif. Ils étoient aussi écrits par la direction de sa providence, ou par l'inspiration de son Esprit: celuy qui avoit mis son Esprit dans les personnes qui travailloient aux ornemens du Temple, ne manquant pas de le donner aux Prophetes qu'il suscitoit extraordinairement, soit pour gouverner le peuple en son nom, soit pour l'instruire de sa part, soit pour dicter ses loix, soit pour conserver la memoire de tant d'illustres évenemens.

Pour mieux comprendre cette verité, supposons que Moyse n'ait pas écrit les Livres qu'on luy attribüe, mais qu'il les ait fait écrire

crire par quelque autre à qui il en a donné l'ordre, & qu'il les ait approuvé après qu'ils ont esté écrits, & qu'il ait voulu qu'ils fussent reçus comme s'il les avoit écrit luy-même: vous n'aurez point de peine à comprendre premierement, que ces Livres sont plûtôt les Livres de Moïse que les Livres de son Secretaire, sur tout si vous supposez que c'est Moyse qui en a fourny les memoires, qui a corrigé l'Ecrit, ou dirigé l'Ecrivain pour l'empêcher de rien mettre que de vray. En second lieu vous comprennez facilement, que Moyse peut y ajoûter quelques parentheses, ou substituer des noms connus à des noms inconnus, sans rien ôter à l'autorité de cette Ecriture. En troisiéme lieu vous demeurerez d'accord, qu'il n'est pas même necessaire de savoir le nom de celuy qui a écrit ces Livres sous l'autorité de Moïse & par son ordre; ou que si cela est necessaire, ce n'est que pour connoître la date de ces Ouvrages. En quatriéme lieu vous comprennez que Moïse a pû se servir d'un ou de plusieurs Ecrivains, selon qu'il luy aura plû, pour achever cette Histoire, & ordonner aux derniers d'inserer la mort des autres sur la fin de leur Histoire, sans qu'on puisse prendre cela pour un veritable changement.

Nous n'avons qu'à mettre à present Dieu en la place de Moïse, & Moïse & les autres Prophetes qui sont venus après luy en la place de ces Ecrivains ou Secretaires écrivant sous Moyse ou par son ordre, & nous trouverons la verité dans cette supposition. L'Ecriture des Juifs est l'Ecriture de Dieu. Moïse,

& les autres Prophetes ne ſont que des Secretaires qui écrivent par ſon ordre & par ſon Eſprit. Il n'eſt pas neceſſaire que l'on connoiſſe le nom des Ecrivains ou Secretaires qui les ont écrits ; ou ſi cela eſt neceſſaire, ce n'eſt que pour connoître en quel temps ils ont eſté écrits, ou pour des raiſons pareilles, mais non pour leur donner quelque autorité qu'ils tirent de ces Auteurs ſubalternes. Comme c'eſt là l'Ecriture de Dieu, les hommes n'y peuvent rien changer ſans une temerité impie & ſacrilege : mais Dieu y peut changer luy même ; & ces mêmes Ecrivains à qui il a donné ſon Eſprit pour continüer cét Ouvrage, y peuvent inſerer ou des parentheſes, ou des liaiſons, ou des Genealogies, que le St. Eſprit leur fait juger neceſſaires pour le temps auquel ils écrivent. Nous ne diſons pas que cela arrive : mais nous ſoûtenons que quand cela arriveroit, il n'en faudroit pas être fort ſurpris. Ces petits changemens qu'on nous objecte ne ſont donc d'aucune conſideration, quand même ils ſeroient inconteſtables, lors qu'on ſuppoſe que ces Livres ont eſté écrits les uns après les autres pour faire un corps de Révelation ; qu'ils ont eſté écrits par l'ordre de Dieu, & par des hommes qui avoient ſon Eſprit.

D'ailleurs nous reconnoiſſons qu'il n'eſt pas impoſſible que ces petites additions ne ſe ſoient coulées inſenſiblement de la marge dans le texte, comme cela ſe verifie des autres Livres. Par exemple, il y avoit peut-être dans le texte du Chap. 14. de la Geneſe,

Et

Et il les pourſuivit juſqu'à Laïs ou *Lezem*; on aura mis à la marge *Dan*, pour expliquer ce nom propre qui eſtoit devenu inintelligible: les Ecrivains dans la ſuite trouvant ces deux noms les auront joints de cette maniere, *Juſqu'à Lezem qui eſt Dan*; & peu-à-peu on aura ôté *Lezem*, & retenu *Dan*. Je ne dis point que cela ſoit arrivé de la ſorte: mais je dis que quand cela ſeroit arrivé, il n'en faudroit pas être ſurpris. Car premierement il ne faut pas alleguer icy la providence, qui doit veiller à ce qu'il ne ſe face point de changemens dans ſon Ecriture. Cela eſt vray des changemens eſſentiels, mais non pas de ces petits changemens qui ne meritent pas même de porter ce nom. D'ailleurs, pour éviter ces petites révolutions grammaticales, il faudroit que Dieu fiſt un miracle conſtant & perpetuel, pour inſpirer & remplir d'un eſprit prophetique non ſeulement ceux qui ont compoſé ces Livres, mais encore tous ceux qui les ont copiés & écrits dans tous les ſiécles. Or un miracle conſtant & perpetuel eſt impoſſible, parce qu'outre qu'il eſt hors des voyes de la ſageſſe de Dieu, & qu'il changeroit la foy en veüe s'il arrivoit, & que même il deviendroit inutile s'il étoit continuel, car alors il ſeroit tout auſſi aiſé à Dieu de ſe réveler par des révelations continuelles & immediates, & ſans le ſecours d'aucune Ecriture, d'ailleurs un miracle perpetuel enferme une eſpece de contradiction, parce qu'un miracle eſt une interruption des loix de la Nature, & qu'une ſi longue & ſi ordinaire interruption ſe

changeroit elle-même en une loy naturelle.

Après tout cela on nous fera, comme je croy, la justice de croire, que nous ne faisons point dépendre la verité de la Réligion Judaïque de ces petits changemens qu'on croit reconnoître dans les Ecrits de Moyse; & que ce n'est point la necessité de défendre nôtre cause, mais le desir de dire ce que nous pensons, & que nous croyons veritable, qui nous fait être d'un autre sentiment que ceux qui nous attaquent sur ce sujet.

*Mais il n'a pas pris garde, que dans ces deux passages, la particule Hebraïque qui marque le temps ne signifie qu'*alors. *Pour dire en Hebreu* dès lors, *il faut dire* Meaz *ou* Minaz, *& non pas* Az, *comme il y a dans ces deux endroits.*

Pardonnez-moy, on y a pris garde: mais on a crû que *Meaz* ou *Minaz* se prenoit quelquefois dans la même signification que *Az*, selon le sujet dont il est parlé & les autres circonstances du discours. Cét Auteur luy-même n'a pas pris garde, qu'on ne raisonne pas icy par la force de la particule Hebraïque réglant le sens de ce passage, mais par la force du sens de ce passage déterminant la signification de la particule Hebraïque. Car lors que nous voyons ces deux propositions se suivre dans un discours: *Abraham arriva en ce pays-là: Alors le Cananéen étoit au pays:* il me semble qu'il est naturel d'interpreter ainsi ces propositions: *Le Cananéen étoit au pays lors qu'Abraham*

braham y arriva, ou si vous voulez, *dès ce temps-là* : & qu'ainsi *Az* & *Meaz* ont icy par la force du sens la même signification. Mais il faut l'entendre rapportant nos paroles.

Le même Auteur soûtient ainsi sa pensée : c'est qu'il se peut faire que les Cananéens ayent été dépossedés de ce pays-là par quelques-uns des enfans de Cuz, qui furent d'abord puissans en la terre, & qui regnerent sous Nimrod petit-fils de Noé. Il a voulu dire que Nimrod étoit fils du petit-fils de Noé. Mais cela n'est rien. La plus grande faute qu'il fait, c'est qu'il nie que la Genese dise, que les Cananéens furent les premiers qui occuperent la Palestine. On voit le contraire dans les vers. 18. & 19. du Chap. 10. où l'Auteur Sacré nous apprend, que les familles des Cananéens dans la dispersion du genre-humain se mirent en possession de ce pays-là, après avoir remarqué que les enfans de Nimrod fils de Cuz possederent la Mesopotamie & l'Assyrie.

Je n'ay point du tout besoin pour soûtenir ma pensée, de supposer qu'il y ait eu dans ce pays une autre nation qui ait été dépossedée par les Cananéens. Car soit que cela soit, soit que cela ne soit pas, il est également vray que les enfans de Canaan n'y avoient pas toûjours été : & cela suffit pour avoir donné lieu à Moyse de remarquer fort à propos, que lors qu'Abraham arriva dans ces quartiers-là, le Cananéen étoit dans le pays ; ce qui signifie naturellement qu'il y étoit dêjà établi. Il a raison de remarquer,

que Nimrod étoit fils du petit-fils de Noé qui étoit Cuz : mais il ne devoit pas ignorer, qu'on dit fils de Manaſſé pour dire petit-fils de Manaſſé ; & que je peux de même dire fils ou petit-fils de Noé, pour dire un de ſes deſcendans. Que s'il veut qu'on parle dans la rigueur, j'avoüe qu'au lieu de petit-fils de Noé, j'ay dû écrire fils du petit-fils de Noé : mais c'eſt toute la faute que j'ay faite. Car j'ay eu très-juſte raiſon de nier que la Geneſe diſe que les Cananéens furent les premiers qui occuperent la Paleſtine ; & je nie qu'on voye le contraire dans les verſ. 18. & 19. du Chap. 10. de la Geneſe cités par cét Auteur. Voicy ces deux verſets avec ceux qui précedent immediatement. *Mais Canaan engendra Sidon ſon premier-né, & Het, & Jebuſi, & Amorri, & Girgaſi, & Heni, & Archi, & Sini, & Arvadi, & Samari, & Hamathi, dont aprés ſe ſont éparſes les familles des Cananéens : & les limites deſdits Cananéens furent depuis Sidon, quand tu vas vers Guerar, juſqu'en Gaza en tirant vers Sodome & Gomorre, Adama & Tſeboim, juſqu'à Laza.* Je trouve là deux choſes qui ne font rien à nôtre queſtion. La premiere eſt la Genealogie des Cananéens. La ſeconde eſt une deſcription Geographique du païs que les Cananéens poſſederent, & de ſes limites. La premiere de ces deux choſes eſt inutile à nôtre queſtion. Car il ne s'agit pas icy de ſavoir d'où ſont ſorties ces familles des Cananéens. La ſeconde ne l'eſt pas moins. On ne demande pas icy quelles étoient les limites du païs que les

les Cananéens poſſederent, mais en quel temps ils commencerent à le poſſeder. On dit qu'il n'eſt pas impoſſible que les familles des Cananéens commençant à ſe répandre ſur la terre, ayent trouvé quelques autres familles deſcendant de Meſraïm ou de Cuz qu'elles furent obligées de dépoſſeder ; & l'on a eu raiſon de ſoûtenir que l'Auteur de la Geneſe ne dit rien qui détruiſe cette penſée : parce qu'encore qu'il marque l'établiſſement des Cananéens au païs dont il donne la deſcription, il ne particulariſe rien, & ne dit ni le temps ni la maniere de cét établiſſement. Il ne ſeroit pas impoſſible que Nimrod, lequel ſelon quelques-uns fut le premier qui ſous le prétexte de la chaſſe aſſembla des gens, les arma, & s'en ſervit enſuite pour s'aſſujettir les autres peuples, s'étant ſaiſi du plus beau & du meilleur païs qu'il trouvoit devant luy, & les ayant contraint de luy ceder la place, ce que l'Ecriture entend apparemment, lors qu'elle dit, *qu'il devint puiſſant en la terre* ; il n'eſt, dis-je, pas impoſſible qu'il ſe ſoit étendu juſqu'au païs de Canaan, &c.

Mais ce n'eſt rien que cela, & il n'eſt pas neceſſaire de perdre du temps à détruire une ſuppoſition que j'abandonneray moy-même de bon cœur, ſi l'on veut. C'eſt une choſe que j'avois dite en paſſant, & que j'avois dite avec raiſon, comme je viens de le prouver. Mais je conſens qu'elle ait été mal avancée, que fait cela pour détruire le fort de mon raiſonnement, qui eſt fondé non ſur ce qu'il y avoit eu dans ce païs une autre

nation avant que les Cananéens s'y établissent, mais sur ce que les Cananéens n'y avoient pas toûjours été ? C'est ce que j'avois assez clairement exprimé, comme cét Auteur l'avoüe en continüant de rapporter ainsi mes paroles.

Mais il ajoûte, que soit qu'il y eût eu une autre nation dans le pays, soit qu'il n'y en eût point eu, il est certain que les enfans de Canaan n'y avoient pas toûjours été. Les enfans de Noé s'étoient répandus peu-à-peu, continüe-t-il, les familles s'étoient multipliées, & s'avançant par degrés sur la terre, les enfans de Canaan avoient dêjà occupé il y avoit long-temps (si l'on veut) ce pays, lors qu'Abraham y arriva. Le Lecteur, qui pouvoit ignorer cette Chronologie, est averty par Moïse, que les Cananéens étoient dès le temps d'Abraham dans le pays. Mais l'Auteur suppose icy sans raison, que Moïse ne l'avoit pas dit ; au lieu qu'il l'a exprimé très-distinctement dans le passage du Chapitre dixiéme que l'on a cité.

Je ne suppose rien sans raison. Car y ayant à considerer deux choses sur le sujet des Cananéens, leur établissement dans le pays dont nous parlons, & le temps de cét établissement, nous convenons que le premier est exprimé très-distinctement au Chap. 10. de la Genese, mais nous soûtenons que le second ne l'est point du tout: & c'est de ce dernier dont il s'agissoit.

Un autre nous diroit peut-être icy, que l'ordre du recit de l'Historien nous fait comprendre l'ordre des évenemens. Mais l'Au-

l'Auteur que nous réfutons est trop habile pour dire cela. On le redresseroit facilement, en luy faisant remarquer que le Chapitre 10. de la Genese nous parle de l'établissement des Cananéens au pays dont il s'agit icy, & que ce n'est que le Chapitre 11. qui fait mention de la dispersion des hommes & de la confusion des langues, quoy qu'il soit inconteſtable que cette dispersion, qui vient la seconde dans l'ordre du recit, a été la premiere dans l'ordre de l'évenement; & que les Cananéens n'ont possedé le pays où ils se sont habitués en dernier lieu, qu'après que les familles eurent été dispersées, & le langage des hommes confondu à Babel.

On pourroit nous faire une objection, que cét Auteur ne nous fait pas, & nous dire qu'il n'y a pas d'apparence que l'Auteur de la Genese ait remarqué que le Cananéen étoit établi en ce pays-là dès le temps d'Abraham, parce que cela s'en alloit sans dire. Cela s'en alloit sans dire? Pas tant qu'on pourroit se l'imaginer. Il est certain qu'Abraham a vécu quarante ans avant la dispersion; & il est vray que ce n'est qu'après la dispersion que les Cananéens s'établirent dans ce pays-là. Leur établissement ne s'est donc fait que du temps d'Abraham, & il étoit encore nouveau lors qu'Abraham arriva en ce pays-là.

Au reste, soit que l'on considere ces paroles, *Le Cananéen étoit alors dans le pays*, par rapport aux versets qui précedent, soit qu'on les regarde par rapport aux versets qui suivent, soit qu'on s'arrête uniquement

au verſet d'où elles ont été priſes, il n'y a rien de ſi facile que de confirmer l'expoſition que nous en avons donnée, & de la confirmer d'une maniere qui ſatisfera tous les eſprits raiſonnables. Car pour ce qui regarde le premier, il eſt dit dans les verſets précedens, qu'Abraham étant âgé de 75. ans ſortit de Charan, & qu'il arriva avec Saraï ſa femme & Lot ſon neveu dans la terre que Dieu luy avoit marquée. L'Hiſtorien remarque, que lors qu'Abraham y arriva, le Cananéen étoit au païs. Il me ſemble que cette Chronologie n'eſt pas ridicule, & qu'il n'y avoit pas ſi long-temps que les Cananéens étoient dans ce païs-là, que l'Hiſtorien ne pût judicieuſement remarquer qu'ils y étoient établis lors qu'Abraham y arriva.

A l'égard des verſets qui ſuivent, il eſt dit que le Seigneur apparut à Abraham, & qu'il luy dit, *Je donneray cette terre à ta poſterité.* Dieu promet à ce Patriarche une terre qui eſt dêjà poſſedée par d'autres habitans. Voilà dequoy exercer ſa foy. Abraham croit néanmoins ce que Dieu luy dit, & bâtit un autel au Seigneur qui luy eſt apparu. Ces circonſtances que l'Hiſtorien rapporte dans les verſets qui ſuivent immediatement, nous font voir que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il a fait cette remarque, *Or le Cananéen étoit alors au pays*; & que cette remarque ſert très-bien à nous faire connoître & la nature de la promeſſe de Dieu, & la grandeur de la foy d'Abraham.

Mais arrêtons-nous au verſet d'où ces paroles

roles ont été tirées, & dont elles font partie: c'eſt le verſ. 6. le voicy: *Et Abraham paſſa outre en la terre juſqu'au lieu de Sichem, ſavoir juſqu'en la plaine de Moré. Or le Cananéen étoit alors dans le pays:* ou bien, *Et le Cananéen étoit alors dans le pays.* Abraham ſort du lieu de ſon parentage pour s'en aller en une terre que Dieu luy a montrée, & qu'il eſpere poſſeder. Quand il y arrive, il la trouve poſſedée par d'autres habitans. Cela l'oblige à penetrer plus avant dans le païs, pour voir s'il ne la trouvera point vuide d'habitans dans des endroits plus éloignés. *Il paſſe outre en la terre juſqu'au lieu de Sichem, juſqu'en la plaine de Moré, & il trouve encore le Cananéen dans ce pays.* Cela le rebuteroit ſans doute, ſi Dieu ne luy apparoiſſoit, & ne luy confirmoit la promeſſe qui luy a déjà été faite.

Toutes ces conſiderations priſes de ce qui précede, de ce qui ſuit les paroles que nous examinons, & du verſet même dont elles ſont priſes, confirment merveilleuſement l'expoſition que nous en avions donnée: & il me ſemble qu'il faudroit manquer de lumiere, ou d'attention, ou de ſincerité, pour n'en demeurer pas d'accord. Mais continuons de répondre à nôtre Auteur.

Enfin il dit, (il rapporte mes paroles) *que dans un ſiécle où il n'y avoit point d'enfant qui ne ſceût que les Cananéens avoient été dépoſſedés par les Iſraëlites enfans d'Iſraël fils d'Abraham, il n'étoit pas neceſſaire d'avertir le Lecteur, qu'au temps d'Abraham les Cananéens étoient encore dans le pays.*

pays. Mais ne faut-il pas instruire des choses les plus connües de nôtre temps la posterité, qui les ignoreroit, si l'on se contentoit de ne remarquer que des choses peu connües. D'ailleurs, n'arrive-t-il pas souvent qu'en parlant on ajoûte des éclaircissemens qui ne sont point necessaires, & sans lesquels les enfans même entendroient ce qu'on dit? L'Ecriture n'est-elle pas toute pleine d'exemples de cette maniere de parler? On n'en rapportera qu'un qui se trouve Deut. 11: 30. *où Moyse parle ainsi à Israël des monts de Guerizim & de Hebal. Ne sont-ils pas, dit-il, au delà du Jourdain à côté du chemin tirant vers le soleil couchant, au pays des Cananéens qui habitent la campagne, vis-à-vis de Guilgal près des plaines de Mamré? Qu'étoit-il besoin de dire que c'est au pays des Cananéens? Qui le pourroit ignorer en entendant le reste des paroles de Moyse?*

Cét Auteur veut bien qu'on luy dise d'abord, que l'exemple qu'il cite n'est pas fort heureusement trouvé. Il n'y a dans les paroles de Moïse rien que de fort necessaire. *Qu'estoit-il besoin de dire que c'est au païs des Cananéens?* Mais qu'est-il necessaire plûtôt que vous tronquiez le passage en le rapportant? Car Moïse ne dit pas que ces monts sont au pays des Cananéens simplement, mais au pays des Cananéens qui habitent la campagne, ou dans certaines plaines du pays de Canaan: ce qui est très-different. Car ces monts pouvoient être au pays des Cananéens en general, & n'être pas au pays de ces Cananéens qui habitent la campagne.

Qui

Qui le pourroit ignorer, ajoûte-t-on, *en entendant le reſte des paroles de Moyſe?* Tout le monde pouvoit l'ignorer, & particulierement ceux à qui Moyſe adreſſoit ſon diſcours, qui pouvoient ne pas ſavoir la carte de ce pays-là, & ignorer les uns ce que c'étoit que ce chemin tirant vers le ſoleil couchant, les autres ce que c'étoit que Guilgal, les autres ce que c'étoient que les plaines de Moré, les autres ce que c'étoit que le pays des Cananéens qui habitent la campagne: ce qui oblige Moyſe à ſe ſervir de tous ces termes differens pour ſe faire mieux entendre, & pour être compris également de tous.

Les raiſons ne luy réüſſiront pas mieux que les exemples. *Ne faut-il pas inſtruire*, dit-il, *des choſes les plus connües de nôtre temps la poſterité, qui les ignoreroit, ſi l'on ſe contentoit de ne remarquer que les choſes les plus connües?* A ſon compte donc l'Auteur de la Geneſe a dû inſtruire la poſterité, que du temps d'Abraham les Cananéens étoient encore dans leur pays, & qu'ils n'en avoient pas encore été chaſſés par les Iſraëlites. Bel avertiſſement pour la poſterité! Avertiſſement important, & ſans lequel la poſterité auroit été dans une ignorance profonde de l'Hiſtoire Judaïque!

Mais n'arrive-t-il pas ſouvent qu'en parlant on ajoûte des éclairciſſemens qui ne ſont point neceſſaires, &c? Je réponds qu'il y a des éclairciſſemens qui ne paroiſſent pas neceſſaires, & qui ne laiſſent pas de l'être en effet: parce que s'ils ne ſont pas neceſſaires à l'é-

l'égard des ſçavans, ils le ſont à l'égard des ignorans, l'Ecriture ayant été faite auſſi-bien pour les uns que pour les autres; & que s'ils ne ſont pas neceſſaires dans un temps, ils le ſeront dans un autre; & qu'enfin s'ils ne ſont pas neceſſaires pour des uſages de politeſſe, d'élegance ou d'éloquence humaine, ils le ſont pour des uſages ou de foy, ou de pieté, ou d'édification, ou d'inſtruction ſimple & populaire.

Je conſens donc qu'on diſe tant qu'on voudra, qu'il y a dans les Livres Sacrés des éclairciſſemens qui nous paroiſſent inutiles à nous, qui avons l'eſprit trop borné pour comprendre toutes les veües du St. Eſprit, dont la ſageſſe eſt diverſe en toutes manieres: mais je ne croy pas qu'on doive les croire tout-à-fait inutiles pour cela; & ſi ç'a été la penſée de l'Auteur, il s'eſt aſſûrément trompé.

Mais enfin pour couper court à toutes ces petites défaites, je poſe un principe qui ne peut être raiſonnablement conteſté, qui eſt, qu'il y a des éclairciſſemens qui à force d'être inutiles, ſeroient ou ridicules, ou extravagans. Ainſi ſi un homme s'aviſoit de remarquer, que lors que nos premiers parens étoient dans le jardin d'Eden, les Cananéens ne s'étoient pas encore établis dans le pays de Sidon, &c. il paſſeroit pour un innocent, ou pour un inſenſé. Sa remarque n'auroit rien de faux, ni de mauvais; mais elle ſeroit ridicule, & même extravagante, à force qu'elle ſeroit inutile, & que ſon inutilité ſeroit ſenſible & ſauteroit aux yeux.

Le

Le principe étant certain, il ne faut que voir l'application qu'on en peut faire, & si cette remarque, *Les Cananéens étoient encore alors dans le pays*, équivalente à celle-cy, *ils n'avoient pas encore eſté exterminés, comme ils le furent enſuite par les Iſraëlites*, n'eſt pas une de ces remarques qui ſeroit abſurde & ridicule à force d'être inutile.

Je voudrois bien ſavoir ce qu'on diroit d'un Hiſtorien, qui faiſant l'Hiſtoire Romaine, & commençant par Enée, diroit que lors que celuy-cy aborda dans l'Italie, ou ſi l'on veut, lors que long-temps après Rhea Sylvia fut trouvée groſſe, les Romains ne s'étoient pas encore rendus maîtres des autres peuples.

Que ſi l'on veut des exemples tirés de l'Ecriture Sainte, je voudrois que l'on me dît, ſi l'on ne riroit point de la naïveté d'un homme, qui diroit que lors qu'Abraham alla en Egypte, il penetra juſqu'au païs de Goſſen, & que les Egyptiens étoient encore dans le païs, entendant que ce païs n'étoit pas encore habité par les Iſraëlites, comme il le fut du depuis. Suppoſons, ſi l'on veut, pour rendre l'exemple plus juſte, que les Egyptiens firent place aux Iſraëlites, & ſe retirerent pour y laiſſer habiter les Iſraëlites du temps de Joſeph.

Que ſi cette remarque ſeroit abſurde, parce qu'elle ſeroit d'une inutilité ridicule & choquante, je ne voy point que l'on puiſſe éviter de faire le même jugement de celle-cy, *Or le Cananéen eſtoit alors au pays*, ſi elle ſignifie, il y eſtoit encore, & n'en avoit

point

point esté chassé par les Israëlites. Car encore une fois, n'est-ce pas là une belle remarque, que du temps d'Abraham les Cananéens étoient encore dans le pays, n'ayant point encore esté chassés par les Israëlites descendus d'Abraham de la maniere que chacun sait. Il n'y avoit gueres plus de vingt-cinq ou trente ans que les Cananéens s'étoient établis dans ce païs, lors qu'Abraham y arriva, comme il est aisé de le justifier, en supposant qu'Abraham a vécu quarante ans avant que la dispersion arrivât; & depuis Abraham jusqu'à ce que les Cananéens soient exterminés, il se passe plus de quatre cens ans. Cela estant, je demande lequel est le plus naturel, ou de penser que l'Historien par ces paroles, *Le Cananéen estoit alors au pays*, a voulu dire qu'il y estoit dêjà établi lors qu'Abraham y arriva; établissement nouveau, & qui venoit d'arriver : ou de croire que sa pensée a esté, que le Cananéen du temps d'Abraham n'avoit pas encore esté chassé & exterminé, comme il le fut quatre cens ans après par la posterité d'Abraham.

De la consideration de ce passage cét Auteur passe à celle de cét endroit du 14. Chap. de la Genese, où il est dit, qu'*Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan.* Et voicy comment il répond à ce que nous avions dit là-dessus : *Mais est-on bien assuré qu'il n'y avoit point un autre lieu qui s'appelloit Dan?* (C'étoient mes paroles) *On n'en a pas de démonstration : mais quand on voit qu'Abraham après avoir atteint ses ennemis*

mis à Dan, les poursuit & les mene battant jusqu'à Damas, on ne peut presque pas douter qu'il ne s'agisse de la ville que les Israëlites appellerent Dan, parce que cette ville se trouve sur le chemin. S'il est permis de doubler ainsi les villes & les hommes plustôt que d'abandonner un sentiment qui n'est appuyé sur aucune raison solide, on ne pourra juger du temps d'aucun Historien par les noms qu'on trouvera dans son Histoire.

Il y a bien des defauts dans ce raisonnement. Premierement l'Auteur devoit savoir, qu'on ne double point icy les villes, parce qu'on ne croit point que ce Dan où Abraham atteignit ses ennemis fût une ville. En second lieu, qu'il n'y avoit rien de si frequent dans l'Orient que de trouver plusieurs villes de même nom. Il y avoit plusieurs Ninives, plusieurs Antioches, &c. Pour un troisiéme, qu'un homme qui affirme doit avoir des raisons pour affirmer: mais qu'afin qu'un homme doute & tienne son jugement suspendu, il suffit qu'on ne luy donne pas de suffisantes raisons de ce qu'on veut luy faire recevoir. Il s'agit d'un temps éloigné, & dont je n'ay pas des idées si distinctes que de ce que je voy. Je ne suis pas assûré qu'il n'y eût un autre lieu qui s'appelloit Dan: cela suffit, non pour m'obliger à affirmer qu'il y avoit deux lieux qui portoient ce nom, mais pour me tenir en suspens, & me faire voir que je ne dois pas prononcer décisivement là-dessus. Mais l'Auteur qui a de la connoissance ne devoit pas

dissimuler les raisons qu'on a de croire qu'il y avoit un autre Dan. C'est, je pense, un fait qu'on ne contestera point, que le Jordain portoit le nom de Jordain du temps de Moïse; & l'on sait que le Jordain tiroit son nom de deux ruisseaux qui se joignoient pour le former, dont l'un s'appelloit *Jor*, & l'autre *Dan*. Il est certain encore que ce dernier Dan estoit aussi-bien que l'autre sur le chemin de Damas. Et cela fait voir qu'on s'est un peu trop hâté de blâmer une suspension aussi raisonnable que celle que nous avons fait paroître.

Le même Auteur poursuivant ses preuves, en prend une du Chap. 35. *Et Israël partit, & tendit ses tabernacles au delà de Migdal-Heder, c'est-à-dire, de la Tour du bétail.* Il dit qu'on appelloit ainsi une tour qui estoit sur une des portes de Jerusalem, qu'on appelloit *la porte du bétail*, Mich. 4: 8. Nehem. 3: 1. desorte qu'on ne peut pas attribüer ces paroles à Moïse, du temps de qui les tours de Jerusalem n'étoient pas encore bâties. Mais qui a dit à cét Auteur, que cette tour du bétail n'existoit point du temps de Moïse? Qui luy a dit qu'elle estoit sur une des portes de Jerusalem? Qui luy a dit que cette tour ne fût bâtie qu'avec la ville de Jerusalem? Qu'est-il necessaire de confondre la porte du bétail avec la tour du bétail? Qui nous empêchera de croire que la tour du bétail éstant dès le temps de Moïse, on bâtit ensuite une des portes de Jerusalem auprès de cette tour, & que cette tour donna son nom à cette porte? Jacob & Laban bâtissent

tiſſent une Monjoye, pour être une borne que l'un & l'autre s'engagent de ne point paſſer : pourquoy ſera-t-il impoſſible que d'autres euſſent anciennement bâty une tour comme une borne que le bétail ou les troupeaux ne devoient point paſſer ? Les paſſages cy-deſſus marqués ne nous rendent pas plus ſavans à cét égard.

Mais voicy une preuve qu'il prétend être beaucoup plus forte. Elle eſt priſe de ces paroles du 36. de la Geneſe : *Et ce ſont icy les Rois qui ont regné au pays d'Edom, avant qu'aucun Roy regnât ſur les enfans d'Iſraël.* On dit qu'il paroît par ces paroles & par le nombre des generations des enfans d'Edom, leſquelles ſont en beaucoup plus grand nombre que celles qui ſe trouvent depuis Jacob frere d'Edom juſqu'à Moïſe, que c'eſt un Ecrivain moins ancien qui a écrit cela.

Je ne ſay ſi nôtre Auteur a bien ſupputé, ou ſi c'eſt que nous ſupputons mal : mais il eſt vray que nous ne trouvons point que le nombre des generations d'Edom ſurpaſſe celuy des generations des enfans de Jacob juſqu'à Moïſe ; & c'eſt, à mon avis, ſe commettre un peu, que d'avancer de pareils faits ſans les avoir bien examinés. Ce qui l'a trompé apparemment, c'eſt que ne liſant pas avec trop d'attention le Chap. 36. de la Geneſe, il a confondu la Genealogie des enfans d'Eſaü avec celle des enfans de Seïr Horien, & peut-être l'une & l'autre avec la ſucceſſion des Rois d'Edom ; ce qui fait un fort grand nombre de noms propres : mais pour la Genealogie d'Eſaü, telle qu'elle eſt mar-

marquée dans cét endroit de la Geneſe, la voicy. Eſaü eut trois femmes. De la premiere il eut Eliphas; de la ſeconde Rahuel; de la troiſiéme Jehu, Shelom & Coré. Les enfans d'Eliphas premier-né d'Eſaü furent Theman, Omar, Sepho, Gatham, Cenes, & Hamalek, qu'il eut d'une concubine. Les enfans de Rahuel ſecond fils d'Eſaü, Nahath, Zara, Samma, Meza. Les enfans de Jehu, Shelom & Coré, qui ſont trois fils qu'Eſaü eut de ſa troiſiéme femme, ne ſont pas compris dans cette Genealogie. Voilà ce grand nombre de generations d'Edom ſur lequel cét Auteur ſe récrie, & qu'il croit ſurpaſſer celuy des generations des enfans de Jacob juſqu'à Moïſe. Il y penſera mieux, s'il luy plaît, une autre fois.

Au reſte, bien loin qu'il faille tirer un argument pour montrer que ce n'eſt point Moïſe qui a écrit le Livre de la Geneſe, de ce que le nombre des generations d'Eſaü eſt trop grand dans cette Genealogie des deſcendans d'Eſaü, je ne ſay ſi l'on ne doit point tirer une conſequence oppoſée de ce que le nombre de ces generations y eſt ſi petit. Ce qu'il y a de plus vraiſemblable ſur ce ſujet, c'eſt que Moyſe a voulu ſeulement toucher en paſſant ces choſes, afin que les Iſraëlites connuſſent les limites des enfans d'Eſaü, & qu'ils s'abſtinſſent de les troubler dans leur partage.

Cependant c'eſt le ſentiment de Maimonides, que ces Rois qui avoient regné en Edom eſtoient d'une autre nation que celle des Iduméens. Et ſi cette penſée eſtoit veritable,

table, il seroit assez facile d'entendre icy celle de Moïse. Il voudroit dire, que les Iduméens condamnés à l'esclavage par le Testament prophetique d'Isaac, avoient déjà servy à sept ou huit Rois étrangers, avant que les Israëlites eussent vû regner aucun Roy sur eux: ce que Moïse a pû dire de son temps sans se tromper. Mais peu de temps après la mort de Moyse ils servirent à des Rois étrangers, tels qu'étoient le méchant Roy Chusa, auquel les enfans d'Israël servirent huit ans; Eglon Roy des Moabites, auquel les enfans d'Israël servirent dix-huit ans; Jabin Roy de Chanaan qui regna en Hor, qui asservit le peuple pendant vingt ans, ayant pour Chef de ses armées Sisarra, &c.

Les Savans donnent une autre explication à ces paroles. Ils disent que ce n'est pas une chose fort extraordinaire parmy les Orientaux, de donner le nom de Roy à celuy qui a la souveraine autorité dans un Etat: que Procope en fait une maxime plus generale, & remarque que les nations étrangeres en general ont accoûtumé de donner à leurs Chefs le nom de Rois. Ils disent que dans l'endroit de la Genese où Abraham est appellé *un Prince de Dieu*, les Septante ont traduit Βασιλεὺς παρὰ τοῦ Θεοῦ, *un Roy qui vient de Dieu*: & qu'enfin il y a plusieurs endroits de l'Ecriture où le nom de Roy est donné à un Juge ou Chef du peuple. On en peut donner divers exemples: mais voicy les principaux. Le premier se trouve au Chap. 33. du Deuter. vers. 5. où il est נשיא אלהים

dit que Moïse fut *un Roy juste*, ou *dans la droiture*: בישרון מלך. Le second se lit au Chap. 17. du Livre des Juges, où il est remarqué (c'étoit après la mort de Samson) qu'il n'y avoit point de Roy en Israël, & que la Tribu de Dan de son chef se chercha & se procura un païs où elle s'établit, parce qu'elle n'avoit pas encore eu de portion avec les autres Tribus: ce qui évidemment ne signifie autre chose sinon que depuis la mort de Samson il n'y avoit aucun Chef de toutes les Tribus, tels qu'étoient ceux qui sont appellés Juges, pour diriger cette action de la Tribu de Dan, & mener les autres Tribus à leur secours pour les établir dans la terre qu'ils cherchoient, comme Moïse l'avoit ordonné, en défendant que les Tribus de Ruben & de Gad s'établissent delà le Jordain, jusqu'à ce qu'ils eussent aidé leurs freres à conquerir des portions pour eux. C'est de quoy l'on peut à peine douter, lors que l'on considere cét autre passage du Chap. 21. des Juges, vers. 25. où il est dit à l'occasion de la desolation des Benjamites, que les autres Tribus avoient exterminés pour punir le crime d'un particulier, & dont elles s'étoient ensuite repenties, *En ce temps-là il n'y avoit point de Roy en Israël, mais chacun faisoit ce que bon luy sembloit*: c'est-à-dire, qu'il n'y avoit point de Chef absolu sur les Tribus, qui par son autorité les empêchât de se faire la guerre, & qui prescrivît à chacun son devoir. Enfin le dernier passage que nous produirons est celuy du 9. Chap. des Juges, vers. 6. où il est dit que les hommes de Sichem

chem établirent Abimelek pour leur Roy; l'expression de l'original étant qu'ils le firent regner, & l'établirent Roy: ce qui pourtant veut dire qu'ils l'établirent Juge. Et certainement ce n'est pas sans raison que ces souverains Magistrats ou Chefs du peuple, que l'Ecriture appelle des Juges, שֹׁפְטִים, & qui se trouvent parmy les autres nations, estant appellés chez les Grecs, si je ne me trompe, Δικασταὶ; chez les Tyriens *Suffetes*, chez les Romains *Dictatores*, chez les anciens Romains, *Interreges*, & que Josephe nomme fort bien ἀρμοστὰς, ἀνθυπάτους, que ces souverains Magistrats, dis-je, ou Chefs du peuple s'appellent des Rois, puis que s'ils n'en avoient ni la pompe ni l'équipage, ils en avoient du moins tout le pouvoir & toute l'autorité. Ils agissoient en Souverains, & avoient la puissance du glaive indépendemment même du Sanhedrin, comme cela paroît par l'exemple de Gedeon, qui de son autorité privée fait mourir les hommes de Soccoth & les habitans de Phanuel; & par l'exemple de Jephté, qui fit mourir un si grand nombre d'Ephaïmites, Jug. 12: 6. *Vide Festum.*

Après ces remarques, il me semble qu'on peut entendre du regne des Juges, aussi-bien que de celuy des Rois proprement ainsi nommés, ces paroles de la Genese, *avant qu'aucun Roy regnât en Israël*, c'est-à-dire, jusqu'à Moïse, qui est le premier qui a esté le Chef du peuple. Avant luy chaque famille avoit eu son Chef, qui étoit le premier né, ayant droit de commandement sur ses fre-

res, & même le droit de la Sacrificature. Enſuite chaque Tribu eut ſon Chef. Mais Moyſe eſt le premier qui a eſté le Chef de toutes les Tribus, & qui a eſté établi comme Roy en Iſraël ſous l'autorité de Dieu qui en étoit le premier Monarque. Ainſi ces paroles, *avant qu'aucun Roy regnât en Iſraël*, ſeroient équivalentes à celles-cy, *Ayant qu'il y eût aucun Juge, ou Souverain Magiſtrat, ou Chef de tout le peuple.*

Toutes les difficultés qu'on peut faire contre cette expoſition ne nous ſemblent pas trop conſiderables. Dira-t-on que les Juges ne portent point le nom de Rois dans l'Ecriture ? Nous avons prouvé le contraire. Prétendra-t-on que le terme de regner ne ſe dit que des Rois proprement dits, *Avant qu'aucun Roy regnât*, &c? Nous avons produit un paſſage du 9. Chap. des Juges, qui dit non ſeulement que les Iſraëlites établirent Roy Abimelek, mais encore qu'ils le firent regner ſur eux. Car c'eſt ce qu'emporte cette expreſſion de l'original וימליכו למלך. On dira peut-être, qu'il ne ſe peut pas qu'une ſi longue ſuite de Rois ayent regné en Edom depuis Eſaü juſqu'à Moyſe, ou juſqu'au temps que Moyſe fut établi Chef du peuple d'Iſraël. Mais on le dira mal. En effet les Rois qui regnerent en Edom ſucceſſivement ſont Bela, Jobab, Huſam, Adad, Semla, Saül, Balanan, Adar, tous venus de pays differens: ce qui fonde la penſée de Maïmonides, qui prétend qu'ils étoient étrangers à l'égard des fils d'Edom.

Ma

Mais quoy qu'il en soit, ce ne sont là que huit personnes qui ont regné les uns après les autres en Edom. Le temps qui s'est passé depuis que les enfans d'Esaü dépossederent les enfans de Hor, & gagnerent sur eux le pays de Seïr, qui est le temps auquel ils commencerent à être en assez grand nombre, sera, si l'on veut, de deux cens trente ou quarante ans. La supposition n'est pas étrange, puis que depuis Abraham jusqu'à la sortie des enfans d'Israël sous Moyse, l'Ecriture elle-même compte quatre cens ans. Or je demande si dans l'espace de deux cens trente ou quarante ans il n'y peut point avoir eu huit Rois en Edom. Qu'on lise bien l'Histoire, & qu'on voye l'état du monde, & l'on trouvera qu'il n'y a gueres d'exemple dans aucun Royaume ni dans aucun Empire de la terre, où deux cens trente ans n'ayent vû couler plus de huit regnes. Ce qui pourroit faire quelque difficulté, c'est qu'il est aussi fait mention des Ducs d'Edom. Mais je répons que ces Ducs sont de deux sortes, les uns qui ont esté avant les Rois, lesquels n'étoient que les chefs de leurs familles: tels étoient le Duc Theman, le Duc Sepho, le Duc Cenés, le Duc Coré, &c. Car s'ils avoient esté des Ducs ou des Souverains proprement dits, ils n'auroient pû l'être tous, puis qu'ils estoient freres; mais il y en auroit eu un qui commandant aux autres auroit porté la qualité de Duc. Les autres sont ceux qui suivirent les Rois: & ce sont ceux dont Moyse parle dans son Cantique, lors qu'il dit: *Alors seront épou-*

vantés les Princes d'Edom. Vous voyez qu'ils étoient plusieurs qui regnoient à la fois, & qu'ainsi l'Auteur de la Genese a pû faire le catalogue des Ducs d'Edom au pluriel, c'est-à-dire, des Ducs qui commandoient en Edom de son temps. Car y ayant eu plusieurs Princes ou Ducs en Edom du temps même de Moïse, Moïse luy-même a dû nous en faire un catalogue plus nombreux, s'il est vray qu'il ait voulu décrire la succession des Ducs comme celle des Rois. Que si l'on suppose que c'est un homme qui a vécu après David qui a écrit le Livre de la Genese, il est incompréhensible qu'il mette un si petit nombre de Ducs dans son catalogue, lors que ces Ducs ont dû être en si grand nombre seulement depuis Moïse jusqu'à David.

Pour donc bien développer tout cela, il faut distinguer trois sortes de gouvernement dans la maison d'Edom; un gouvernement paternel, Royal, & Ducal. La premiere autorité est celle des peres ou Patriarches sur leurs enfans. Ils sont appellés Ducs par l'Auteur de la Genese. La seconde fut celle des Rois, qui réünissoient toutes les familles sous le gouvernement d'un seul homme qui estoit appellé Roy: & l'Auteur de la Genese décrit assez exactement
1 *Chr.* 1. succession de ces Rois. La derniere est celle des Ducs. Car après la mort d'Adad dernier de ces Rois, les Iduméens obeïrent à des Princes ou des Ducs qui étoient plusieurs à la fois, comme cela paroît & par le Cantique de Moïse que nous avons déjà

té, & par plusieurs autres passages de l'Ecriture. L'Auteur de la Genese ne se propose point de marquer tous les Ducs sans exception qui ont regné en Edom, & qui ont succedé les uns aux autres. Car le catalogue seroit assûrément plus nombreux qu'il n'est, & sur tout s'il étoit vray que ce fût Esdras ou quelque autre qui eût vécu depuis que le Temple fut bâty, qui fût l'Auteur de la Genese.

Au reste comme Moïse a non seulement prédit que les enfans d'Israël voudroient avoir un Roy, mais même qu'il a donné des préceptes assez étendus sur ce sujet, nous ne voyons point qu'il y eût un fort grand inconvenient à dire, que c'est des Rois d'Israël proprement ainsi nommés que Moïse parle, lors qu'il dit, *Ce sont icy les Roïs qui ont regné en Edom avant qu'aucun Roy regnât en Israël.*

Je ne say en quel rang nous devons mettre quelques preuves qui sont particulieres à cét Auteur, mais qui sont si peu considerables, que l'Auteur luy-même consent qu'on ne les regarde que comme des soupçons. Par exemple, il ne veut point que ce soit Moïse qui ait écrit ces paroles de la Genese, Chap. 2. *Et l'or de ce pays-là est bon. Là aussi se trouve le bdellion & la pierre d'onix.* Il n'y a pas d'apparence, dit-il, que Moïse, qui ne s'étoit jamais fort éloigné de l'Egypte, eût tant de connoissance d'un pays assez éloigné, dans un temps où les voyages étoient fort rares & fort difficiles: & il y en a encore moins que Dieu luy ait révelé qu'il y avoit de l'or

dans ce pays-là, & que l'or de ce pays-là estoit bon. Cét Auteur s'écriera icy qu'on n'a point de goût pour les preuves de critique. Il aura raison, si toutes ses preuves ressemblent à celle-là. Qui a jamais ouï parler qu'il falût avoir une connoissance particuliere d'un pays, pour savoir que ce pays produit de l'or, & que cét or est bon? C'est la premiere chose que l'on sait. Le commerce étoit ouvert entre le pays de Canaan ou la Palestine, & l'Egypte, du temps de Joseph, qui fut mené en Egypte par des marchands Ismaëlites. Il devoit l'être mieux encore du temps de Moyse. Et s'il passoit des hommes de la Palestine en Egypte du temps des Patriarches, n'y a-t-il pas bien dequoy s'étonner, qu'on ait vû en Egypte de l'or d'Avila, ou qu'on l'ait connu, ou qu'on en ait ouï parler, ou que Moyse ait trouvé cela dans les memoires de ses Peres; & ne craint-on pas de se commettre par de si petites remarques?

Et le commencement de son regne fut Babel Erec, &c. *De ce pays-là il sortit en Assyrie, & bâtit Ninive*, &c. On dit que cette exactitude à décrire la fondation des villes de Mesopotamie & d'Assyrie sent le stile d'un Auteur qui avoit esté en ce pays-là. Et moy je dis que ce stile est d'un homme qui fait l'Histoire du monde, & nous apprend l'origine des villes & des nations les plus connües & les plus importantes: ce qui est le dessein de tout le Livre de la Genese. Mais cét Auteur voudroit-il répondre à une question qu'on va luy faire? Croit-il que Moyse,

se, quand il écrivoit (il croit que Moyse a écrit quelque chose du Pentateuque) ait écrit sur des memoires, ou sans memoires. S'il dit que c'est sans memoires, il se contredit luy-même, & il ne faut que lire son Livre pour s'en appercevoir. S'il croit que Moyse a écrit sur quelques memoires, on luy demande pourquoy il ne veut point que Moyse ait pû parler de l'or d'Avila, & des villes de la Mesopotamie sans y avoir jamais esté: & pourquoy est-il necessaire là-dessus que nous croyons que celuy qui a écrit cela avoit passé l'Euphrate; puis que Moyse ne l'ayant pas passé, il écrivoit peut-être sur les memoires de gens qui l'avoient passé? Mais ce n'est pas là de quoy je me plains le plus: je trouve bien plus étrange cét autre raisonnement qu'il nous va faire sur le sujet de la ville de Ninive.

Car enfin tout est icy incertain. On connoît à peine quel est le veritable nom de cette ville. Les uns la nomment Ninus, les autres Neneve, les autres Ninive. On ignore le lieu où elle étoit bâtie. Les uns veulent qu'elle l'ait été auprès de l'Euphrate, les autres auprès du Tygre. De ces derniers encore les uns l'ont placée à l'Orient du Tygre, & les autres à son Occident; les uns au dessus, & les autres au dessous d'une autre riviere nommée Lycus. Il y en a d'autres qui prétendent qu'il y a eu deux villes de Ninive, l'une dans la Comagene, l'autre dans l'Assyrie; l'une auprès de l'Euphrate, l'autre delà le Tygre. On n'est pas trop certain du temps que cette grande ville fut ruinée. Les

uns veulent qu'elle l'ait été par les Medes; les autres par les Chaldéens; & d'autres qu'elle l'a été par les uns & par les autres, c'eſt-à-dire, deux fois, & qu'Aſſuerus & Nebukadnetſar l'ont tour à tour deſolée. Ce qui eſt conſiderable, c'eſt qu'Herodote luy-même, dont l'Auteur fait tant de cas, ne ſait ce qu'il dit lors qu'il parle de Ninive. Car tantôt il dit que l'Euphrate paſſe par le milieu de Ninive, liv. 1. chap. 185. & tantôt il dit que Ninive eſt ſituée ſur l'Euphrate, chapitre 193. & dans un autre endroit il dit que le Tygre paſſe au travers de Ninive. Suidas écrit que Semiramis Reine des Aſſyriens changea le nom de Ninive en celuy de Babylone: & preſque tous les autres Hiſtoriens diſent le contraire. Preſque tout ce que nous connoiſſons d'Antiquaires ont pris ce qu'ils diſent de Ninus, de Cteſias, ou d'Herodote. Cteſias eſt un Auteur très-fabuleux, on en demeure d'accord: mais Herodote ne l'eſt pas moins. Voilà pas de ſûrs garants de ce qu'on peut croire, ou ne croire pas là-deſſus? Je paſſe plus avant: la critique de Bochart touchant les noms qui ſont contenus dans le 10. de la Geneſe, toute docte qu'elle eſt, ne roule que ſur des fondemens très-incertains, comme ſur l'affinité du ſon des termes, ſur ce que les Auteurs du ſiécle ont écrit, ſur l'étymologie des noms, ſur la combinaiſon de ces mêmes noms qui ſe trouvent cités enſemble, & ſur de pareilles choſes, qui ſouvent font naître des conjectures fort-veritables & fort-heureuſes, mais qui ſans difficulté n'ont pas aſ-

sez de certitude ni d'évidence pour former des difficultés raisonnables. L'Auteur voit bien qu'on ne peut asseoir aucun jugement bien assûré sur des principes si douteux & si incertains; & que sans qu'on entre dans l'examen particulier de sa nouvelle Critique à cét égard, ce qui nous meneroit trop loin, il suffit de luy faire remarquer qu'il n'y a que de l'incertitude dans les principes sur lesquels il raisonne.

Il cité après cela le vers. 14 du Chap. 37. où il est dit que *Jacob envoya Joseph de la vallée d'Hebron à Sichem.* Il remarque que pendant que les Cananéens furent maîtres du pays, on appella cette ville *Kiriath-Arba*, mais qu'elle changea de nom lors qu'elle fut à Caleb, & s'appella *Hebron* du nom de son petit-fils.

Mais de toutes les preuves critiques, celles qui se prennent des noms sont les plus suspectes. Qui ne sait en effet qu'il y a plusieurs personnes & plusieurs lieux dans l'Ecriture qui portent un même nom, & qu'ainsi il est très-facile de se méprendre par ces noms équivoques? Ainsi il y a deux Gedeons, l'un de la Tribu de Benjamin, dont il est parlé au Livre des Nombres; l'autre de la Tribu de Manassé, qui délivra & jugea Israël. Il y a deux Dans, l'un ville, & l'autre riviere: deux Eglons, l'un ville, dont il est parlé au Chap. 10. de Josué; l'autre un Roy des Moabites, dont il est parlé au 3. des Juges: deux Zarés, l'un de la Tribu de Simeon, l'autre de la Tribu de Juda. Il y a de même deux Hebrons, l'un fils de

Caat & petit-fils de Levi Chef de la famille des Hebronites; l'autre qui eſt un des deſcendans de Caleb. Cela fait voir déjà qu'il n'eſt pas ſûr de tirer trop de conſequences des noms propres qui ſe trouvent dans l'Ecriture.

Il faut remarquer en ſecond lieu, que l'Auteur ſuppoſe ſans le prouver, qu'Hebron petit-fils de Caleb donna ſon nom à Kiriath-Arbé. Il ſeroit bon qu'on n'avançât point de pareilles choſes ſans en apporter de bonnes preuves. Car le premier Chapitre du Livre des Chroniques, d'où l'Auteur ſemble l'avoir pris, ne dit rien moins que cela. D'ailleurs il eſt parlé dans l'Ecriture d'une vallée d'Hebron, de montagne d'Hebron, d'une ville appellée Hebron; & il eſt remarqué qu'au temps de Joſué le Roy d'Hebron fut du nombre des Rois vaincus par les Iſraëlites. Qui ſait ſi le pays n'a pas donné le nom à la ville qui s'appelloit Kiriath-Arbé, & qui commença à ſe nommer Hebron du nom de la contrée qui étoit connüe de temps de Moyſe?

Au fond, quand il ſeroit vray que Joſué, qui receut ordre de Dieu de continuer l'Hiſtoire Sainte, comme l'Ecriture nous l'apprend; ou les Prophetes qui ſont venus après Joſué auroient ſubſtitué des noms propres connus à des noms qui ne s'entendoient plus, je nie qu'ils euſſent changé l'Ecriture pour cela, & qu'on en pût tirer la moindre conſequence contre la certitude de la Révelation. Mais puis que l'on peut ſoûtenir avec probabilité que cela même ne s'eſt

point

point fait ; & qu'il paroît d'ailleurs par ce nombre innombrable de noms propres qui se lisent dans la Genese, qui ne sont point connus parmy nous, & qui ne l'étoient pas même du temps d'Esdras, puis que les Prophetes employent des noms qui sont bien plus connus que ceux de la Genese pour exprimer les lieux dont ils parlent: je croy que si l'on vouloit s'en donner la peine, & que cela fût bien necessaire, on pourroit tirer de là une preuve toute opposée au but de cét Auteur.

La difficulté qu'on prend des villages de Jaïr seroit considerable, si l'Ecriture ne nous parloit de deux Jaïr qu'il faut bien distinguer, l'un fils de Segub petit-fils d'Esron & de Macchir fils de Manassé par sa grand-mere ; d'où vient qu'il est nommé petit-fils de Manassé dans l'Ecriture, I Paral. 2: 22. Deut. 3: 14. & III Rois, 4: 13. Nomb. 32: 41. Ce Jaïr fut fils de Segub frere de Caleb. Mais il y a un autre Jaïr qui fut Juge en Israël, qui vécut trois ou quatre cens ans après l'autre, Jug. 10: 3. Il est vray que ce dernier Juge avoit trente fils, qui habiterent trente villes qu'on nommoit Avoth Jaïr, comme on nomme aussi quelques villes de Galaad du nom du premier Jaïr ; & cela n'est pas fort étonnant: mais il ne se peut pas que le premier Jaïr ait été Juge en Israël dans le temps marqué au Livre des Juges, à moins qu'on ne luy accorde une vie semblable à celle des Patriarches de l'ancien monde ; ce qui ne s'accorderoit point avec ce que l'Ecriture dit, que toute cette generation qui avoit connu Josué mourut ; que

les Iſraëlites pécherent, & furent aſſervis à des nations étrangeres, & qu'enſuite Dieu leur ſuſcita des Juges. Joſué vécut fort long-temps, car il mourut âgé de cent dix ans. Tous ceux qui avoient connû Joſué moururent. Les Iſraëlites pécherent, & fûrent long-temps aſſervis. Dieu ſuſcita des Juges. Jaïr n'eſt ni le premier ni le ſecond de ces Juges. Otoniel procure aux Iſraëlites un repos de quarante ans. Eglon les aſſervit dix-huit ans. Aod tüe Eglon, & procure aux Iſraëlites un repos de quatre-vingts ans. Ils ſont aſſujettis enſuite par Jabin. Debora les délivre. Les enfans d'Iſraël péchent encore. Dieu les livre aux Madianites. Gedeon les délivre. Gedeon meurt. Abimelek ſon fils luy ſuccede. Celuy-cy meurt, & Thola juge après luy Iſrael vingt-trois ans. Après luy ſucceda Jaïr Galaadite, & juge Iſraël vingt-deux ans.

Pour ſa remarque de *Prophete* & *Voyant*, elle eſt à mon avis très-peu de choſe. On peut dire pour répondre à l'objection qu'il en tire, qu'il y a eu un temps en Iſraël où c'étoit un uſage aſſez commun de dire, *Allons conſulter le Voyant (Roé) de l'Eternel*; & un temps où il étoit plus ordinaire de nommer ce Voyant du nom de *Nabi*: mais c'eſt tout ce qu'il y a de veritable en cela. Car comme je ne croy pas que l'Auteur voulût nous conteſter que les Prophetes n'ayent été nommés *les Voyans de l'Eternel* parmy les Iſraëlites juſqu'à Eſdras, & même de ſon temps, bien qu'ils fuſſent appellés plus ordinairement du nom de Prophetes, je ne nie pas auſſi qu'il n'y

n'y ait eu un temps en Israël où l'usage ordinaire vouloit qu'on les nommat plûtôt des Voyans que des Prophetes dans le stile ordinaire & familier: & c'est tout ce qu'on peut recueillir du passage qu'on cite sur ce sujet.

CHAPITRE X.

Méthode pour prouver la verité de la Religion Judaïque, nonobstant les fausses subtilités des incredules.

IL faudroit avoir d'étranges dispositions à l'incredulité, pour trouver dans ces objections de critique que nous fait Spinosa, ou que d'autres peuvent nous faire, dequoy douter un moment des fondemens de la Révelation. Car quoy! deux ou trois parentheses que vous trouverez dans les Livres de Moïse, & qu'on veut à toute force qui ne soient pas de Moïse, & qui par cela même qu'elles paroissent hors d'œuvre, ne feroient rien contre nous, empêchent-elles que les Prophetes n'ayent prédit la vocation des Payens avec ses circonstances; que Moïse & Jesus-Christ ne se donnent du jour l'un à l'autre; & que les fondemens de la Religion ne soient si liés avec les lumieres du sens commun, qu'il faut renoncer à la qualité d'homme pour en douter?

Mais pour me renfermer dans le sujet que je traite maintenant, est-il possible qu'on ne voye pas, que la verité de la Religion Judaïque prise à part, a des fondemens que

de

de ſi petites obſervations ne ſont pas capables d'ébranler ?

En effet, ſans la regarder de tous ſes côtés, comme de celuy de la Morale, de la connoiſſance du vray Dieu, de ſa proportion avec la Religion naturelle, de ſes admirables rapports avec l'Evangile, de ſes propheties, du caractere de pieté & de deſintereſſement qui paroît dans ſa doctrine, de l'avantage ſi grand & ſi ſenſible qu'elle avoit ſur toutes les autres Religions; il eſt aiſé d'en faire connoître la divinité d'une maniere qui perſuadera toûjours les gens de bon ſens.

Il ne faut pour cét effet qu'établir bien diſtinctement ces trois verités capitales. I. Que Moyſe a écrit ou a fait écrire les faits eſſentiels qui ſont contenus dans le Pentateuque. II. Que Moyſe les ayant laiſſés par écrit, il faut neceſſairement qu'ils ſoient vrais. III. Qu'étant vrais, ils prouvent, malgré tous les efforts de l'impieté, la divinité de la Religion Judaïque.

De ces trois principes le premier eſt le plus difficile à prouver. Car j'établiray clairement, que ſi Moyſe a écrit ces miracles éclatans qui nous ſont rapportés dans l'Ecriture du Pentateuque, il n'a pû les écrire contre la verité, & contre la connoiſſance publique qu'on en avoit : ce qui ne recevra plus de difficulté, lors qu'on aura conſideré les circonſtances de ces faits.

Je feray voir avec la même facilité, que ſi tous ces miracles ſont vrais, il faut que Dieu, auteur de ces loix de la Nature qui ont eſté interrompües par ces miracles, ſe ſoit manifeſté à Iſraël. Ainſi

Ainſi ce à quoy nous devons premierement & principalement nous attacher, c'eſt à faire voir que les choſes eſſentielles qui compoſent la matiere du Pentateuque, ces faits illuſtres & éclatans dans leſquels la main de Dieu paroît ſi viſiblement, ſont des faits que l'on n'a point inventés, mais dont Moïſe nous a conſervé la memoire dans des monumens certains.

En effet, il eſt conſtant que ces faits ſe trouvent écrits, I. Dans la Loy de Moïſe: II. Dans les autres Livres du Pentateuque: III. Dans les Ecrits de tous les Prophetes: IV. Dans le cœur & dans le ſouvenir des Iſraëlites, qui devoient s'en entretenir continuellement, & qui ne pouvoient pas n'en conſerver quelque ſouvenir par les meſures que Moïſe avoit priſes pour cela: V. Dans la pratique & dans le culte des Juifs, dont les ceremonies répreſentoient ces anciens évenemens. Et il eſt vray VI. que tous ces faits ont une telle liaiſon avec la conſervation de la République des Juifs, & avec ſon établiſſement, qu'ils ſe trouvent encore peints dans leur Etat, par maniere de dire. On verra dans la ſuite la certitude de tous ces divers monumens qui nous ont conſervé la Révelation des Juifs.

CHA-

CHAPITRE XI.

Premier monument de la Révelation Judaïque: Qu'il y a toûjours eu parmy les Juifs une Loy de Moïse qui contenoit la substance de leur Religion.

LEs incredules eux-mêmes sont contraints d'avoüer qu'il y a eu une Ecriture de Moïse. Spinosa prétend que Moïse écrivit deux Livres, le Livre de l'Alliance, qui ne contenoit que les loix qui sont décrites depuis le 22. verset du 20. de l'Exode, jusqu'au 24. Chapitre du même Livre, & qu'il composa en Horeb, lors que Dieu traita alliance avec le peuple d'Israël au pied du mont Sinaï; le second, qu'il composa longtemps après, lors que l'alliance fut renouvellée: & que Moïse écrivit ces loix avec plus d'étenduë dans un Livre où il insera cét autre petit Livre de l'Alliance, cette derniere Ecriture ayant été ensuite nommée le Livre de la Loy.

On peut juger par le caractere de cét Auteur, que s'il avoit pû s'empêcher de nous accorder ce principe, il l'auroit fait. Mais comment auroit-il pû nier qu'il n'y ait eu parmy les Juifs un Livre de la Loy, & que ce Livre n'ait été écrit par Moïse; puis que c'est là la tradition constante & universelle des Juifs; puis que tous les Prophetes parlent incessamment de cette Loy, & que ce n'est qu'à cette Loy qu'on peut rapporter l'établissement de la Religion Judaïque avec toutes

toutes ſes ceremonies? Certes, s'il eſt vray que Moïſe ait eſté le Legiſlateur des Juifs, il eſt vray qu'il y avoit une Loy de Moïſe qui comprenoit les ordonnances de ce grand-homme: deſorte que comme l'on ne peut douter raiſonnablement du premier de ces deux principes, il faut que l'autre ſoit neceſſairement veritable.

Mais on eſt peut-être en peine de ſavoir quel eſt ce Livre qui a porté le nom de la Loy de Dieu parmy les Juifs. Il paroît par les premieres paroles du Deuteronome, que c'eſt là le Livre de la Loy: car voicy quel en eſt le commencement: *Moyſe donc commença à déclarer cette Loy au deçà du Jordain au pays de Moab, diſant*, &c. Enſuite, après avoir marqué les loix que Dieu leur donnoit, & après avoir rapporté les bienfaits de Dieu, qui devoient être les motifs de l'obéïſſance des Iſraëlites, ce qui dure juſqu'au Chap. 31. il eſt ajoûté: *Or Moiſe écrivit cette Loy, & la donna aux Sacrificateurs*, &c. Et peu après: *Alors tu liras cette Loy-icy, eux l'oyant, &c. afin qu'ils craignent l'Eternel vôtre Dieu, & prennent garde à faire toutes les paroles de cette Loy-icy*, &c.

Cette conſideration donne un jour à ce qui eſt rapporté au Chap. 8. de Nehemie, ſavoir, qu'on aſſembla tout le peuple d'Iſraël; qu'Eſdras Levite apporta le Livre de la Loy, & y lût en la place qui étoit devant la porte des eaux depuis le jour venu juſqu'à midy. Il ne faut point douter qu'on ne lût toute la Loy, ſelon le commandement de Moyſe, qui

qui ordonnoit de lire toute la Loy devant l'assemblée d'Israël de sept ans en sept ans. Or j'avoüe que la moitié d'une journée ne suffisoit pas pour lire tout le Pentateuque, & pour l'expliquer au peuple, comme il est dit que les Levites exposoient la Loy de Moyse au peuple: & il est vray aussi, qu'à restraindre la Loy au Décalogue avec les maledictions contre les transgresseurs, ou même aux ordonnances qui sont contenües depuis le 22. verset du 20. Chap. de l'Exode jusqu'au Chap. 24. il y avoit dans la moitié d'une journée beaucoup plus de temps qu'il n'en falloit: ce qui nous confirme dans la pensée qu'on ne lut que le Deuteronome, & que c'est le Deuteronome qui portoit d'une façon particuliere le nom de la Loy de Moïse.

Quoy qu'il en soit, il est du moins certain que cette Loy étoit au temps d'Esdras, & avant Esdras. Elle étoit avant Esdras, puis que long-temps auparavant, Jeremie, Habacuc, Baruc, Ezechiel, avoient prophetisé la ruïne de Jerusalem & la captivité du peuple, comme un effet du mépris que les Juifs avoient fait de la Loy de Dieu: que pendant la captivité, Daniel, Mardochée, les trois enfans Hebreux, avoient attaché leur cœur à la Loy de Moïse, & s'exposoient à toute sorte de dangers pour vivre conformément à cette régle; ce qui même ne pourroit avoir esté inventé que sur ce fondement veritable, qu'il y avoit alors une Loy de Moïse: & qu'enfin, lors que Zorobabel eut ramené les Juifs de Babylone, ils offrirent des sacri-

crifices conformément à la Loy de Moïse. C'eſt Eſdras qui le rapporte en ces termes au Chap. 3. de ſon Livre. *Ils bâtirent l'autel du Dieu d'Iſraël pour y offrir des holocauſtes, ainſi qu'il eſt écrit en la Loy de Moyſe homme de Dieu*, &c. *Et ils offrirent ſur luy les holocauſtes à l'Eternel, aſçavoir les holocauſtes du matin & du ſoir. Ils celebrerent auſſi la fête ſolemnelle des Tabernacles, ainſi qu'il eſt écrit*, &c. *& après cela l'holocauſte continuel, & des nouvelles Lunes, & de toutes les fêtes ſolemnelles de l'Eternel*, &c.

Sur cela il eſt naturel de faire ces trois remarques. La premiere, qu'on n'a jamais douté, du moins que l'on ſache, que ce Livre ne ſoit d'Eſdras. La ſeconde, qu'Eſdras parle du premier rétabliſſement des Juifs ſous Zorobabel, qui étoit arrivé long-temps avant l'arrivée d'Eſdras même à Jeruſalem. Car Zorobabel ramene les Juifs. Ils bâtiſſent un autel dès qu'ils ſont arrivés, ſur lequel ils ſacrifient conformément à la Loy de Moïſe. Ils commencent à bâtir le Temple. L'ouvrage eſt interrompu pendant pluſieurs années. Les Prophetes Aggée & Zacharie encouragent le peuple par leurs propheties. On obtient la permiſſion d'achever de rebâtir le Temple. On acheve cét ouvrage, & enſuite Eſdras arrive de Babylone, menant avec luy quelques-uns des enfans d'Iſraël, des Sacrificateurs, des Levites, &c. En troiſiéme lieu il faut conſiderer, qu'Eſdras n'auroit pû dire avec la moindre ombre de raiſon & de vraiſemblance, que les Juifs ramenés par

par Zorobabel avoient sacrifié conformément à la Loy de Moïse homme de Dieu, s'il n'y eût eu avant Esdras une Loy de Moïse connüe de tout le monde: ce qui détruit entierement le soupçon qu'on pourroit avoir, que la Loy s'étant perdüe, & n'étant plus dans le souvenir des Israëlites, Esdras leur en ait donné une toute nouvelle en la place de celle de Moïse.

Il y a un peu plus de sujet de se défier du temps du Roy Josias, pendant lequel il est rapporté au II. Livre des Rois, Chap. 23. que le peuple estant tombé dans une telle idolâtrie, qu'il sacrifioit à toute l'armée des cieux, le Souverain Sacrificateur Hamalkija trouva le Livre de la Loy dans le Temple; qu'il en donna avis au Roy Josias; & que ce Livre de la Loy fut la régle sur laquelle on réforma le peuple & la Religion.

L'incredulité, qui ne cherche que des sujets de défiance, croit sans doute en avoir trouvé icy une belle occasion. Mais elle se trompe. Le Tabernacle ayant esté destiné à garder le Livre de la Loy, & ensuite le Temple servant à cela même, il n'est pas étrange que la Loy s'y soit trouvée long-temps après. L'Historien n'est pas suspect en cela, puis qu'il nous fait comprendre que le peuple étoit ensevely dans une si profonde superstition, qu'on fut obligé de chercher dans le Temple pour y trouver le Livre de la Loy, ou du moins pour être assûré qu'il n'avoit pas esté corrompu, & que c'étoit là la veritable Loy de Moyse. Il ne faut donc pas douter que ce Livre ne fut trouvé à côté de l'Arche,

où

où Dieu avoit commandé qu'il fût mis. Et là-dessus il me semble qu'il est assez naturel de penser, que si Josias avoit fait supposer ce Livre, il y auroit fait mettre quelque prophetie qui luy auroit esté favorable en son particulier: que si la supposition étoit venüe de Hamalkija seul, ce dernier y auroit inseré quelque prophetie, par le moyen de laquelle il se seroit mis en crédit, & auroit tenu le même rang que Moïse: que si ce Livre avoit esté supposé du temps de Josias, pour détruire l'idolâtrie qui regnoit parmy le peuple, les successeurs de Josias qui rétablirent la superstition & l'idolatrie, n'auroient jamais manqué de découvrir la supposition de ce Livre. Voilà des raisons probables qui nous portent à croire, que c'est de bonne foy que le Souverain Sacrificateur Hamalkija avoit trouvé la Loy de Moïse dans le Temple.

Mais ces incredules demandent quelque chose de démonstratif, & je croy qu'il faut les satisfaire. Je leur demande donc, comment Hamalkija, ou celuy qui composa en ce temps-là le Livre de la Loy, pouvoit deviner que Dieu susciteroit une nation contre les Juifs; qu'ils seroient dispersés parmy les peuples; qu'on les feroit idolâtrer pendant leur captivité; que leurs villes seroient rasées; qu'ils seroient contraints de manger le fruit de leur ventre; mais qu'ils se convertiroient à Dieu, & qu'alors Dieu ramèneroit les captifs d'Israël, qu'il les rassemb'eroit d'entre les peuples? Car toutes ces choses sont clairement prédites dans le Deuteronome, & nous lisons que Nehemie y avoit eu égard

égard dans la priere qu'il adreſſa à Dieu en Babylone. Comment auroit-on prévû du temps de Joſias ce qui n'arriva que du temps de ſes ſucceſſeurs?

Peut-être que cette queſtion embaraſſera les incredules: cependant ce n'eſt pas là ce qu'il y a de plus convaincant contre eux. Il eſt certain que les Juifs avoient une Loy de Moyſe avant le regne de Joſias, puis que David dans ſes Pſeaumes ne parle que de la Loy de l'Eternel. Et ſi vous avez peur qu'on n'en ait changé la matiere, on vous fera voir dans les Ecrits des Prophetes qui avoient précedé Joſias, & dans les Ecrits des Prophetes qui avoient prophetiſé dans le Royaume d'Iſraël, ſéparé de celuy de Juda longtemps avant le regne de Joſias; on fera voir, dis-je, dans les Ecrits de ces Prophetes tous les faits eſſentiels qui ſont contenus dans le Livre du Deuteronome: preuve convaincante & démonſtrative que Joſias n'a pû ſuppoſer l'eſſentiel de ces Livres. Mais il eſt temps de paſſer à la conſideration du Pentateuque en general.

CHAPITRE XII.

Second monument de la Révelation Judaïque: Que le Pentateuque ſubſiſtoit neceſſairement avant Eſdras; & que celuy-cy n'a pû ſuppoſer une nouvelle Ecriture compoſée de faux évenemens.

ON ne doutera point que le Livre de la Geneſe ne ſubſiſtât, du moins à l'égard de

de sa matiere, avant la captivité des Juifs en Babylone, si l'on considere que les choses essentielles qui font la matiere de ce Livre, & quelquefois jusqu'aux moindres circonstances, sont marquées comme des choses qui ne pouvoient être ignorées de personne. Tous parlent de la Création comme Moyse. Ils disent que l'Eternel a présidé sur le déluge. *Car cecy me sera comme les eaux de Noé: c'est que j'ay juré que les eaux de Noé ne passeront plus sur la terre, ainsi,* &c. C'est Esaïe qui parle de la sorte. Le même Prophete vous apprendra l'élection d'Abraham, Chap. 51. les crimes de Sodome, Chap. 1. Jeremie marque la subversion de Sodome, Chap. 50. Le Psalmiste vous parlera de Melchisedec, Pseaum. 110. Osée vous dira, que dès le ventre Jacob supplanta son frere, & qu'il fut ensuite le plus fort luitant avec l'Ange; qu'il l'avoit trouvé en Bethel, Chap. 12: 4. 5. La Sapience fait mention de la statüe de sel, Chap. 10: 7. Le Psalmiste nous apprend que Joseph fut vendu, Pseaum. 105: 17. L'idée de la Circoncision regne tellement dans les Ecrits des Prophetes, qu'ils répresentent la corruption sous l'idée du prépuce, & ne parlent que de circoncir le cœur. Enfin on voit que les Prophetes ont accommodé leur stile & leur maniere de concevoir les choses aux circonstances qui sont marquées dans la Genese. Voyez comment ils parlent du souffle de Dieu, &c.

Ainsi le Psalmiste distingue les eaux superieures des eaux inferieures: distinction qui ne se trouve que dans le premier Chapitre

de la Geneſe, & qui a fait de tout temps aſſez de peine aux Interpretes.

Il eſt donc vray que cette Ecriture dont nous parlons ſubſiſtoit avant que les Prophetes s'élevaſſent, & par conſequent avant les Ezechiels, les Jeremies, les Eſaïes, les Salomons & les Davids, qui font de continuelles alluſions aux choſes qui y ſont contenües, & des alluſions ſi naturelles, ſi peu étudiées, & en des circonſtances ſi ſingulieres, que l'on comprend facilement qu'ils avoient été élevés dans cette connoiſſance.

En eſtabliſſant que les faits contenus dans le Pentateuque n'ont point eſté ſuppoſés, nous avons montré que les fondemens de la Religion Judaïque ſont veritables. Néanmoins par ſurabondance de droit nous examinerons encore deux queſtions. La premiere eſt, ſi Moïſe a écrit ou fait écrire (car c'eſt la même choſe) le Pentateuque. La ſeconde, ſi Eſdras n'en a point changé la forme.

Perſonne ne doute que Moïſe n'eût l'invention d'écrire, puis qu'il écrivit les paroles de l'alliance en Horeb, ſelon l'aveu de tout le monde, & qu'il preſenta aux Iſraëlites le Decalogue gravé dans des tables de pierre.

Il écrivit d'autres Livres que celuy de la Loy, ſelon ce qui eſt dit dans l'Exode, Chap. 17: 14. où il eſt rapporté que Dieu luy commanda d'écrire l'hiſtoire d'Amalec. Il n'eſt pas neceſſaire de diſputer là-deſſus: Spinoſa l'avoüe. *Mais*, dit-il, *il n'eſt point parlé en cét endroit du Livre dans lequel cette*

cette hiſtoire d'Amalec fut écrite. Outre ajoûte-t-il, *qu'il eſt fait mention au Chap.* 21. *du Livre des Nombres, d'un Livre qui portoit pour titre*, le Livre des Guerres de Dieu, *& qu'il y a apparence que cette guerre contre Amalec y étoit décrite.*

Or l'imagination ſeroit belle, de penſer que Moïſe eût fait un Livre pour décrire avec exactitude les campemens des Iſraëlites, tel que devoit être ce Livre des Guerres de Dieu, comme il paroît par ce qui en eſt cité, & comme l'Auteur du Traité *Theologico-politicus* le reconnoît ; & que néanmoins Moïſe ne ſe fût pas aviſé de faire l'hiſtoire de la ſortie des enfans d'Iſraël hors du païs d'Egypte, & d'expliquer ſes loix avec quelque étendüe.

Mais il ne faut qu'examiner tous ces Livres qui compoſent le Pentateuque, pour s'aſſûrer que c'eſt Moïſe qui en eſt l'Auteur. Le Livre de la Geneſe ne ſemble être compoſé que pour encourager les Iſraëlites à entrer dans la poſſeſſion d'une terre que Dieu avoit ſolemnellement promiſe aux Patriarches. Il l'avoit juré à Abraham, à Iſaac & à Jacob ; & la malediction prophetique de Noé ſur Cham pere de Canaan ne ſemble être rapportée que dans cette veüe.

Pour l'Exode ou l'hiſtoire de la ſortie des enfans d'Iſraël hors de l'Egypte, il eſt indubitable qu'elle a été écrite par Moïſe. Car comment auroit-il manqué à faire une hiſtoire vraye ou fauſſe d'un évenement qui l'a rendu ſi illuſtre ? Quelle apparence qu'il donnât aux Iſraëlites l'hiſtoire d'une guerre qui

n'étoit qu'une petite dépendance de leur délivrance hors de l'Egypte, & qu'il n'écrivit point l'hiſtoire de ce grand évenement? Comment auroit-il ſupprimé une hiſtoire qui donnoit du jour à ſes ordonnances & à ſes ceremonies, & ſans laquelle il ne ſeroit pas facile d'entendre ces premiers mots du Decalogue, *Ecoute, Iſraël, je ſuis l'Eternel ton Dieu, qui t'ay retiré hors du pays d'Egypte, de la maiſon de ſervitude?* Que ſi Moïſe dans le Deuteronome, Chap. 6. fait paroître le ſoin qu'il a de conſerver la memoire de la ſortie des enfans d'Iſraël hors d'Egypte, en parlant ainſi, *Quand ton enfant t'interrogera cy-après, diſant, Que veulent dire ces témoignages, ces droits & ces loix que l'Eternel nôtre Dieu vous a commandés? Alors tu diras, Nous avons été eſclaves en Egypte, & l'Eternel nous a retirés d'Egypte par main forte*, &c. Si Moyſe, dis-je, a pris un ſi grand ſoin de conſerver la memoire de ces choſes, comment n'en auroit-il pas écrit l'hiſtoire? Quelle apparence qu'il avertiſſe les Iſraëlites dans ſa Loy, de ſe ſouvenir de ce qui arriva à Dathan & Abiram, & qu'il n'écrive point l'hiſtoire de cét évenement avec un peu plus d'étenduë? Comment la diſtinction des Tribus & la ſeparation des Levites conſacrés au ſervice de Dieu étant le fondement de cét Etat, aura-t-il oublié d'écrire ou de faire écrire leurs genéalogies, comme elles ſe trouvent écrites au Livre des Nombres; puis que cette diſtinction ne pouvoit ſubſiſter, ſi les genéalogies venoient à ſe confondre?

dre? Comment le Livre de la Loy, ou le Deuteronome, ne disant presque rien du Tabernacle, des habits sacerdotaux, des diverses especes des sacrifices; & de cent autres choses qui entroient dans le culte des Juifs; ne les auroit-on point rédigées par écrit dans que'que autre Livre? Comment, dis-je, Moyse n'auroit-il rien déterminé là-dessus? Et comment néanmoins auroit-on dit constamment, que Moyse avoit exactement marqué ces choses? Enfin, comment cét homme si habile & si sage n'auroit-il daigné écrire ou faire écrire des évenemens dont il trouvoit bon de laisser tant de memoriaux sensibles?

Mais si les incredules nous permettent de raisonner par le passage que l'Auteur du Traité *Theologico-politicus* cite luy-même, ce different va bientôt être terminé. Nous apprenons du 17. de l'Exode, que Josué défit entierement Amalec, & qu'alors l'Eternel dit à Moyse, *Ecris cecy pour memoire au Livre, & fais entendre à Josué, que j'effaceray entierement la memoire d'Amalec de dessous les cieux.*

Sur quoy il faut remarquer, qu'il n'est point simplement dit, *Tu feras une histoire de cette défaite d'Amalec*; mais bien, *Tu écriras cecy pour memoire au Livre.* Ce qui montre qu'il y avoit un Livre, où Moïse par l'ordre de Dieu même écrivoit ce qui arrivoit de considerable au peuple. Et par consequent il ne faut pas douter que ce Livre ne comprît l'histoire de la sortie des Israëlites hors du pays d'Egypte, & qu'ainsi Moyse

n'ait écrit ou l'Exode, ou quelque Livre qui répondoit à l'Exode.

CHAPITRE XIII.

Où l'on examine si Esdras n'a point changé la forme de l'Ecriture.

DAns le dessein de m'éclaircir sur ce sujet, je considere d'abord Esdras, les circonstances exterieures, comme le temps auquel il vivoit, & les personnes avec lesquelles il conversoit, le Pentateuque qu'on prétend qu'il a composé; & portant plus loin ma veüe, je cherche si les ennemis non seulement d'Esdras, mais de la nation en general, comme les Samaritains, ne pourront point me fournir quelque jour là-dessus: & je trouve que la lumiere sort de tous ces divers côtés.

Il est certain que quelque soin que je prenne, je ne saurois découvrir l'interest qui auroit pû engager Esdras dans ce dessein. Il pourroit sembler d'abord, qu'il auroit pû se proposer la gloire de sa Religion, en inventant plusieurs miracles qui la font paroître divine. Mais on n'aura plus cette pensée, si l'on considere que les faits miraculeux qui sont contenus dans le Pentateuque avec les circonstances de ces faits, étoient si connus, ont été tellement répetés par les Prophetes, avoient une connexion si essentielle avec la Loy de Moyse, étoient tellement gravés dans la pratique des Juifs, & si profondément empreints dans leur souvenir, qu'il est tout-

tout-à-fait chimerique de s'imaginer qu'on les ait supposés. Cette verité a été dêjà prouvée, & elle doit l'être encore plus particulierement dans la suite.

Il ne revenoit point d'autre bien à Esdras de cét Ouvrage, que le danger d'être regardé comme un corrupteur sacrilege de l'Ecriture Sainte. Car l'on sait la délicatesse des hommes à cét égard; & je dis des moins dévots, qui veulent bien desobeïr à l'Ecriture, mais qui ne souffriront point qu'on la change: & l'on n'ignore pas, que le scrupule des Juifs à cét égard est toûjours allé jusqu'à la superstition.

Ce n'est pas en faveur des Levites qu'il auroit composé une nouvelle Ecriture, puisque les Levites n'eurent point d'autres privileges après Esdras, qu'avant Esdras; l'Histoire de Nehemie & les Ecrits des Prophetes ne nous permettant pas de douter qu'il n'y eût des Levites avant ce temps-là; que les Levites n'eussent la disme des biens des Israëlites avant la captivité: ce que les genéalogies des Sacrificateurs, conservées dans les familles avec tant d'exactitude, cette Tribu privée d'heritages dans la terre sainte, & cent autres choses, nous confirment parfaitement.

Si Esdras se fût engagé dans ce dessein pour la gloire de sa nation, il auroit supprimé dix murmures celebres des Israëlites, & il n'auroit pas marqué avec tant de soin l'endurcissement prodigieux de ce peuple.

Si le zele qu'il avoit pour Moyse l'eût fait agir, il se seroit dispensé de nous répresenter

Moyse meurtrier, incredule & desobeïssant à la Loy de Dieu.

S'il eût eu dessein d'honorer la memoire de ses Peres, en supposant quelques circonstances qu'il croyoit leur être glorieuses, il en eût supprimé d'autres qui ne le sont pas. Car il n'est pas fort glorieux aux Levites, que Levi leur Chef se soit noircy par une perfidie avec Ruben, qu'il se soit couvert du sang des Sichemites, & que cette action luy ait attiré la malediction de Jacob contenüe dans le 49. Chapitre de la Genese. Il n'est pas avantageux aux dix Patriarches d'avoir vendu Joseph, aux Israëlites d'avoir adoré le Veau d'or, &c. Il paroît que non seulement aucun de ces interêts n'a fait agir Esdras, mais qu'il auroit même choqué presque tous ces interêts, s'il étoit l'Auteur du Pentateuque. Cependant il ne faut pas se déterminer là-dessus : allons plus loin.

Il est certain que si un homme entreprenoit aujourd'huy de réparer le Nouveau Testament, ou de composer de nouveau les Ecrits des Apôtres, il ne réüssiroit jamais dans son dessein, à moins qu'il ne fît les mêmes miracles que les Apôtres firent autrefois. On doit penser la même chose d'Esdras.

Quand les Juifs qui retournerent avec luy de Babylone auroient eu assez de confiance en luy pour le luy permettre, ceux qui étoient demeurés dans la terre de Canaan pour habiter les ruïnes de Jerusalem n'y auroient pas facilement consenty.

D'ailleurs, il y a de l'apparence qu'Es-

dras auroit usé de moins de severité envers les Juifs qui avoient pris des femmes étrangeres, & qui furent obligés de les renvoyer avec les enfans qu'ils avoient eus d'elles. Que s'il ne s'étoit pas soucié de ménager le peuple, il semble qu'il auroit eu quelques égards pour les Sacrificateurs, dont il devoit briguer, pour ainsi dire, le consentement. Et neanmoins il fit le même traitement au peuple, & à un très-grand nombre d'enfans de Sacrificateurs, dont les noms sont rapportés sur la fin de son Livre.

Mais quand cette foule de Sacrificateurs qui se trouvoient interessés dans cette réformation d'Esdras luy auroit permis de donner une autre forme à l'Ecriture, il est du moins évident qu'Esdras n'auroit pû cacher son dessein ni à ces Sacrificateurs, ni même au peuple des Juifs. Car puis qu'il y en avoit d'entr'eux qui pleuroient en voyant le second Temple, parce qu'ils se souvenoient d'avoir vû la magnificence du premier: on doit penser que la longueur de leur captivité ne leur avoit pas fait perdre les idées de leur Ecriture, & qu'ils n'étoient pas si ignorans dans cette Loy qu'ils avoient avant qu'Esdras revinst de Babylone, qu'Esdras pût leur en faire accroire facilement à cét égard.

Esdras ne pouvant donc réparer l'Ecriture, sans que le peuple & que ses ennemis le sceussent, il auroit dû prendre quelque prétexte spécieux; comme, que Dieu le luy avoit ainsi ordonné; que l'Ecriture s'étoit corrompüe, &c. & loin de cacher son dessein, il l'auroit dit luy-même, il l'auroit

écrit. Cependant, quand nous lisons son Livre, nous n'y voyons rien d'approchant. Tout nous éloigne au contraire de cette pensée. On nous y fait comprendre, que les Juifs qui avoient été ramenés par Zorobabel avoient la Loy ; qu'Esdras s'appliquoit seulement à l'entendre ; qu'il l'expliqua au peuple. Et afin qu'on ne s'imagine pas qu'Esdras & Nehemie l'avoient changée de concert, en y mettant ce qu'ils avoient voulu ; on trouvera que Nehemie fit une seconde réformation depuis celle qu'Esdras avoit faite, qu'il rapporte luy-même en ces termes sur la fin de son Livre. *Je les tançay, je les blâmay, j'en batis quelques-uns, & leur ôtay le poil*, &c. *Or il y avoit même un des enfans de Jojadah fils d'Eliaseib Grand, Sacrificateur, lequel je déchassay pour ce sujet-là d'auprès de moy*, &c. Il est aisé de juger si Esdras & Nehemie auroient pû changer ou réformer l'Ecriture, sans que ces Sacrificateurs qu'ils avoient maltraités s'en apperceussent, & qu'ils en prissent occasion de se vanger, en les accablant sous les plus beaux prétextes du monde. Cependant nôtre dessein n'est pas de nous arrêter à ces raisons, toutes probables qu'elles sont.

Il faut considerer en troisiéme lieu le Pentateuque. Nous pouvons faire voir qu'Esdras ne l'a pas composé, par deux raisons, l'une de fait, & l'autre de droit, & toutes deux très-solides.

La raison de fait est, que la phrase & la maniere d'écrire d'Esdras est fort differente

rente de la phraſe & de la maniere d'écrire que l'on remarque dans le Pentateuque.

Ma ſeconde preuve, que j'ay appellé une preuve de droit, eſt qu'on ne peut rien changer dans des Livres Hiſtoriques, ſi ce n'eſt les faits, les circonſtances, les expreſſions, le tour, ou l'ordre; & que cependant les faits ſont tous plus anciens qu'Eſdras, puis qu'ils ſe trouvent marqués dans les Prophetes. Les circonſtances de ces faits n'ont pû être ſuppoſées pour la même raiſon. La phraſe & le ſtile ne ſont point d'Eſdras. A l'égard du tour, je ne penſe pas qu'on accuſe Eſdras d'avoir employé l'adreſſe de ſon eſprit, pour donner un tour plus fin & plus agréable aux penſées de Moïſe. Enfin je trouve que l'ordre n'a pas été changé, & je le prouve par les principes mêmes de Spinoſa. Car ſi les hiſtoires qui ſont contenües dans la Bible ſont écrites ſans ordre, & ſont mal digerées, comme cét ennemy de la Religion le prétend: comment peut-on dire qu'Eſdras en a changé la forme, ou qu'il a pris le ſoin de donner de l'ordre à des matieres entaſſées?

Mais c'eſt peu que de prouver nos principes, il faut tirer avantage des objections qu'on nous fait, & montrer que rien n'eſt plus contraire à nos adverſaires que ce qu'ils diſent contre nous. Tous les paſſages veritablement difficiles & conſiderables qu'ils produiſent peuvent ſe réduire à quatre ou cinq: il y en a deux dans la Geneſe, & deux ou trois dans le Deuteronome.

Le 20. Chap. de la Geneſe ſemble devoir

faire bien de la peine. Il y eſt rapporté que Sara, qui devoit être alors âgée de plus de quatre-vingts ans, parut ſi belle aux yeux d'Abimelec, que ce Prince voulut la prendre pour ſa femme.

Il eſt certain auſſi qu'il y a quelque difficulté dans ce paſſage du 36. Chap. de la Geneſe, que nous avons déjà conſideré en paſſant. *Ce ſont icy les Rois qui ont regné au païs d'Edom, avant qu'aucun Roy regnât ſur Iſraël. Belah donc fils de Behor regna en Edom*, &c. *Et Belah mourut, & Jobab fils de*, &c.

Enfin on remarque que le diſcours de Moïſe qui eſt contenu dans le Deuteronome, eſt coupé par quelques parentheſes qui en rompent le fil, & ſans leſquelles tout ce diſcours ſeroit parfaitement bien ſuivy. On doit principalement mettre dans ce nombre celle qui eſt contenüe dans les verſets 10. 11. & 12. du 2. Chap. de ce Livre. Voicy le paſſage tout entier, car il importe de le rapporter dans toute ſon étenduë.

Verſ. 9. *Alors l'Eternel me dit, Ne traitez point les Moabites en ennemis, & ne vous attachez point à eux en bataille: car je ne te donneray rien de leur païs en heritage, parce que j'ay donné Har en heritage aux enfans de Lot.*

10. *(Les Emins y habitoient auparavant, qui eſtoient un peuple grand & en grand nombre, & hauts de ſtature, comme les Hanakins; mais les Moabites les appelloient Emins.*

11. *Et de fait ils ont été réputés pour Re-*

Rephaïms, comme les Hanakins; mais les Moabites les appelloient Emins.

12. *Auſſi les Horriens demeuroient auparavant en Sehir: mais les enfans d'Eſaü les en dépoſſederent, & les détruiſirent, & y habiterent au lieu d'eux, ainſi qu'a fait Iſraël du païs de ſon heritage que l'Eternel luy a donné.*)

13. *Mais maintenant levez-vous, & paſſez le torrent de Zered. Et nous paſſâmes le torrent de Zered.*

Il paroît que cette parentheſe a été ajoûtée, premierement parce que le ſens ſe ſuit parfaitement ſans elle: car on paſſe fort naturellement du verſet 9. au verſet 13. de cette maniere.

9. *Lors l'Eternel me dit, Ne traitez point les Moabites en ennemis, & ne vous attachez point à les combattre*, &c.

13. *Mais levez-vous maintenant, & paſſez le torrent*, &c.

En ſecond lieu, elle paroît ajoûtée, parce qu'elle ſemble ne pouvoir convenir à Moyſe qui parle; & que ces mots, *Ainſi qu'a fait Iſraël du païs de ſon heritage que l'Eternel luy a donné*, ſemblent les paroles d'un homme qui voyoit les Iſraëlites eſtablis dêjà au pays de Canaan.

D'ailleurs elle paroît ajoûtée, parce qu'il ſemble qu'il y ait de l'abſurdité à faire de cette eſpece de parentheſes longues & embaraſſées, en parlant comme faiſoit Moyſe alors.

Il y en a deux ou trois autres de même nature, quoy que moins difficiles à expliquer

que celle-cy: telles que ſont, celle qui eſt contenüe dans les verſets 20. 21. 22. & 23. du même Chapitre, & qui ſemble auſſi couper le fil du diſcours; & celle qui eſt contenüe au 9. verſet du Chapitre troiſiéme.

Il y a long-temps que j'admire en cecy l'aveuglement de quelques incredules, qui prennent occaſion de ces petites difficultés, de dire que ce n'eſt point Moyſe, ou quelqu'un qui écrivoit du temps & par l'ordre de Moïſe, qui a compoſé les Livres du Pentateuque. Car ſi, comme ils le prétendent, ces parentheſes ne s'uniſſent pas bien avec le reſte du Livre, ne faut-il pas avoir perdu la raiſon, pour prétendre juger par ces parentheſes de l'Auteur de cette Ecriture?

Mais du moins ſemble-t-il qu'on peut inferer de là, qu'Eſdras, ou quelque autre, a revû cette Ecriture, & qu'il y a inſeré ces parentheſes. Cela eſt encore évidemment faux. Car ou Eſdras auroit eu deſſein de faire paſſer ces parentheſes pour les paroles de Moïſe, ou il auroit ſeulement voulu qu'elles ſerviſſent d'explication & de lumiere pour mieux entendre le ſens de Moyſe. Il n'a ſans doute pas eu le deſſein de faire accroire que ces parentheſes fiſſent partie du diſcours de Moyſe. Il auroit extravagué, s'il eût ſi mal choiſi les endroits qu'il vouloit ſuppoſer. Quoy! il auroit choiſi ces paroles, *Ainſi qu'a fait Iſraël du païs de ſon heritage que l'Eternel luy a donné*, (entendant par cét heritage le pays de Canaan) *avant qu'aucun Roy regnât en Iſraël*, pour les attribuer fauſſement à un homme qui avoit écrit avant qu'Iſraël

sraël chassât ses ennemis hors du païs de son heritage, & avant qu'on parlât de Roy en Israël?

Que si Esdras avoit seulement ajoûté ces paroles par voye d'explication, sans vouloir les faire passer pour les paroles de Moïse, il se seroit bien donné de garde d'en faire des parentheses, de les inserer dans le texte sacré, de les unir par des particules avec les paroles de Moïse. Car enfin, ce ne sont pas icy des liaisons, par lesquelles Esdras donne de la suite & de l'ordre au discours de Moïse: mais ce sont des parentheses qui détruisent plûtôt l'ordre, & qui font perdre la suite du discours de Moyse. Or il y auroit de l'extravagance à penser qu'Esdras, ou quelque autre, n'ayant nullement en veüe de les faire passer pour les paroles de Moïse, mais les ajoûtant par voye de commentaire & d'explication, les eût pourtant inserées dans le texte: car ç'auroit été vouloir & ne vouloir pas les faire passer pour les paroles de ce Legislateur; & la seule pensée qu'on pourroit avoir, seroit que la note auroit passé insensiblement de la marge dans le texte par le defaut des Ecrivains: ce qui n'empêcheroit point que cette Ecriture ne fût de Moïse, & ne dût être considerée sur ce pied-là.

Que reste-t-il donc après tout cela? Car enfin il paroît que ces parentheses ont été inserées, & il faut bien que quelqu'un ait fait une chose que l'on reconnoît qui s'est faite.

Nous répondons, que nous ne trouvons rien dans les passages que nous avons marqués,

qués, qui nous détermine necessairement à reconnoître qu'ils ont esté inserés dans les Livres de Moyse.

Car pour commencer par celuy du 20. Chap. de la Genese, qui doute que Dieu n'ait pû redonner à Sara sa premiere beauté, lors qu'elle étoit avancée en âge? Et qui ne voit que sans aucune multiplication de miracles, Dieu a fait venir le lait dans son sein & le teint sur son visage par un même moyen; puis que ce teint vif qu'ont les jeunes personnes, ne vient que de l'abondance des esprits qui se répandent sur le visage; & qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, que Dieu mit une nouvelle vigueur, & forma de nouveaux esprits dans le corps de Sara, pour la rendre capable de concevoir Isaac?

Il faut dire la même chose d Abraham: & l'on n'en doutera pas, si l'on se souvient d'un côté, qu'une des raisons qui empêchoit Sara d'ajoûter foy à la promesse qui luy avoit esté faite, estoit qu'Abraham estoit vieux; & de l'autre, qu'Abraham eut des enfans de Kétura plus de quarante ans après la naissance d'Isaac, & qu'il vécut jusqu'à l'âge de cent soixante-&-dix ans: ce qui ne peut venir que d'une augmentation miraculeuse & extraordinaire de ses forces.

Pour le passage du 36. Chap. de la Genese, on peut y former deux difficultés. Car I. il semble que tous les Rois dont il y est fait mention n'avoient pû regner depuis Esaü jusqu'à Moyse; & qu'ainsi ce n'est point Moyse qui a écrit cela. Mais on se trompe: le temps de la succession de ces Rois ne sauroit

roit aller à plus de deux cens, ou deux cens cinquante ans; & par conſequent tous ces Rois pouvoient avoir regné en Edom avant Moyſe: outre qu'ils peuvent avoir regné en même temps. II. On trouve de la difficulté dans ces mots, *Avant qu'aucun Roy eût regné*, ou *regnât en Iſraël.* Mais qui empêche que Moyſe qui prévoyoit que les Iſraëlites s'établiroient un jour des Rois, & qui donne même des préceptes là-deſſus, ne ſe ſerve de cette façon de parler? Qu'y a-t-il là de difficile, à prendre même la choſe dans la plus grande rigueur? Eſt-ce que Moyſe n'auroit pû ſe ſervir de cette façon de parler toute ſemblable: *Voilà quels ont eſté les Conducteurs du peuple d'Iſraël avant qu'il poſſedât la terre promiſe?*

Pour les parentheſes qui ſemblent couper le diſcours de Moyſe contenu dans le Deuteronome, on pourroit répondre en general, qu'elles n'étoient point dans le diſcours que Moyſe prononça; mais que Moyſe luy-même les inſera dans ſon diſcours, lors qu'il l'écrivit, parce que ces parentheſes ſervent parfaitement à faire entendre les lieux où les choſes dont il parle s'étoient paſſées, & les nations avec qui les Iſraëlites avoient quelque rélation: qui eſt une des fins que Moyſe s'eſt viſiblement propoſée dans tout le Livre du Deuteronome, ne ceſſant de ſpécifier les lieux & les nations dont il parle.

On répondroit en particulier à l'objection priſe de la parentheſe qui eſt contenüe dans les verſets 10. 11. & 12. que ces paroles, *Ainſi qu'a fait Iſraël du pais de ſon heritage*

tage que l'Eternel luy a donné, ne doivent s'entendre que du païs que les Iſraëlites avoient dêjà conquis au delà du Jordain du temps de Moyſe. Et ſi l'on en veut un juſte commentaire, on n'a qu'à lire le Chap. 3. du Deuteronome, où Moyſe en parle de la ſorte. *En ce temps-là donc nous poſſedâmes ce païs-là. Et j'ay donné aux Rubenites & aux Gadites depuis Haroher qui eſt ſur le torrent d'Arnon, & la moitié de la montagne de Galaad avec ſes villes. Et j'ay donné à la demy-Tribu de Manaſſé le reſte de Galaad & tout Baſçan, qui eſtoit le Royaume d'Og*, &c. *Mais aux Rubenites & aux Gadites j'ay donné depuis Galaad juſqu'au torrent d'Arnon, le dedans du torrent & ſa borne, voire juſqu'au torrent de Jabbok, qui eſt la frontiere des enfans de Hammon; & la campagne, & le Jordain, & ſa borne depuis Kinneret juſqu'à la mer de la campagne*, &c. *Or en ce temps-là je vous commanday, diſant, L'Eternel vôtre Dieu vous a donné ce pays pour le poſſeder*, &c. Voilà comment il parle du pays que les Iſraëlites avoient conquis de ſon temps.

Je voudrois bien ſavoir quelle difference il y a entre ces expreſſions, *le pays de l'heritage que l'Eternel luy a donné*, &, *le pays que l'Eternel leur a donné pour le poſſeder*. Qui doute que ſi Moyſe a marqué les païs que les Iſraëlites avoient conquis de ſon temps par ces dernieres paroles, il n'ait pû les marquer par les premieres, qui font ce qu'il y a de difficulté dans l'objection?

CHA-

CHAPITRE XIV.

Troisiéme monument de la Révelation Judaïque : Que la substance de la Loy n'a pû entierement s'effacer du souvenir des Israëlites.

MAis outre la Loy & les autres Livres du Pentateuque que nous venons de défendre contre la fausse critique des incredules de ce temps, il y a encore un troisiéme Livre, dans lequel les faits qui établissent la Religion Judaïque devoient être necessairement gravés, qui est le cœur & le souvenir des Israëlites. En effet, il ne se peut rien ajoûter aux soins que leur Legislateur avoit pris pour conserver perpetuellement la memoire des choses admirables que Dieu avoit faites en leur faveur, & qui sont les motifs sur lesquels roulent les préceptes de la Loy. Voicy ce qui en est dit au 31. Chap. du Deuteronome. *Et Moyse leur commanda, disant, De sept ans en sept ans, au propre temps de l'an de relâche en la fête des Tabernacles, quand tout Israël sera venu pour comparoître devant la face de l'Eternel ton Dieu, au lieu qu'il aura choisi : alors tu liras cette Loy icy devant tout Israël, eux l'oyant; ayant assemblé le peuple, hommes & femmes, & leur mesgnie, & ton étranger qui sera dans tes portes, afin qu'ils oyent & apprennent, & craignent l'Eternel vôtre Dieu, & prennent garde à faire toutes les paroles de cette Loy-icy, & que leurs enfans qui*

qui n'en auront eu connoissance, oyent & apprennent, pour craindre l'Eternel vôtre Dieu tous les jours que vous serez vivans sur la terre, &c.

Mettez donc mes paroles en vôtre cœur, dit-il au Chap. 11. du même Livre, *mettez les en vôtre entendement, & les liez pour signes sur vos mains, & qu'elles soient comme des fronteaux entre vos yeux; & les enseignez à vos enfans, en parlant d'elles soit que tu te tiennes en ta maison, soit que tu ailles en chemin, soit que tu te couches, soit que tu te leves. Tu les écriras aussi aux pôteaux de ta maison & en tes portes. Prens garde à toy*, dit-il au Chap. 4. *de peur que tu n'oublies les choses que tes yeux ont veües, & de peur qu'elles ne se départent de ton cœur tous les jours de ta vie; mais que tu les enseignes à tes enfans & aux enfans de tes enfans.*

Enfin on trouve le même commandement répeté au Chap. 6. en ces mots: *Tu les enseigneras avec soin à tes enfans, & parleras d'elles quand tu te tiendras en ta maison, quand tu iras par chemin, quand tu te coucheras, quand tu te leveras*, &c.

Il faut avoüer que voilà des précautions tout-à-fait extraordinaires pour fixer la Loy de Moyse dans le souvenir des Israëlites. Mais peut-être doute-t-on que ce soit Moyse qui les ait prises. Si l'on prétend qu'il y ait là de l'incertitude, nous voulons bien nous en tenir à cette incertitude même: elle suffit pour nous servir de principe dans nôtre raisonnement.

Car si c'est quelque autre que Moyse qui a écrit dans le Livre du Deuteronome toutes ces paroles que nous venons de citer, en y inserant plusieurs faits chimeriques: comment n'a-t-il pas vû qu'il se combattoit avec ses propres armes? Comment s'avise-t-il de défendre qu'on ajoûte à la Loy, lors qu'il y ajoûte luy-même? Comment défend-il d'oublier les choses qui sont contenües dans ce Livre, lors que ce n'est qu'à la faveur de cét oubly que les fables qu'il suppose maintenant passent pour des verités? A quoy bon feindre que Moyse a ordonné de lire la Loy de sept ans en sept ans, puis que si cela s'étoit pratiqué, les loix qu'il suppose passeroient pour des nouveautés? Mais je perds le temps en combattant ce qui ne peut être soûtenu.

Il est tout-à-fait naturel de penser, que les paroles que nous venons de citer n'ont point été ajoûtées à la Loy de Moyse, & que personne ne s'est avisé de supposer des passages qui en auroient fait connoître la supposition, & qui auroient donné lieu de dire, Mais nos Peres ne nous ont pourtant jamais appris ces choses, & nous n'avons pas vû qu'on en rafraîchît la memoire de sept ans en sept ans.

Que si c'est Moyse qui les a veritablement écrites, il est aisé de voir qu'outre l'inclination que les Israëlites avoient à cherir leur Loy, & à s'entretenir des choses qu'elle contenoit, ils y ont été obligés encore par le commandement exprès & réïteré de leur Legislateur. Il a falu que pour obéïr à ses ordres, ils portassent leur Loy écrite dans leurs habits, dans leurs discours, qu'elle se mêlât

mêlât avec leurs affaires, & qu'elle fît la principale matiere de leurs entretiens, soit à la ville, soit à la campagne.

Cela étant, comment peut-on concevoir qu'on eût pû ni changer ni corrompre cette Loy? Il est vray que les Rois d'Israël & ceux de Juda imitant les superstitions abominables de leurs voisins, ont pû alterer le culte public en certaines rencontres: mais quand on avoit oublié Dieu dans l'un de ces Etats, on s'en souvenoit dans l'autre; & quand il ne paroissoit que des adorateurs de Bahal, il y avoit sept mille hommes qui n'avoient point fléchy le genou devant luy. Dans le temps de la plus grande desolation de l'Eglise de Juda, lors qu'on ne voyoit par tout que des boscages consacrés aux idoles, lors qu'on n'osoit lire publiquement la Loy de Dieu, enfin du temps même de Josias, cette Loy subsistoit dans le souvenir de quelques Fidéles. Le Roy Josias ne l'avoit pas entierement oubliée, puis qu'avant que d'en avoir entendu la lecture du Souverain Sacrificateur Hamalkija, il s'étoit disposé à rétablir le service divin, en commençant par faire réparer le Temple.

Mais rien ne nous montre mieux combien avant & après le regne de Josias les idées de la Loy ont été presentes à l'esprit des Israëlites, que de voir tout ce qu'il y a de considerable dans cette Loy, répandu dans les divers Ecrits des Prophetes qui ont vécu en Juda & en Israël avant & après Hamalkija & Josias.

CHA-

CHAPITRE XV.

Quatriéme & cinquiéme monument de la Révelation Judaïque.

LEs deux derniers monumens qui nous répreſentent la verité de ces faits eſſentiels dont nous parlons, ſemblent pouvoir être confondus, tant ils ſont unis & enchaſſés l'un dans l'autre. La Religion & l'Etat parmy les Juifs ne doivent pas être conſiderés ſeparément.

Pour ce qui regarde l'établiſſement de leur Etat, on peut d'abord ſuppoſer toutes ces verités comme certaines: que les Iſraëlites ont eſté eſclaves en Egypte; qu'ils en ſortirent ſous la conduite de Moyſe; qu'ils paſſerent par le deſert; que Moyſe leur donna des loix, qui s'obſerverent enſuite parmy eux; & qu'ils chaſſerent les Cananéens du pays où ils ont établi leur ſéjour.

Les ennemis même des Juifs ne conteſtent pas ces faits: mais ils les déguiſent par l'addition de pluſieurs circonſtances qui ſont évidemment fauſſes. Voicy ce qu'en dit Juſtin après Trogus Pompeius. Il rapporte que *les Egyptiens furent tourmentés d'une certaine maladie qui leur cauſoit une démangeaiſon accompagnée de taches blanches par tout le corps: qu'ils furent avertis par les Dieux de chaſſer tous ces malades hors de l'Egypte, de peur que les ſains ne fuſſent gâtés de ce mal contagieux: que Moyſe fils de Joſeph eſtant le conducteur de ces bannis, déroba*

déroba les choſes ſacrées des Egyptiens: que les Egyptiens ſe mirent en eſtat de les recouvrer par les armes; mais que les tempêtes qui ſurvinrent les contraignirent de s'en retourner: tellement que Moyſe eſtant revenu au pays de Damas, s'empara du mont Sinaï, où eſtant arrivé, après avoir eſté travaillé de la famine avec ſon peuple par les deſerts de l'Arabie l'eſpace de ſept jours, il conſacra perpetuellement au jeûne le ſeptiéme jour, qu'ils appellent Sabbat, en memoire de ce que cette journée avoit mis fin à leur famine & à leurs voyages. Et parce qu'ils ſe ſouvenoient d'avoir eſté bannis d'Egypte pour la crainte que les autres avoient eüe de prendre leur mal, luy-même craignant que ceux du pays ne les euſſent en horreur pour la même occaſion, fit une loy par laquelle la frequentation des eſtrangers leur eſtoit défendüe Cette défenſe faite premierement par police, ſe changea peu-à-peu en religion. Après la mort de Moyſe, ſon fils Arruas fut fait Sacrificateur des Egyptiens, & creé Roy incontinent après. Et depuis ce temps-là le Pontificat & la Royauté ont toûjours eſté joints par la coûtume des Juifs. Deſorte que mêlant la juſtice avec la Religion, ils ont fait des progrès incroyables.

Cette hiſtoire n'eſt qu'un tiſſu de fauſſetés manifeſtes. Elle ſuppoſe que les Iſraëlites ne ſont originairement que des Egyptiens; ce qui eſt aſſez réfuté par le nom même d'Iſraëlites, & par une Tradition qui en cela doit être neceſſairement veritable: que Moyſe étoit fils de Joſeph; ſeconde chimere: qu'Ar-

qu'Arruas fils de Moyse fut Souverain Sacrificateur ; troisiéme erreur : qu'il fut Roy bientôt après, & que depuis ce temps-là la Royauté & la Sacrificature ont toûjours esté jointes ensemble ; quatriéme fausseté qui se détruit assez par la Chronologie des Rois que ce peuple a eus : que le septiéme jour mit fin à leur famine & à leurs voyages, parce qu'ils arriverent au mont Sinaï, dont ils se mirent en possession ; cinquiéme erreur assez évidente, puis que les rochers de Sinaï ne pouvoient rassasier la faim des Israëlites, & que ce mont ne termina point leurs voyages : que les Israëlites furent bannis de l'Egypte, parce qu'ils étoient infectés de lepre ; sixiéme erreur qui a encore moins de fondement que les autres. Comment tous ceux qui sortirent hors du pays d'Egypte étant lepreux, Moyse se seroit-il avisé de faire une loy qui ordonnoit que les lepreux seroient separés des autres Israëlites, & mis hors du camp ? Car comme les Israëlites ne camperent que du temps de Moyse & de Josué, il faut necessairement penser que cette loy est de ce temps-là.

Cette histoire de Trogus Pompeius est donc fausse : mais quoy que fausse, elle suppose des évenemens qui sont necessairement vrais. Il est certain que les Israëlites sortirent du pays d'Egypte, & il est évident que ce fut de gré, ou de force.

Ce n'est point par quelque sedition & en tumulte qu'ils sortirent ; puis qu'ils emporterent leurs biens, qu'ils emmenerent leurs troupeaux avec une grande quantité d'or, de

pourpre, de vaisseaux d'or & d'argent, comme le Tabernacle avec ses ornemens, & les victimes qu'on égorgeoit depuis dans le desert, en furent des marques sensibles & inconteſtables.

Que si les Israëlites sortirent par force, ce ne fut point sans combattre. Ce grand peuple n'auroit pû ni se rassembler des divers quartiers où il habitoit, ni emmener ses troupeaux, sans avoir sur les bras les Egyptiens, quelque adresse & quelque diligence qu'on eût employé pour cela.

Que si ce fut à la faveur de quelque victoire remportée sur les Egyptiens que les Israëlites sortirent de ce païs, comment n'auroient-ils conservé aucune memoire de cét important succès? Est-ce la coûtume des Israëlites d'oublier des victoires si utiles & si glorieuses? Cet évenement ne meritoit-il aucune place dans leur Histoire, ni dans leur Tradition?

On voit bien que tout ce qu'on peut imaginer pour éviter de s'en rapporter à l'Ecriture des Juifs, se détruit de soy-même. Cependant, si l'on se défie du raisonnement, on peut consulter la pratique & le culte des Juifs. Moïse institua la Pasque, & l'on ne peut douter de la fin de son institution, si l'on considere les ceremonies qui s'y pratiquent. Les Juifs mangerent la Pasque en habit de voyageurs, un bâton à la main, ayant les reins trouſſés, & les chandelles étant allumées. D'où vient cela? Pourquoy Moïse ne leur a-t-il pas plûtôt ordonné de manger la Pasque en habit de guerre, étant sous les

armes

armes & comme disposés au combat? C'est visiblement parce que les Israëlites sortirent hors du pays d'Egypte comme des voyageurs qui devoient profiter du congé qu'on leur donnoit, & non comme des soldats qui dûssent se faire jour au travers de leurs ennemis.

Nous dira-t-on bien pourquoy l'Agneau s'appelloit la Pasque ou le passage? Car ôtez la raison que l'Ecriture & la Tradition constante des Juifs nous donnent de ce mystere, que nous reste-t-il pour l'expliquer? Pourquoy consacroit-on à Dieu les premiers-nés d'Israël? Pourquoy les Levites luy étoient-ils consacrés, comme étant les premiers-nés du peuple, sinon pour les faire souvenir que Dieu avoit épargné les premiers-nés des Israëlites, lors qu'il fit mourir par la main de son Ange les premiers-nés des Egyptiens?

Conçoit-on bien que Moyse ait pû & voulu instituer des memoriaux sensibles d'un évenement chimerique, d'un évenement reconnu pour faux par plus de six cens mille ames? Les Egyptiens ayant consenty au départ des Israëlites, sans y être forcés par aucun chatiment extraordinaire, établira-t-on un Sacrement pour répresenter à la posterité, que les Israëlites ne pûrent obtenir leur congé, qu'après que toute l'Egypte eut esté couverte de sang? Les Israëlites étant sortis hors du pays d'Egypte par quelque sedition, ou par quelque victoire, pourquoy au lieu de conserver la memoire de cét évenement, fera-t-on commemoration d'une

punition chimerique? Si pour se faire honneur, ils veulent attribuer leur délivrance à un secours celeste, ils peuvent feindre que Dieu a combattu pour eux, qu'une infinité d'Egyptiens ont esté foudroyés: mais comment s'avisera-t-on de dire, qu'il n'y eut que leurs premiers-nés qui perdirent la vie dans cette occasion? Comment dans l'institution de la Pasque, qu'ils celebrerent alors pour se souvenir de cét évenement, a-t-on fait entrer une ceremonie qui marque que les Israëlites ne combatirent point alors, & qu'ils ne firent que se tenir prests à partir? Que l'incredulité en dise ce qu'elle voudra, le bon sens ne nous permettra jamais de supposer tant de bizarrerie & d'impudence en Moïse, & tant de simplicité & de grossiere ignorance dans les Israëlites sur des choses qu'ils avoient veües.

Les Israëlites étant sortis hors du païs d'Egypte, & ayant traversé la mer rouge, vécurent quarante ans dans le desert: & c'est pour renouveller la memoire de ce long voyage que fut instituée la fête des Tabernacles, pendant laquelle le peuple se faisoit des tentes, pour se souvenir de celles dont ses Peres s'étoient servis dans le desert. Il est inutile de répeter icy, qu'on n'institüe pas des memoriaux d'évenemens qui sont reconnus pour faux de tout le monde.

Cependant il est difficile de concevoir ces longues erreurs des Israëlites dans le desert, sans considerer ce peuple comme l'objet d'une providence particuliere qui veilloit à sa conservation. Car si l'on considere la multitude

titude des Israëlites, qui étoient en assez grand nombre pour se promettre de déposseder les autres nations; & si l'on se souvient que les Israëlites avoient accoûtumé de manger du pain & d'être vêtus: on ne pourra concevoir que les Israëlites eussent pû subsister dans ce desert vaste & sterile pendant si long-temps, si Dieu n'eût fait pleuvoir le pain du ciel, & s'il ne leur eût donné cent autres marques de sa protection.

Enfin les Israëlites celebrent une autre feste, qu'ils appellent la Pentecoste, par laquelle ils renouvellent la memoire de l'Alliance que Dieu traita avec eux en Horeb sur le mont Sinaï.

Il est faux que les Israëlites soient arrivés en ce lieu sept jours après s'être mis en chemin pour y aller. Le terme même de Pentecoste nous marque que cét évenement arriva cinquante jours après leur sortie hors du pays d'Egypte.

Il paroît assez par ce qui a esté dit, que le Sabbat n'est point destiné à solemniser la memoire du repos que les Israëlites trouverent au mont Sinaï: mais il est certain aussi, que le Sabbat n'est pas établi sans quelque fondement. Car comme cela a esté déjà remarqué, il y avoit Sabbat de jours, Sabbat d'années, & Sabbat de semaines d'années. Le Sabbat d'années étoit d'une assez grande consequence: on laissoit reposer les terres pendant une année. Le Sabbat de semaines d'années l'étoit encore davantage; parce qu'alors les heritages revenoient à leur premier possesseur, &c.

Cette loy paroît d'abord extraordinaire, bizarre, opposée à la Politique, contraire au bien general du peuple, & des Levites en particulier, & peu conforme à l'intention du Legislateur. Elle paroît extraordinaire: car qui a jamais ouï parler d'un Legislateur qui ordonne que les terres se reposent de sept ans en sept ans? Elle paroît contraire à la Politique, parce qu'outre qu'elle prive le peuple des fruits d'une année, elle l'expose à être surpris par ses ennemis. Et de fait Josephe nous apprend, que parmy les Juifs la celebration du Sabbat a souvent donné lieu aux avantages que leurs ennemis ont remporté sur eux. Que si l'année qui suivoit l'an de relâche les ennemis entroient dans leur païs, & qu'ils le ravageassent, ils tomboient dans une extrême famine en consequence de cette loy. Les Levites n'y trouvoient pas mieux leur compte que les autres; puis qu'ils perdoient les décimes d'une année. Enfin il étoit à craindre qu'un si long repos n'engageât les Israëlites à la paresse, & que ne sachant que faire pendant l'année de relâche, ils ne tombassent dans la superstition, qui est le fruit ordinaire de l'oisiveté: ce que Moyse semble avoir craint par dessus toutes choses, faisant ce qu'il pouvoit pour arrêter les Israëlites dans le service d'un seul Dieu Créateur du ciel & de la terre.

Le dessein de cette institution est donc incompréhensible, à moins que vous ne vous en rapportiez à ce que l'Écriture, la Tradition des Juifs & les Prophetes vous diront

ront tous d'une voix, qui eſt que Dieu deſtina le Sabbat à conſerver le ſouvenir du jour auquel il ceſſa de produire les œuvres que nous voyons. Grand & illuſtre évenement, s'il en fût jamais, & bien digne qu'on s'expoſât à quelques inconveniens pour en conſerver perpetuellemenr la memoire!

Ainſi les incredules ſe trouvent preſſés & rembarrés de tous côtés. S'ils font difficulté d'attribuer à Moyſe le Pentateuque: le Deuteronome nous ſuffit, car il contient les faits eſſentiels qui établiſſent la divinité de la Religion Judaïque. S'ils diſent que le Deuteronome fut compoſé par le Souverain Sacrificateur Hamalkija au temps de Joſias: on le leur fait voir contenu eſſentiellement dans les Ecrits des Prophetes. S'ils ſe défient des Ecrits des Prophetes, & de toute l'Ecriture generalement: on le leur montre peint dans la Tradition, dans le culte & dans la pratique des Iſraëlites. Et ſi leur raiſon réſiſte: on conſulte cette raiſon, & elle acquieſce d'elle-même au recit que l'Ecriture nous fait de ces évenemens, & les conjectures s'accordent parfaitement avec l'Hiſtoire Sainte.

Que ſera-ce donc maintenant, ſi en joignant tous ces rayons de lumiere, nous faiſons voir ces faits écrits dans le Pentateuque, exprimés dans le Deuteronome, ſuppoſés par le Décalogue, celebrés dans le Cantique de Moyſe, faiſant ſi ſouvent le ſujet des actions de graces de David, ſuppoſés dans les prieres qu'on adreſſe à Dieu en Babylone pour le retour du peuple, marqués ſi ſouvent & ſi naïvement dans les Ecrits des Pro-

phetes, faisant dans tous les siécles la confiance des Juifs, & la persuasion où ils ont esté qu'ils étoient la nation benite, gravés dans leur souvenir, venus de pere en fils; portraits dans leur culte & dans leur pratique, & ayant d'ailleurs une telle connexion avec l'établissement de l'Etat des Juifs, que sans cette lumiere on se perd, on s'égare dans l'explication de la naissance & des progrès de cette République.

Que le Lecteur prenne la peine d'examiner la chose de près, & sur tout d'unir dans son esprit toutes ces differentes circonstances, comme elles l'ont esté réellement: & il trouvera qu'il n'y eut jamais de faits si certains que ceux-cy. Il n'y a point de doute ni de difficulté qui ne se perde, dès qu'on unit toutes ces veües. Que les incredules exercent leur esprit à former des objections, ou à se faire des Systêmes: j'ose m'engager à détruire d'abord toutes leurs spéculations en joignant mes principes. Car si c'est en Israël qu'on a inventé ces faits, comment les a-t-on fait recevoir en Juda? Si l'on a corrompu l'Exemplaire de la Loy qui étoit dans le Temple, comment a-t-on corrompu les Exemplaires qui étoient entre les mains du peuple, ou parmy les Tribus disperséés? Si c'est Hamalkija qui a supposé ces faits, comment subsistoient-ils du temps de David? Si la Loy a esté falsifiée, comment les ceremonies pratiquées parmy les Juifs justifient-elles la Loy, & comment la Loy justifie-t-elle ces ceremonies? Si c'est tout d'un coup & à une seule fois que ces faits miraculeux ont

ont esté inventés, comment a-t-on fait recevoir des faits inouïs & inconnus, comme étant des faits d'une notorieté publique? Si c'est successivement qu'on les a inventés, où est le progrès de cette erreur? Car nous trouvons que les derniers ne rapportent aucun fait essentiel qui regarde Moyse, que nous ne trouvions dans les plus anciens. Si vous concevez le soupçon, que les Ecrits des Prophetes pourroient tous avoir esté falsifiés en même temps que la Loy de Moyse; d'où vient la diversité du stile? Juda & Israël ont eu leurs Prophetes. Si vous tenez pour suspecte la foy des Historiens Sacrés, pouvez-vous vous défier de ce que vous disent en passant les Prophetes, de ce qui est dit comme sans dessein dans les Pseaumes, de ce que des Ecrivains si anciens marquent comme étant connu de tout le monde, & dans des endroits où l'on ne s'aviseroit point d'inserer artificieusement des faits chimeriques? Si vous craignez que Salomon n'ait supposé la Loy, voyez que Jeroboam, ennemy mortel de la race de Salomon, & qui avoit un interest si considerable à empêcher le peuple d'aller adorer en Jerusalem, bien loin de faire appercevoir le peuple de cette supposition pour son interest, reconnoît luy-même cette Loy.

On ne peut douter que Moyse n'en ait laissé des memoriaux & des monumens dans les ceremonies qu'il a pratiquées. Le Tabernacle subsiste du temps de David & de Salomon. Il y a des Levites établis par Moyse qui font le service divin. L'Arche de Dieu

produisant de leur temps, & même après eux, des miracles qui se trouvent marqués dans des Hymnes qui ont esté conservés, aussi-bien que dans l'Histoire des Juifs, étoit à l'égard de David & de Salomon un gage éclatant & perpetuel des miracles que Dieu avoit fait par le ministere de Moyse.

CHAPITRE XVI.

Que Moïse n'a pû avoir dessein de tromper les Israëlites.

NOus avons fait le plus difficile, lorsque nous avons prouvé que l'Ecriture des Juifs, & sur tout celle de Moyse, n'a pû être corrompüe essentiellement, & que les faits qu'elle contient sont venus de Moyse jusqu'à nous. Car que Moyse les ait inventés, ou qu'il ait prétendu les faire croire contre la connoissance publique qu'on en avoit, ce seroit une imagination tout-à-fait extravagante. Ni la multitude innombrable des personnes ausquelles il faloit imposer, ni la nature des faits trop sensibles & trop éclatans pour être susceptibles d'illusion, ni les reproches & les plaintes sur la conduite des Israëlites, que Moyse mêle dans son Histoire, ni le soin qu'il prend d'appuyer toutes ses exhortations sur ce que les yeux des Israëlites ont vû, ni enfin celuy de conserver la memoire de ces faits par des memoriaux sensibles & perpetuels, ne nous permettent point de concevoir quelque doute à cét égard.

Je

Je ne nie pas veritablement, qu'un habile homme, un homme de credit & d'autorité n'impose quelquefois sur des sujets de spéculation, comme sur des matieres de Théologie ou de Philosophie: mais le moyen de tromper sur des faits qui frappent les sens avec tant d'éclat & avec tant de surprise pour l'ame qui les voit?

On pourra peut-être persuader un seul fait de cette nature à un seul homme, en luy faisant accroire qu'il a perdu la memoire par l'effet de quelque maladie, ou qu'un mauvais songe l'empêche de se souvenir des choses qu'il a veües: mais persuader un si grand nombre de faits très-sensibles à plus de six cens mille personnes, c'est ce qui ne peut être seulement imaginé.

Certainement, si le dessein de ce Legislateur a esté de tromper les Israëlites, on peut dire qu'il s'y est tout-à-fait mal pris. Vous remarquerez en effet, qu'il ne se contente pas de faire deux ou trois reproches aux Israëlites, mais qu'il se partage entre élever les bienfaits de Dieu, & leur reprocher leur endurcissement prodigieux. Il les appelle un peuple de col roide. *Sache*, dit-il, *que ce n'est point pour ta justice que l'Eternel te donne*, &c. *car tu ès un peuple de col roide*, &c. *N'oublie pas que tu as grandement irrité l'Eternel.* Il fait l'histoire de tous les divers murmures par lesquels ils avoient attiré la colere de Dieu. Il marque leur horrible perversité dans le culte du Veau d'or, leurs défiances, leurs seditions, leurs révoltes, leur impureté, leurs blasphêmes, &c. Est-ce

qu'il veut les adoucir par là, & les disposer par ces flateries à croire contre la connoissance que chacun en avoit, qu'ils ont vû les rivieres changées en sang, les grenouilles entrer dans les maisons des Egyptiens, des ulceres bourgeonner dans leurs corps, leurs campagnes desolées par la gresle & par les sauterelles, les tenebres répandües dans tout leur pays, leurs premiers-nés mis à mort en une nuit, un cry general de pleur & de desolation entendu en Egypte, & les Egyptiens les pressant de sortir hors de leur pays; les eaux de la mer rouge se partager, former un double mur pour leur laisser le passage libre, & se refermer ensuite pour engloutir leurs ennemis, qu'ils virent morts floter sur la mer; une colomne de nuée & de feu les conduire; la manne tomber, lors qu'ils n'ont plus d'alimens; le mont Sinaï couvert d'une nuée & d'un tourbillon de feu pendant quarante jours, le tonnerre gronder sur cette montagne, & la voix de Dieu se faisant entendre parmy ce tonnerre; Coré, Dathan & Abiram perir par un genre de mort épouventable qui fut vû & connu de tout Israël? Et comment Moyse appuye-t-il tous les commandemens qu'il donne aux Israëlites sur ces bienfaits illustres & éclatans, dont il dit que Dieu venoit de les favoriser? Comment les exhorte-t-il par la consideration de ces choses, qu'il prétend que leurs yeux ont veües? Comment propose-t-il ces motifs à leur obeïssance? Le croirons-nous assez insensé pour proposer des fables, & des fables necessairement connües de tout le monde,

de, pour le fondement de ses loix & de sa Religion, & pour l'unique principe de son autorité? Et sera-t-il souvenir tant de fois les Israëlites de Pharao, des Egyptiens, de Dathan & d'Abiram, en prenant leurs yeux à témoins d'un chatiment que leurs yeux ne virent jamais? Chacun sait qu'on n'établit des memoriaux que des évenemens fort connus & fort importans: auroit-il donc ordonné de conserver la memoire de ces évenemens dans des monumens sensibles; auroit-il ordonné aux peres de les apprendre à leurs enfans d'âge en âge; auroit-il établi l'usage de ces ceremonies sacrées qui en perpetuoient le souvenir, si ce n'eussent esté là que des fictions reconnües fausses de tout le monde, & qui auroient dû luy attirer le mépris & la moquerie de chacun? Non sans doute, & cette verité est du nombre de celles qui perdent plus qu'elles ne gagnent par l'effort qu'on fait pour leur donner plus de jour.

CHAPITRE XVII.

Que les miracles rapportés par Moyse étant veritables, ils prouvent la verité de la Religion Judaïque:

IL s'agit de savoir maintenant, si supposé que ces faits soient veritables, ils prouvent la divinité de la Religion Judaïque: & cela dépend de savoir s'ils sont miraculeux; car s'ils le sont, ils interrompent le cours & les loix de la Nature, & par consequent

ils viennent de l'Auteur de la Nature même.

Spinosa fait ses efforts pour montrer que tous les miracles qui nous sont rapportés dans les Livres de Moyse ont eu des causes naturelles; & l'on verra que s'il est foible dans les autres endroits de son Traité, il est ridicule & pitoyable dans celuy-cy.

Il voudroit bien faire voir d'abord, qu'il est impossible d'interrompre le cours de la Nature par de vrais miracles: & voicy le grand raisonnement sur lequel il appuye une assertion si temeraire. Les loix de la Nature, dit-il, ne sont autre chose que les decrets de Dieu. Or on ne sauroit changer les decrets de Dieu, puis que Dieu est immuable. Donc on ne sauroit violer les loix de la Nature, par ces miracles que l'on suppose qui en interrompent le cours.

Il semble qu'il fasse de cét argument son épée & son bouclier. Il le répete en divers endroits de son Livre. Il en revient à ce raisonnement comme au fondement de ses hypotheses, & il en tire assez de confiance, pour oser avancer ce paradoxe si extraordinaire & si nouveau, que les miracles détruiroient plûtôt l'existence de Dieu, qu'ils ne l'établiroient.

Ce grand raisonnement n'a pourtant aucune force, ni même aucune apparence. Car ou il entend par les loix de la Nature, un principe exterieur & étranger, une intelligence distincte de la matiere, qui dirige toutes choses, & enchaîne les causes secondes: & alors nous conviendrons avec luy, que

que les loix de la Nature, ou, pour parler plus exactement, ce qui donne des loix à la Nature, n'eſt autre choſe que la volonté de Dieu, ou, ſi l'on veut, ſes decrets.

Mais que conclurra-t-il de là contre nous? La même volonté de Dieu libre & indépendante des choſes du dehors, qui a établi les loix de la Nature, en ſuſpend ou en interrompt le cours, lors qu'il luy plaît. Les miracles entrent dans le plan de la ſageſſe divine, comme les choſes naturelles; & l'on trouve dans les miracles mêmes l'execution des decrets immuables de Dieu.

Mais l'on voit bien que cét Auteur va plus loin. Il tient que Dieu n'eſt autre choſe que la Nature, & par la Nature il entend la matiere avec les loix & la détermination de ſon mouvement. Tout ce qu'il dit de Dieu n'eſt donc propre qu'à faire illuſion. En conſervant le nom, il détruit la choſe; & il faut en renvoyer la réfutation au Traité de l'exiſtence de Dieu.

Il ne luy ſervira de rien non plus de dire après Hobbes, que l'idée que le peuple a des miracles, vient de ce que le peuple ne connoiſſant point leurs veritables cauſes, leur en attribüe de ſurnaturelles. Cela eſt bientôt dit: mais je ne ſay ſi la veüe du fait permettra aux incredules de conſerver ce ſoupçon. Qu'ils donnent un libre eſſor à leur imagination, qu'ils imaginent tout ce qu'ils voudront, imaginer ſimplement, cela eſt facile; & l'on verra s'ils ne ſeront pas contraints eux-mêmes de renoncer à toutes leurs imaginations.

Il leur plaît d'abord de supposer, que l'Ecriture ne rapporte point toutes les circonstances de ces faits, & que si ces circonstances nous étoient connües, elles nous feroient voir que ces faits n'enferment rien de surnaturel. On se trompe. Il n'y a rien de plus circonstantié que tous ces miracles; & les circonstances sont beaucoup plus miraculeuses que les faits mêmes. Une verge changée en serpent, la colomne de nuée qui est obscurité & lumiere, la mer qui forme un double mur, l'Ange destructeur qui choisit les premiers-nés pour les égorger, la mer qui s'ouvre précisément lors que Moyse l'a frappée de sa verge; des prodiges qui se font dans toutes les parties de la Nature, dans l'air, dans la mer, dans les rivieres, sur la terre, en Egypte & hors de l'Egypte à point nommé, lors qu'ils sont necessaires pour la protection du peuple d'Israël; les Israëlites exempts des playes qui accablent les Egyptiens; les Magiciens de Pharao contrefaisant quelques miracles de Moyse, & ne pouvant imiter les autres; toute la Cour de ce Prince témoin de ces merveilles; l'endurcissement de Pharao vaincu par ces coups redoutables que frappoit une main invisible; les playes cessant avec l'obstination de Pharao; l'eau changée en sang non seulement dans le grand fleuve, mais même dans les ruisseaux, les étangs, les marais, & dans les vaisseaux de bois & de pierre, jusques là que le poisson mourut, que la riviere en puït, & que les Egyptiens ne pouvoient boire, sont des faits circonstantiés, ou des circonstances aussi mira-

Exod.17.

miraculeuſes que les faits mêmes : des faits d'ailleurs ſi liés les uns aux autres, tant de fois répetés, rapportés avec une telle naïveté, ſur leſquels eſt établie toute la Religion de Moyſe, que des pratiques ſenſibles & perpetuelles ont toûjours répreſentés à l'eſprit des Juifs, dont un ſeul eſt ſuffiſant pour établir la divinité de la Révelation Judaïque, & dont l'amas auroit convaincu Moyſe d'impoſture ; qui ne peuvent pas avoir eſté inventés les uns après les autres, comme on l'a fait voir ailleurs ; qui ſont rapportés comme étant reconnus de tout le monde ; qui ont fait l'autorité de Moyſe & la force de ſes exhortations, & qu'il propoſe pour le grand & perpetuel motif de l'obeïſſance qu'on doit aux loix qu'il donne de la part de Dieu, faiſant dire au ſouverain Legiſlateur, *Je ſuis l'Eternel ton Dieu, qui t'ay retiré hors du pays*, &c. *par main forte & par bras étendu.*

CHAPITRE XVIII.

Examen de quelques difficultés qu'on oppoſe à la verité de la Religion Judaïque.

ON n'entreprend point de répondre à toutes les objections qu'on peut faire contre la verité de la Révelation Judaïque. Comme les objections poſſibles ſont ſans nombre, il eſt impoſſible de les prévenir toutes. On ſe contentera de marquer les ſources des principales difficultés que l'on fait ſur ce ſujet : & l'on eſpere de faire ſi bien con-

connoître le principe de l'erreur, qu'on sere en état d'éviter l'erreur même.

Pour cét effet il faut d'abord convenir, que c'est une pure extravagance de se déterminer à rejetter un principe, parce qu'il est sujet à quelques difficultés. Il y a des difficultés dans tout ce que nous voyons de plus petit, & dans ce qui paroît à nos yeux de plus grand. Tout est bordé de difficultés impenetrables dans la Nature: & comment n'y en auroit-il point dans la Religion?

L'essentiel est donc de comparer les difficultés & l'évidence, & de se déterminer sur cette comparaison. Sur tout il faut examiner les difficultés, en examiner le principe, voir si elles ne naissent point de nos passions, ou de nos faux préjugés. C'est, à mon avis, la meilleure maniere de répondre aux incredules. Essayons de mettre en pratique cette methode, & voyons si nous nous en trouverons bien.

I. La premiere pierre d'achoppement des incredules est l'amour de la Philosophie. Ils voudroient que le St. Esprit eût parlé le langage des Philosophes. Ils accusent l'Auteur du Livre de Josué, d'avoir esté moins habile que Copernic dans l'Astronomie: & ils ne peuvent souffrir que Moyse ait fait une histoire de la Création qui s'accorde si peu avec les veües de cette science. Il est surprenant qu'une objection si vaine ait esté si souvent répetée. Ces gens-là voudroient-ils que Dieu oubliât le langage du peuple en parlant au peuple; & qu'on ne pût craindre Dieu, ce qui est tout le but de l'Ecriture, qu'au-

Spinosa.

qu'autant que l'on ſeroit perſuadé des hypotheſes de Copernic? Ainſi les Livres de l'Ecriture n'auroient eſté intelligibles qu'à quelques Philoſophes des derniers temps, & il auroit falu pour les lire, attendre que Copernic vinſt au monde, ou que le St. Eſprit donnât aux hommes un Syſtême d'Aſtronomie tout nouveau. Cela ne ſuffiſoit pas encore. Il auroit falu, pour plaire à ces nouveaux Philoſophes, que Dieu eût auſſi révelé dans cette Ecriture, que les couleurs, la lumiere, les ſons & toutes les qualités que nous attribuons aux objets, ſont dans nôtre ame; que les bêtes n'ont que l'apparence de la connoiſſance ſenſitive, &c. & corriger une infinité d'expreſſions populaires qui ſe trouvent dans l'Ecriture à cét égard. En un mot, il faloit faire un ſtile nouveau, rendre le peuple Philoſophe, & changer la Religion en ſpéculation.

Mais ce n'eſt pas là le but du Saint Eſprit, qui ſe révele non de la maniere qu'il le faudroit pour ſatisfaire la vaine curioſité des Sçavans, mais de la maniere qui eſt neceſſaire pour ſanctifier les hommes. Car ſoit qu'il nous parle de luy-même, ſoit qu'il nous parle de nous, ſoit qu'il nous faſſe connoître les autres créatures, il ne nous fait voir les choſes que du côté qui regarde nôtre ſalut, & il ne ſe révele que dans la meſure qui eſt neceſſaire à nôtre ſanctification.

Lors qu'il ſe fait connoître luy-même, il ſe revêt de ſes bienfaits pour faire naître nôtre reconnoiſſance. Au commencement il ſe fit connoître ſous le nom du Dieu poſſeſſeur

seſſeur du ciel & de la terre. Enſuite il prit un nom qui marquoit la protection qu'il accordoit aux Patriarches, en diſant, *Je ſuis le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob.* Lors qu'il eut retiré les Iſraëlites d'Egypte, il s'enveloppa, par maniere de dire, de ce nouveau bienfait. *Ecoute Iſraël*, dit-il, *je ſuis l'Eternel, qui t'ay retiré hors du païs*, &c. Et quelques ſiécles après, un Prophete nous annonce, que le temps vient auquel l'on ne dira plus, *L'Eternel eſt celuy qui a retiré ſon peuple du pays d'Egypte;* mais bien, *L'Eternel eſt celuy qui a fait remonter ſon peuple hors de Babylone.* A meſure que ſes bienfaits croiſſent, les rélations ſous leſquelles il ſe fait connoître s'augmentent. Il paroît bien par là, que Dieu ſe fait connoître non pour ſatisfaire nôtre curioſité, mais pour produire la reconnoiſſance dans nos cœurs.

Amos.

Tout de même, lors que le Saint Eſprit nous parle de l'homme, il prend à tâche de nous découvrir le fonds de ſa corruption; il nous répreſente ſon cœur deſeſperément malin; il nous fait connoître ſa malice, l'étenduë, le principe, les effets de ſa malice, pour nous humilier, & nous obliger à recourir à ſa miſericorde. Cela ſe rapporte encore à nôtre ſalut.

Enfin, lors qu'il nous parle des créatures qui compoſent cét Univers, il nous fait voir qu'elles ſont l'ouvrage de Dieu, qu'elles ſont toutes en la main de Dieu, toutes ſoûmiſes à l'ordre de ſa ſage providence. Pourquoy? Parce que cette veüe ſert à nous diſpoſer

poſer à donner à Dieu nôtre confiance, nôtre reconnoiſſance, nôtre admiration.

Je ſay bien que des Théologiens Philoſophes changeant la Religion en ſpéculation, ont tâché d'expliquer la nature de Dieu, examinant s'il y a en luy des accidens proprement dits, & voulant découvrir la maniere dont il exiſte, la maniere dont il connoît, la maniere dont il aime, la maniere dont il decrete les choſes, & la maniere dont il execute ſes decrets. Mais ce n'eſt là qu'une vaine Philoſophie, qui ayant pour but de ſatisfaire la curioſité, ne produit que l'orgueil ou le rongement d'eſprit.

On a tout de même cherché à connoître de l'homme, non ce qui peut nous ſanctifier, & que Dieu vouloit que nous en ſceuſſions, mais ce que les Philoſophes fiers & curieux voudroient ſavoir: & de là ſont nés ces monſtres des Scolaſtiques, qui rendent l'homme impenetrable à l'homme.

Sur ce principe, il eſt tout-à-fait déraiſonnable de prétendre que Moyſe, en faiſant l'hiſtoire de la Création, a dû ſuivre les principes des Philoſophes. Cela ſeroit bon, s'il avoit voulu faire de la Religion une Philoſophie: mais comme ſa Révelation doit être proportionnée à tout le monde, il ſuit les idées du vulgaire; & comme il a deſſein de ſanctifier ceux à qui il parle, & de les obliger à craindre Dieu, on ne doit pas trouver étrange qu'il propoſe les choſes dans la veüe qui eſt la plus capable de produire cét effet.

Les Philoſophes tâchent de connoître la cauſe

cauſe phyſique & efficiente de chaque choſe. Ils veulent ſavoir comment elle s'eſt faite. Cela eſt neceſſaire pour ſatisfaire leur curioſité. Moïſe n'a découvert que la cauſe finale des choſes. Il marque la fin que Dieu s'eſt propoſée en les faiſant, qui eſt le bien de l'homme. Cette cauſe morale eſt la ſeule qui faſſe naître la reconnoiſſance de l'homme, & par conſequent la ſeule qui s'accorde avec le deſſein de la Religion.

Au reſte on peut dire, que tout eſt admirablement proportionné à l'état & aux beſoins des hommes dans cette deſcription. Car I. il faloit faire voir l'empire que Dieu avoit ſur ſes créatures, & la facilité avec laquelle il les produit. C'eſt ce que l'Hiſtorien montre par cette expreſſion ſi ſublime: *Que la lumiere ſoit. Et la lumiere fut:* exprimant en de pareils termes la création de toutes choſes. II. Il faloit détourner l'eſprit des Iſraëlites de l'idolâtrie des nations, qui prenoient pour Dieu tout ce qu'ils trouvoient dans la Nature. Dans cette veüe l'Hiſtorien ne manque point de faire une énumeration fort exacte des parties qui compoſent cét Univers, & nous apprend que ces parties ne ſont que l'ouvrage de Dieu. III. Il faloit rendre raiſon de l'établiſſement du jour du Sabbat, & marquer par conſequent les divers intervalles de la Création. IV. Il faloit montrer l'avantage que l'homme a ſur toutes les créatures viſibles: & c'eſt ce que l'Auteur de la Geneſe fait excellemment, en le répreſentant animé du ſouffle de Dieu, & nous conduiſant par là à la ſpiritualité & à l'im-

à l'immortalité de l'ame, qui eſt ſi conforme aux principes même de la raiſon.

II. On trouve dans les faits qui ſont contenus dans cette Ecriture, des choſes qui paroiſſent fort contraires à nos idées & à ce qui ſe fait dans le monde. Cette hiſtoire d'un ſerpent qui parle, de l'homme & de la femme qui ſe laiſſent ſéduire comme des enfans, de la défenſe que Dieu leur fait de manger du fruit d'un certain arbre, comme ſi cela luy importoit beaucoup, & cette punition ſi grande & ſi diſproportionnée à la faute, qui même s'étend ſur toute la poſterité de ces rebelles, s'accordent mal avec les préjugés ordinaires.

Cependant, pour peu que l'on examine la choſe de près, & que l'on ſe dépréoccupe, on trouvera que non ſeulement la choſe a pû eſtre ainſi, mais même qu'il a eſté neceſſaire que la choſe fût ainſi.

Car premierement l'homme étant l'ouvrage de Dieu, ne pouvoit point ſortir de ſes mains ſouillé & corrompu, comme l'experience & la raiſon nous apprennent qu'il eſt. Il faut donc qu'il ſoit tombé par ſa propre faute. Il eſt certain qu'il eſt déréglé. Il eſt plus certain encore que ce déréglement ne vient pas de Dieu qui fait tout bien. Il faut donc convenir, malgré qu'on en ait, que l'homme eſt corrompu par ſa faute. On peut ne pas comprendre la maniere dont cela s'eſt fait: mais toûjours eſt-on obligé de convenir de la choſe. Ainſi le fondement ſur lequel roulent toutes les circonſtances de cette hiſtoire ſi ſurprenante, eſt neceſſairement veritable.

En

En second lieu, on ne peut disconvenir que non seulement Dieu n'ait pû, mais encore qu'il n'ait dû donner sa Loy à l'homme innocent. Dieu, qui est l'Auteur de l'Univers, doit adresser chaque chose à sa fin: autrement il ne seroit pas souverainement sage comme il est. Comme donc pour adresser les choses insensibles à leur fin, il leur imprime le mouvement, & dirige ce mouvement: ainsi pour adresser l'homme à sa veritable fin, il a pû luy donner sa Loy, ou luy faire connoître sa volonté; n'y ayant point d'autre maniere d'agir conforme à la nature raisonnable de l'homme. En effet, Dieu agit differemment selon les differens sujets qu'il trouve. Il adresse les créatures inanimées à leur fin, sans qu'elles le sçachent: mais pour agir conformément au genie de celles qui sont capables de raison, il faut qu'il les adresse à leur fin, en la leur faisant connoître, & que par consequent il leur découvre sa volonté & leur devoir, c'est-à-dire, qu'il leur donne ses loix.

Or, je vous prie, quelle loy Dieu pouvoit-il donner à l'homme innocent? La loy naturelle? Sans doute. Elle suit la raison, & nous ne saurions être un moment sans elle. Mais cette loy naturelle ne trouvoit point de matiere à s'exercer dans l'état où étoient nos premiers parens.

Que pouvoit-on défendre à l'homme dans cét état? De ne se faire point d'idoles? Mais quelles idoles pouvoit-il se faire, lors qu'il se regardoit comme le maître des créatures? De cesser de travailler, & de donner

un

un jour de la semaine au repos? Mais le travail luy étoit inutile. De ne tuer point? Et qui est-ce qu'il pouvoit tuer dans cét état? De ne dérober point? Mais tout luy appartenoit. De ne rendre point de faux témoignage? Contre qui en auroit-il rendu? De ne commettre point d'adultere? Il n'y avoit qu'une femme.

L'homme avoit une loy naturelle: mais pour exercer l'obeïssance de l'homme, il faloit une loy positive. Et quel précepte plus raisonnable Dieu pouvoit-il luy donner, que celuy qui luy ordonnoit de luy faire hommage de tous les biens qu'il avoit en abondance, en s'abstenant d'un seul, pour marquer que Dieu les luy avoit tous accordés?

Qu'y a-t-il d'incroyable à dire, que le Démon ait emprunté l'organe d'un serpent pour parler à nos premiers parens; que ceux-cy luy ayent presté l'oreille; qu'ils soient devenus rebelles par cela même; que par la rebellion de leurs pensées, les organes mêmes de leurs corps ayent esté déréglés; qu'avec la matiere le déréglement de ces organes ait passé jusqu'à leurs descendans; & qu'enfin, de même que la lepre & plusieurs autres maladies passent du pere aux enfans, de même aussi le péché par une triste fécondité se soit perpetué en descendant de l'un aux autres? Il y aura là quelque chose que nous ne comprendrons point, qui est la maniere dont cette surprenante transmission s'est faite: mais toutes choses m'apprendront qu'elle s'est faite néanmoins, le bon

ſens, l'experience, & l'exemple de tous les hommes qui ſe trouvent corrompus en naiſſant, & portés au mal avant que de ſe connoître.

III. Une des plus grandes ſources des préjugés des incredules, conſiſte en ce qu'on n'apperçoit point dans la plus-part des faits qui nous ſont rapportés dans l'Ecriture des Juifs, la qualité de types, qui leur ôte ce qu'ils ont d'incroyable, & les rend très-conformes à la raiſon. On trouve étrange que Dieu ait voulu lutter avec Iſraël, & ſe laiſſer vaincre par un homme. On traite cela de fable. Mais on a tort, & l'on ſe rend ridicule par là. En effet, les incredules eux-mêmes regardant Moïſe comme le plus habile homme du monde, pour raiſonner conſequemment à leurs principes, ne doivent point luy attribuer une penſée auſſi abſurde que celle que le ſens litteral preſente d'abord. Eſt-ce que Moïſe ne ſavoit pas que le Dieu poſſeſſeur du ciel & de la terre, la frayeur d'Iſaac, le Dieu fort, le terrible, étoit plus fort qu'un homme? Il le ſavoit ſans doute. D'où vient donc qu'il répreſente Iſraël luttant avec Dieu? C'eſt qu'il rapporte les choſes comme elles ſont; & que Dieu par cette condeſcendance de ſa bonté, & cette conduite myſterieuſe, vouloit nous apprendre que nous devons être continuellement aux priſes avec nôtre Dieu, pour luy demander des ſentimens de ſa grace & de ſa benediction. Ainſi le ſens myſtique rend très-raiſonnable & très-croyable la défaite d'Amalec par les prieres de Moyſe, l'honneur

neur qu'eut Moyſe de voir Dieu par derriere; celuy de le contempler à face découverte étant réſervé au Meſſie. L'hiſtoire de Samſon, fort incroyable en ſoy, comme le remarque l'Auteur de la Religion du Medecin, eſt reçûë comme très-conforme à la raiſon, dès qu'on ſuppoſe que Samſon eſt le type du Meſſie, & que c'eſt par le St. Eſprit qu'il agiſſoit.

IV. Il n'y a pas juſqu'à la conformité que les faits qui ſont contenus dans cette Ecriture ont avec des faits rapportés dans la Fable, que les incredules ne preſſent contre nous. Mais ils ſe font le procès à eux-mêmes. Car d'où vient cette conformité? Eſt-ce que les Auteurs Juifs auroient copié les Auteurs Payens? Je ne penſe pas que cela tombe dans l'eſprit de perſonne. Les Juifs ont trop d'averſion pour la Religion Payenne, & leurs Livres ſont trop anciens, pour nous laiſſer concevoir ce ſoupçon. Mais ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que les Auteurs les plus illuſtres qui ayent eſté parmy les Payens, ont lû les Livres des Juifs; & que les choſes qui ſont la matiere de leur Révelation, ſe ſont répandües parmy les autres nations par la plus ancienne Tradition du monde.

C'eſt la remarque de Spinoſa, que les Juifs rapportent tout à Dieu, & ſe croyent en quelque ſorte le but de tous ſes ouvrages, tant ils ſont accoûtumés à ſe flater. Il eſt certain que les incredules rapportent à ce principe les faits de cette Ecriture qui paroiſſent les plus éclatans.

Noé, disent-ils, maudit les descendans de Canaan, pour faire voir aux Israëlites, qu'ils avoient de legitimes prétentions à leur terre. Cét Historien veut qu'Abraham soit sorty d'Ur des Chaldéens par le commandement de Dieu; que Dieu luy ait promis de benir toutes les nations de la terre pour l'amour de luy; qu'Abraham avec ses domestiques ait défait quatre Rois; que pour l'amour d'Abraham Dieu ait affligé Abimelec; que Melchisedec soit venu le benir, lors qu'il retournoit de la défaite des Rois; qu'Isaac soit né par un miracle; que Dieu ait commandé de renvoyer Ismaël & sa mere, de peur qu'ils ne troublassent Isaac le legitime successeur d'Abraham; qu'Esaü ait vendu son droit d'aîneſſe; que pour l'amour de Jacob Dieu ait beny les affaires de Laban, &c.

Ce préjugé des incredules naît de leur peu d'équité. Car je leur demande, si supposé que Dieu eût choisi la famille d'Abraham entre toutes les familles de la terre pour en faire l'objet de ses faveurs, il n'a pas esté necessaire qu'il benît particulierement les Patriarches? Et si supposé que la providence divine se soit particulierement déployée en faveur des Patriarches, l'Auteur de l'Histoire Sainte pouvoit dissimuler cette verité, sans renoncer à la sincerité & à la bonne foy d'un fidéle Historien?

Spinosa prétend que c'est le caractere des Juifs de rapporter tout à Dieu. Mais Spinosa a-t-il bien examiné pourquoy les Juifs attribüent tout à Dieu? D'où vient ce penchant?

chant? Qu'eſt-ce qui a élevé leurs eſperances juſqu'au point de ſe croire le but de tous les bienfaits de Dieu? Qu'il examine bien la choſe, & il trouvera que ce ſentiment vient d'une longue & conſtante experience que leurs Peres ont faite de la faveur du ciel.

Vous doutez que la poſterité de Cham n'ait eſté maudite: conſultez l'évenement. Vous ne voulez pas croire que Dieu ait retiré Abraham de l'idolâtrie: croyez le, lors que vous voyez qu'Abraham ſeul entre les hommes adore le vray Dieu; qu'il quitte ſon pays pour abandonner l'idolâtrie, contre la coûtume de tous les hommes, & même d'un Socrate & d'un Platon, leſquels connoiſſant le vray Dieu, n'ont pas eu la force de ſe retirer pour renoncer au culte des faux Dieux. Vous doutez qu'Iſmaël & Eſaü ayent eſté éloignés de l'alliance de Dieu: demeurez en d'accord, lors que vous voyez les deſcendans de l'un & de l'autre privés de la connoiſſance de Dieu. C'eſt là une preuve bien réelle d'une élection divine.

Cependant on conſent que les incredules tiennent ces faits pour ſuſpects, ſi l'on ne trouve une admirable ſincerité dans ces Hiſtoriens à rapporter le bien & le mal. Etoit-il bien neceſſaire que l'on flêtrit le Patriarche Noé, en rapportant ſon yvreſſe; Simeon & Levi, en leur attribuant le meurtre des Sichemites; Sara, en rapportant ſon incredulité; les Patriarches, en les répreſentant meurtriers de leur frere; Moïſe,

en marquant ſes doutes & ſa deſobéïſſance ; Aaron & Marie, les faiſant voir couverts de lepre à l'occaſion de leur rebellion ; les Iſraëlites, en rapportant tant de murmures éclatans, & ſuivis ordinairement d'une punition exemplaire ; le peuple d'Iſraël tombant de ſuperſtition en ſuperſtition ; les meilleurs Rois tachés de vice, David homicide & adultere, Salomon voluptueux & idolâtre, &c?

VI. Il y a encore les difficultés des Préadamites, qui ſont de deux ordres : les unes regardent la Chronologie ſainte, que nous ne touchons point, parce que les Doctes en ont ſuffiſamment traité, & que nous ne pourrions faire que copier leurs Ecrits : les autres qui conſiſtent dans quelques expreſſions qui ſemblent marquer qu'il y avoit des habitans ſur la terre avant la création d'Adam. Il ſemble que c'eſt là le préjugé de Caïn, lors qu'étant encore ſeul ſur la terre, il s'écrie, *Il arrivera que quiconque me trouvera, me tuera :* & celuy de l'Hiſtorien même, lors que celuy-cy ajoûte, que *Caïn bâtit une ville, & qu'il l'appella du nom de ſon fils Enoc.* La réponſe eſt aiſée. Après que l'homme eut violé la loy de ſon Dieu, il ne ſe crût plus en ſûreté en tous lieux. L'Ange qui luy défendoit l'entrée du jardin d'Eden, & ſa propre conſcience, luy firent bientôt concevoir mille frayeurs. Il conceut dès lors qu'il pouvoit être tué. Cette crainte paſſa en Caïn, qui ſe crût expoſé aux plus funeſtes accidens, lors qu'il ſe vit banny du lieu qui étoit particuliere-

lierement consacré à la Religion. Il craint tout, les choses insensibles, les bêtes sauvages, les Anges, ses propres enfans, qui ne respecteront point les droits du sang qu'il n'a pas luy-même respectés, d'autres enfans qui sortiront d'Adam, des hommes qui viendront après, & le tueront. *Le méchant fuit, sans qu'il y ait personne qui le poursuive.*

On répond à la seconde partie de la difficulté, que vraisemblablement Caïn bâtit une ville par la suite de cette crainte & de cette défiance qui le suivoient en tous lieux; qu'il la bâtit avec le secours de ses enfans, pour se défendre contre les enfans de Seth qui s'étoient extrêmement multipliés sur la terre; que l'Ecriture parle de la ville que Caïn bâtit, avant que de rien dire de la naissance de Seth, parce qu'elle garde icy l'ordre des personnes, & qu'elle a voulu dire tout ce qu'elle avoit à dire de Caïn, avant que de faire aucune mention de Seth, & cela par une transposition qui est commune à tous les Auteurs sacrés & profanes; & qu'enfin on peut concevoir que Caïn ne bâtit que quelques maisons, ou quelques cabanes, & que l'ouvrage fut ensuite continué par ses descendans, & retint le nom d'Enoc que Caïn luy avoit donné. Ce ne sont pas là de grandes difficultés.

VII. De toutes les objections que les incredules nous font, la plus spécieuse seroit celle que presse le plus Spinosa, si elle ne rouloit sur un fondement qui est évidemment faux, & qui est prise de ce que les Pro-

phetes ont prophetisé selon leur interêt, leur éducation & leur temperament.

Mais bien loin qu'elle nous fasse peur, nous sommes obligés en quelque sorte à la mauvaise foy de cét homme; puis qu'il nous a fourny sans y penser une preuve de la divinité de la Religion Judaïque. Il ne faut que renverser son principe, pour en faire une preuve très-forte pour nous.

Les Prophetes n'ont point prophetisé par interêt, I. Parce qu'aucun d'eux n'a eu en veüe l'établissement de sa famille, qui est de tous les soins le plus naturel. Moyse, Samuël, Elie, Elisée, &c. semblent plûtôt sans affection & dénaturés envers leurs proches, qu'intereſſés pour leurs familles & pour leurs enfans. II. Ils propherisoient incessamment contre les Rois. Ils en étoient haïs, chassés, persecutés fort souvent. III. Ils ménagent tout aussi peu le peuple & les Sacrificateurs, desquels ils auroient attendu quelque support ou quelque bien. IV. Tout ne respire que pieté, que zele dans leurs Ecrits. Ils ne dissimulent rien, ne taisent rien, & ne craignent point la mort, lors qu'il s'agit de reprendre les pécheurs. Voyez-comment Jeremie en parle luy-même.

Les Prophetes ne suivent point la nature du temperament. Jeremie propherise incessamment contre les Juifs. Faut-il s'en étonner; puis que de son temps la ruïne des Juifs étoit si prochaine? Mais Jeremie sait pourtant prédire que leur captivité ne durera que 70. ans. Est-ce la mélancolie de son temperament qui luy fait prédire le temps de

cette

cette délivrance à point nommé, par un oracle qui fit une telle impression sur les Juifs, que les Juifs transportés en Babylone ne virent pas plûtôt ce terme expiré, qu'ils firent requeste à Dieu ? Jeremie prédit la desolation qui devoit arriver de son temps, & qui en effet arriva : mais Jeremie fait aussi tressaillir de joye par la consideration des biens que Dieu prépare aux hommes, & aux Juifs en particulier. *Voicy*, dit-il, *les jours viennent, a dit l'Eternel, que je feray lever à David un germe juste, & il regnera comme Roy, il exercera jugement & justice sur la terre*, &c. *Partant voicy les jours viennent, qu'on ne dira plus, L'Eternel est vivant, qui a fait remonter les enfans d'Israël hors du pays d'Egypte; mais, L'Eternel est vivant, qui a fait remonter la posterité de la maison d'Israël hors du pays du Septentrion*, &c. Et ailleurs, *Toy donc, mon serviteur Jacob, a dit l'Eternel, ne crain point, ne t'épouvante point*, &c. Il menace, je l'avoüe; mais il joint la consolation à la menace. *Et vous serez mon peuple, & je seray vostre Dieu. Voicy la tempeste de l'Eternel, sa fureur est sortie*, &c. On peut juger par là si Spinosa a bien rencontré là-dessus.

L'éducation n'est point la régle des propheties. J'avoüe que Dieu laisse dans l'esprit des Prophetes les mêmes images que l'éducation y avoit mises : mais il éleve divinement leur imagination ; desorte qu'avec des termes assez simples, ils expriment des sentimens si élevés, des pensées si sublimes, que tout est bas & rampant auprès de ce qu'ils

disent. Amos étoit un bouvier. Il ne parle que de forêts, de montagnes, de feu, de Carmel, de Liban, de vignes, de jardins, d'oliviers, de lions rugissans, & de cabanes qui se lamentent. Mais quelles grandes choses n'enveloppe-t-il pas dans ces images, qui luy étoient plus ordinaires qu'à un autre? Combien son esprit est-il élevé? De quel feu divin son cœur ne brûle-t-il point, lors qu'il paroît si jaloux de la gloire de Dieu? Et quel entousiasme surnaturel luy fait dire des choses plus grandes en effet que ce que les plus polis & les plus éloquens des hommes ont jamais pensé? *Prépare toy à la rencontre de ton Dieu, ô Israël: car voicy celuy qui a formé les montagnes, & qui a creé le vent, & qui a déclaré à l'homme quelle est sa pensée, qui fait l'aurore & l'obscurité, & qui marche sur les hauts lieux, l'Eternel est son nom.* Est-ce là le langage d'un berger? Et jamais les plus éloquens hommes du monde parlerent-ils d'une maniere plus magnifique & plus digne de Dieu?

CHAPITRE XIX.

Où l'on continüe de satisfaire aux difficultés des incredules, & où l'on montre que la plus forte de leurs objections nous fournit une preuve excellente de la verité de la Religion Judaïque.

NOus sommes fort obligés à Spinosa, de nous avoir fourny une preuve invincible

ble de la divinité de la Religion Judaïque, en nous donnant lieu de faire voir que les Prophetes qui ont écrit les Livres de l'Ancien Teſtament n'ont point écrit conformément à leurs préjugés, à leur éducation & à leur temperament, comme nous croyons l'avoir fait voir dans les Chapitres précedens. Mais cette matiere eſt importante, & demande un examen encore plus particulier.

On peut faire voir que ces Ecrivains n'ont point ſuivy leurs préjugés en écrivant, en commençant par Moyſe le plus grand des Prophetes de l'Ancien Teſtament, & le plus ancien des Ecrivains.

On ne peut nier que le préjugé de Moyſe ne fût, que Dieu avoit ſeparé le peuple d'Iſraël de tous les autres peuples de la terre, pour en faire le dépoſitaire de ſes oracles, & pour l'honorer de ſon alliance. *Où eſt*, dit-il, *la nation que Dieu ait ainſi traitée?*

Cependant Moyſe écrit diverſes choſes contre ce préjugé. Car premierement il parle d'un Melchiſedec Roy de Salem, qu'il dit être Sacrificateur du Dieu Souverain, quoy qu'il vécut parmy les nations, & qu'il fût hors de la famille d'Abraham, qui ſembloit devoir être la ſeule honorée de l'alliance de Dieu. Je n'entre point icy dans l'examen de cette partie de la Geneſe, & je ne croy point qu'il ſoit bien neceſſaire de rechercher icy qui étoit Melchiſedec. Je m'arrête à ce que Moyſe en rapporte, & qui eſt apparemment tout ce qu'il en ſavoit. Melchiſedec étoit un Roy juſte. Melchiſedec étoit

Sacrificateur du Dieu Souverain. Il benit Abraham en cette qualité. Il se montra même en cela plus grand qu'Abraham. Il se peut qu'il y a là des mysteres que nous ignorons : mais il y a de l'apparence que Moyse ne les a pas moins ignoré que nous, puis qu'il garde un profond silence à cét égard. Il n'est pas fort necessaire de donner icy dans les spéculations des Commentateurs. Il ne faut que suivre les veües simples de l'Histoire.

L'Ecriture nous répresente le genre-humain comme étant tombé dans l'idolâtrie avant ce temps-là. C'étoit le préjugé de Moyse, que la famille d'Abraham s'étoit separée des autres familles de la terre pour servir le vray Dieu. De là il est, ce me semble, fort naturel de conclurre que Moyse a quelquefois écrit contre ses préjugés.

On peut dire la même chose de ce que ce même Auteur attribüe à Abimelec d'avoir craint Dieu, & à Balaam d'avoir receu le don de la prophetie, bien qu'il conversât parmy les nations idolâtres.

C'étoit un second préjugé de Moyse qui étoit encore plus inconteſtable que celuy-là, de reconnoître l'unité de Dieu. Jamais Auteur n'a mieux ni plus distinctement établi la verité de ce grand principe. Quand cette verité ne seroit pas évidente par les Ecrits de ce Legislateur, il ne faudroit pour le prouver que considerer comment les Juifs, qui ne sont instruits que dans l'école de Moyse, ont toûjours défendu ce dogme avec une invincible fermeté: ce qui les a toûjours distingués des autres nations. Cependant Moyse

se a écrit des choſes qui vont à ruïner directement ce grand principe. Nous ne dirons pas icy qu'il introduit Dieu parlant au pluriel, & diſant, *Faiſons l'homme à nôtre image*; & qu'après le peché de nos premiers parens, Dieu employe cette ironie qui eſt auſſi conçüe en termes de pluriel: *Il faut prendre garde que l'homme n'avance ſa main, & ne mange du fruit de l'arbre de vie; & qu'ainſi il ne devienne ſemblable à l'un de nous.*

Ce ne ſeroit encore rien, s'il n'y avoit que cela: mais nous apprenons que Dieu voulant exterminer les habitans de Sodome & de Gomorre par un chatiment extraordinaire & épouvantable, il en donna quelque connoiſſance à Abraham: & voicy comment la choſe arriva. Comme Abraham étoit aſſis à l'entrée de ſa tente ſur la chaleur du jour, trois hommes ſe preſenterent à luy. L'un de ces trois hommes, qui eſt appellé *le Seigneur*, *Adonaï*, le même qui avoit annoncé que Sara auroit un fils, dit, *Celeray-je à Abraham ce que je fais? à luy duquel doit ſortir un grand peuple, & en qui doivent être benites toutes les nations de la terre? Car je ſay qu'il commandera à ſes enfans & à ſa maiſon après ſoy, qu'ils gardent la voye du Seigneur pour faire juſtice & jugement, afin que le Seigneur faſſe venir à Abraham tout ce qu'il luy a dit.*

Il eſt évident qu'il y a là deux Seigneurs, deux Adonaï, deux ſujets qui ſont honorés du nom de Dieu. Il y a un Seigneur qui parle, & un Seigneur dont on parle. Il y a un Seigneur, un Adonaï qui parle. Le texte y

eſt formel. *Le Seigneur dit, Celeray-je à Abraham ce que je fais?* Il y a un Seigneur ou un Adonaï dont il parle, puis qu'il ajoûté, *Car je ſay qu'il ordonnera à ſes enfans & à ſa maiſon après ſoy, qu'ils gardent la voye du Seigneur pour faire juſtice & jugement, afin que le Seigneur face venir à Abraham tout ce qu'il luy a dit.* Mais continuons d'examiner les paroles de la Geneſe.

Le Seigneur donc dit, Parce que le cry de Sodome & de Gomorre eſt multiplié, & que leur peché eſt très-grand, je deſcendray maintenant, & je verray s'ils ont fait ſelon le cry qui eſt parvenu juſqu'à moy. Ces hommes donc partant de là marcherent vers Sodome: & Abraham étoit encore devant le Seigneur. Abraham donc s'approchant dit, Mais détruiras-tu le juſte avec le méchant? S'il y a cinquante juſtes dans la ville, les détruiras-tu auſſi? &c. *Ja n'avienne: celuy qui juge toute la terre, ne jugera-t-il point juſtement? Et le Seigneur répondit, Si je trouve en Sodome cinquante juſtes dans la ville, je pardonneray à tout le lieu pour l'amour d'eux. Alors Abraham répondit, Voicy maintenant j'ay commencé à parler à mon Seigneur, bien que je ſois poudre & cendre,* &c. *Et le Seigneur s'en alla quand il eut ceſſé de parler à Abraham, & Abraham s'en retourna en ſon lieu. Et ſur le ſoir les deux Anges arriverent à Sodome,* &c. *Puis quand l'aube du jour fut venüe, les Anges preſſerent Lot,* &c. *Et Lot répondit, Non, Monſeigneur, je te prie. Voicy ton ſerviteur a maintenant trouvé grace devant toy, & tu as magni-*

fié

fié ta miſericorde, laquelle tu m'as faite, lors que tu as préſervé ma vie. Or je ne me pourray point ſauver en la montagne, &c. *mais voicy cette ville eſt prochaine pour m'y enfuïr*, &c. *Alors il luy dit, Voicy je t'ay exaucé en cela auſſi, que je ne détruiray point la ville de laquelle tu as parlé*, &c. *Alors le Seigneur fit pleuvoir feu & ſouphre de par le Seigneur*, &c.

Ou celuy qui ſe manifeſte à Abraham, & qui diſpute avec luy touchant la peine qu'il vouloit infliger à Sodome & à Gomorre, eſt le Dieu Souverain, ou c'eſt ſeulement ſon Ange : & lequel des deux que ce ſoit, il nous paroît que Moyſe aura écrit contre ſes préjugés.

Car ſi c'eſt le Dieu Souverain qui prend la forme d'un homme pour ſe montrer à Abraham, d'où vient que Moyſe nous le répreſente enſuite comme étant ſi grand & ſi élevé, qu'il ne peut être portrait aux yeux, & qu'il nous apprend même que Dieu voulut bien ſe faire entendre, mais qu'il ne voulut point ſe faire voir, de peur que les Iſraëlites n'euſſent des idées trop baſſes de ſa grandeur & de ſes perfections, s'il ſe revêtoit d'une forme corporelle. *Souviens-toy*, dit le Legiſlateur, *que lors que tu étois en Horeb, tu entendis une voix, mais que tu ne vis point de reſſemblance. C'eſt pourquoy vous prendrez garde ſur vos ames*, &c.

Que ſi celuy qui parle à Abraham étoit ſeulement un Ange de Dieu, il faut encore demeurer d'accord que Moyſe a écrit cette hiſtoire contre ſes préjugés. Car Moyſe

étoit

étoit persuadé de l'unité de l'Etre Souverain. Il savoit que comme c'est une impieté d'abaisser le Créateur jusqu'au rang des créatures, c'est aussi une idolâtrie d'élever les créatures jusqu'au rang du Créateur.

Est-il donc bien naturel que Moyse donne à un Ange les noms de Dieu; qu'il nous répresente Abraham reconnoissant dans un Ange la Majesté de Dieu même? ce qui luy fait dire, *Bien que je sois poudre & cendre*; qu'il le reconnoisse pour le Juge de tout l'Univers, & qu'il luy dise, *Celuy qui juge toute la terre, ne jugera-t-il point justement?* Etoit-il bien conforme aux préjugés de Moyse, de distinguer deux Seigneurs, ou plûtôt deux sujets qu'il revêt de la puissance & des noms du Dieu tout-puissant, en disant que *le Seigneur fit pleuvoir du feu & du souphre de par le Seigneur*; ou que *Dieu fit pleuvoir du feu & du souphre de par Dieu?*

On dira peut-être icy, que cét Ange qui apparoît à Abraham porte le nom de Dieu, parce qu'il est son Ambassadeur. Mais on le dira mal. Car premierement, comment sait-on cela, puis que l'Ecriture n'en dit pas un mot? En second lieu, où est-ce qu'on a vû des Ambassadeurs être nommés simplement & constamment du nom de leurs maîtres, sans qu'on explique le mystere de ces noms qu'on leur impose? Voit-on que quelqu'un des Ambassadeurs que le Roy a dans les diverses Cours de l'Europe se nomme sans façon Louïs quatorze, ou le Roy très-Chrêtien? Si quelqu'un parle à un de ces Ambassadeurs, luy dira-t-il qu'il est saisi de

respect,

respect, lors qu'il a l'honneur de parler à sa Majesté? Luy dira t-il, Sire, je prens la hardiesse de parler à Vôtre Majesté, & de contester avec elle, bien que je ne sois rien en sa presence? Et pourra-t-on dire sans extravagance de cét Ambassadeur, Le Roy de France a traité une alliance de par le Roy de France?

Mais quand l'usage étably dans le monde voudroit que l'on confondît l'Ambassadeur avec le Monarque qu'il répresente, en luy faisant les mêmes honneurs, & en le revêtant des mêmes noms, il est vray pourtant que cét usage n'a jamais été étably parmy les Juifs, & que Moïse en particulier n'avoit garde de violer par là cette distinction qu'il a pris tant de peine d'établir entre le Créateur & la créature. Il a pris le soin de faire une énumeration assez exacte, bien que generale, des principales parties qui composent cét Univers, pour nous apprendre que ces parties du monde, comme la terre, l'air, l'eau la lumiere, le Soleil, les plantes, les fruits & les animaux, bien loin d'être des Divinités qu'il faille adorer à l'exemple des nations qui en ont fait l'objet de leur culte, sont toutes également des créatures qui sont sorties du sein de la puissance de Dieu, qui seul par consequent merite d'être adoré. Comment donc ce grand Legislateur se démentiroit-il icy si grossierement? Comment revêtiroit-il un simple Ange des noms, des attributs & de la gloire de celuy qui a creé les Anges aussi-bien que ce monde visible & corporel? Comment en un mot celuy qui abaisse les créa-

créatures pour élever le Créateur, nous répresenteroit-il Abraham adorant une simple créature?

Il faut demeurer d'accord en effet, que l'honneur qu'Abraham rend à cét Ange est une veritable adoration. Car premierement ce Patriarche s'humilie en presence de cét Ange, il s'anéantit à ses yeux. *Bien*, dit-il, *que je sois poudre & cendre, j'ay commencé de parler à mon Seigneur* ou *à mon Dieu.* En second lieu, il luy attribüe de pouvoir sauver & détruire, & d'être un Juge universel. *Celuy qui juge toute la terre, ne jugera-t-il point justement?* Il le prie, il s'anéantit en sa presence, il le revêt de la puissance divine, il l'appelle son Dieu, il le reconnoît pour le grand Juge du monde. Il a des sentimens d'humilité à la veüe de soy-même, & des sentimens d'admiration, de confiance & de crainte à la veüe de celuy à qui il parle. Si ce n'est pas là adorer quelqu'un, je ne say ce qu'on doit entendre par le terme d'adoration.

Mais pour mieux voir encore combien de choses Moïse a écrit & contre ses préjugés, & contre les premiers élemens de sa Religion, il ne faut que faire en deux mots l'histoire de sa vocation. Il n'y a jamais eu rien de si surprenant que le recit que Moïse en fait luy-même. Car premierement il déclare d'entrée que c'est un Ange qui luy étoit apparu; & cependant il parle constamment de cét Ange dans la suite comme du vray Dieu: ce qui offre d'abord à l'esprit une surprenante contradiction. *Moyse*, dit l'Auteur

teur de la Geneſe, *paiſſoit le troupeau de Jethro ſon beau-pere*, &c. *Et l'Ange du Seigneur s'apparut à luy en une flamme de feu du milieu d'un buiſſon: & il regarda, & voicy le buiſſon brûloit & ne ſe conſumoit point.* Exod. 3.

Voilà donc l'Ange du Seigneur qui apparoît à Moïſe. Remarquez le bien, & dites moy, ſi vous le pouvez, comment immediatement après ces paroles l'Hiſtorien nous répreſente cét Ange du Seigneur comme étant le Seigneur luy-même? *Et le Seigneur voyant qu'il ſe détournoit pour regarder, il l'appella du milieu du buiſſon, diſant, Moyſe, Moyſe. Et il répondit, Me voicy. Et il dit, N'approche point d'icy. Car le lieu où tu ès eſt une terre ſainte.* Il paroît dêjà que cét Ange s'attribüe la gloire de conſacrer la montagne d'Horeb par ſa preſence, & de ſanctifier le buiſſon: ce qui ne convient qu'à celuy qui eſt le Saint des Saints, ou plûtôt la Sainteté même. Mais ce n'eſt rien que cela. Ecoutons la ſuite.

Et il dit auſſi (Qui? Cét Ange du Seigneur qui ſe manifeſte dans le buiſſon ardent) *Je ſuis le Dieu de ton pere, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, & le Dieu de Jacob. Alors Moyſe cacha ſa face. Car il craignoit de regarder vers Dieu.* Le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob étoit le ſeul Dieu qui fût connu parmy les Iſraëlites. C'eſt le Dieu qui avoit fait ſortir Abraham hors d'Ur des Chaldéens, le Dieu au nom duquel Melchiſedec benit Abraham, diſant, *Abram le benit du très-haut Dieu, poſſeſſeur du ciel* Geneſ. 14.

&

& de la terre. Loüé ſoit le Dieu Souverain qui a livré tes ennemis entre tes mains. C'eſt le Dieu par lequel Abraham avoit accoûtumé de jurer, & duquel il dit au Roy de Sodome, *J'ay levé ma main au Seigneur, au Dieu Souverain, Seigneur du ciel & de la terre, ſi je prens aucune choſe de tout ce qui t'appartient.* C'eſt le Dieu qui
Geneſ. 17. apparoît à Abraham, & luy dit, *Je ſuis le Dieu tout-puiſſant*, &c. *Que je ſois ton Dieu, & le Dieu de ta poſterité après toy*, &c. C'eſt le Dieu qu'Abraham invoque en Beerſeba, & qui fut nommé *le Dieu du ſiécle*, ou *de l'éternité.* C'eſt le Dieu qui conduit & régle les évenemens par ſa providence, comme Eliezer le témoigne par ces paroles:
Geneſ. 24. *Benit ſoit le Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, qui n'a point privé de ſa grace mon maître, & qui a été fidéle dans ſes promeſſes. Car comme j'étois en voyage, le Seigneur m'a conduit dans la maiſon des freres de mon maître.* C'eſt le Dieu qui donne la roſée des cieux, & le froment de la terre, par lequel Iſaac en mourant benit Jacob. C'eſt le Dieu de Jacob, qui promet à
Geneſ. 28. ce Patriarche, *qu'il luy donnera le païs de Canaan, qu'il multipliera ſa poſterité comme la pouſſiere, & que toutes les nations de la terre ſeront benites en ſa ſemence.* C'eſt le Dieu qui exauce les affligés, & diſpenſe la juſtice, comme Jacob le témoigne,
Geneſ. 31. lors qu'il dit à Laban, *Si le Dieu de mon pere, le Dieu d'Abraham, & la frayeur d'Iſaac, n'eût été avec moy, certes tu m'euſſes renvoyé à vuide: mais Dieu a regardé à mon af-*

affliction. C'eſt le Dieu qui envoya *Joſeph en Egypte, afin de conſerver la poſterité de Jacob ; & qui l'établit pour pere à Pharao, & Seigneur ſur toute l'Egypte. C'eſt le puiſſant de Jacob, Dieu d'Iſraël, Dieu tout-puiſſant qui benit des benedictions du ciel en haut & de la terre en bas.* Geneſ. 45. Geneſ. 49.

Ainſi lors que l'Ang. qui apparoît à Moyſe ſe dit être en propres termes le Dieu d'Abraham, Iſaac & de Jacob, il n'y a point de doute qu'il ſe revêt par là même de tous les droits, de tous les caracteres & de toute la gloire du vray Dieu. Il ſe dit par là le Dieu Souverain, le Dieu des batailles qui peut livrer nos ennemis en nôtre main, le Seigneur du ciel & de la terre, le Dieu d'Abraham & de ſa poſterité, le Dieu du ſiecle ou le Dieu Eternel, le Dieu tout-puiſſant, le Dieu très-haut, le Dieu qui conduit toutes choſes, & qui régle les évenemens, le Dieu qui donne la roſée des cieux & le froment de la terre, le Dieu qui multiplie les generations, & qui benit les peuples de la terre, qui exauce les affligés, & rend aux hommes ſelon leur bon droit, qui fait ſortir le bien du mal même, qui eſt le Maître de la Nature, & qui commande à toutes les parties de cét Univers.

Ce ne ſont pas là nos penſées. Ce ſont les penſées, ce ſont les préjugés de Moyſe. Comment donc Moyſe contre ſes lumieres, contre ſes préjugés, contre les premiere élemens de ſa Religion, revêt-il une créature de tous ces caracteres de la gloire la plus propre & la plus eſſentielle du Dieu Sou-

Souverain, en nous répreſentant celuy qu'il appelle l'Ange du Seigneur diſant, *Je ſuis le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob?* S'il eſt un Ange, comment eſt-il le Dieu Souverain? S'il eſt le Dieu Souverain, comment eſt-il un Ange? Moyſe ne ſe contredit point par mégarde ou par inadvertance, en diſant des choſes oppoſées dans des endroits de ſon Hiſtoire éloignés l'un de l'autre. Car dans le même lieu, & preſque dans la même periode, il vous dit que l'Ange du Seigneur apparut à Moyſe, & que cét Ange luy dit, *Je ſuis le Dieu Souverain*, ou ce qui revient à la même choſe, *Je ſuis le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob.* Il eſt certain que Moyſe a cette penſée, puis qu'il cache ſa face à l'ouïe de ces paroles, craignant de regarder Dieu. Cela deviendra plus ſenſible, ſi nous continuons à conſiderer le langage de cét Ange.

D'ailleurs, dit l'Hiſtorien Sacré, *le Seigneur dit, J'ay veu l'affliction de mon peuple qui eſt en Egypte. J'ay auſſi ouï leur cry*, &c. Ce langage eſt celuy du Dieu Souverain qui eſt le maître de ce peuple & de tous les peuples de la terre.

Et Dieu dit à Moyſe, Je ſuis celuy qui ſuis. Tu diras aux enfans d'Iſraël, Celuy qui s'appelle Je ſuis celuy qui ſuis, m'a envoyé vers vous. יהוה Il eſt extrêmement remarquable, que non ſeulement cét Ange porte les noms de Dieu, mais encore qu'il s'impoſe un nom particulier & nouveau qui exprime mieux la gloire & les perfections divines: ce qui n'eſt ni d'une créature, ni d'un

d'un simple Ange, mais du Dieu Souverain.

Va donc & assemble les Anciens d'Israël, & leur dis, Le Seigneur le Dieu de vos Peres m'est apparu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, & m'a dit, Je me souviens de vous & de ce qui vous a été fait en Egypte. Moyse n'a pû obeïr à cét ordre qui luy fut donné, sans engager le peuple d'Israël dans l'idolâtrie. Car n'est-ce pas une veritable idolâtrie que de mettre l'Ange de Dieu en la place de Dieu même, & de le faire adorer comme le Dieu Souverain?

Et ils dirent, Le Dieu des Hebreux nous est venu au devant. Nous te prions que nous allions le chemin de trois jours au desert pour sacrifier au Seigneur nôtre Dieu. Chap. 5. Il est évident que le Dieu qui étoit apparu à Moyse étoit le même Dieu auquel il faloit sacrifier, & que c'étoit par consequent le Dieu Souverain.

Outre cela Dieu parla à Moyse, disant, Je suis le Seigneur, qui suis apparu en Dieu tout-puissant à Abraham, à Isaac & à Jacob, mais je ne leur ay point été connu en mon alliance avec eux, de leur donner la terre de Canaan, &c. *J'ay aussi entendu le cry des enfans d'Israël,* &c. C'est cét Ange qui est apparu à Moyse qui parle ainsi. Il se déclare donc être le Dieu tout-puissant, & même il s'impose un nom plus capable d'exprimer sa gloire & ses perfections divines.

Je suis l'Eternel ton Dieu qui t'ay retiré hors du pays d'Egypte de la maison de servitude.

tude. Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face. Il ne faut que lire l'Exode, pour voir que celuy qui dicte sa Loy aux Israëlites en cét endroit, est le même que celuy que nous avons entendu disant, *J'ay étably mon alliance avec eux de leur donner la terre de Canaan*, &c. *Je vous racheteray par bras étendu & en grands jugemens:* & que celuy qui tient ce dernier langage, est le même que celuy qui s'est fait connoître à Moyse sous le nom de *Jehova*, & qui est nommé *l'Ange du Seigneur.* C'est donc cét Ange qui dit, *Je suis l'Eternel ton Dieu*, &c. *Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face.* Quoy! une créature, un simple Ange a pû donner sa Loy au peuple d'Israël? Un simple Ange s'attribüera la délivrance des enfans d'Israël hors du pays d'Egypte? Une créature osera dire, *Tu n'auras point d'autres Dieux devant ma face?* Et Moyse à pû écrire tout cela contre ses lumieres, contre ses préjugés? Voilà ce qui nous surprend, & qui nous paroît tout-à-fait incompréhensible.

Il y a donc icy une contradiction qui paroît fort choquante. Moyse ne reconnoît qu'un seul Dieu beni éternellement; toute sa Religion en fait foy: & néanmoins il revêt un Ange de la gloire de Dieu. Dans tous les siécles ces difficultés ont fait de la peine aux Interpretes; & elles nous en feroient beaucoup à nous-mêmes, si les mysteres de l'Evangile ne nous éclairoient à cét égard, en nous faisant voir que l'Ange du grand Conseil a été participant de l'essence divine.

Ce-

Cependant cette espece de contradiction, la plus extravagante qui fût jamais, si elle étoit veritable, a cela de bon, qu'elle rend le rapport de l'Historien non suspect, en nous faisant voir qu'il a écrit contre tous ses préjugés & contre toutes ses lumieres: le Saint Esprit ou la sagesse divine luy faisant écrire des choses qui étoient contre ses sentimens, mais qui se trouvent néanmoins parfaitement veritables.

On doit faire à peu près le même jugement d'une autre circonstance de l'Histoire Sainte que nous lisons au Chap. 32. de la Genese. Là Moyse nous répresente Jacob luttant avec Dieu. L'Histoire n'est pas longue, & il sera bon de l'inserer icy toute entiere. *Alors Jacob demeura seul: & un Ange lutta avec luy jusqu'à ce que l'aube du jour fust venüe*, &c. *Et il dit, Laisse moy, car l'aube du jour est levée. Mais Jacob répondit, Je ne te laisseray point, si tu ne me benis. Et il luy dit, Quel est ton nom. Et il répondit, Jacob. Alors il dit, Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël, car tu t'ès montré vaillant contre Dieu. Combien plus le seras-tu contre les hommes, & les surmonteras-tu? Et Jacob luy fit une demande disant, Je te prie, fais moy savoir ton nom. Et il répondit, Pourquoy me demandes-tu mon nom? Et il le benit en ce lieu même. Et Jacob appella le nom de ce lieu Phanüel. Car j'ay vû, dit-il, Dieu face à face, & mon ame a été délivrée. Et le Soleil se levoit quand il passa Phanüel, & il boitoit de sa hanche*, &c.

Ceux qui liront les Ecrits de Moyſe, ne l'accuſeront pas ſans doute d'avoir eu des idées trop baſſes de la grandeur & de la puiſſance de Dieu. Ils ne ſe perſuaderont point que le préjugé de Moyſe fût, qu'un homme mortel pouvoit combattre contre Dieu, & le vaincre. Car cét Hiſtorien nous répreſente Dieu créant le ciel & la terre & toutes les autres créatures avec leurs vertus, leurs forces & leurs qualités. Il nous fait voir l'homme formé du limon de la terre, façonné par les mains de Dieu, qui le réduit en poudre par ſa colere, comme il l'avoit animé par ſon ſouffle. Comment donc cét Hiſtorien nous va-t-il dire, que Jacob ſe montra vaillant contre Dieu, & qu'il le vainquit? Peut-il entrer dans l'eſprit d'un homme qui a des yeux, qu'un grain de poudre détruiſe le Soleil; qu'une feuille que le vent emporte détruiſe la machine du monde; & qu'un ver de terre boive l'eau de la mer? Cependant la diſproportion qui eſt entre les plus petites créatures, & les créatures les plus grandes, eſt ſans comparaiſon moindre que celle qui eſt entre l'homme & le Créateur de l'Univers, je ne diray pas ſelon nos idées, mais ſelon les idées que Moyſe nous en a données. Quand Moyſe extravagueroit, il ne ſauroit extravaguer juſqu'au point d'inventer un pareil fait, pour faire voir que Jacob dans le ſens propre & litteral, tout ſens typique & toute ſorte de myſtere à part, avoit été plus fort que Dieu. Moyſe écrit donc tout cecy, je ne diray pas ſeulement contre ſes préjugés, mais auſſi con-

contre le grand deſſein de ſa Religion, qui étoit de faire connoître au peuple d'Iſraël la grandeur de Dieu, la baſſeſſe de l'homme, & la diſproportion qui eſt entre cette baſſeſſe & cette grandeur, & de les retenir dans leur devoir par cette connoiſſance.

Je deſcendrois volontiers à preſent à la conſideration des Prophetes qui ont été après Moyſe: mais il faudroit copier preſque tous leurs Ecrits, pour rapporter tout ce qu'ils ont écrit contre les apparences, contre les opinions communément reçûes, & contre leurs propres préjugés. C'étoit, par exemple, un préjuge très-profondément enraciné dans l'ame des Juifs, que certaines nations qui avoient affligé le peuple de Dieu, ou qui étoient ſes ennemies, comme Aſſur, Egypte, Edom, Moab, &c. étoient l'objet particulier de la haine du ciel, & qu'elles devoient être accablées de ſes jugemens les plus terribles. C'étoit là particulierement le préjugé des Prophetes, qui étant inſpirés par le Saint Eſprit, ne ceſſoient de prophetiſer contre ces nations déteſtées, & qui commencent ordinairement leurs prédictions par ces paroles, *La charge de Moab, La charge de Babylone, La charge d'Egypte*, &c. Cependant contre ce grand préjugé né dans leur eſprit pendant leur enfance, fortifié par l'éducation, confirmé par les terribles comminations que le Saint Eſprit leur mettoit en la bouche contre ces peuples, ils prédiſent leur ſalut, ils prévoyent que Dieu tranſportera parmy eux le pavillon de ſa gloire, ils s'écrient que Dieu

élevera un autel au milieu de l'Egypte, que l'Egypte connoîtra l'Eternel. Ils en parlent avec des transports de joye. Ils prévoyent que les Juifs auront pour compagnons de leur bonheur & de leur élection jusqu'aux peuples que l'on croyoit le plus certainement réprouvés, & qui avoient été jusques là les plus mortels ennemis d'Israël.

Et que diray-je de ce meslange de bassesse & de grandeur, de gloire & d'opprobre, de puissance & de foiblesse, de souffrances & de triomphe, de mort & de vie, dont l'assortiment surprenant fait un des caracteres les plus remarquables du Messie qu'ils nous promettent? Il faudroit entrer dans la discussion de tous les oracles de l'Ancien Testament qui regardent le Messie, pour voir combien les Prophetes disent de choses contraires à leurs propres préjugés & aux préjugés de tous les hommes. On demanderoit ce que la révelation de la force & du bras de l'Eternel a de commun avec les souffrances d'un homme de langueur & de douleurs qui souffre la mort: comment il vient dans l'esprit des Prophetes, que le Christ sera retranché, mais non pas pour soy: quel préjugé les conduit à nous répresenter sa naissance si basse, & les suites de sa mort si salutaires pour nous, & si glorieuses pour luy. Mais comme l'ordre que nous nous sommes proposé ne nous permet pas encore d'entrer dans ces considerations, nous nous contenterons de ce que nous venons de dire sur ce sujet. Cela suffira, ce me semble, pour détruire l'objection de Spinosa, &

pour

pour montrer qu'elle nous fournit une excellente preuve pour prouver la verité de la Religion Judaïque.

CHAPITRE XX.

Où l'on continüe d'examiner les difficultés des incredules ſur le ſujet de la Religion Judaïque.

UNe des plus ſpécieuſes objections que les incredules nous faſſent, eſt priſe de l'éloignement qu'il y a entre nous & les faits qui nous ſont rapportés dans les diverſes Hiſtoires de l'Ancien Teſtament: éloignement qui ſemble en rendre la foy douteuſe & incertaine.

Il me ſemble qu'on peut lever entierement cette difficulté, en remarquant premierement, que les faits de l'Ancien Teſtament qui ſont éloignés à nôtre égard, étoient fort prochains, & même fort preſens à l'égard de ceux qui les écrivoient: en ſecond lieu, que ces faits, outre qu'ils ſont d'une nature à ne venir point facilement dans l'eſprit, à moins qu'ils ne ſoient veritables, du moins pour la plus-part; outre qu'ils ont eſté écrits par des Auteurs d'un caractere naïf, ſincere & non ſuſpect, ont été marqués dans des monumens qui en ont conſervé une memoire & des idées certaines, malgré le temps & les révolutions de tous les âges.

La premiere de ces deux verités eſt inconteſtable. On ne peut nier que ces faits n'ayent eſté écrits par des Hiſtoriens qui les avoient

ou veus, ou ouï rapporter à ceux qui les avoient veus. C'en seroit assez pour nous obliger à ne point douter là-dessus. Car de la maniere dont les hommes sont faits, il ne leur vient guéres dans l'esprit de publier des mensonges qu'il est absolument impossible de faire accroire, sur tout lors qu'ils sont exposés à la contradiction ou à l'envie de tous les hommes de leur siécle: & il ne vient pas même dans l'esprit qu'on puisse faire accroire des choses si notoirement fausses.

Or c'est là préciſément l'estat où se sont trouvés tous ceux qui nous rapportent les faits miraculeux dont il s'agit icy. Il n'y a point eu de temps où il ne se soit trouvé des rebelles parmy les Juifs. A peine sont-ils sortis hors d'Egypte, qu'ils y veulent retourner. Tantôt ils murmurent de ce qu'ils n'ont point d'eau, & tantôt de ce qu'ils n'ont point de pain. Tantôt ils se font un Veau d'or; tantôt ils adorent Remphan, Moloc, Astarot; tantôt ils servent à Bahal; tantôt ils se font des Veaux en Dan & en Bethel; & presque toûjours ils persecutent les Prophetes, qui tantôt se cachent, tantôt sont mis en prison, tantôt sont lapidés, tantôt sont coupés par le milieu. Pour un Roy juste, il y en a plusieurs impies & sacrileges qui n'ont rien plus à cœur que d'abolir la veritable Religion, soit pour témoigner leur complaisance aux nations dont ils dépendent, soit pour avoir la liberté de satisfaire leurs passions, & d'exercer sans scrupule toute sorte d'injustices. Cependant il n'y a point de temps où ces Prophetes ne viennent faire

des

des reproches à ce peuple, & où ils ne faſſent profeſſion de convaincre les contrediſans par ces miracles ſi ſenſibles & ſi extraordinaires qui ont tout le peuple pour témoin. Moyſe prend les yeux des Iſraëlites à témoins des merveilles ſi ſurprenantes que Dieu a faites au milieu d'eux. Elie fait deſcendre le feu du ciel aux yeux de tout Iſraël. Le premier fait mourir par l'épée pluſieurs milliers du peuple qui avoit idolâtré, dans le temps qu'il leur met devant les yeux ces bienfaits miraculeux auſquels ils ont eſté ingrats. Le ſecond faiſant égorger les Prêtres de Bahal ſi cheris du Roy & de la Reine d'Iſraël, ne manque ni d'ennemis ni de contrediſans, lors qu'il veut convaincre toute une grande nation en faiſant deſcendre le feu du ciel.

Mais il y a plus que cela encore. La ſageſſe divine a voulu que ces faits extraordinaires ſe conſervaſſent dans certains monumens particuliers qui ſerviſſent également à en perpetuer la memoire, & à en démontrer ſenſiblement la verité. Il eſt neceſſaire de les parcourir l'un après l'autre pour le mieux comprendre.

I. La création de toutes choſes étant le premier de tous les évenemens, & le plus éloigné de nôtre connoiſſance, c'eſt auſſi celuy qu'il eſt le plus difficile de juſtifier. Cependant la ſageſſe de Dieu y a pourvû, en le gravant, pour ainſi dire, dans ces quatre divers monumens, le monde, la ſocieté, l'Hiſtoire, & l'établiſſement d'un jour de repos conſacré pour en perpetuer la memoire. Le monde porte ſi viſiblement les caracteres

d'un ouvrage, & il fait si bien connoître la sageſſe de celuy qui l'a formé, qu'il eſt impoſſible de ne pas voir que l'exiſtence de Dieu & la verité de la Création ſont deux verités eſſentiellement enchaînées.

On ne ſauroit conſiderer la ſocieté, ni regarder à cette ſuite de generations qui a neceſſairement un principe, ſans demeurer d'accord qu'il y a eu un premier homme & une premiere femme qui ont eſté creés immediatement de Dieu. L'Hiſtoire nous fait voir par la nouveauté des arts, des ſciences, des coûtumes, & par l'origine des peuples, que la ſocieté a commencé d'être, & même qu'elle n'eſt pas très-ancienne. Enfin l'établiſſement du Sabbat, dont les raiſons ſeroient incompréhenſibles, ou plûtôt dont l'inſtitution ſeroit extravagante, s'il n'avoit falu qu'elle ſervît à perpetuer la memoire d'un évenement ſi important, nous conduit encore neceſſairement à la verité de la Création qu'il nous répreſente. Or bien que chacun de ces monumens ſuffiſe pour apprendre aux hommes qui ne ſont pas préoccupés, la verité de la Création, il eſt certain que c'eſt l'amas de tous ces monumens qui rend cette évidence démonſtrative. Car qui eſt-ce, je vous prie, qui peut avoir fait cét accord de la Nature, de la ſocieté, de l'Hiſtoire & de la Tradition Judaïque? Pourquoy faut-il que toutes les parties de la Nature conviennent avec toutes les parties de la ſocieté; que les parties de la ſocieté s'accordent avec toutes les Hiſtoires; & que celles-cy ayent tant de rapport avec la Tradition Judaïque la plus ancienne

cienne du monde, & sur tout avec cét établissement si extraordinaire d'un jour consacré au repos? Certainement la sagesse de Dieu a mis cette verité de la Création au dessus de tous les doutes, lors qu'il a voulu qu'elle fût marquée dans la Nature, qui dépend de luy, & ne dépend que de luy; dans la societé & l'amas des peuples venant d'un même principe, dont il est seul le pere; dans la memoire des choses passées, dont il est le principe; & dans une partie du temps, qui n'appartient qu'à luy seul, parce que celuy qui a fait les créatures, est aussi la cause de leur durée, & a le droit de disposer de nos jours & de nos années, & de se consacrer telle partie de nôtre temps qu'il luy plaît.

II. Je mets la vocation d'Abraham au nombre des faits miraculeux, parce qu'elle me paroît miraculeuse & dans son principe, & dans ses suites. Abraham y fait trois choses très-difficiles. Il quitte sa patrie, il se circoncit, & il offre son fils en sacrifice. Il est impossible qu'il fasse tout cela sans qu'il soit assûré non seulement que Dieu est, mais que c'est Dieu qui luy est apparu. Et l'on peut dire aussi que ces trois marques de son obeïssance qu'il donne à Dieu, sont comme trois monumens divers dans lesquels la sagesse de Dieu a voulu graver, pour ainsi dire, la verité de la révelation surnaturelle dont ce Patriarche fut honoré. Au reste ces monumens sont très-réels & très-certains. On ne peut douter qu'Abraham n'ait quitté son pays, puis que sa posterité se trouve ensuite dans une terre étrangere, & que le séjour de la

posterité d'Abraham premierement au milieu des Cananéens, & en second lieu en Egypte, & la profession qu'elle fit constamment d'avoir en horreur les idoles, & de servir un seul Dieu, rendoit inconteſtable qu'Abraham avoit quitté son pays, & qu'il avoit renoncé au culte des idoles. Il est certain qu'Abraham offrit son fils en sacrifice sur la montagne de Morija. Le nom qui fut donné à cette montagne, & ce proverbe qu'on dit depuis si long-temps en Israël, *A la montagne de l'Eternel il y sera pourvû*, en sont une preuve qui ne doit point être suspecte: & l'on ne peut pas douter aussi, que l'effort qu'Abraham fait sur les plus tendres sentimens de son cœur, ne suppose qu'il ne doutoit en aucune façon que Dieu ne luy eût parlé pour luy ordonner de luy offrir son fils. Mais le mouvement le plus sensible qui nous répresente cette verité, c'est la résolution qu'il prend de se circoncir, luy, ses serviteurs & ses enfans. C'est se moquer de dire qu'Abraham ait pû se résoudre à se circoncir dans aucune autre veüe que celle d'obeïr à Dieu. La circoncision en soy est quelque chose qui ne viendra jamais de soy-même dans l'esprit. La circoncision enferme quelque chose qui semble choquer la pudeur & l'honnêteté. Elle est douloureuse, & contraire à l'affection paternelle, comme il est aisé de le voir par l'exemple de Sephora, qui appelle Moyse un époux de sang à cette occasion. D'ailleurs cette pratique n'enferme aucune veritable utilité: & ceux qui ont tâché de faire des éf-

forts

forts d'imagination pour en découvrir les usages, n'ont dit au fonds que des inepties. Ils ont prétendu que la circoncision sert à la fécondité. Mais ils l'ont prétendu sans raison, & contre l'experience, qui nous fait voir que les nations incirconcises ne sont pas moins fertiles que les autres. Ils ont dit qu'elle sert à la propreté. Mais il n'est pas concevable que ce soit là le motif qu'Abraham a eu pour pratiquer un usage si difficile, si douloureux, si singulier, d'ailleurs si étrange, & qui pouvoit le rendre ridicule à toute la terre, comme cela ne manqua pas d'arriver. Il faut donc demeurer d'accord de la verité du fait, qui est que Dieu choisit la circoncision pour en faire un monument d'autant moins suspect & plus certain & de son alliance, & de sa protection, & de ses révelations, que c'est une pratique pour laquelle nous avons naturellement une très-grande répugnance. La circoncision marque très-sensiblement premierement, que c'est Dieu qui appelloit Abraham, puis qu'autre que Dieu ne pouvoit exiger de luy une telle preuve de sa foy: & en second lieu, qu'Abraham étoit aussi persuadé qu'on peut l'être, que c'estoit Dieu qui luy avoit parlé, puis qu'il n'y pouvoit avoir d'autre consideration que celle de Dieu même, qui pût l'engager à faire une chose pour laquelle il avoit tant de répugnance.

III. A la vocation d'Abraham il faut joindre toutes les marques surprenantes & miraculeuses de sa protection que Dieu a données aux Patriarches en plusieurs occasions dif-

ferentes, & qui ſont telles, que l'autorité de l'Hiſtoire qui les rapporte à part, elles ſemblent ſe juſtifier elles-mêmes, & nous perſuadent par des caracteres naturels de leur verité. Nous n'en marquerons que deux, ſur leſquels nous avons déjà fait nos réflexions. La premiere eſt, qu'Abraham & Moïſe attribüent à un Ange tous les droits, tous les titres & toute la gloire de l'Etre Souverain, comme nous l'avons déjà fait voir. La ſeconde, que Jacob eſt dit avoir lutté avec Dieu, & l'avoir vaincu: ce que Moyſe n'a pû écrire contre ſes préjugés, ſi cela n'a pas eſté veritable.

Car il eſt évident que Moyſe, loin de s'aviſer d'inventer de pareilles choſes, devoit avoir plûtoſt du penchant à les rejetter. Et il ne faut point qu'on diſe, qu'il inventoit cette ſorte de faits pour plaire au peuple. Car I. chacun ſait combien Moyſe étoit peu complaiſant pour un peuple qu'il traitoit inceſſamment de peuple de col roide & endurcy de cœur. II. Il prend le ſoin d'inſtruire luy-même ce peuple de la grandeur de Dieu, & de la baſſeſſe de l'homme, & de la diſproportion qui eſt entre l'un & l'autre: & comment ſeroit-il dans cette occaſion ſi contraire à ſon propre deſſein?

Joignez maintenant toutes ces conſiderations à ce double monument dans lequel la ſageſſe de Dieu a voulu conſerver la verité de ce fait, le nom de Phaniiel donné au lieu où ſe fit cette lutte, une coûtume extraordinaire & ſurprenante des Juifs qui ne mangeoient point de la hanche des animaux;

double

double monument qui eſt trop ſingulier & trop éloigné des réflexions ordinaires de l'eſprit, pour être l'objet de quelque fiction de l'eſprit : & vous ſerez confirmé dans la penſée que ce ſont icy des faits veritables & ſincerement rapportés.

Le ſéjour que les Iſraëlites ont fait en Egypte eſt le monument dans lequel la ſageſſe de Dieu a écrit la verité de l'élevation de Joſeph. Car il n'eſt pas concevable que la famille de Jacob eût voulu monter en Egypte pour une autre occaſion que celle-là, puis qu'elle prétendoit à la poſſeſſion de la terre de Canaan. Ce qui paroît par le ſoin que Jacob prend en mourant, d'ordonner qu'on tranſporte ſes os dans ce païs des pelerinages de ſes Peres. Quelle apparence en effet, que les enfans de Jacob penſaſſent à habiter parmy les Egyptiens, & à exercer la profeſſion de bergers, qui étoit en abomination en Egypte, s'ils n'y euſſent eu une puiſſante protection, & s'ils n'y euſſent été appellés par une preſſante neceſſité ? Mais le ſéjour des Iſraëlites en Egypte eſt peu de choſe auprès de la maniere ſurprenante & miraculeuſe dont ils en furent retirés.

On ne peut pas douter que Dieu n'ait employé pour cela toutes ces merveilles effrayantes & accablantes que Moyſe rapporte, & que nous appellons les playes de l'Egypte. Car comment les Egyptiens auroient-ils pû ſe réſoudre à les laiſſer aller ſans cela ? Comment ſe ſeroient-ils privés volontairement de l'utilité qu'ils recevoient de leur travail ? S'ils avoient craint que les Iſraëlites

ne se multipliassent trop, ils auroient craint beaucoup davantage que cette effroyable multitude étant toute assemblée en un corps, ne fût en état de leur faire la guerre & de les assujettir. D'ailleurs il est certain que les Israëlites emmenerent leurs troupeaux avec eux, & qu'ils emporterent les vaisseaux des Egyptiens. Car sans cela, d'où auroient-ils pris ce qu'ils employerent dans le desert pour la construction du Tabernacle, pour les sacrifices, & pour les autres parties du service de Dieu? Que si les Israëlites emmenerent leurs troupeaux, & s'ils emporterent les vases des Egyptiens, il faut necessairement que les choses se soient passées de la maniere qu'elles sont écrites dans l'histoire que Moyse en a composée.

Et certainement celuy qui considerera toutes les diverses circonstances de ce fait; comme, le peu d'apparence qu'il y avoit de laisser aller un si grand peuple, qui pouvoit assujettir l'Egypte, comme il assujettit du depuis la terre de Canaan; les richesses qu'ils emporterent avec eux, selon l'aveu qu'ils font d'avoir emporté les vases des Egyptiens, qu'ils consacrerent ensuite à Dieu en les employant pour le service du Tabernacle; l'équipage de voyageurs dans lequel ils celebroient la Pasque tous les ans, pour se répresenter que leurs Peres s'étoient tenus prêts à partir en mangeant l'Agneau Pascal; cette ceremonie si surprenante & incompréhensible sans cela, d'arrouser sa porte du sang d'un agneau, & d'en manger la chair le bâton

à

à la main, & les chandelles étant allumées; le nom de *passage* donné à l'agneau qui faisoit tous les ans commemoration de cét ancien passage de l'Ange, donné même au repas, & au jour auquel ce repas de commemoration se faisoit; la consecration des premiers-nés du peuple qui étoient saints au Seigneur, & des Levites qui étoient régardés comme les premiers-nés du peuple; consecration qui se faisoit en veüe de ce que les premiers-nés des Egyptiens ayant été égorgés, les premiers-nés d'Israël avoient été épargnés: on trouvera que la Religion Judaïque est un monument le plus certain & le plus infaillible qui sera jamais, dans lequel la sagesse de Dieu a conservé la memoire de cét évenement.

Suivons les Israëlites dans le desert, nous trouverons que Dieu fait en leur faveur des merveilles étonnantes, & en si grand nombre, qu'on a de la peine à se souvenir de toutes. Mais ce qui fait à nôtre sujet, & que nous devons principalement remarquer icy, c'est que Dieu en perpetüe la memoire, & en rend la verité inconteſtable, en établissant des signes & des memoriaux qui rendent impossible la fiction à cét égard. Après que les Egyptiens ont été submergés dans les eaux de la mer rouge, Moyse en compose un Cantique qui se conserve de siécle en siécle. Dieu leur fait tomber de la manne pour les nourrir miraculeusement. Il ordonne qu'on en rempliſſe une cruche toute pleine, & veut qu'elle soit conservée d'âge en âge parmy les Juifs, pour tenir lieu de miracle con-

constant & perpetuel. Les enfans d'Israël font un long séjour dans le desert, habitant dans des tentes, & ne subsistant que par les miracles que la providence fait continuellement en leur faveur: étant évident qu'ils ne pouvoient subsister si long-temps dans ce desert autrement que par un secours surnaturel. Dieu fait bâtir un Tabernacle qui sera un monument sensible & durable de cette verité: étant évident que si les enfans d'Israël n'avoient fait que passer par le desert, ils n'auroient point bâty de Tabernacle à Dieu, mais qu'ils auroient attendu d'être au lieu où ils tendoient, pour luy édifier un Temple. La verge d'Aaron ayant fleury entre toutes les autres, pour faire voir par ce prodige, que la vocation de ce Souverain Sacrificateur étoit veritablement divine, Dieu fait mettre à part cette verge, & ordonne qu'elle soit gardée dans le Tabernacle, pour être un témoignage perpetuel de cette verité, & pour confondre la rebellion. Dieu ayant puny l'ingratitude de son peuple, en leur envoyant des serpens dont les morsures étoient brûlantes; & ayant ensuite donné le remede avec le mal, en faisant élever un serpent d'airain en l'air, auquel les Israëlites regardoient quand ils avoient été mordus: ce serpent d'airain qui dura jusqu'au temps d'Ezechias, & qui auroit duré davantage, si les Israëlites le prenant pour l'objet de leur idolâtrie, n'eussent donné sujet à ce bon Roy de le mettre en pieces; ce serpent d'airain, dis-je, étoit un memorial de la miraculeuse gueriſon de ceux qui regardoient à ce serpent,

&

& ne pouvoit répreſenter autre choſe. Car je voudrois bien ſavoir pourquoy l'on ſe ſeroit aviſé d'élever un ſerpent d'airain, & ſi jamais depuis la naiſſance du monde cela étoit tombé dans l'eſprit de qui que ce ſoit? Dieu donne ſa Loy au peuple d'Iſraël, en faiſant entendre ſa voix diſtinctement & immediatement. Le Decalogue, la préface du Decalogue eſt un monument de cette verité. *Ecoute Iſraël, je ſuis l'Eternel ton Dieu*, &c. Moyſe donne pour raiſon du ſecond Commandement, *Souviens-toy que lors que tu étois en Horeb, tu entendis bien une voix, mais que tu ne vis point de reſſemblance.* Cela même peut être regardé comme un monument de cette révelation immediate de Dieu qui s'étoit faite en Horeb. Dieu avoit fait de grandes merveilles pour délivrer Iſraël. Le Decalogue eſt un monument non ſuſpect de cette verité, puis qu'il ſuppoſe toutes ces grandes merveilles. Enfin cette nuée miraculeuſe dans laquelle Dieu deſcendit pour conduire les enfans d'Iſraël, & qui étoit lumiere d'un côté, & obſcurité de l'autre, ayant remply le Tabernacle où Dieu rendoit ſes oracles, & répondoit à ceux qui l'interrogeoient, fut pendant pluſieurs ſiécles un monument de toutes les merveilles que Dieu avoit faites par ſon miniſtere.

On pourroit bien ajoûter à cela, qu'après que Dieu eut puny l'impieté de ceux qui s'élevoient contre ſes ordres, en conteſtant à Moyſe ſon autorité, & à Aaron ſa Sacrificature, lors qu'il ouvre la terre pour engloutir les uns, & qu'il conſuma les autres par

le feu qui descendit du ciel; on prit les encensoirs de ces impies, & qu'on les garda par l'ordre de Dieu, pour servir à la posterité de monument d'une si redoutable vengeance: ce qui joint au grand nombre de personnes qui perirent alors par la main de la justice de Dieu, & à ce que ce feu vengeur n'épargna pas même Nadab & Abihu, qui avoient aussi témoigné leur impieté, quoy que dans une autre occasion, pourroit être de quelque poids pour nous confirmer la verité de ces évenemens. Mais il est bon de passer à la consideration des merveilles qui suivirent la mort de Moyse, & qui accompagnerent l'entrée des enfans d'Israël dans la terre de Canaan.

Les Israëlites voulant traverser le Jordain, ils firent marcher devant eux l'Arche de Dieu, laquelle par la vertu de Dieu qui l'accompagnoit, & qui se montroit present en elle d'une façon toute particuliere, fendit les eaux d'une sorte, que celles d'enbas s'écoulerent, & que celles d'enhaut s'enflerent comme de hautes montagnes, & demeurerent suspendües jusqu'à ce que les enfans d'Israël eussent passé. Mais ce miracle étoit trop remarquable pour le laisser tomber dans l'oubly. Non seulement Dieu voulut qu'il fût mis dans le Livre où s'écrivoit tout ce qui arrivoit de considerable au peuple d'Israël, mais il ordonna qu'au milieu même du fleuve on en dressât un monument avec douze pierres, & un autre semblable en Guilgal, qui fût un témoignage sensible à la posterité, que les enfans d'Israël avoient traversé ce fleuve à sec.

La

La frayeur de Dieu marchoit devant les Israëlites. Les murailles des villes tomboient devant l'Arche & au son du cornet, comme cela paroît par l'exemple de Jerico. Et les peuples étonnés des choses prodigieuses que Dieu avoit faites en faveur de ce peuple, étoient dans la derniere consternation, & ne croyoient point pouvoir subsister un moment devant luy. Si l'on veut avoir une preuve incontestable des impressions publiques qu'avoient fait les miracles que Dieu avoit operés en faveur de son peuple, il ne faut que considerer le procedé des Gabaonites. Ceux-cy n'esperant rien de leurs forces ni de tous les secours humains, surprirent la bonne foy de Josué par un stratagême connu de chacun. Ils firent leur traité. On jura qu'on les épargneroit : & on leur tint parole. Ils habiterent parmy les Israëlites, & furent coupeurs de bois & puiseurs d'eau, jusqu'à ce que Saül en les exterminant contre un traité si saint & si solemnel, attira la colere de Dieu, qui voulut que cette action fût punie très-rigoureusement sur la posterité de Saül, laquelle fut livrée aux Gabaonites pour en faire telle vengeance qu'il leur plairoit. Les Gabaonites subsistant seuls des autres Cananéens parmy les Israëlites, le traité qu'ils font & qu'on observe à leur égard, la violation de ce traité si severement punie, dans un temps où il étoit facile de savoir si ce traité étoit une verité ou une fable, ont été autant de monumens non suspects de l'impression qu'avoient fait les merveilles de Dieu sur l'esprit des nations.

Enfin

Enfin l'Arche de Dieu étoit comme un miracle ſenſible aux yeux des Iſraëlites, qui leur prouvoit la divinité de leur Religion; & c'étoit en même temps le monument des miracles qui avoient été dêjà faits en Iſraël par la puiſſance de Dieu. Un des faits les plus remarquables qui ſe trouvent dans l'Hiſtoire du Vieux Teſtament, eſt la maniere ſurprenante & admirable dont l'Arche de Dieu agit au milieu des Philiſtins, qui furent frappés par la main de Dieu, qui les contraignit malgré qu'ils en euſſent de renvoyer cette Arche parmy les Iſraëlites. Toutes les circonſtances de ce fait ſont remarquables. On mene cette Arche dans le Temple de Dagon. Le lendemain on trouve l'idole de Dagon renverſée. On releve Dagon. On le remet en ſa place. Le jour ſuivant on le trouve par terre ſans tête & ſans mains. La vengeance de Dieu paſſe de cette idole aux idolâtres. Les habitans d'Azot ſont incommodés par une multitude infinie de rats que Dieu fit naître dans leur païs, & ils ſont frappés d'une playe ſecrete & honteuſe qui les empêchoit de pouvoir s'aſſeoir. Ceux d'Azot ne pouvant plus ſouffrir l'Arche au milieu d'eux à cauſe de tant de maux, l'envoyent dans les autres villes des Philiſtins, où elle produit la même deſolation. C'eſt pourquoy les Philiſtins craignant qu'elle ne les fiſt tous mourir, ils aſſemblent leurs Sages, qui leur conſeillent de renvoyer l'Arche avec un petit coffre, où l'on mettroit cinq figures de rats dont ils avoient été ſi fort incommodés, avec cinq autres figures des parties de leur

corps

corps où ils avoient été frappés de ces playes. Ils mirent l'Arche sur un chariot tout neuf, auquel ils attelerent deux vaches dont ils enfermerent les petits. Ces animaux malgré l'instinct ou le penchant de la nature qui les entraînoit vers leurs petits, traînerent l'Arche sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils arriverent en Bethsames. Les Bethsamites ayant voulu regarder dans l'Arche par une curiosité impie & temeraire, Dieu en fit mourir cinquante mille. Après quoy l'Arche fut conduite en Gabaon dans la maison d'Abinadab.

On pourroit peut-être douter de toutes ces merveilles, si outre la fidelité de l'Histoire qui les rapporte, on ne les trouvoit marquées dans ces trois monumens sensibles, le renvoy de l'Arche parmy les Israëlites, les figures qui furent enfermées dans le coffret qu'on renvoya avec l'Arche, & les cinquante mille hommes qui tomberent du peuple pour avoir regardé trop curieusement dans l'Arche. Car le moyen de s'imaginer que les Philistins ayent renvoyé de leur gré & sans y être forcés une Arche à laquelle ils savoient bien que les Juifs attachoient toute leur confiance, & qu'il leur importoit si fort par consequent de bien conserver? Et puis, que signifioient ces figures de rats & des parties du corps les plus secretes où ils avoient été frappés, qui furent long-temps conservées en Israël? Pourquoy ce meslange de rats & de parties du corps humain? Et enfin, comment pouvoir faire accroire que cinquante mille Bethsamites ont été frappés & sont

ſont morts pour avoir regardé dans l'Arche? Un tel fait ne peut être ſuppoſé, s'il eſt faux. Cinquante mille hommes mis à mort tout-à-la-fois, & une contrée exterminée d'une maniere ſi étrange à l'arrivée de l'Arche, ſont un monument qui dans ſa dépendance des autres circonſtances de cette hiſtoire eſt aſſurément bien capable d'en faire connoître la verité.

Au reſte ces choſes arriverent l'année 2888. trente ans ou environ avant la naiſſance de David. Celuy-cy ſavoit ce qui en étoit, ou du moins il luy fut très-facile de le ſavoir: & il auroit eſté abſolument impoſſible qu'ayant autant d'habileté & de lumiere qu'il en avoit, il eût eſté la dupe de ceux qui luy auroient conté des fables ſi contraires à la notorieté publique. Comment, je vous prie, auroit-on pû faire accroire à David, ou aux hommes qui vivoient du temps de David, que l'Arche avoit eſté renvoyée par les Philiſtins, qui y avoient eſté forcés par tant de playes; que cinquante mille Bethſamites avoient eſté frappés pour avoir regardé trop curieuſement dans l'Arche; & que les Philiſtins avoient envoyé avec l'Arche des figures, qui étoient des monumens ſenſibles des playes qu'ils avoient ſouffertes; & que tout cela s'étoit paſſé il n'y avoit que vingt-cinq ou trente ans? Il y avoit pluſieurs millions de perſonnes encore vivantes qui ſavoient le contraire, & qui avoient vû le contraire, ou plûtôt qui n'avoient veu ou ne voyoient rien de tout cela.

Il eſt certain que ces monumens ſont I. En très-grand nombre, II. Très-remarquables, III. Non ſuſpects; & que par leur varieté ils forment une démonſtration morale qui ne ſauroit manquer de convaincre des eſprits droits.

Je dis qu'ils ſont en très-grand nombre. En effet, le ſeptiéme jour conſacré pour perpetuer la memoire de la Création, & la ſeptiéme année & la ſeptiéme ſemaine d'années, l'Arche qui ſubſiſta long-temps ſur les montagnes d'Ararat depuis le déluge, la ſtatüe de ſel dans laquelle fut changée la femme de Lot, qui dura pendant pluſieurs ſiecles; la circonciſion, uſage ſi difficile à pratiquer; le nom des Patriarches exprimant les caracteres de leur vocation, ou les bienfaits de Dieu; les divers noms qui furent impoſés aux lieux où ces merveilles ſe paſſerent, comme ſont Morija, Phanuel, &c. l'état de la République d'Iſraël, qui ne s'explique que lors qu'on l'unit avec toutes ces révolutions miraculeuſes qui y ſont arrivées; la Paſque, ceremonie qui répreſente ſenſiblement les circonſtances de la ſortie des enfans d'Iſraël, & particulierement la mort des premiers-nés des Egyptiens; la verge d'Aaron qui avoit fleury conſervée miraculeuſement dans le Tabernacle; une cruche remplie de ce pain celeſte ou de cette manne qui nourrit les Iſraëlites pendant ſi long-temps dans le deſert; le Tabernacle, monument perpetuel & durable du long ſéjour que les Iſraëlites avoient fait dans un deſert, où ils n'auroient pû vivre long-temps ſans

un

un secors surnaturel ; le serpent d'airain conservé à la posterité, lors même que son usage fut passé, pour être un memorial de la gueriſon miraculeuſe que les Iſraëlites avoient obteniie en le regardant ; les encensoirs de Coré, Datan & Abiram, & des autres qui s'étoient soûlevés contre l'ordre de Dieu, conſervés auſſi pour faire ſouvenir le peuple de ce chatiment ſurnaturel ; l'autel qui fut dreſſé au milieu du Jordain, pour marquer que les enfans d'Iſraël l'avoient paſſé à ſec par la puiſſance de Dieu; les Gabaonites conſervés par la Religion du ſerment, & condamnés à un vil miniſtere ; la famille de Rahab ſubſiſtant parmy les Iſraëlites, pour être un monument de la miſericorde qui fut exercée envers cette femme; l'Arche de Dieu, l'inſtrument de tant de merveilles, & le monument de tant de miracles ; les Cantiques de reconnoiſſance qui furent chantés après les délivrances miraculeuſes, conſervés précieuſement parmy les Juifs; la langue ſainte toute compoſée d'expreſſions qui vont à attribuer tout à Dieu, (car les langues expriment les mœurs des peuples) & qui exprime par ſon genie & par ſes manieres de parler l'Hiſtoire de ce peuple, & les bienfaits ſignalés que Dieu luy a ſi ſouvent accordés; la Tradition des Iſraëlites; le cœur des Patriarches & des autres hommes, qui a eſté ſanctifié par la veüe de toutes ces grandes merveilles; & enfin la miraculeuſe ſubſiſtance de ce peuple, qui n'auroit pû ni ſe conſerver ſi long-temps ſeparé des autres nations, & moins encore con-

conserver sa Religion pure & le service du vray Dieu malgré le penchant que ses passions & l'exemple des nations voisines luy donnoient pour la superstition : tous ces monumens, dis-je, sont en grand nombre, on ne peut le contester ; & il faut avoüer que jamais on n'avoit pris tant de précaution pour conserver la memoire des choses passées, qu'on en a pris dans cette occasion.

II. Il est vray que ces monumens ont esté fort sensibles & fort éclatans. Qu'y a-t-il de plus connu que le Tabernacle, l'Arche, l'Etat du peuple Juif, la Circoncision, le septiéme jour ? Voyez quel soin Dieu prend de conserver la memoire des choses passées, quand elles peuvent servir à confirmer ou à illustrer la Religion. Il les grave dans le temps qui fait perir toutes choses, & qui demeure néanmoins plus long-temps que tout ce que nous voyons, dans la chair des Israëlites, dans leur Religion, & dans les révolutions de leur Etat ; afin que ces objets frappant les yeux avec plus d'éclat, soient & plus remarquables & plus inconteſtables tout ensemble.

III. Ces monumens sont d'ailleurs non suspects. On ne soupçonnera point Moyse d'avoir établi le Sabbat & la Circoncision pour donner créance à des impostures, puis que ces deux usages étoient établis avant luy. Moyse a pû avoir de l'adresse d'esprit : mais il n'a pû rendre les évenemens souples à ses desirs, ni les accommoder à ses passions. Les Patriarches avoient porté leurs noms avant Moyse, & ces noms font connoître ce qui leur est arrivé. Il est incompréhensible

que si les merveilles que Dieu a fait en Egypte, ou dans le desert, sont des fictions, Moyse se soit avisé de faire une Religion qui en est toute entiere un portrait sensible. Ce Legislateur n'a pû tromper le present & l'avenir, les hommes qu'il conduisoit & leur posterité, en faisant garder une manne qu'il savoit bien devoir se corrompre, comme si elle eût dû être incorruptible. Il n'a pû faire accroire que les Israëlites étoient sortis d'Egypte avec les vases précieux des Egyptiens, & en faire un monument magnifique en faisant ce Tabernacle si riche. Car avec quoy l'auroient-ils fait? Il ne sera point venu dans l'esprit à Josué de faire bâtir une espece d'autel, pour marquer qu'ils avoient passé à sec une riviere qu'ils avoient passé sur des ponts, ou autrement: car il se seroit trop exposé à la moquerie & de ceux qui auroient vû un travail si insensé, & de ceux qui y auroient travaillé eux-mêmes. Le serpent d'airain ne se sera pas formé luy-même: & une nation qui haïssoit mortellement toute sorte de peintures & de sculptures, ne l'aura point dressé ou permis qu'on le dressât sans un grand mystere ou une grande necessité. Les Philistins n'auront point renvoyé l'Arche de Dieu par complaisance pour les Israëlites qui y attachoient toute leur confiance: & les Betsamites ne se seront pas laissés mourir pour rendre cette Arche plus terrible & plus venerable. Les Gabaonites n'auront pas esté exceptés de tant d'autres peuples qui tomberent sous l'épée, sans quelque raison. Et David & plusieurs autres saints hommes qui vi-

Justin contre Tryph.

vivoient dans un temps où ils pouvoient savoir le vray ou le faux de ces avantures, n'auront point esté sanctifiés par des fictions & des fables reconnües pour telles. Car ne connoissant pas aussi distinctement que nous la vie éternelle, ils se seroient facilement abandonnés à l'amour du monde, s'ils n'avoient esté retenus par la consideration de ces merveilles dont ils étoient si pleinement & si parfaitement persuadés. S'ils n'avoient eu le contrepoids de ces faits miraculeux qui les réveilloient & leur parloient fortement de la part de Dieu, rien ne les pouvoit soûtenir ni les empêcher de s'abandonner au vice, qui devenoit pour eux préferable à la vertu. On peut dire que les miracles de l'Ancien Testament tenoient à cét égard la place des motifs de l'Evangile, & que les motifs de l'Evangile, je veux dire, la vie éternelle & la mort éternelle révelées distinctement, tiennent la place de ces miracles, & doivent être le contrepoids qui nous empêche de tomber dans le vice. Cette consideration nous conduit à passer maintenant de la consideration de la Religion Judaïque à la consideration de la Religion Chrêtienne.

IV. SECTION.

Où l'on fait voir que la Révelation Judaïque nous conduit à la divinité de la Religion Chrêtienne.

CHAPITRE I.

De la vocation des Payens.

NE nous contentons pas d'avoir prouvé la divinité de la Révelation Judaïque. Allons plus loin, & voyons si elle ne nous conduira point à une plus grande Révelation.

Un des plus grands & des plus considerables oracles qu'elle enferme, est sans doute celuy qui prédit la vocation des Payens. C'est icy un grand principe qui nous conduit au delà de la Revélation Judaïque, & qui nous fera entrer parfaitement dans le plan & dans le dessein de Dieu dans la Religion, si nous l'avons une fois solidement étably.

Il ne faut pour cét effet que s'attacher bien à la consideration de la prophetie, & à celle de son accompliſſement.

On trouve dans l'Ecriture tout ce qu'on peut raisonnablement demander à l'égard de la prophetie. Ce n'est point icy un oracle que le hazard ait mis en la bouche d'un seul Pro-

Prophete une ſeule fois : il eſt en la bouche de tous les Prophetes. Moyſe, David, Salomon, Eſaïe, Jeremie, & tous les autres, prédiſent ſi ſouvent la vocation des Gentils, qu'il ſemble qu'ils ayent vû cét évenement. Ce n'eſt point icy une prophetie qu'on puiſſe accuſer d'obſcurité. Car qu'y a-t-il de ſi clair que ces paroles de Zacharie ? *Et il arrivera qu'en ce jour-là des eaux vives ſortiront de Jeruſalem*, &c. *& l'Eternel ſera Roy ſur toute la terre. En ce jour-là il y aura un ſeul Eternel, & ſon nom ne ſera qu'un.* Qu'y a-t-il encore de ſi clair que ce paſſage de Malachie ? *Mais depuis le Soleil levant juſqu'au Soleil couchant mon nom ſera grand entre les nations, & on offrira en tout lieu parfum à mon nom, & oblation pure. Car mon nom ſera grand entre les nations, a dit l'Eternel des armées.* Zacharie. Malach. 1: 11.

Si l'on trouve que ces paſſages ne ſont pas encore aſſez exprès pour marquer le choix que Dieu devoit faire des Gentils pour les recevoir dans ſon alliance, on n'a qu'à conſiderer ce paſſage, où Dieu dit par la bouche d'Eſaïe : *Je me ſuis fait chercher par ceux qui ne me demandoient point : & je me ſuis fait trouver à ceux qui ne me cherchoient point. J'ay dit à la nation qui ne s'appelle pas de mon nom, Me voicy, me voicy.* Et encore cét autre : *Ejouïs-toy, ſterile qui n'enfantois point. Toy qui ne ſavois ce que c'eſt que le travail d'enfant, éclate de joye avec chant de triomphe, & t'égaye : car les enfans de celle qui eſtoit délaiſſée ſeule, ſeront en plus grand nombre que les en-* Eſaïe.

sans de celle qui estoit mariée, a dit l'Eternel. Si vous demandez qui seront ceux d'entre les Gentils qui auront part à cét avantage: vous trouverez que ce seront les Gentils indifferemment, jusqu'à ceux qui avoient été autrefois les plus abandonnés de
Zachar. Dieu. *En ce jour-là*, dit Zacharie, *l'Eternel se fera connoître à l'Egypte: & l'Egypte connoîtra l'Eternel.*

Si les Juifs s'imaginent que les Gentils ne doivent être appellés à la connoissance du vray Dieu, que comme des esclaves destinés uniquement à suivre le char de triomphe d'Israël: nous leur fermerons la bouche par
Michée. ces paroles de Michée. *En ce temps-là, dit l'Eternel, j'assembleray la boiteuse, & recueilleray la rejettée. Et je mettray la boiteuse pour être en relief, & celle qui estoit esloignée pour être une nation robuste. Et l'Eternel regnera sur eux en la montagne de Sion dès cette heure jusqu'à toûjours.* Ezechiel parle d'un temps auquel les deux peuples ne seroient plus deux peuples, & d'une alliance éternelle que Dieu traiteroit avec
Ezechiel. eux en commun. *Je traiteray*, dit-il, *avec eux une alliance de paix, & il y aura une alliance éternelle avec eux. Je les asserray & les multiplieray, & mettray mon Sanctuaire au milieu d'eux pour toûjours. Et mon pavillon sera entr'eux, & je seray leur Dieu, & ils seront mon peuple. Et les nations sauront que je suis l'Eternel, quand mon Sanctuaire sera au milieu d'eux à toûjours. Alors*, dit Dieu par la bouche de
Sophonie. Sophonie, *je changeray aux peuples leurs le-*

levres, en les rendant purs, afin que tous invoquent le nom de l'Eternel pour le servir d'une même épaule.

Si tous ces oracles ne vous satisfont pas, & si vous en voulez de plus circonstantiés, voyez de quelle façon Esaïe nous répresente cét évenement. Or *il arrivera*, dit-il, *aux derniers jours, que la montagne de la maison de l'Eternel sera affermie au sommet des montagnes, & sera élevée par dessus les côtaux. Et plusieurs peuples iront, & diront, Venez, & montons à la montagne de l'Eternel, à la maison du Dieu de Jacob, & il nous enseignera touchant ses voyes, & nous cheminerons par ses sentiers. Car la loy sortira de Sion, & la parole de l'Eternel de Jerusalem.* Et en un autre endroit. *Leve-toy, & sois illuminée: car ta lumiere est venüe, & la gloire de l'Eternel est levée sur toy; & sa gloire apparoîtra sur toy; & les nations chemineront à ta lumiere, & les Rois à la splendeur qui s'élevera de toy.* *Esaïe.*

Mais qui nous assûrera que ce n'est point parce qu'ils le souhaitoient ainsi, ou par une exageration qui naissoit de leurs desirs, qu'ils déclaroient qu'il n'y auroit point jusqu'aux Gentils qui ne connussent Dieu, & ne celebrassent ses merveilles? Qui nous empêchera de croire, que le Psalmiste a seulement exprimé ses desirs, lors qu'il dit, *Tous les bouts de la terre en auront souvenance, & se convertiront à l'Eternel; & toutes les familles des nations se prosterneront devant luy?* On perd facilement ce soupçon, lors que l'on considere que les oracles

eles qui marquent la vocation des Payens, oppoſent quelquefois les Gentils aux Juifs, comme lors qu'il eſt dit, que *celle qui étoit délaiſſée auroit un jour plus d'enfans que celle qui étoit mariée*: & ſur tout lors que Moyſe le répreſente par ces paroles ſi dignes de conſideration: *Ils m'ont émû à jalouſie par ce qui n'eſt pas le Dieu fort, & m'ont provoqué à courroux par leurs vanités. Ainſi les émouvray-je à colere par un qui n'eſt point peuple, & les provoqueray-je à courroux par une nation folle.* Qui ne voit qu'une prophetie tant de fois répetée, accompagnée de tant de circonſtances, marquée en tant de manieres, & jointe même à la réjection des Juifs, n'eſt pas le jeu d'une imagination qui s'égaye, ou un effet de quelque deſſein que les Prophetes euſſent de ſe flater, ou de flater leur nation?

Douter.

Mais peut-être que les Prophetes prédiſoient la vocation des Payens, non parce qu'ils crûſſent qu'elle dût jamais arriver, mais pour exciter la repentance des Juifs, en les menaçant que Dieu ſe tourneroit vers leurs ennemis. Premierement, je veux que cette prophetie ſoit une menace: cela empêcheroit-il que cette menace ne fût auſſi une prophetie? Le diſcours d'un homme qui auroit menacé autrefois Sodome vicieuſe du feu du ciel, auroit pû ne paſſer que pour une ſimple menace avant l'embraſement de cette ville: mais il auroit dû paſſer pour une veritable prophetie, après que cette ville eut été réduite en cendres.

D'ailleurs, cette prophetie eſt trop bien cir-

circonſtantiée, pour n'avoir pas été formée dans la veüe de l'évenement. Qui eſt celuy qui a de la peine à comprendre comment la loy devoit ſortir de Sion, & la parole de l'Eternel de Jeruſalem; que toutes les nations devoient être éclairées par la lumiere qui ſortiroit de Sion; que des eaux vives ſortiroient de Jeruſalem, la moitié vers la mer d'Orient, & l'autre moitié vers la mer d'Occident? &c.

Mais il paroît en troiſiéme lieu, que ce n'eſt pas pour menacer les Juifs que les Prophetes prédiſent la vocation des Payens. Car on ſait que lors qu'on dénonce à quelqu'un un malheur pour l'intimider, on a accoûtumé de luy dénoncer un malheur prochain, & qui va fondre ſur luy, s'il n'y prend garde. Cependant les Prophetes ont prédit la vocation des Payens comme un évenement fort éloigné. *Or il arrivera*, dit Eſaïe dans ce beau paſſage que nous avons déjà cité, *il arrivera aux derniers jours, que la montagne de la maiſon*, &c. Enfin on n'a qu'à lire les Ecrits des Prophetes, & l'on trouvera que quand ils prédiſent la vocation des Payens, ils en parlent aſſez ſouvent comme d'un évenement qui doit faire la gloire de Sion, & qui doit être accompagné du veritable ſalut que Dieu deſtine aux vrais Iſraëlites, bien qu'il doive être ſuivy de l'endurciſſement du general. *Au temps qu'il rebâtira ſes cloiſons*, dit Michée, *en ce temps-là les édits ſeront publiés au loin, on viendra juſqu'à toy, même d'Aſſur & des villes de fortereſſe, & depuis la fortereſſe juſ-*

qu'au fleuve, & depuis une mer juſqu'à l'autre, & depuis une montagne juſqu'à l'autre.

Il eſt donc vray que ces oracles ſont par leur nombre, par leur clarté & par la maniere dont ils ſe trouvent circonſtantiés, au deſſus de la ſubtilité & des exceptions. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir, ſi l'évenement a répondu à la prophetie: c'eſt de ſon accompliſſement qu'il nous faut maintenant parler.

L'oracle de la vocation des Payens eſt parfaitement accomply, s'il eſt vray que les Juifs n'ayent plus rien qui les diſtingue maintenant de ceux qu'on appelloit autrefois Gentils; & que les Gentils ayent obtenu ce qui élevoit autrefois les Juifs au deſſus d'eux.

Les Juifs poſſedoient autrefois quatre avantages qui les diſtinguoient des Payens, & qui formoient, pour ainſi dire, l'ideé de leur élection, ſçavoir, la connoiſſance pure du vray Dieu, la Sacrificature, la Royauté, & les dons de la prophetie. Les Juifs ſeuls entre les hommes connoiſſoient le vray Dieu: c'étoit dêjà beaucoup. Leurs ſacrifices étoient les ſeuls que Dieu agréoit ſur la terre: c'étoit encore davantage. Dieu étoit leur Monarque inviſible qui les gouvernoit d'une façon particuliere, & qui avoit attaché l'autorité ſouveraine à une famille: c'eſtoit là un privilege particulier. Dieu avoit choiſi ce peuple parmy tous les autres pour luy donner ſon Eſprit, & pour faire ſes miracles au milieu de luy: c'eſtoit là le dernier caractere de ſon élection.

Au-

Aujourd'huy duquel de ces avantages eſt-ce que les Juifs peuvent ſe vanter? Ils connoiſſent le vray Dieu: mais toute la terre le connoît auſſi, & ce n'eſt plus par là que les Juifs peuvent ſe diſtinguer des autres hommes. Leur Sacrificature eſt entierement ôtée, puis que leur Temple fut démoly il y a dêjà pluſieurs ſiécles, qu'ils n'ont plus de Levites ni de Sacrificateurs, & que toutes leurs Genéalogies ſont confondües. Il n'y a plus de Royauté parmy eux, puis qu'ils ſont devenus les eſclaves des nations. Et ce qui eſt plus étonnant pour eux, & plus conſiderable, c'eſt qu'ils ont auſſi perdu l'eſprit prophetique, qui eſtoit la marque la plus eſſentielle de leur élection.

Que ſi nous jettons maintenant les yeux ſur ceux qui eſtoient appellés autrefois Gentils, nous trouverons qu'ils ont des idées de Dieu plus belles & plus parfaites que n'ont jamais eu les Juifs; qu'ils offrent à Dieu en une infinité de lieux l'encens de leurs prieres & de leurs actions de graces; & qu'ils marchent à la lumiere qui eſt ſortie de Sion. Quel bandeau funeſte empêche les Juifs & les incredules de voir à cét égard le rapport de la prophetie avec l'évenement?

Les Juifs ne veulent pas que nous ſoyons veritablement dans l'alliance de Dieu, parce que nous ne ſommes pas circoncis, & que nous ne pratiquons pas diverſes ceremonies preſcrites dans la Loy de Moyſe. Mais peuvent-ils ignorer que ce n'eſt pas là ce qui faiſoit l'eſſentiel du pur culte de Dieu & de la vraye Religion de leurs Peres? ſelon ces re-

proches que Dieu faiſoit autrefois au peuple d'Iſraël par la bouche de ſes Prophetes.

Eſaïe 1. *Qu'ay-je affaire, dit l'Eternel, de la multitude de vos ſacrifices? Je ſuis ſaoul d'holocauſtes de moutons, & de la graiſſe des bêtes graſſes. Je ne prens point de plaiſir au ſang des bouveaux, ni des agneaux, ni des boucs. Quand vous entrez pour vous préſenter devant ma face, qui a requis cela de vos mains, que vous fouliez de vos pieds mes parvis? Ne continuez plus à m'apporter des oblations de néant. Le parfum m'eſt abomination. Quand aux nouvelles Lunes & aux Sabbats, & à la publication de vos convocations, je n'en puis plus porter l'ennuy, ni de vos aſſemblées ſolemnelles. Mon ame hait vos nouvelles Lunes & vos aſſemblées ſolemnelles; elles me ſont fâcheuſes; je ſuis las de les porter*, &c. *Lavez vous. Nettoyez vous. Oſtez de devant mes yeux la malice de vos actions. Ceſſez de mal-faire. Apprenez à bien-faire. Recherchez la droiture. Redreſſez celuy qui eſt foulé. Faites droit à l'orphelin. Débattez la cauſe de la veuve*, &c.

Puis donc que connoître Dieu, luy obeïr, l'aimer, s'attacher pour l'amour de Dieu à la pratique de la vertu & de la ſainteté, fait l'eſſentiel du pur culte & de la vraye Religion, peut-on douter que les nations n'ayent veritablement été appellées à la connoiſſance du vray Dieu, lors que l'on voit toute la terre remplie de la connoiſſance du vray Dieu, & les hommes l'invoquer dans leurs beſoins, celebrer ſes vertus, & mettre en luy leur confiance?

Je

Je n'ignore pas néanmoins, qu'il y a icy trois difficultés qui ſemblent faire d'abord quelque peine. On objecte premierement, que Mahomet n'a pas laiſſé d'étendre en tous lieux la connoiſſance du vray Dieu, bien que Mahomet ait été un impoſteur. Mais la réponſe eſt facile, puis que l'on peut conſiderer deux choſes dans la Religion de Mahomet: quelque choſe de vray, & même de divin; c'eſt ce qui eſt demeuré de la Religion Chrêtienne, dont les Mahometans faiſoient autrefois profeſſion, & dont la Religion Mahometane eſt une corruption: & quelque choſe de faux & d'humain; c'eſt ce que Mahomet y a ajoûté. La connoiſſance d'un Dieu Créateur du ciel & de la terre, & celle d'un Jeſus-Chriſt, le Prophete & le Fils de Dieu, appartenant eſſentiellement & originairement à la Religion Chrêtienne, dont la Mahometane a conſervé quelques reſtes defectueux: c'eſt mal parler de dire, que Mahomet a établi la connoiſſance du vray Dieu dans le monde; il faut ſeulement dire, que Mahomet a corrompu la connoiſſance du vray Dieu établie avant luy dans le monde.

On objecte en ſecond lieu, que les Chrêtiens ſe déchirent par des guerres; qu'on ne voit que ſchiſme, erreurs & ſuperſtition parmy eux; & par conſequent qu'ils ne portent point le caractere d'un peuple élû & beny du ciel. Mais ſi lors que les Tribus d'Iſraël ſe faiſoient la guerre les unes aux autres, ou lors qu'ils dreſſoient des Veaux, & les adoroient publiquement, ils ne laiſſoient pas

d'être le peuple de Dieu, parce que Dieu les retiroit de cét état, qui auroit été incompatible avec son élection, s'il eût été general, & en même temps éternel: pourquoy ne dirons-nous pas aussi, que les Chrêtiens ne laissent pas d'être le peuple de Dieu, pour être exposés aux schismes, à la superstition, & aux dissensions que Dieu laisse regner, mais non pas pour toûjours; sa providence trouvant les voyes de les réparer, quand il luy plaît. Au fonds, les vices des particuliers n'empêchent point l'élection du general, non plus à l'égard des Chrêtiens, qu'à l'égard de l'ancien peuple d'Israël. Les Juifs ne peuvent nous faire d'objections sur ce sujet, qui ne retombent sur eux-mêmes. Outre que c'est dans l'Eglise, qui est l'assemblée des Fidéles, qu'il faut chercher l'accomplissement de cette espece de propheties.

Enfin on remarque, que les oracles qui nous parlent de la vocation des Payens, nous marquent que les Payens doivent être conformes au peuple d'Israël dans la pratique de ses ceremonies, aussi-bien que dans l'adoration du vray Dieu. Car il est dit, *qu'ils monteront à la montagne de Sion; qu'ils offriront parfum en tout lieu, & oblation pure.* Il est fait mention de leurs nouvelles Lunes & de leurs Sabbats. Je répons que cela vient de ce que les Prophetes ont voulu répresenter l'évenement dont nous parlons par des images ordinaires & connües du peuple. Si les Juifs y vouloient faire un peu de réflexion, ils connoîtroient qu'il est absolument necessaire de prendre ces expressions dans un sens mysti-

mystique & spirituel. Car comment veulent-ils que toutes les nations de la terre montent proprement à la montagne de Sion, ou qu'elles aillent adorer à Jerusalem ? Que ne voyent-ils que par cette oblation pure dont parle Malachie, il faut entendre l'oblation d'un cœur froissé & d'une ame pénitente ? &c.

Les Juifs & les incredules ont beau faire des efforts pour résister à la force de la verité, rien ne peut empêcher que ces trois verités ne soient claires & évidentes. I. Que les Prophetes ont prédit constamment la vocation des Payens en divers temps & en diverses occasions, en termes exprès & circonstantiés, & si clairement, qu'ils paroissent plûtôt à cét égard des Historiens que des Prophetes. II. Que la raison la plus fiere & la plus obstinée n'oseroit soupçonner ces oracles d'avoir été ajoûtés après l'évenement. III. Que cependant ces oracles ont esté exactement accomplis, & le seront d'âge en âge.

Je n'ignore pas en effet, qu'il peut y avoir des nations qui n'ont pas encore été éclairées de cette lumiere : mais le temps de leur illumination viendra. Il suffit qu'il n'y ait plus aucune distinction entre le peuple des Juifs & les autres peuples de la terre ; que la connoissance du vray Dieu soit commune, qu'elle ait inondé la terre ; que les nations marchent à la lumiere qui est sortie de Jerusalem, & que les nations les plus sauvages en soient remplies, à mesure qu'elles sont découvertes. Cette prophetie s'accomplit tous

les

les jours, & s'accomplira perpetuellement juſqu'à la fin des ſiécles.

Cette preuve eſt double. Elle prouve la divinité de la Religion Chrêtienne contre les Juifs, & la divinité de la Religion Judaïque & de la Religion Chrêtienne contre les incredules. Si vous doutez de la divinité des Livres de l'Ancien Teſtament: conſiderez cette prophetie, & vous n'en douterez plus. Si vous doutez de la divinité de la Religion Chrêtienne: conſiderez cette prophetie, & vous en ſerez aſſûré.

Auſſi eſt-il facile de connoître dans la Nature & dans la Révelation des Juifs, des préparations à ce grand & illuſtre évenement. Si vous ſuivez les lumieres de la Religion naturelle, elles vous apprendront que Dieu devoit perdre entierement les Payens, ou les éclairer de nouveau. Si vous conſultez l'Ecriture des Juifs, vous y trouverez que Dieu avoit ſuſcité un Melchiſedec Sacrificateur du Dieu Souverain, vivant parmy les nations; qu'il avoit mis ſon Eſprit en Balaam qui vivoit parmy des Payens; qu'il avoit envoyé Jonas pour prêcher aux Ninivites: témoignant par ce petit prélude, qu'il vouloit un jour réünir les nations avec ſon Iſraël, pour s'en faire connoître.

Au fonds, le changement qui eſt arrivé au monde eſt ſi grand & ſi avantageux, qu'il faut faire de Dieu un être inſenſible, ſans ſageſſe & ſans connoiſſance, pour s'imaginer que ſa bonté ni ſa providence n'ont aucune part à ce grand évenement. Autrefois le cœur de l'homme étoit avec ſes déréglemens

mens & ſes paſſions la regle du culte & de la Religion. Toutes les foibleſſes humaines s'étoient conſacrées. C'eſt à ſa corruption qu'on bâtiſſoit des temples. C'eſt elle qui prononçoit les oracles, ſi je l'oſe dire; puis que c'eſtoit elle qui tiroit toutes les Divinités de ſon ſein. Comment corriger ce deſordre? Où prendre une régle pour rétablir des hommes ſi déréglés? Si vous les rappellez à la Religion: c'eſt la Religion qui les corrompt davantage, en leur faiſant voir des Dieux qui portent leur image, & qui ſont même plus vicieux qu'eux. Si vous deſcendez en eux-mêmes: ils ſe couvriront des exemples qu'ils trouvent dans la Religion. Si vous faites agir la nature: la nature eſt aſſervie ſous la ſuperſtition, qui eſt d'autant plus puiſſante, qu'elle agit ſous des prétextes ſacrés. Je ne voy donc icy qu'une abſolüe impoſſibilité de retirer les hommes de cét eſtat, ſi je conſidere les moyens humains. Je ne voy qu'un commerce neceſſaire entre la Religion & la corruption. La corruption forme la Religion. La Religion conſacre, pour ainſi dire, & rend ſacrée la corruption. Qui leur ôtera cette Religion, que leur penchant & leurs vices leur rendent ſi chere? Qui les guerira de cette corruption, que la Religion autoriſe? Si vous parlez de leur faire reconnoître quelque nouvelle Divinité: il dépend de leur volonté de la recevoir, ou de la rejetter. Si vous leur parlez du Dieu que les Juifs adorent: ils déteſtent tout ce qui paſſe pour ſacré parmy cette nation. Leurs eſprits ſont

fet-

fermés par les préjugés : leurs cœurs le sont par les passions, les interests, la coûtume & l'éducation. La force & l'adresse, les Magistrats, les Pontifes & le peuple, la nature corrompüe & la fausse Religion ferment le passage à la verité, & sont comme des barrieres impenetrables qui semblent l'éloigner sans retour.

Certainement, quand je considere la difficulté qu'il y avoit à convertir les nations, je trouve que c'est là l'entrepriſe de Dieu, & non l'entrepriſe des hommes. Mais je me confirme entierement dans cette pensée, quand je remarque que dans un petit nombre d'années, je voy un saint & heureux renversement dans la Religion des hommes. Car si auparavant la corruption de leur cœur avoit reglé leur culte, & produit toutes leurs Divinités : maintenant la pure & la vraye idée d'un Dieu Créateur du ciel & de la terre, saint, juste, bon & sage, reforme & change les mauvais penchans du cœur déréglé des hommes. Je reconnois une puissance divine dans cét effet si prompt & si admirable. Je ne doute point que s'il y a une Intelligence qui gouverne le monde, & qui fait aux hommes tout le bien qu'ils possedent, sa bonté n'ait quelque part à cét heureux changement.

Que sera-ce donc, lors qu'on me fait voir ce grand évenement prédit avec tant de lumiere & de précision ? Seray-je assez extravagant pour rejetter une verité qui entre dans mon esprit par tant d'endroits differens, & à laquelle les sens, l'experience, la

la raiſon, & des témoins d'autant moins ſuſpects, qu'ils ont vécu avant l'évenement, me forcent, par maniere de dire, à conſentir?

CHAPITRE II.

Que Dieu devoit traiter une autre alliance avec les hommes plus parfaite que la premiere.

LA vocation des Payens étant établie, nous avons poſé le fondement ſur lequel roule toute cette matiere. Les verités naiſſent d'elles-mêmes de cette premiere & capitale verité.

La premiere qui en naît, c'eſt qu'il devoit y avoir une autre alliance que Dieu devoit contracter avec le genre-humain, differente de celle qu'il avoit contractée avec la famille d'Abraham. C'eſt ce que la raiſon & l'Ecriture nous perſuadent également.

La raiſon nous dit, qu'une alliance dont les promeſſes ne pouvoient regarder qu'une ſeule nation en particulier, ne pouvoit point être étendüe à tous les hommes. Comment en effet tous les hommes pouvoient-ils recevoir le droit d'habiter la terre de Canaan? Comment la Circonciſion eſtant un ſigne qui ſert à diſtinguer un peuple des autres peuples, pouvoit-elle être une marque laquelle toutes les nations de la terre portaſſent dans leur chair? Ni le Temple, ni la Sacrificature, ni la Prophetie enfin limitée aux Juifs, ne pouvoient ſervir à toutes les nations,

tions, & par conſequent il faloit une alliance diſtincte eſſentiellement de la premiere.

C'eſt auſſi ce que Dieu avoit marqué par la bouche de ſes Prophetes. Jeremie en parle de cette maniere. *Les jours viennent, dit le Seigneur, que je traiteray une alliance avec la maiſon de Juda, & avec la maiſon d'Iſraël, non pas ſelon l'alliance que j'ay traitée avec leurs Peres au jour que je les pris par la main pour les retirer hors du pais d'Egypte; d'autant qu'ils ont rendu inutile mon alliance*, &c. *Mais c'eſt icy l'alliance que je traiteray avec la maiſon d'Iſraël après ces jours-là, dit le Seigneur: je mettray ma loy au milieu d'eux, & je l'écriray dans leur cœur.*

Jerem. 31: 31. 32. 33.

Ezechiel la caracteriſe de cette ſorte. *Et je feray qu'ils n'auront qu'un cœur, & je mettray au dedans d'eux un eſprit nouveau, & j'ôteray le cœur de pierre hors de leur chair, & leur donneray un cœur de chair, afin qu'ils cheminent en mes loix, & qu'ils gardent mes ordonnances: & ils ſeront mon peuple, & je ſeray leur Dieu.*

Ezech. 11: 19. 20.

Il paroît par ces propheties, que non ſeulement l'alliance que Dieu devoit traiter en commun avec Iſraël & avec les nations, devoit être une nouvelle alliance, mais encore qu'elle devoit être plus parfaite que la premiere, & que c'eſt comme plus parfaite qu'elle ſuccederoit à l'autre. C'eſt ce qui eſt aſſez clairement exprimé dans l'oracle de Jeremie que nous venons de rapporter. *Je traiteray une alliance*, &c. *non pas ſelon l'al-*

l'alliance que je traitay avec leurs Peres, &c. *parce qu'ils l'ont rendüe inutile.* Qui ne voit que cette prophetie nous promet une alliance bien plus excellente que celle que Dieu avoit traitée avec les Israëlites.

Que si nous consultons les lumieres de nôtre raison, après avoir consulté celles de l'Ecriture, nous trouverons que cette alliance devoit avoir deux sortes de perfection; l'une par opposition à la Religion Payenne qu'elle devoit abolir; l'autre par rapport à la Religion Judaïque, dont elle devoit comme remplir le vuide, & réparer les defauts.

Dans le Paganisme l'on ne connoissoit point le vray Dieu, ni la veritable vertu. La temperance y étoit si peu en usage, que la terre toute entiere étoit devenüe une grande Sodome. On connoissoit si peu l'humilité, qu'on ne luy donnoit pas même de nom. On ne savoit ce que c'étoit que la charité. Il a donc falu que Dieu traitant alliance avec les nations, dissipât leur aveuglement à tous ces égards par la lumiere de sa Révelation. Et qu'est-ce que l'Evangile nous apprend, si ce n'est à connoître un seul Dieu Créateur & Conservateur de toutes choses; à rapporter nos actions à sa gloire, ce qui fait l'essence de la veritable vertu; à aimer son prochain, & à s'humilier soy-même, pour n'admirer que Dieu, & pour rapporter tout à cette source commune du bien? L'alliance Evangelique est donc l'alliance qui paroît la plus proportionnée aux besoins des Payens.

La Religion Judaïque ne manquoit point de

de beaux préceptes & d'exhortations à s'acquiter de ſes devoirs : mais les motifs luy manquoient en quelque ſorte, puis qu'elle n'en avoit que d'humains & de temporels. Comment les Iſraëlites pouvoient-ils s'élever au deſſus d'eux-mêmes & de leurs penchans, pour obéïr à la Loy, lors que la terre de Canaan, la proſperité temporelle, &c. eſtoient les ſeuls biens qui eſtoient promis à leur obéïſſance par cette alliance particuliere que Dieu avoit contractée avec eux? Mais en voicy une ſeconde, dans laquelle les cœurs & les volontés des hommes ſont captivés par des motifs ſi univerſels & ſi relevés, que non ſeulement ils balancent l'inclination que les commodités temporelles donnent aux hommes de deſobéïr à la Loy de Dieu, mais que les paſſions humaines s'anéantiſſent, pour ainſi dire, devant ces grands objets. C'eſt l'Evangile qui nous fournit les veritables forces pour nous acquiter de nos devoirs, & pour combattre nôtre corruption, en nous ouvrant le ciel & l'enfer tout enſemble par la révelation de l'immortalité glorieuſe qui attend les Fidéles, & des peines infinies qui attendent les méchans. Grands objets, ſi l'on en conçût jamais, & dignes de cette nouvelle alliance qui aſſemble tous les hommes, qui doit leur fournir le principe d'obéïſſance le plus univerſel & le plus invariable, & élever par là le cœur des hommes au deſſus des paſſions & des vices, qu'on ne ſauroit réprimer par des motifs comme ceux de la Loy de Moïſe, laquelle eſt foible en la chair. Ainſi l'alliance

liance Evangelique remplit encore le vuide & les defauts de l'alliance que Dieu avoit traitée avec les Israëlites. C'est donc avec juste raison qu'elle est appellée une nouvelle alliance, & une alliance meilleure que la premiere. L'oracle répond à l'évenement. L'évenement justifie l'oracle. Et cette proportion qui se trouve encore à cét égard entre l'un & l'autre, confirme excellemment nôtre foy.

CHAPITRE III.

Que Dieu devoit appeller les Gentils, & traiter une nouvelle alliance par le ministére d'un Médiateur.

IL faut à present examiner, si Dieu n'a point traité cette nouvelle alliance dont nous venons de parler, par le ministére de quelqu'un: & je croy qu'avant que de consulter les oracles de l'Ecriture, nous pouvons laisser parler un moment nôtre raison là-dessus.

Lors que Dieu traita la premiere alliance avec les Israëlites, ce fut par le ministére de Moïse. Un homme mortel fut Mediateur entre le peuple d'Israël & la Divinité. Il faloit même que cela arrivât ainsi. La Majesté suprême de Dieu ne luy permettoit point de se communiquer familierement & immediatement à tous les Israëlites. La corruption & la foiblesse de ce peuple ne luy permettoit pas de soûtenir l'éclat de la presence majestueuse de son Dieu. Pour cette raison,

ſon, ou pour d'autres qui nous ſont inconnües, l'alliance fut traitée par le miniſtere de Moïſe: & c'eſt là une verité que je prétens avoir droit de ſuppoſer comme prouvée.

Cela étant, il me ſemble qu'il eſt aſſez naturel de croire, que la nouvelle alliance que Dieu devoit traiter avec tous les hommes, a eſté de même traitée par le miniſtere d'un Mediateur. Il eſt pourtant raiſonnable de concevoir, que comme cette ſeconde alliance que Dieu doit traiter avec tous les hommes generalement, eſt plus excellente que la premiere, il faut que le Mediateur de la ſeconde ait des qualités plus excellentes que le Mediateur de la premiere: Ainſi Moïſe aura eſté le plus débonnaire de tous les hommes: & le Mediateur dont nous parlons aura dû être ſans péché. Moïſe ſera monté ſur une montagne pour y recevoir les ordres de Dieu: & le nouveau Mediateur aura dû apporter du ciel même ſa Révelation. Moïſe aura donné la Loy au peuple des Juifs en general, & aura choiſi des Levites pour l'expliquer & l'enſeigner au peuple d'âge en âge: le nouveau Mediateur aura dû porter une Loy à tous les hommes, la leur donner par le miniſtere de pluſieurs Prophetes, & l'entretenir dans le monde par une ſucceſſion de Docteurs. Ainſi la raiſon ne nous éloigne point de la connoiſſance d'un Meſſie: & il ſuffit qu'elle ne nous en éloigne pas, pour nous obliger à conſiderer avec attention tant de propheties qui nous le promettent.

Car

Car il eſt vray que l'Ecriture joint la vocation des Gentils à la venüe d'un Meſſie qui devoit produire ce grand ouvrage, comme l'effet à ſa cauſe. Quand cét oracle de Jacob, qui dit qu'*à luy appartient l'aſſemblée des peuples*, ſeroit douteux; & quand les autres paſſages de l'Ecriture qui marquent la vocation des Payens, ne luy donneroient pas un jour ſuffiſant: comment pourroit-on méconnoître cette verité dans ces belles paroles d'Eſaïe? *En ce jour-là il y aura un autel à l'Eternel au milieu du pays d'Egypte, & une enſeigne dreſſée à l'Eternel ſur ſa frontiere. Et cela ſera pour ſigne & pour témoignage à l'Eternel des armées au pays d'Egypte: car ils crieront à l'Eternel à cauſe des oppreſſions, & il leur envoyera un Liberateur & grand perſonnage qui les délivrera. Et l'Eternel ſe fera connoître à l'Egypte, & l'Egypte connoîtra l'Eternel, & le ſervira, offrant ſacrifices & gâteaux, & voüera vœux à Eternel, & les accomplira. L'Eternel donc frappera les Egyptiens, les frappant & les gueriſſant; & ils retourneront juſqu'à l'Eternel, lequel ſera fléchy par leurs prieres, & les guerira.* Eſaïe.

Il eſt aiſé de recueillir trois verités de ces paroles. I. Qu'il eſt parlé d'une oppreſſion & d'une délivrance qui ne regardent point Iſraël, du moins l'Iſraël ſelon la chair. Car c'eſt des Egyptiens qu'il eſt dit, qu'ils crieront à l'Eternel à cauſe des oppreſſeurs. Outre que le peuple d'Iſraël n'a point eſté captif en Egypte depuis cette ſervitude dont Dieu le retira par le miniſtere de Moïſe. II. Qu'au

temps de cette délivrance dont il eſt icy parlé, Dieu ſe feroit connoître aux Egyptiens, & qu'alors la diſtinction des lieux étant ôtée, & le culte public n'étant plus attaché à Jeruſalem, on pourroit ſervir Dieu par tout ailleurs. C'eſt ce qui nous eſt clairement marqué dans ces paroles. *Il y aura un autel au milieu de l'Egypte*, &c. *L'Egypte connoîtra l'Eternel, & luy offrira ſacrifices*, &c. Comme la Religion Judaïque étoit la ſeule veritable, Eſaïe ſe ſert de ces idées pour nous répreſenter la nouvelle alliance. Ses expreſſions doivent être priſes ſans doute dans un ſens myſtique: mais toûjours emportent-elles que le culte ne ſeroit plus attaché à un lieu particulier, & par conſequent que l'alliance de Moyſe feroit place à une autre. III. Enfin nous en recueillons, que Dieu devoit envoyer un Meſſie ou un Liberateur, pour éclairer & pour guerir les Egyptiens, les délivrant auſſi de la ſervitude dans laquelle ils gémiſſoient. *Et il leur envoyera*, dit le Prophete, *un Liberateur & grand perſonnage qui les délivrera.*

On trouve auſſi la vocation des Gentils produite par le miniſtere d'un Meſſie, dans cét autre paſſage du Chap. 49. *Dont il m'a dit, C'eſt peu de choſe que tu me ſois ſerviteur pour reſtablir les Tribus de Jacob, & pour reſtaurer les deſolations d'Iſraël: & pourtant je t'ay donné pour lumiere aux nations, afin que tu ſois mon ſalut juſqu'au bout de la terre.* Que peut-on concevoir de plus clair & de plus exprès que ces paroles? Car I. c'eſt icy un Liberateur qui doit rétablir les Tribus

bus de Jacob, & réparer les desolations d'Israël. II. Il ne doit pas s'arrêter là: son employ est plus grand, & sa charge d'une plus grande étendüe. *C'est peu de chose*, dit Dieu, *que tu me sois serviteur pour rétablir les Tribus de Jacob*, &c. III. Il est destiné à gagner à Dieu toutes les nations. *Et pourtant je t'ay donné pour lumiere aux nations, afin que tu sois mon salut jusqu'au bout de la terre.* Où est l'obscurité qui a accoûtumé de se trouver dans les propheties?

Certainement plus nous entrons dans l'examen des propheties, & moins nous pouvons douter de cette verité. Le seul Esaïe nous en parle en cent endroits de ses Révelations. *Ejoüis-toy*, dit-il au Chap. 54. *sterile qui n'enfantois point*; &c. *car tu n'en seras point honteuse: & ne sois point confuse; car tu n'en rougiras point; tu oublieras même la honte de ta jeunesse, & tu ne te souviendras plus de l'opprobre de ton veuvage. Car ton mary c'est celuy qui t'a faite; l'Eternel des armées est son nom: & ton Rédempteur c'est le Saint d'Israël; il sera appellé le Dieu de toute la terre.*

Il paroît qu'il ne s'agit point en cét endroit de l'Eglise d'Israël, par la force de cette opposition: *Car les enfans de celle qui étoit délaissée seule seront en plus grand nombre que les enfans de celle qui a esté mariée, a dit l'Eternel.* Qui ne voit qu'il s'agit là des Gentils opposés aux Israëlites, lesquels ressembloient en effet à une femme qu'on auroit épousée en sa jeunesse, & qui auroit esté répudiée, selon l'expression du Prophe-

te? C'eſt pour cela que Dieu luy promet un Rédempteur, qui ſera appellé le Dieu de toutes nations, pour convertir tous les peuples de la terre.

Toute cette évidence n'eſt pourtant pas comparable à celle du Chap. 42. des Révelations de ce même Prophete, où il introduit Dieu parlant de cette ſorte. *Voicy mon ſerviteur, je le maintiendray. C'eſt mon élû; mon ame y prend ſon bonplaiſir. J'ay mis mon eſprit ſur luy. Il mettra en avant jugement aux nations*, &c. *Il ne ſe retirera point, & ne ſe hâtera point, qu'il n'ait réglé la terre: & les iſles s'attendront à ſa Loy. Ainſi a dit l'Eternel le Dieu fort qui a creé les cieux*, &c. *Moy l'Eternel je t'ay appellé en juſtice, & je prendray ta main, & je te garderay, & je te feray être l'alliance du peuple, & la lumiere des nations, afin d'ouvrir les yeux qui ne voyent goute, & de retirer les priſonniers du lieu auquel on les tient enſerrés*, &c. *Je ſuis l'Eternel, c'eſt là mon nom. Je ne donneray point ma gloire à un autre, ni ma loüange aux images taillées. Voicy les choſes de cy-devant ſont arrivées, & je vous en annonce de nouvelles, & je vous les feray entendre avant qu'elles ſoient arrivées. Chantez à l'Eternel un nouveau cantique. Que ſa loüange ſoit dès le bout de la terre. Que tout ce qui deſcend en la mer, & tout ce qui eſt en elle, les iſles & leurs habitans*, &c. *s'éjouïſſent avec chant de triomphe, qu'ils donnent gloire à l'Eternel*, &c. Sur quoy l'on doit remarquer premierement le deſſein de ce Chapitre, qui

qui paroît être de montrer que le regne de l'idolâtrie ne durera point toûjours. Car le Chapitre précedent finit ainsi: *Voicy leurs œuvres sont vanité, leurs idoles de fonte sont du vent.* C'est là l'occasion de tout ce que le Prophete dit dans tout le Chapitre suivant. *Je ne donneray point ma loüange aux images taillées.* Voilà le langage qu'il fait tenir à Dieu : & quelque temps après. *Que ceux donc se retirent en arriere, qui se confient aux images taillées, & qui disent aux images de fonte, Vous estes nos Dieux.* Il paroît en second lieu, que le Prophete prenant occasion des idoles qui ne doivent pas toûjours subsister dans le monde, de marquer la vocation des Payens, en parle comme d'un évenement surprenant, nouveau & incroyable. *Voicy*, dit-il, *je vous annonce des choses nouvelles, & je vous les feray entendre avant qu'elles soient arrivées*, &c. Il dit aussi que les isles s'attendroient à la Loy de Dieu, c'est-à-dire, les peuples les plus reculés & les plus éloignés de la connoissance du vray Dieu. Car l'Ecriture dit souvent, que les isles, les Egyptiens, Edom, Assur, connoîtront le nom de Dieu, pour marquer que cét avantage s'étendra jusqu'aux nations qui paroissent les plus abandonnées du ciel. En troisiéme lieu, nous trouvons que l'illumination des nations doit se faire par le ministere d'un Messie, qui doit annoncer jugement aux nations, & qui nous est caracterisé par plusieurs autres éloges qu'on examinera en leur lieu.

Il nous suffit d'avoir fait voir par des pas-

ſages clairs & par des preuves faciles, que la vocation des Payens, & la venüe de celuy que nous appellons le Meſſie, & qui eſt celuy par le miniſtere duquel les nations ont dû être appellées, ſont deux évenemens qui nous ſont répreſentés par les Prophetes comme eſſentiellement liés enſemble & inſeparables.

Il ne faut pas s'étonner après cela, ſi les Juifs ont crû par une Tradition conſtante & invariable, qu'il viendroit un Meſſie qui rétabliroit leur Etat : mais il y a lieu d'être ſurpris, qu'ils ayent ſeparé la vocation des Gentils de la venüe de leur Meſſie; ou qu'ils n'ayent pas vû que le Meſſie ne devoit venir, que pour unir tous les peuples du monde dans la connoiſſance du vray Dieu, en traitant avec eux une alliance de paix, une alliance éternelle, ſelon les oracles de l'Ancien Teſtament.

CHAPITRE IV.

Que Dieu n'a point differé l'envoy du Meſſie à cauſe des péchés du peuple.

IL n'eſt pas moins ſurprenant que les Juifs ayent eſté aſſez aveugles & aſſez déraiſonnables, pour dire que Dieu differoit d'envoyer le Meſſie, ou qu'il s'eſtoit réſolu à ne l'envoyer point du tout, à cauſe des péchés du peuple. Car I. ils trahiſſent leur cauſe par cette fiction; & il faut bien que toutes les apparences ſoient contr'eux, & que le terme de l'envoy du Meſſie ſoit en effet

effet passé, puis qu'ils ne peuvent se défendre que par là. II. Puis que le Messie devoit venir non seulement pour rétablir les Tribus de Jacob, mais encore qu'il devoit être donné pour lumiere aux nations, & être le salut de Dieu jusqu'au bout de la terre, comme Esaïe le dit expressément: il est ridicule de prétendre, que la seule consideration des péchés du peuple des Juifs l'ait empêché de venir. III. Les péchés du peuple ne peuvent avoir empêché le Messie de paroître, à moins que la promesse de sa venüe ne soit une promesse conditionnelle. Or il paroît que ce n'est point une promesse conditionnelle; puis qu'outre qu'elle est toûjours exprimée d'une maniere absolüe & sans réserve, le temps en est limité, & les autres circonstances en sont marquées très-précisément: ce qui est le propre des promesses absolües, & qui seroit absurde dans des promesses conditionnelles. IV. Il est certain que le siécle du Messie devoit être un siécle de dépravation & de malice. C'est ce qu'on prouve par l'Ecriture, & par le consentement même des Rabbins. Ces derniers avoüent que le temps auquel le Messie paroîtra, sera un temps d'une licence & d'un débordement de vices effroyables. Et Daniel nous apprend fort distinctement, qu'après la venüe du Messie, qu'il appelle le Christ, Dieu puniroit les Juifs, en envoyant contre eux le peuple du Conducteur, qui détruiroit la Ville & le Sanctuaire, &c. Ce qui marque que la corruption de ce peuple devoit être extrême au temps du Messie. V. Ce n'est

que lors que les vices des particuliers s'étoient accrus jusqu'à former une idolâtrie & une corruption publique, que Dieu punissoit les Juifs par des calamités publiques. Au fonds, les Juifs ne prophetisent point par Bahal, ils n'immolent pas leurs enfans à Moloc, ils ne se font point des Dieux qui marchent devant eux: cependant, lors qu'ils faisoient toutes ce choses, Dieu ne les punit que par une captivité qui dura 70. années, il ne les punit qu'après les avoir repris par la bouche de ses Prophetes, qu'ils mettoient à mort; & lors qu'il les eut transportés en Babylone, il ne cessa de les consoler par des oracles, qui leur faisoient esperer leur prochain rétablissement. VI. Ne semble-t-il pas que ce desir ardent & passionné avec lequel les Juifs attendent le Messie, joint à ce qu'ils ne sont point idolâtres, à la haine qu'ils ont pour ceux qu'ils regardent comme les ennemis de Dieu, & à l'agréable sacrifice qu'ils prétendent avoir fait à Dieu, en crucifiant celuy qui selon eux a séduit tout l'Univers; ne semble-t-il pas, dis-je, que toutes ces choses devroient attirer sur leurs testes une mesure de benedictions encore plus abondante que celle qu'ont eu leurs Peres? Cependant les voilà errans & dispersés depuis seize siécles. Il paroît qu'ils ne se tournent point vers aucun faux Dieu: & le vray Dieu ne se tourne point vers eux, quoy que Dieu ait solemnellement déclaré que quand ils se tourneroient vers luy, il se tourneroit vers eux. Ils se reconnoissent pécheurs: & Dieu ne leur reproche

che point leurs péchés. Ils se croyent coupables de quelque crime caché: & l'on ne voit aucun Prophête qui vienne le leur apprendre. La venue de leur Messie est retardée: & ils demeurent sans en savoir la raison. Les oracles se sont tûs, la prophetie est ôtée, le ciel ne parle plus à eux ni par songe, ni par vision: pourquoy cela? si ce n'est pour leur dire qu'il n'y a plus de promesses ni de salut pour eux, s'ils ne sortent de leur aveuglement.

Et en effet, puis que le malheur de leur captivité presente est un malheur réel, & qu'ils ne sauroient le nier, parce qu'ils le ressentent: ils n'ont qu'à examiner si le mal qu'ils souffrent est un chatiment, ou une punition. Il faut que ce soit l'un ou l'autre, puis qu'il arrive par une dispensation de la providence, selon leur propre aveu. Certes, s'ils veulent faire de bonne foy cét examen, tout leur apprendra que leur captivité n'est point un chatiment. Un chatiment ne dure pas si long-temps: & quand on châtie, on avertit du crime pour lequel on châtie; l'avertissement estant même de l'essence du chatiment: d'ailleurs, on console par quelque promesse: & enfin on met au feu les verges dont on s'est servy dans ce chatiment. Il est aisé de remarquer tous ces caracteres dans les chatimens que Dieu a déployés sur l'ancien peuple d'Israël. Mais icy l'on ne voit qu'une servitude la plus longue qui fût jamais, une confusion de Tribus & de familles, & une perte generale de toutes les marques de leur adoption; des maux sans consolation, pri-

vation de propheties, silence de la part de Dieu, prosperité du côté des nations, & ce qui est plus considerable, toute la terre remplie de la connoissance du vray Dieu: ce qui est un caractère sensible de cette benediction par laquelle toutes les familles de la terre devoient être benites en Abraham. Ainsi, bien loin que les Juifs puissent trouver la cause du retardement de sa venüe dans la consideration de leurs péchés, cette consideration les conduit bien plustôt à croire qu'il faut qu'ils ayent rejetté le Messie, & qu'il n'y a point d'autre crime qui puisse être proportionné à cét effroyable abandon & à cette extrême misere.

Les Juifs auroient raison d'attribuer le retardement du Messie à leurs péchés, ou à quelque autre cause, si en effet il n'avoit point paru de Messie, si aucun ne s'estoit vanté d'en porter les caracteres, & si aucun ne les avoit portés en effet: mais ils ne sont point pardonnables de recourir à de pareilles fictions, lors qu'on leur fait voir un sujet auguste & divin dans sa bassesse apparente, que les Prophetes semblent tous avoir eu devant les yeux, lors qu'ils en ont parlé; tant ils ont exactement marqué sa venüe, sa naissance, sa famille, ses actions, sa vie, sa mort, & ce qui est arrivé après sa mort.

Il n'est pas juste qu'on nous en croye sur nôtre parole: mais il n'est pas juste aussi que les Juifs ni les autres incredules se dispensent d'entrer dans cét examen avec nous.

CHA-

CHAPITRE V.

Que la vocation des Payens eſt un caractere du Meſſie, & que Jeſus-Chriſt a eſté marqué fort clairement & fort exactement dans les anciens oracles.

LA vocation des Payens eſt un ſi grand & ſi illuſtre caractère du Meſſie, qu'il ſemble renfermer tous les autres, & être plus que ſuffiſant pour établir la verité de ſa vocation. Car puis que les anciens oracles avoient prédit que les Payens ſeroient appellés à la connoiſſance du vray Dieu, & qu'ils le ſeroient par le miniſtere d'un Liberateur & grand perſonnage qui ſeroit appellé le Dieu & le Sauveur de toute la terre, qui ſeroit l'alliance du peuple, & qui porteroit la connoiſſance de Dieu juſqu'aux extrêmités de l'Univers; & que nous trouvons toutes ces choſes accomplies en Jeſus-Chriſt & par Jeſus-Chriſt: nous ne voyons pas qu'on puiſſe ſe diſpenſer de le reconnoître pour le Meſſie qui avoit eſté promis.

On ne ſauroit penſer ſans extravagance, que l'eſprit prophetique qui animoit les Prophetes ait voulu nous faire illuſion, en nous faiſant regarder comme un Saint & un Bien-aimé de Dieu celuy par qui les nations devoient connoître le vray Dieu, s'il ne devoit pourtant être qu'un impoſteur, ſelon les hypotheſes de nos adverſaires.

Il faut pour cela qu'un ſéducteur ait dérobé au vray Meſſie le caractere le plus propre, le plus auguſte & le plus éclatant que

les Prophetes luy attribüent, qui eſt la vocation des Gentils. Il faut ou que Dieu par un effet de ſa ſageſſe & de ſa providence ait commis l'execution de ſes deſſeins & de ſes propheties à un impoſteur, ou que cét impoſteur ait accomply les oracles de Dieu malgré ſa ſageſſe. Il faut qu'un ſéducteur ait eſté un inſtrument en la main de Dieu pour appeller les nations; ou que s'étant ingeré dans cét employ, il ait paru contre le deſſein de Dieu, & trompé les veües de ſa providence. Il s'agit du ſalut des hommes, de leur illumination: & l'on voudroit que ce grand bien étant dans le deſſein & dans le plan de Dieu de toute éternité, ſortît dans ſon execution du ſein de l'impoſture & du menſonge; que cette grande révolution arrivât par le miniſtere d'un malfaiteur, lors que tous les Prophetes ont prédit qu'elle arriveroit par le miniſtere d'un homme ſaint & divin que Dieu ſuſciteroit, & qu'il rempliroit de ſon Eſprit. Il faut donc que l'eſprit de verité & l'eſprit de menſonge ayent fait alliance, que Dieu & le vice ſe ſoient réconciliés, & que l'immuable ſoit devenu ſujet au changement.

Il eſt donc vray que quand nôtre Meſſie n'auroit que ce caractere, il en auroit un eſſentiel, & qui devroit nous perſuader que tous les autres ne luy conviennent pas moins, quand même nous ne pourrions pas le montrer.

Mais nous ne ſommes pas dans cette peine, & nous trouvons dans les Prophetes, I. Tout ce qui regarde le temps de la venüe

de

de nôtre Messie, le lieu de sa naissance, sa Tribu & sa famille. II. Tout ce qui regarde sa conversation dans le monde, ses vertus, son employ, ses actions, ses enseignemens, l'impression de sa doctrine, l'effet de ses miracles, les efforts de ses ennemis contre luy, ses souffrances, sa mort, le genre & les circonstances de sa mort. III. Les évenemens qui ont suivy sa mort, les signes qui l'accompagnerent, la sépulture de nôtre Messie, sa résurrection, son ascension, & sa séance à la droite de Dieu, la prédication de son Evangile en tous lieux, & la conversion des nations. Trois sortes de caracteres qui prouvent sensiblement, s'ils sont veritables, que nôtre Jesus est le Messie promis.

Mais pour faire voir que ce n'est pas sans sujet que nous avançons cela, nous ferons deux choses. Nous examinerons premierement tous ces caracteres dans le détail, pour mieux connoître si nous pouvons bien compter sur leur évidence: & dans ce dessein nous rechercherons, autant qu'il sera possible, de chacun de ces caracteres en particulier, I. Si c'est un caractere du Messie. II. S'il convient à nôtre Jesus. III. S'il est vray qu'il ne puisse convenir à aucun autre qu'à luy. C'est par ces trois examens que nous prétendons faire passer tous ces divers caracteres du Messie. Après quoy je croy qu'il nous sera permis en second lieu de les comparer, d'en faire voir la suite & l'enchaînement, & de tirer de cette comparaison une nouvelle force & de nouvelles lumieres pour l'établissement de nôtre Religion.

CHAPITRE VI.

Que les Prophetes ont marqué le temps de la venüe du Messie.

LE temps de la venüe du Messie nous est clairement marqué en quatre endroits de l'Ecriture, au 49. Chap. de la Genese, vers. 10. au Chap. 2. vers. 6. du Livre du Prophete Aggée, au Chap. 3. de Malachie, vers. 1. & au Chap. 9. du Livre de Daniel: & ce sont là les quatre passages qu'il nous faut premierement examiner.

Le premier fait partie de la benediction que Jacob mourant donna à Juda son fils. *Juda*, dit-il, *quant à toy, tes freres te loüeront. Ta main sera sur le collet de tes ennemis. Les fils de ton pere se prosterneront devant toy. Juda est un faon de lion*, &c. *Le sceptre ne se départira point de Juda, ni le Legislateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Scilo vienne; & à luy appartient l'assemblée des peuples.*

Il faut remarquer d'abord, que Jacob benissant ses enfans, prédit non ce qui arrivera à leurs personnes, mais ce qui doit arriver à leur posterité. C'est ainsi qu'il promet à Simeon & à Levi, qu'ils seront dispersés parmy les autres Tribus; ce qui s'accomplit exactement du temps de Josué: à Zabulon, qu'il se logera dans les païs maritimes, & du côté de Sidon; ce qui ne manqua pas d'arriver. Quand donc il benit Juda, il luy prédit ce qui doit arriver à ses

ſes deſcendans. Il luy dit que ſes freres ſe proſterneront devant luy; que le ſceptre ne ſe départiroit point de luy, &c. Ce qui emporte que cette Tribu commanderoit aux autres; que le ſceptre & la Royauté ſeroient attachés à Juda; & qu'il ne ceſſeroit d'avoir de l'empire ſur les autres Tribus, juſqu'à un certain temps, qui eſt marqué par la venüe de Scilo, ou de celuy à qui appartient l'aſſemblée des peuples.

Nous prétendons que celuy qui eſt appellé *Scilo* ou *Schilo* en cét endroit, n'eſt autre que le Meſſie. Les Juifs modernes prétendent le contraire; & dans le deſſein de nous ôter un oracle qui favoriſe la foy de nôtre Meſſie, il n'eſt ſorte de violence qu'ils ne tâchent de luy faire. Mais rien ne montre mieux la force de la verité, que les égaremens viſibles auſquels la haine de la verité les engage.

Ils ont beau chicaner d'abord ſur le terme de *Schilo*: toutes les explications qu'ils luy donnent reviennent à nôtre ſens. Car ſi par ce terme l'on entend avec quelques uns, *celuy qui doit être envoyé*: il paroît que c'eſt là la qualité du Meſſie. Si l'on explique ce terme par *celuy à qui il eſt réſervé*, c'eſt-à-dire, celuy à qui l'Empire eſt réſervé: le ſens ſera, que la domination doit demeurer dans la Tribu de Juda, juſqu'à ce que vienne celuy à qui elle eſt réſervée, & qui doit aſſembler les peuples. Que ſi *Schilo* veut dire *ſon fils*, ſelon l'explication ordinaire des Hebreux: on ne voit pas comment on pourroit entendre autre choſe que le Meſſie,

par

par un fils de Juda auquel appartient l'assemblée des peuples.

Mais peut-être que les Juifs trouveront bien d'autres sujets pour leur appliquer cét oracle. Le premier auquel ils le rapportent est Moïse, qui devoit être suscité extraordinairement de Dieu, & que Jacob a prédit, selon eux, dans cét oracle comme le Liberateur des Israëlites. On prétend que quand il est dit, *A luy appartient l'assemblée des peuples*, il faut entendre, *A luy appartient d'assembler les Tribus d'Israël, & de les retirer de la captivité où elles vont tomber:* car le terme qui est dans l'original, & qu'on a traduit par celuy de *peuples*, est aussi souvent employé pour marquer le peuple saint.

עמים *non autem* גוים

Mais cette pensée n'est ni solide, ni même apparente: parce premierement que si Jacob avoit voulu parler de Moyse, il l'auroit répresenté par ses veritables caracteres, qui sont de retirer le peuple d'Israël d'esclavage, & de donner la Loy de la part de Dieu. D'ailleurs, si *Schilo* veut dire *son fils*, comme les Juifs l'expliquent communément: comment cét oracle peut-il être appliqué à Moyse, qui n'estoit point le fils de Juda? Mais quelle seroit cette prophetie, que le sceptre ne se départiroit point de Juda jusqu'au temps de Moyse? Comment nous paroîtroit-il que cét oracle ait eu son accomplissement? Où estoit le sceptre & la domination dans une servitude aussi amere & aussi insupportable que celle d'Egypte? Enfin il nous paroît que la Tribu de Juda a dominé

miné depuis Moyse : & il ne nous paroît pas si clairement qu'elle ait regné avant Moyse. Il s'ensuit donc que pour trouver l'accomplissement de cét oracle, il faudroit le renverser. Car ces paroles, *Le sceptre ne se départira point de Juda, jusqu'à ce que Schilo vienne*, ou ne signifient rien, ou signifient, que lors que Schilo viendroit, la Tribu de Juda cesseroit de dominer sur les autres. Or bien loin qu'à l'arrivée de Moyse Juda ait perdu l'empire, que c'est au contraire depuis Moyse que Juda a veritablement regné. Desorte qu'on ne peut faire l'application de cét oracle à Moyse, sans en détruire entierement la verité. Outre que le dessein de Jacob dans son Testament, étant de marquer ce qui arrivera à ses enfans dans la terre que Dieu leur destine, comme cela se verifie à l'égard de toutes les autres benedictions que ce Testament renferme : il n'est pas juste de croire qu'il n'estende la benediction qu'il donne à Juda que jusqu'au temps de Moyse.

On n'est pas mieux fondé à entendre cette prophetie de Saül, comme quelques-uns, qui prétendent que Jacob l'appelle Schilo, parce qu'il devoit être oint en Scilo. Car outre qu'il est faux que Saül ait été sacré en Scilo, puis que c'est en Mitspa que se fit son couronnement ; il est ridicule de prétendre que quand il auroit été oint en Scilo, il dût porter le nom de Scilo pour cela. D'ailleurs, on ne voit point que l'assemblée des peuples ait appartenu à Saül. Et enfin, bien loin que l'empire de Juda ne dût subsister

que

que juſqu'au temps de Saül, il ſemble bien plûtôt que c'eſt après la mort de Saül que cét empire ait commencé, puis que les Rois qui luy ſuccederent furent pris de la Tribu de Juda.

Jeroboam n'ôta point le ſceptre à la Tribu de Juda, qui continua d'avoir ſes Rois particuliers après la ſéparation des autres Tribus. On ne peut donc pas rapporter cét oracle à Jeroboam, non plus qu à Saül.

David eſtoit bien le fils de Juda: on peut luy donner le nom de Schilo à cét égard. Mais qui peut dire ſans extravagance, qu'à ſon arrivée le ſceptre ſe ſoit départy de Juda?

Enfin il y a encore moins de raiſon à penſer, comme quelques-uns, que c'eſt de Nebucadnetſar que parle cét oracle. Car comment eſt-ce qu'on luy peut appliquer le nom de Schilo? Eſt-ce que Nebucadnetſar eſtoit le fils de Juda, comme les Juifs modernes expliquent ce terme? D'ailleurs, quelle ſeroit cette benediction, qui promettroit la venüe du fleau du peuple de Dieu? Comment cét oracle ſeroit-il veritable; puis que la Tribu de Juda avoit ſes Juges qui la gouvernoient, & qui avoient droit de vie & de mort ſur les particuliers pendant ſa captivité en Babylone; puis que les Juifs revenant de leur captivité, eurent pour conducteur Zorobabel, qui eſtoit non ſeulement de la Tribu de Juda, mais du ſang royal; puis que depuis leur retour les Juifs prirent même le nom de la Tribu de Juda, qui ſubſiſta entiere ayant ſes loix & ſon gouvernement?

Les

Les chicaneries des Rabbins ne sont pas encore épuisées. Comme ils voyent que les paroles de cette prophetie leur sont extrêmement contraires, étant prises dans un sens facile & naturel, il n'y a point d'explication forcée & violente qu'ils ne mettent en avant. Ils croyent donc, après bien des observations grammaticales, pouvoir rendres les paroles de l'original par celles-cy. *Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le Legislateur d'entre ses pieds, lors que Schilo sera venu.* Je laisse à juger à ceux qui examineront leur nouvelle critique là-dessus, s'il est possible de donner ce sens aux paroles de Jacob. Pour nous, il nous suffit de savoir, I. Que nôtre explication est facile & naturelle; au lieu que la leur est singuliere & tirée par les cheveux. II. Que leurs Peres & leurs anciens Rabbins ont traduit ces paroles comme nous: n'y ayant que la necessité de défendre leur cause, qui leur fasse avoir recours à ces interprétations subtiles & déliées. III. Que l'oracle expliqué de cette maniere seroit entierement faux.

Cette derniere raison est décisive, si elle est veritable: & l'on trouvera qu'elle l'est, si l'on se donne la peine de considerer ce que Daniel dit du Messie. Il nous fait entendre que le Messie viendra, qu'il sera retranché, & qu'ensuite le peuple du Conducteur viendra, qui détruira la Ville & le Temple, &c. Que si l'Etat des Juifs doit être renversé après la mort du Messie, comment Jacob auroit-il pû dire, qu'alors que le Messie seroit arrivé le sceptre ne se départiroit plus de Juda?

Juda? Mais afin qu'on ne nous accuſe pas de nous appuyer ſur des fondemens conteſtés, nous ferons voir bientôt, que c'eſt du Meſſie que parle Daniel dans l'endroit dont nous venons de parler.

A-t-on aſſez chicané inutilement? Non, les Juifs ont encore quelque choſe à dire. Ils prétendent que par le mot Hebreu, que nous avons rendu par celuy de ſceptre, il faut entendre en cét endroit une verge avec laquelle on chatie : le ſens de la prophetie étant, que la verge du chatiment ne ſe ſépareroit point de Juda, c'eſt-à-dire, que Juda ſeroit continuellement affligé juſqu'à la venüe de Schilo, qui eſt le Meſſie. Si c'eſt icy leur dernier retranchement, c'eſt auſſi, ſelon mon opinion, le comble de leur abſurdité & de leur ignorance. Car premierement ce terme שבט, qui eſt celuy de l'original, ne ſignifie point une verge de chatiment, à moins qu'il n'y ait quelque autre mot qui le détermine à cette ſignification. Mais je veux qu'il ſignifie auſſi ſouvent une verge de chatiment, qu'il ſe prend pour un ſceptre : je ſoûtiens que ces paroles qui ſuivent, *ni le Legiſlateur d'entre ſes pieds*, nous déterminent à entendre un ſceptre, & non pas une verge de chatiment. Il n'eſt pas difficile en effet de s'appercevoir, que le Patriarche fait une alluſion à ce que de ſon temps le ſouverain Magiſtrat étant aſſis dans un lieu plus élevé que les autres, avoit à ſes pieds un Secretaire qui écrivoit ſa volonté ou ſes loix, & qui les donnoit au peuple. C'eſt ce qui fait que le Patriarche luy donne

ne le nom de Legiſlateur. Ces paroles allegoriques veulent donc dire en general, que l'autorité ſouveraine répreſentée par le ſceptre, & par le Legiſlateur qui écrit aux pieds de quelqu'un, ne ſeroit point ôté à la Tribu de Juda, juſqu'à ce que Schilo vinſt. Comme donc il n'y a que la ſignification de ſceptre qui s'uniſſe avec ces paroles, *ni le Legiſlateur d'entre ſes pieds*, il s'enſuit qu'il n'y a que cette ſignification qui puiſſe avoir lieu dans l'oracle que nous examinons. D'ailleurs, comment cette prophetie priſe dans ce ſens ſeroit-elle veritable, puis qu'il s'eſt paſſé tant d'années avant la venüe de Schilo, pendant leſquelles non ſeulement la verge du chatiment s'étoit départie de Juda, mais ſon état eſtoit ſi pompeux & ſi floriſſant, que les Ecrivains Sacrés ne trouvent point de termes trop magnifiques pour nous le répreſenter tel qu'il a été, par exemple, ſous le regne de Salomon?

Ajoûtez à cela, que Daniel nous a déjà appris que Jeruſalem doit être détruite, dès que le Meſſie aura paru. Comment donc le Prophete pourroit-il dire, que le chatiment ne s'éloignera point de Juda juſqu'alors? Enfin, liſez ce qui précede & ce qui ſuit les paroles que nous examinons, & vous trouverez que c'eſt icy une benediction, & non une malediction; que Jacob promet des biens, & non pas des maux & des chatimens à la poſterité de Juda.

Voilà combien l'erreur eſt foible, & ſes principes defectueux. Elle ſe découvre de tous côtés, & ſe détruit preſque d'elle-même.

me. Le veritable ſentiment ne nous coûtera pas tant à établir ; car il ne faut pour cela que laiſſer aux paroles de l'oracle leur ſituation, leur liaiſon, & leur ſignification naturelle.

Il ne faut pas de grands efforts de penetration, pour connoître que c'eſt du Meſſie dont il s'agit dans ce paſſage. La choſe parle d'elle-même. La vanité des défaites des Rabbins le juſtifie clairement. Le conſentement des anciens Rabbins à rapporter ces paroles au Meſſie, le fait aſſez connoître. On n'a qu'à conſulter leur Targum ou leur Talmud, pour s'en éclaircir. D'ailleurs, on ſait que c'eſt le privilege du Meſſie d'aſſembler les peuples. *En ces jours-là*, dit Eſaïe, *il y aura une racine d'Iſaï, qui ſera pour ſigne aux peuples : & les nations le chercheront.* Le Pſalmiſte dit que toutes les nations luy ſerviront. Et les Juifs eux-mêmes diſent que le Meſſie aſſemblera tous les peuples de la terre, mais comme des eſclaves deſtinés à la gloire & au plaiſir des Iſraëlites.

Que ſi vous joignez enſuite à ce caractere le nom de Schilo, de quelque maniere qu'on l'explique, vous ne conſerverez plus de doute ſur ce ſujet. Car ſi Schilo veut dire *ſon fils :* quel peut être ce fils de Juda qui aſſemblera les peuples, & qui fera ceſſer la domination de Juda, ſi ce n'eſt le Meſſie ? &c. On peut dire la même choſe des autres ſignifications de ce terme. Ajoutez à cela le rapport de cét oracle avec celuy de Daniel, qui nous fait voir que la domination

tion de Juda ceſſera, le Temple étant détruit & le Sanctuaire profané, après qu'on aura retranché le Chriſt. Mais ſur tout conſiderez le rapport de l'oracle avec l'évenement. Car ſi les propheties ſont obſcures avant que d'être accomplies, elles ſont claires après qu'elles l'ont été.

On doit conſiderer l'Etat des Juifs en trois divers temps: avant David; & l'on peut ſuppoſer qu'en ce temps même la Tribu de Juda avoit quelque credit & quelque preéminence ſur les autres: depuis David juſqu'à la captivité de Babylone; & pendant tout ce temps-là les Conducteurs & les Rois ſont ſortis de cette Tribu: enfin depuis la captivité de Babylone juſqu'à la venuë de celuy que nous regardons comme le Meſſie; & pendant tout ce temps elle a eu ſa preéminence & ſes droits particuliers. Car I. les Tribus d'Iſraël ont été retranchées, & elle a ſubſiſté avec les Levites deſtinés à luy enſeigner la Loy. II. Elle a donné ſon nom aux enfans de Jacob en general. III. Quand il y a eu des Gouverneurs pris de la Tribu de Levi, comme les Aſmonéens, c'eſt par les ſuffrages & du conſentement de cette Tribu qu'ils ont tenu leur autorité, qui étoit à temps. IV. Il y avoit toûjours un grand Conſeil compoſé des Anciens de Juda qui gouvernoient le peuple; & puis qu'ils ſubſiſtoient ſeuls des autres enfans d'Iſraël, car je ne compte pour rien en matiere de gouvernement les Levites, qui ne s'occupoient qu'aux choſes qui regardoient la Religion; puis qu'ils avoient des

loix

loix & un gouvernement particulier, soit en Babylone, soit sous les Romains; qu'il y avoit une forme d'Etat & de République parmy eux: il s'ensuit que le sceptre ne s'étoit point entierement éloigné de Juda, ni le Legislateur d'entre ses pieds, jusqu'à la venüe de nôtre Messie. Et voilà la premiere partie de l'oracle accomplie.

Que si nous jettons ensuite les yeux sur ce qui est arrivé aux Juifs depuis la mort de nôtre Messie, nous ne verrons plus aucune forme de gouvernement ni de République dans ce peuple. Ils vivent sans Loy, sans Conducteur, sans demeure, sans terre, sans possessions. Et comment n'auroient-ils point perdu le sceptre, lors qu'ils ont tout perdu, jusqu'à leurs droits, jusqu'à leurs titres, jusqu'au moyen de se connoître, n'ayant plus de Livre de Genéalogie, jusqu'aux promesses de leur rétablissement, jusqu'à la consolation de pouvoir esperer avec quelque ombre d'apparence que Dieu les rassemblera?

Voilà donc la seconde partie de l'oracle qui est encore exactement accomplie. Qui peut douter de la verité d'un oracle que son accompliſſement a si bien justifié, & dont l'évenement est un si juste commentaire?

Il ne faut, pour détruire tous les doutes qui l'incredulité peut opposer icy, que jetter les yeux tantôt sur l'oracle, & tantôt sur l'accompliſſement. L'oracle nous donne lieu de raisonner de la sorte. Le sceptre ne devoit pas être ôté de Juda, ni le Legislateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Schilo vinst.

vinſt. Or ce ſceptre a déjà été ôté. Il faut donc que Schilo ſoit venu.

L'évenement nous donne occaſion de faire un autre raiſonnement de cette maniere. L'autorité & le pouvoir de ſe gouverner par ſes loix, & d'avoir ſes Conducteurs, ſont toûjours demeurés dans la Tribu de Juda juſqu'à la venüe de Jeſus-Chriſt. Après la mort de Jeſus-Chriſt préciſément elle a perdu cette autorité & ce droit. Donc il faut que Jeſus-Chriſt ſoit le Schilo, à la venüe duquel le ſceptre devoit ſe départir de Juda, & juſqu'à la venüe duquel il y auroit un Legiſlateur en cette Tribu.

Il n'eſt pas difficile après cela d'établir à l'égard de ce caractere du Meſſie, les trois verités que nous nous ſommes engagés d'établir à l'égard de tous les autres. Ce n'eſt plus une choſe douteuſe, que c'eſt là le caractere du Meſſie. Il paroît que ce caractere convient à Jeſus-Chriſt, & il eſt évident qu'il ne ſauroit convenir à aucun autre; puis qu'il y a ſi long-temps que le ſceptre s'eſt départy de Juda, & qu'ainſi l'on peut dire, que ce caractere ne ſeroit pas le caractere du Meſſie, s'il ne s'accompliſſoit en Jeſus-Chriſt. L'oracle donne du jour à l'évenement, & l'évenement fait auſſi la force de l'oracle. Mais paſſons aux autres.

CHAPITRE VII.

Où l'on continüe de considerer le temps que les Prophetes avoient marqué pour la venüe du Messie.

L'Oracle du Prophete Aggée se presente en second lieu, lequel n'est ni moins clair, ni moins exprès que celuy que nous venons d'examiner. Il est contenu depuis le 3. verset du Chap. 2. jusqu'au verset 10. Et parce qu'il importe d'en connoître la suite & le veritable sens, il n'y aura pas de mal d'en faire une petite analyse.

Il est dit dès l'entrée du Chapitre, que la parole de l'Eternel fut adressée à Zorobabel par le moyen d'Aggée le Prophete: & voicy ce que ce saint homme luy dit de la part de Dieu. Il luy parle du Temple qui venoit d'être rebâty, & il suppose I. Que cette seconde Maison paroissoit à tout le monde fort inferieure à la premiere. *Qui est-celuy*, dit le Prophete, *qui est demeuré de reste d'entre vous, lequel ait vû cette Maison-icy en sa premiere gloire, & telle que vous la voyez maintenant? N'est-elle pas comme un rien devant vos yeux auprès de celle-là?* II. Le Prophete ne veut pourtant pas que cette difference les décourage en aucune sorte. *Maintenant donc*, ajoûte-t-il, *toy Zorobabel, renforce toy, & toy aussi Jehoshuah*, &c. *Grand Sacrificateur, renforce toy. Renforcez vous, & prenez courage, a dit l'Eternel, car je suis avec vous*, &c. III. Il tâche

tâche de leur persuader, que quoy qu'ils ne paroissent pas avoir tous les avantages qu'ils possedoient auparavant, & que la gloire de cette Maison semble ceder beaucoup à celle de la premiere, comme il l'a dêjà insinué: néanmoins Dieu ne s'étoit point départy de l'alliance qu'il avoit traitée avec leurs Peres. *La parole*, est-il ajoûté, *la parole que j'ay traitée avec vous, quand vous sortites hors d'Egypte, & mon Esprit, demeurent au milieu de vous; ne craignez point.* IV. Et parce que Dieu ne se révelant point d'une façon si particuliere dans le second Temple, que dans le premier, on doutoit que l'Esprit de Dieu demeurât au milieu des Juifs comme auparavant, & que Dieu voulût mettre sa gloire dans cette seconde Maison, comme il l'avoit mise dans la premiere: Aggée le leur confirme par une promesse très-magnifique & très-remarquable. Car il leur promet, que dans peu Dieu feroit au milieu d'eux les mêmes merveilles qu'il avoit faites du temps de leurs Peres: c'est-à-dire, qu'il les feroit dans la mer, sur la terre & du côté des cieux, comme du temps de Moïse; qu'alors il émouvroit les nations; qu'il feroit venir celuy que les nations devoient desirer; & qu'alors cette Maison qu'ils avoient rebâtie seroit veritablement remplie non de la gloire des hommes, qui consiste dans l'or & dans l'argent, & dont Dieu n'a que faire, puis que l'or & l'argent sont à luy, mais de la gloire de Dieu, estant remplie de sa paix. Car voilà le vray sens de ces paroles que le Prophete ajoûte. *Car, ainsi a dit l'Eternel*

des armées, encore une fois, qui ſera dans peu de temps, j'émouvray les cieux & la terre, & la mer, & le ſec; & j'émouvray toutes les nations, afin que le deſir des nations vienne: & je rempliray cette Maiſon-icy de gloire, a dit l'Eternel des armées. L'argent eſt à moy, & l'or eſt à moy, a dit l'Eternel des armées. La gloire de cette derniere Maiſon-icy ſera plus grande que celle de la premiere, a dit l'Eternel des armées: & je mettray la paix en ce lieu-icy, a dit l'Eternel des armées.

En verité, quelle que ſoit la préoccupation des Rabbins, il eſt difficile que des paſſages ſi exprès ne les inquietent. La verité qu'ils repouſſent d'un côté, ſe preſente de l'autre, & ne les jette pas dans un mediocre embarras. Pourroient-ils bien en effet nous ſatisfaire, ſans chicaner, ſur quelques queſtions que nous leur allons faire?

Nous leur demandons premierement, comment il peut être vray dans leurs principes, que la gloire de la ſeconde Maiſon ait eſté plus grande que la gloire de la premiere; puis que la ſeconde n'avoit ni les Urims, ni les Tummims, ni l'Arche de l'Alliance, de laquelle Dieu rendoit ſes oracles de vive voix, ni la verge d'Aaron, la manne, &c. ni le feu du ciel, qui eſtoit conſervé miraculeuſement ſur l'autel, & qui conſumoit les holocauſtes, ni enfin l'eſprit de prophetie, qui ceſſa après que le ſecond Temple eut été rebâty, & cela ſelon l'aveu même des Rabbins? Que répond-on à cette difficulté? Deux choſes qui font paroître le pitoyable éga-

égarement des Juifs. Ils disent que le second Temple a duré dix ans plus que le premier, & qu'Herode l'ayant rebâty, luy donna une forme beaucoup plus avantageuse, & le rendit plus magnifique qu'il n'étoit auparavant. Grand avantage, & qui merite bien qu'on le préfere à un Temple que Salomon, plus riche & plus magnifique en toutes choses qu'Herode, avoit bâty avec un soin & avec une profusion incroyable; à un Temple qui devoit être de la plus parfaite symmetrie qui fût jamais, puis qu'il fut bâty par un Roy le plus sage des Rois; à un Temple, dont les ustensilles estoient d'or, au lieu que ceux de la seconde Maison furent d'airain, & qui étoit couvert d'or par dehors & par dedans, comme il est remarqué au Chap. 3. du second Livre des Chroniques; à un Temple qui avoit esté couvert de la nuée de Dieu, & tellement remply de sa gloire, que les Sacrificateurs n'en pouvoient soûtenir l'éclat, & n'étoient pas capables de se tenir debout pour faire le service, II. Chron. 5: 13. 14. enfin à un Temple qui avoit l'Urim & le Tummim, l'Arche de l'Alliance, & tant d'autres avantages qui manquerent au second!

Qu'ils répondent à cette difficulté, ou qu'ils nous permettent de leur faire voir l'accompliſſement de cét oracle en la personne de nôtre Messie, qui honora le second Temple de sa presence, qui en chassa les marchands & les changeurs, qui se sentit brûlé du zele de cette Maison, qui avoit accoûtumé d'enseigner dans le Temple, lors qu'il estoit à Jerusalem. Car puis que nous regar-

dons le Messie comme le centre de la Religion, le but où tendoient les propheties, l'organe dont Dieu devoit se servir pour se manifester aux hommes: il n'y a point de doute que le second Temple ayant esté honoré de la presence du Messie, possedoit en sa personne l'Arche & la nuée de Dieu, la gloire de Salomon, les Urims & les Tummims, la prophetie, & la gloire des miracles. Ce qui fait voir que la gloire de la seconde Maison a esté plus grande que celle de la premiere.

Nous leur demandons en second lieu, comment le Prophete a pû dire de la seconde Maison, lors qu'il l'oppose à la premiere, que Dieu mettroit sa paix en elle? Car dans quelque temps qu'on la considere, soit avant qu'elle eût esté rebâtie par Herode, soit après qu'elle eût esté rebâtie par ce Prince, il est certain qu'elle fut bien plus souvent profanée que la premiere. Personne n'ignore en effet, que Seleucus, un des Successeurs d'Alexandre, envoya des gens pour piller le Temple de Jerusalem; qu'Antiochus surnommé l'Illustre, après avoir pris Jerusalem, entra dans le Temple & dans le Sanctuaire, emporta les vaisseaux sacrés, & remplit Jerusalem de sang & de carnage; que deux ans après il envoya encore des gens, qui firent tous leurs efforts pour abolir la Religion Judaïque; qu'ils brûlerent les Livres Sacrés, qu'ils profanerent les Sabbats, obligerent les Juifs à sacrifier aux idoles, répandirent le sang innocent autour du saint Lieu, pollurent le Sanctuaire, commirent

a *Macab. 1.*

toute

toute sorte d'adulteres dans l'enceinte des Lieux sacrés, mirent une idole abominable sur l'autel de Dieu, appellerent la Maison de Dieu le Temple de Jupiter Olympien, & signalerent leur impieté & leur rage par des meurtres & des sacrileges qui n'avoient jamais eu d'exemple.

Que si vous considerez ce qui arriva depuis Herode, vous trouverez que les Juifs ne furent jamais en paix sous les Romains; que Caligula fit tous ses efforts pour faire mettre son image dans le Temple de Jerusalem, ce qui donna lieu à la guerre; & qu'enfin la desolation de l'abomination, dont parle Daniel le Prophete, fut établie au Lieu saint, & que les Juifs allerent eux-mêmes souiller le Temple de leur propre sang, s'égorgeant les uns les autres un jour de feste solemnelle.

Que si vous cherchez la paix dont il est icy parlé, dans les personnes qui appartenoient au Temple en quelque façon, vous trouverez que les Docteurs Juifs se partagerent en plusieurs Sectes differentes, comme celles des Esseniens, des Sadduciens, des Pharisiens, des Hemerobaptistes, &c. qui se haïssoient comme de mortels ennemis. Pendant que cette seconde Maison subsista, la succession des Sacrificateurs ne fut, s'il faut ainsi dire, qu'une succession de brigands; la Sacrificature tomboit le plus souvent en partage au plus violent, ou au plus mondain. Le peuple ne fit que passer de servitude en servitude. Il éprouva la rigueur des Grecs & des Romains. Et lors qu'il crût pouvoir secoüer le

joug de ces fiers maîtres, il devint l'eſclave de toutes les nations, & tomba dans une deſolation qui dure encore.

Où eſt donc cette paix de Dieu qui devoit ſe trouver dans la ſeconde Maiſon? Où la trouverons-nous, lors que nous n'en voyons aucune apparence ni dans le Temple, ni dans les Levites & les Docteurs, ni dans le Souverain Pontife, ni dans le peuple?

L'argument preſſe. Que les Juifs répondent, car c'eſt eux qu'on a maintenant en veüe. Qu'ils faſſent de nouveaux efforts d'imagination. Diront-ils qu'il s'eſt paſſé un temps aſſez conſiderable, pendant lequel on pouvoit dire que la paix de Dieu eſtoit dans le ſecond Temple? Mais c'eſt détourner l'état de la queſtion. Car le Prophete voulant faire voir, que la gloire du ſecond Temple ſurpaſſera celle du premier, en donne ce caractere: c'eſt que Dieu mettroit ſa paix dans cette ſeconde Maiſon. Comment accorder ce diſcours avec l'Hiſtoire, qui nous apprend que la paix de Dieu s'eſt beaucoup moins trouvée dans le ſecond Temple que dans le premier?

Que ſert-il de ſe faire illuſion? Il faut que cét oracle ſoit faux, ou qu'il s'accompliſſe en Jeſus-Chriſt, lequel eſt veritablement le Prince de paix, ſelon les idées de tous les Prophetes. C'eſt luy qui a ſi ſouvent annoncé & fait annoncer des paroles de paix dans le Temple de Jeruſalem, & qui ayant été le gage & la cauſe de la paix que Dieu a faite avec les hommes, fut porté après ſa naiſſance dans le Temple: & c'eſt là que

Si-

Simeon prédit la paix qu'il devoit apporter au monde: paix d'autant plus ſouhaitable, que c'eſt la paix du cœur & de la conſcience, qu'elle appaiſe la guerre des paſſions, qu'elle eſt le principe ſecret & univerſel de l'obeïſſance des peuples, qu'elle fait regner Dieu par amour, qu'elle établit le regne de Dieu parmy le vray Iſraël, & qu'elle eſt le fondement de la Jeruſalem d'enhaut.

Nous voudrions bien en troiſiéme lieu que les Rabbins nous diſſent, pourquoy le Prophete voulant nous montrer que la gloire de la ſeconde Maiſon ſeroit plus grande que celle de la premiere, nous va dire que Dieu émouvra la terre & les cieux encore une fois, c'eſt-à-dire, comme il fit du temps de Moïſe? car il a dêjà parlé de l'alliance que Dieu traita avec les Iſraëlites par le moyen de ce Prophete. N'eſt-ce pas que le Meſſie, qui devoit faire la gloire de cette ſeconde Maiſon, feroit paroître l'éclat de ſes miracles ſur la terre, du côté du ciel, ſur les eaux, & ſur le ſec?

S'ils n'en veulent pas demeurer d'accord, qu'ils nous expliquent donc ces paroles, & ſur tout qu'ils nous apprennent le ſens de celles qui ſuivent. Car pourquoy eſt-il dit, que le deſiré des nations viendra? Qui eſt ce deſiré des nations? Pourquoy Dieu émouvra-t-il le ciel & la terre à ſa venüe? Qu'eſt-ce qu'a de commun ce deſiré des nations avec la gloire de la ſeconde Maiſon? Ou pourquoy ne s'agiſſant que de décrire la gloire du ſecond Temple, le Prophete va-t il nous parler de ce deſiré des nations?

Nous marquera-t-on bien quelque Prince, ou quelque homme extraordinaire, depuis que le Temple fut rebâty jusqu'à ce qu'il fut détruit par les Romains, lequel ait fait en même temps le desir des nations, & la gloire de la seconde Maison, & qui ait même fait que la gloire de la seconde Maison ait esté plus grande que la gloire de la premiere? Cherchez, inventez, faites agir vôtre imagination, vous n'en trouverez point d'autre que le Messie que nous vous presentons. D'un côté il a veritablement apporté à la seconde Maison une gloire qui n'estoit point dans la premiere : puis que le salut, la vie, l'immortalité ont été pleinement révelées en Jesus-Christ, qui est la fin de la Loy, l'accomplissement des Oracles, le centre de la Religion, & celuy en qui la Sacrificature, la Royauté, la Prophetie & tous les autres avantages des Juifs vont se rendre comme dans leur principe commun. Il est de l'autre côté le desir des nations : puis que les nations l'ont desiré, & ont embrassé son Evangile avec une sainte avidité, dès qu'il s'est fait connoître à elles.

Si les Juifs ne se rendent pas encore, il faut leur faire faire réflexion sur la prophetie de Malachie, qui est parallele à celle-cy. *Voicy*, dit Dieu par la bouche de ce Prophete, *je vas envoyer mon messager, & il appresta le chemin devant moy, & incontinent le Seigneur que vous cherchez entrera dans son Temple : & le Messager de l'Alliance lequel vous souhaitez, voicy il vient, a dit l'Eternel des armées.*

Qui

Qui peut être ce Seigneur que les Juifs cherchoient, ce Messager de l'Alliance, lequel les Juifs souhaitent, & qui doit avoir un Précurseur ; si ce n'est le Messie? Les Rabbins eux-mêmes n'osent en douter: & tout ce qu'ils font pour détourner la force d'un passage qui est si favorable à nôtre Religion, est de soûtenir que le Précurseur ni le Seigneur ne sont pas encore venus. Mais I. nous leur faisons voir les caracteres du Précurseur en Saint Jean, lequel a applany les voyes du Seigneur; puis qu'il a exhorté à la repentance, comme à une préparation necessaire pour entrer au Royaume des cieux, qu'il disoit hautement être approché ; & que d'ailleurs il convertit les cœurs des peres envers les enfans, & les cœurs des enfans envers les peres, Malach. 4: 6. lors que par sa prédication il les obligeoit à se réconcilier, & qu'il les baptisoit au Jordain, après qu'ils avoient confessé leurs pechés. II. Les Prophetes nous disent, tantôt qu'il entrera dans son Temple, comme Malachie dans cét endroit ; tantôt ils nous font entendre qu'il fera que la gloire de la seconde Maison sera plus grande que celle de la premiere. III. Ces Prophetes voulant consoler la sainte impatience de ceux qui attendoient le Messie, leur crient, *Voicy il vient encore une fois*, &c. *& le desiré des nations viendra.*

Sur quoy il est remarquable, que le Prophete a pû justement s'exprimer de cette maniere, en suivant nôtre sens; mais qu'il n'auroit pas pû s'exprimer ainsi, en suivant

la veüe des Juifs. Car bien qu'il ſe ſoit paſſé un temps aſſez conſiderable depuis le temps de ces Prophetes juſqu'au temps du Meſſie, à regarder la choſe abſolument: il eſt vray que cette diſtance, ou cét éloignement du temps du Meſſie, leur ſembloit peu de choſe, parce qu'ils en parloient par rapport au long temps depuis lequel le Meſſie étoit attendu. Les expreſſions de ces Prophetes marquent bien qu'ils faiſoient tacitement cette comparaiſon. Car quand on dit, *encore un peu de temps*, on veut faire entendre que le temps qui reſte à paſſer dans l'attente du bien n'eſt pas à beaucoup près ſi conſiderable que celuy qu'on a paſſé dans cette eſperance: & cela eſt extrêmement vray dans la prophetie expliquée ſelon nos principes.

Mais pour les Rabbins, ils rendent la prophetie obſcure, fauſſe, & même abſurde, par l'explication qu'ils luy donnent. Car ſi depuis Malachie & Aggée on devoit attendre le Meſſie plus long-temps qu'on ne l'avoit attendu depuis Noé juſqu'au temps de ces Prophetes, le diſcours de ces Prophetes peut-il être raiſonnable, lors qu'ils diſent, *Encore un peu de temps, & il viendra. Voicy il vient?*

Mais il faut ſe hâter d'examiner la prophetie de Daniel, qui eſt comme un flambeau qui répand un tel jour ſur les autres, qu'on ne ſait lequel on doit plus admirer, ou l'évidence de la verité qu'on y trouve, ou l'aveuglement prodigieux de ceux qui n'apperçoivent pas cette évidence. Il ne ſert de rien de le dire, il faut le prouver.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Où l'on examine les oracles de Daniel qui regardent le temps & la venüe du Messie.

IL ne faut pour cela qu'entrer dans l'examen de ces trois verités: premierement, si c'est du Messie, ou d'un autre que du Messie, qu'il est parlé aux Chap. 2. 7. & 9. des Visions de Daniel: en second lieu, si l'on peut dire que le temps de la venüe du Messie, qui y est marqué, soit déjà passé, comme nous prétendons; ou qu'il ne soit pas encore venu, comme le veulent les Juifs: & enfin, si le temps de la venüe de nôtre Jesus s'accorde avec le temps de la venüe de ce Messie révelé à Daniel.

Nous joignons ces trois Chapitres, deuxiéme, septiéme & neuviéme, parce qu'ils font tous mention d'un même évenement, qui est l'établissement d'un Royaume éternel. Daniel expliquant le songe de Nebucadnetsar, Chap. 2. luy dit, que l'or, l'argent, l'airain & le fer avec la terre à potier de la statüe qu'il a veüe, signifient quatre Monarchies: & après luy avoir expliqué tous les rapports de ce songe mysterieux avec ce qui devoit arriver après luy, il ajoûte ces paroles. *Et au temps de ces Rois-là, le Dieu des cieux suscitera un Royaume qui ne sera jamais dissipé: & ce Royaume ne sera point délaissé à un autre peuple; mais il brisera & consumera tous ces Royaumes-là, & il sera établi éternellement. D'autant que*

tu as vû que de la montagne une pierre a eſté coupée ſans main, & qu'elle a briſé le fer, l'airain, la terre, l'argent & l'or; le grand Dieu a fait connoître au Roy ce qui avien-dra cy-après.

On ne peut douter que Daniel n'ait répreſenté le même évenement au Chap. 7: 11. 12. 13. 14. & ſuivans: car il y eſt fait mention de quatre bêtes, dont il eſt dit, *Ces quatre grandes bêtes ſont quatre Rois qui s'éleveront ſur la terre, & d'un Empire éternel qui doit être établi enſuite*, ſuivant ces paroles qui ſuivent immediatement après: *Et les Saints du Souverain recevront le Royaume, & obtiendront le Royaume juſqu'au ſiécle, & au ſiécle des ſiécles.* Et afin qu'on n'en doute point, voicy comment Daniel s'exprime en rapportant la derniere partie de ſa Viſion. *La ſeigneurie fut auſſi ôtée aux autres bêtes, bien que longue vie leur eût été donnée juſqu'à temps ſur temps. Je regarday dans les viſions de la nuit, & voicy comme le Fils de l'homme qui venoit avec les nuées des cieux: & il vint juſqu'à l'Ancien des jours, & on le fit approcher de luy, & il luy donna la ſeigneurie, & l'honneur, & le regne; & tous peuples & nations & langues luy ſerviront. Sa domination eſt une domination éternelle qui ne paſſera point, & ſon regne ne ſera point diſſipé.*

C'eſt cette même prophetie qui eſt répetée en d'autres termes & avec d'autres circonſtances à Daniel au Chap. 9. lors que ce Prophete ayant fait à Dieu cette excellente priere & cette belle confeſſion, dans laquel-

le

le il prie Dieu que ſon indignation ſe détourne de ſa ville de Jeruſalem, qui eſt la montagne de ſa ſainteté, reconnoiſſant que c'eſt pour leurs péchés & pour les iniquités de leurs Peres que Jeruſalem & le peuple ſont en opprobre, & ajoûtant qu'ils ne preſentent point leurs ſupplications en s'appuyant ſur leurs juſtices, mais ſur les grandes compaſſions du Seigneur: un Ange eſt envoyé pour luy faire entendre la parole qui ſuit. *Il y a ſeptante ſemaines déterminées ſur ton peuple & ſur ta ſainte ville, pour mettre fin à la déloyauté, & conſumer le péché, & faire propitiation pour l'iniquité, & amener la juſtice des ſiécles, & pour fermer la viſion & la prophetie, & oindre le Saint des Saints. Tu connoîtras donc & entendras, que depuis l'iſſüe de la parole qu'on s'en retourne & qu'on rebâtiſſe Jeruſalem juſqu'au Chriſt le Conducteur, il y a ſept ſemaines & ſoixante-&-deux ſemaines: & les places & la bréche ſeront réédifiées, & cela en temps d'angoiſſe. Et après ces ſoixante-&-deux ſemaines, le Chriſt ſera retranché, & non pas pour ſoy. Puis le peuple du Conducteur qui viendra, détruira la Ville & le Sanctuaire; & la fin en ſera avec débordement; & les deſolations ſont déterminées juſqu'au bout de la guerre. Et il confirmera l'alliance à pluſieurs par une ſemaine, & au milieu de cette ſemaine-là il fera ceſſer le ſacrifice & l'oblation. Puis par le moyen des aîles abominables qui cauſeront la deſolation même juſqu'à conſomption déterminée, la deſolation tombera ſur le deſolé.*

Il eſt aſſez clair que la venüe de ce Chriſt, de ce Conducteur, avec la propitiation du péché, & cette juſtice des ſiécles qui doit être amenée, ne nous marquent point d'autre évenement que celuy qui nous a été caracteriſé par la venüe de ces Saints à qui le Royaume doit être laiſſé, & de ce Fils de l'homme auquel fut donnée une ſeigneurie & une domination éternelle.

Je n'ignore pas néanmoins, que quelques-uns ont voulu expliquer cette prophetie contenüe au Chap. 9. de Daniel, de la conſtruction du Temple, de l'onction du Lieu très-ſaint; & ce qui ſuit, de la venüe d'Antiochus l'Illuſtre, qui prophana le Sanctuaire, & fit ceſſer l'oblation de la Loy. Mais il y a diverſes raiſons qui détruiſent cette explication. Le terme de ſeptante ſemaines ne ſauroit s'y accorder. Car ſi vous entendez par là des ſemaines de jours, le terme eſt trop court; & ſi vous entendez des ſemaines d'années, le terme eſt trop long.

D'ailleurs, comme c'eſt pour marquer un plus grand & un plus noble évenement que le Prophete employe ces expreſſions peu communes, *Mettre à fin la déloyauté, conſumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité, amener la juſtice des ſiécles, fermer la viſion & la prophetie, & oindre le Saint des Saints*, ou *la Sainteté des Saintetés:* perſonne ne croira qu'il s'agiſſe ſeulement en cét endroit de rebâtir la ville ou le Temple de Jeruſalem. En effet, que ſignifieroient ces paroles, *Le Chriſt ſera retranché,*

tranché, & non pas pour soy ? Nehemie fut envoyé en Judée avec un ample pouvoir pour achever le bâtiment du Temple qui avoit été interrompu, & pour bâtir les murailles de Jerusalem: mais en quel endroit est-il appellé le Christ? Pourquoy l'oracle diroit-il qu'il fut retranché ? Et que signifieroient ces paroles, *Il sera retranché, mais non pas pour soy* ? Comment dans cette hypothese expliqueroit-on ces paroles, *Et il confirmera l'alliance à plusieurs par une semaine* ? Est-ce le Christ, le Conducteur du peuple de Dieu, Nehemie, qui doit confirmer l'alliance? Si cela est, il faut aussi que ce soit Nehemie qui fasse cesser le sacrifice & l'oblation ; car ces deux choses sont attribuées à la même personne : ce qui néanmoins seroit une pensée extravagante. Est-ce Antiochus qui doit confirmer l'alliance à plusieurs ? Mais comment cela peut-il être vray d'un tyran, d'un persecuteur? Qu'on nous fasse voir une façon de parler semblable dans l'Ecriture. Comment appliquer à Antiochus ce qui convient uniquement aux Romains, je veux dire, ces aîles abominables dont il est parlé, parce qu'ils portoient sur leurs Etendarts les aigles dont ils faisoient leurs Divinités, & qu'ils adoroient, ce qui fait qu'elles peuvent être nommées abominables ; & qui causerent cette desolation consommée dont parle le Prophete?

Que si après cela vous unissez cét oracle avec les deux autres tout semblables que nous avons rapportés, où il nous est parlé d'un

d'un Royaume éternel, d'un peuple de Saints auſquels ce Royaume doit être laiſſé, d'un Fils de l'homme qui obtiendra l'empire ſur toutes Nations & Tribus & Langues: il ne vous reſtera plus aucun doute qu'il ne s'agiſſe icy du Meſſie que les Juifs attendent.

La ſeconde verité n'eſt pas moins facile à établir que la premiere. S'il s'agit du Meſſie dans cét oracle, il s'agit d'un Meſſie qui doit être dêjà venu, ou bien l'oracle ſeroit faux. Ce Meſſie devoit paroître dans le temps que les Monarchies qui devoient affliger le peuple de Dieu, & qui avoient été répreſentées par la ſtatüe de Nabucadnetſar, ſubſiſteroient encore, ou du moins immediatement après leur ruïne & leur décadence, ſuivant ces paroles: *Et au temps de ces Rois, le Dieu des cieux ſuſcitera un Royaume qui ne ſera jamais diſſipé: & ce Royaume ne ſera point laiſſé à un autre peuple; mais il briſera & conſumera tous ces Royaumes-là, & il ſera établi éternellement . . .* & ſelon celles-cy: *Et les Saints du Souverain recevront le Royaume, & obtiendront le Royaume juſqu'au ſiécle, & au ſiécle des ſiécles.* C'eſt encore ce qui nous eſt marqué par cette pierre coupée d'une montagne, qui briſe le fer, l'airain, la terre, l'or & l'argent qui répreſentoient les quatre Monarchies. Or nous voyons que ces Monarchies ſont ruïnées depuis pluſieurs ſiécles; & nous avons même vû d'autres Empires leur ſucceder. Il s'enſuit donc, ou que le Meſſie eſt dêjà venu, ou que

le

le temps de sa venüe est passé sans qu'il ait paru.

D'ailleurs, la venüe de ce Messie doit préceder l'entiere desolation de Jerusalem & du Sanctuaire : car ce n'est qu'après la venüe du Christ qui doit être retranché, que la desolation jusqu'à consomption déterminée doit fondre sur le desolé. Or il y a dêjà plusieurs siécles que Jerusalem est desolée de la plus triste & de la plus effroyable desolation qui fût jamais, & cela sans aucun retour. Il s'ensuit donc que ce Messie est venu, ou que le temps de sa venüe est dêjà passé.

Mais ce n'est pas assez que de montrer que cét oracle ne peut convenir au Messie que les Juifs attendent, ni à aucun autre sujet : il faut faire voir en troisiéme lieu, qu'il a son parfait accomplissement en Jesus-Christ. C'est ce qui ne recevra aucune difficulté, si l'on considere qu'il y a dix rapports admirables entre la prophetie & l'évenement.

Car I. il s'agit dans la prophetie d'un Royaume qui a commencé de s'établir, lors que les quatre autres Monarchies ennemies du peuple de Dieu, & montrées en songe à Nebucadnetsar, prenoient fin. C'est ce qu'on peut dire du regne de Jesus-Christ, & qu'on ne peut dire d'aucun autre. Il ne faut pourtant pas s'imaginer, que dès que Jesus-Christ a paru les autres Empires ayent esté dissipés. Il a falu combattre leur gloire, leur pompe, leur puissance, les restes de la Domination des Perses & des Grecs, qui enfin

enfin se sont tous soûmis à l'empire de Jesus-Christ. Il suffit que le Messie, ou le Roy que les anciens oracles avoient annoncé devoit venir, lors que les quatre Monarchies dont nous venons de parler seroient dans leur décadence. Desorte que comme elles ont esté ruinées entierement il y a long-temps, il s'ensuit que le temps de sa venüe est déjà passé.

II. En effet, l'oracle nous apprend que cét Empire éternel doit briser & consumer ces quatre Monarchies qui avoient fait la guerre à Dieu, & s'établir en quelque façon sur leurs ruines. Ce qui n'a pas manqué de s'accomplir. Personne n'ignore quels furent les incroyables progrès du Christianisme après la mort de Jesus-Christ, dans la Syrie, où avoient regné les Seleucides; en Egypte, qui étoit l'Empire des Ptolomées; dans la Grece, premiere source de cét Empire; & dans la Perse, & même aux Indes, & par tout où les Conquerans les plus ambitieux avoient poussé leurs conquestes & porté leurs desirs.

III. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que conformément à l'oracle de nôtre Prophete, nous voyons cette grande statüe qui répresentoit les quatre Monarchies qui avoient affligé le peuple de Dieu, brisée par une pierre qui avoit esté coupée sans main d'une montagne. Il n'y a rien de plus apparent que la grandeur de ces Empires, de plus formidable que leurs armées, de plus magnifique que leurs Rois, de plus orgueilleux que leurs Pontifes, de plus enflé

flé que leur cœur, de plus enraciné que leurs préjugés, de plus violent que leurs maximes, de plus tyrannique que leur politique. Cependant je voy disparoître ce colosse de grandeur & de vanité: je trouve des armées de Martyrs où j'avois vû des armées de Conquerans: je voy les Rois humiliés, les fausses Divinités bannies, les statuës renversées, les temples démolis, les préjugés détruits, la politique changée, le Paganisme anéanty en mille lieux, les societés renversées pour former une meilleure union, & toutes choses dans le trouble & dans le desordre, pour prendre ensuite une face toute nouvelle. Cette veüe réveille ma curiosité: & comme elle me porte à rechercher de quelle maniere ce grand changement a pû se faire, je trouve avec une extrême surprise, que c'est par le ministere de quelques pauvres pescheurs, qui ont esté nourris sur les bords de la mer de Galilée, qui est de tous les païs le plus obscur & le plus mépriſé. Je demande si ces hommes n'auroient point passé leur vie dans l'étude & dans la contemplation: & je trouve qu'ils n'ont esté instruits qu'à raccommoder leurs filets, étant nés & ayant vécu dans une indigence, qui sans doute ne leur permettoit point d'autre exercice que celuy qui leur étoit necessaire pour gagner leur vie. Je demande à les entendre, ou du moins à juger de leurs paroles par leur maniere d'écrire: je la trouve simple, grossiere, & digne de leur profession & de leur pays. Il me semble que leur langage les donne assez à connoître. Je veux

savoir

ſavoir la matiere de leur prédication : on me fait voir que c'eſt le Fils de Dieu crucifié & mort entre deux brigands, qui eſt de tous les objets le plus triſte & le plus choquant. Je demande ſi le plaiſir, l'amour du repos & de leurs aiſes ne les ſoûtiendroit point dans une entrepriſe qui paroît d'abord ſi inſenſée ? On me fait voir qu'ils continüent à travailler de leurs mains à meſure qu'ils évangeliſent, & qu'ils ſouffrent toutes les injures de l'air, toutes les incommodités de la vie, & tous les mauvais traitemens de la perſecution, ſans pouvoir être détournés de leur deſſein. Ils n'ont ni ſçavoir, ni richeſſes, ni credit, ni établiſſement, ni amis, ni protecteurs. Toutes les puiſſances les pourſuivent. Tous les hommes les ont d'abord en horreur, les Rois, les Pontifes, les Magiſtrats & le peuple, la politique & la ſuperſtition, le Paganiſme & la Synagogue, les Parthes & les Grecs, les Juifs & les Romains. Cependant ne combatrant que par la pauvreté & par la patience, ils viennent à bout de tout, & malgré l'effort de toutes les puiſſances, ils enſeveliſſent dans le tombeau de Jeſus-Chriſt la grandeur des Monarchies orgueilleuſes qui s'étoient élevées contre Dieu. Certainement, comme ce n'eſt pas eux, mais leur divin Chef qui agit par leur miniſtere avec tant de ſuccès, on peut dire que c'eſt là comme une pierre coupée ſans main, c'eſt-à-dire, imperceptible, qui ſembloit devoir être ſans effet, & qui néanmoins frappe un coup qui ébranle tout l'Univers.

IV.

IV. Ce Royaume nous eſt marqué par ces trois qualités; un Royaume celeſte, un Royaume éternel, & un Royaume qui doit être occupé par les Saints du Souverain: trois qualités qui nous en marquent l'origine, la durée, & les ſujets. L'origine en eſt le ciel, la durée l'éternité, les ſujets en ſont les Saints. A quel Empire veut-on que nous attribuïons ces trois qualités? Où eſt-ce qu'on a jamais vû un Royaume qui n'empruntât ſa force & ſa gloire des ſecours humains, qui ne vinſt de la terre, qui ne fût ſujet aux révolutions ordinaires, qui ne s'établît par la force, qui ne ſe conſervât par la violence, & qui n'eût pour ſujets, & même pour appuis, des ſcelerats plus ſouvent que des ſaints? Les Rabbins auroient tort de vouloir rapporter cét oracle au Meſſie qu'ils attendent, pendant qu'ils attribüent à leur Meſſie en idée la même puiſſance & la même proſperité temporelle, ou plûtôt la même violence, qu'aux Conquerans du monde.

V. Mais il ne s'agit pas ſeulement dans tous ces oracles d'un Royaume éternel, il y eſt encore fait mention d'un homme à qui l'on attribüe trois choſes. I. Que Dieu luy donne l'Empire d'une maniere immediate & glorieuſe tout enſemble. C'eſt ce qui nous eſt répreſenté par la domination que l'Ancien des jours donne au Fils de l'homme, lors que celuy-cy s'approche ſur les nuées du ciel. II. Que cette domination s'étend ſur toute Tribu, Langue & Nation. III. Et enfin, qu'elle n'a point de

fin

fin dans sa durée. On trouve icy un Roy étably immédiatement de Dieu, revêtu de sa gloire, & qui regne éternellement. Il faut qu'on nous montre une autre personne que Jesus-Christ, à qui toutes ces qualités conviennent; ou qu'on demeure d'accord qu'il n'y a que Jesus-Christ auquel on en puisse faire l'application.

VI. Mais quand tous ces caracteres luy manqueroient, à quel autre qu'à Jesus-Christ pourrions-nous attribuer d'être venu septante semaines après l'issüe de la parole qu'on s'en retourne & qu'on rebâtisse la ville de Jerusalem? J'avoüe qu'il y a icy quelque varieté entre les Interpretes. Car bien qu'ils conviennent qu'il s'agit là de semaines d'années, les uns les comptent depuis la promesse que Dieu fit à Jeremie de rétablir les Juifs dans leur premier état, & de rebâtir leur Temple & leur ville: les autres depuis le premier Edit de Cyrus touchant le rétablissement des Juifs, que les uns rapportent à la premiere, les autres à la seconde année de son regne: les autres depuis Darius fils d'Hystaspe: les autres depuis Darius Nothus: les autres depuis Artaxerxes Longimanus: les autres depuis Artaxerxes Mnemon: la providence divine ayant permis cette varieté de sentimens par une conduite mysterieuse, afin que nôtre foy ne dépendît pas d'une supputation de Chronologie, dont il n'y a que les Sçavans qui soient ordinairement capables, mais de la veüe & du sentiment, par maniere de dire, des rapports qui se trouvent entre l'oracle consideré en gros,

&

& la verité de l'évenement qu'il prédit. On ne s'attachera donc pas à supputer icy les semaines de Daniel, parce qu'on ne pourroit faire que copier les autres; que plusieurs grands-hommes l'ont dêjà fait; & qu'on n'a en particulier qu'à lire le Discours sur l'Histoire Universelle, que Monsieur de Condom a donné depuis peu au public. Pour nous, qui nous arrestons aux preuves de la Religion les plus sensibles & les plus proportionnées à toute sorte de personnes, nous aimons mieux raisonner par le gros de la prophetie, que nous dissiper en contestations chronologiques.

Or afin qu'on ne soit point arresté par ces difficultés, on doit se souvenir qu'il y a trois temps: l'un où les oracles de l'Ecriture sont obscurs; c'est celuy qui précede leur accomplissement: l'autre, où ils sont en partie obscurs, & en partie évidens; c'est celuy de l'Economie où nous nous trouvons, qui est mêlé de tenebres & de lumieres: l'autre, où ils seront évidens, sans avoir rien d'obscur; c'est celuy de l'entier & parfait accomplissement de tous les oracles, ou de la grande manifestation. Que les petites difficultés que nous trouvons dans les oracles ne nous fassent point fermer les yeux à une clarté & à une évidence qui les engloutit.

VII. Nous n'avons jamais ouï parler d'un autre que Jesus-Christ, lequel consumât le péché, expiât l'iniquité, amenât la justice des siécles, accomplît la prophetie, & meritât d'être appellé le Saint des Saints.

VIII. Jamais on n'a dit d'aucun autre, qu'il fût le Messie promis, le Conducteur ; & qu'étant le Messie, il eût esté retranché de la terre des vivans ; & qu'ayant esté retranché de la terre, il ne l'avoit point esté pour soy, mais pour les péchés du monde. Les Juifs même ne disent point toutes ces choses de leur Messie. Cependant tout cela convient à Jesus fils de Marie. C'est donc ce dernier que nous devons reconnoître pour nôtre Messie.

IX. Mais quoy ! il est distinctement prédit dans cét oracle, qu'après que le Christ aura esté retranché, il viendra un peuple qui détruira la Ville & le Sanctuaire ; que la fin en sera avec débordement ; que les desolations en dureroient jusqu'à la fin de la guerre ; que cette desolation sera causée par des aîles abominables ; qu'elle sera extrême : ce qui est marqué avec beaucoup de force par ces expressions entassées, *Qui causeront la desolation jusqu'à consomption même déterminée, la desolation fondra sur le desolé :* ce terme de desolations déterminées marquant aussi qu'elles seroient procurées par la volonté & par la justice de Dieu.

Chacun sait qu'après la mort du Messie & la prédication des Apôtres, qui prêcherent encore quarante ans, pour obliger les Juifs à croire en ce divin Crucifié, les Romains vinrent, qui assiegerent Jerusalem, & brûlerent la Ville & le Temple ; qu'il n'y eut jamais de plus effroyable desolation que celle que causerent les Legions Romaines, ces aigles qui faisoient l'idolâtrie des Romains.

mains. Tous ceux qui liront dans l'Hiſtoire que Joſephe en a écrite, les efforts des Empereurs Romains pour faire mettre des aigles dans le Temple de Jeruſalem, ce qui fut la premiere occaſion de cette ſanglante guerre, & des effroyables diviſions qui naquirent au milieu d'eux; ou qui conſidereront l'horreur d'une famine qui contraignoit les meres de ſe nourrir de la chair de leurs enfans, & la rage qui les obligeoit à s'égorger les uns les autres, & qui les porta à s'aſſembler dans le Temple pour s'y entretuer par une execrable fureur; ou qui ſe répreſenteront les rües & les maiſons remplies de corps morts, la contagion qui dépeuploit la ville d'habitans, ſans la dépeupler de brigands & d'aſſaſſins, & le cry funeſte d'un homme qui fut ouï préſageant la deſolation de la ville pendant quatre ans, ſans que toutes les puiſſances pûſſent l'empêcher de s'écrier, *Voix contre Jeruſalem & le Temple. Voix contre les nouveaux mariés & les nouvelles mariées. Malheur au Temple, malheur à la Ville*, &c. l'embraſement du Temple conſumé par le feu de Dieu, malgré toutes les précautions des hommes; la ville de Jeruſalem raſée juſques dans ſes fondemens, & le peuple donné pour eſclave à toutes les nations, & abandonné à cette longue ſervitude qui fait revivre tous les jours leur premiere deſolation; & enfin les efforts inutiles qu'ils ont faits pour ſe rétablir, & la confuſion d'un Empereur ennemy de nôtre foy, qui ne pût leur faire rebâtir leur Temple, des globes de feu ſortant

Amm. Marcel. lib. 23. des fondemens, & consumant les ouvriers, comme des Payens même l'ont attesté : on ne pourra s'empêcher de reconnoître, que cette désolation a esté extrême, & qu'elle a esté déterminée jusqu'à consomption par la volonté & par la justice de celuy qui gouverne cét Univers.

X. Enfin l'oracle nous marque cét ordre dans les évenemens qu'il annonce, que le Christ viendroit soixante-&-deux semaines après la parole donnée touchant la construction d'un nouveau Temple, & sept autres années qu'il faut suppléer, comme il paroît par le verset précedent, & qui font en tout 69. semaines. Ensuite le Christ doit confirmer l'alliance pendant une semaine. Au milieu de cette semaine il doit faire cesser le sacrifice & l'oblation. Et puis les aîles abominables doivent survenir, qui causeront cette horrible desolation dont il a esté parlé. Jesus-Christ est le seul qu'on puisse dire non seulement être venu soixante-&-neuf semaines après l'issüe de la parole, mais qui puisse se vanter d'avoir confirmé l'alliance pendant une semaine, ou la moitié d'une semaine, c'est-à-dire, pendant trois ans ou environ qu'il a prêché; & d'avoir fait cesser le sacrifice & l'ob'ation par sa mort au milieu de cette semaine, je veux dire, environ trois ans & demy après avoir commencé de confirmer son alliance en faisant les fonctions de son ministere. Ce fut alors qu'il abolit la Loy, qu'il rendit inutiles les ceremonies, que son sacrifice ôta à ceux de la Loy leur vertu, que tout cessa, que

tout

tout prit fin à l'égard du droit, si ce n'est pas à l'égard de l'usage, comme il le témoigna, lors qu'il s'écria sur la croix, *Tout est accomply*; & comme Dieu le fit voir d'une maniere bien sensible, lors qu'en déchirant le voile du Temple depuis le haut jusques au bas, il rejetta les sacrifices des Juifs, en attendant qu'il consumât par son feu le Temple où on luy offroit ces sacrifices qui commençoient de luy être odieux. On sait qu'après la mort de Jesus-Christ, & la prédication de ses Apôtres, Dieu fit fondre la desolation sur le desolé, & qu'il accomplit la terrible prédiction qui est contenüe dans cét oracle.

Tous ceux qui considereront les choses de bonne foy, trouveront que s'il y a quelque difficulté chronologique dans la supputation des septante semaines, elle est admirablement compensée par la lumiere qui naît de ces dix rapports generaux que nous trouvons entre la prophetie & l'accomplissement, & qu'il faudroit avoir une étrange envie de se tromper soy-même, pour n'en être point satisfait.

Car il n'y en a aucun qui ne soit tout-à-fait remarquable, & digne d'une particuliere consideration. Daniel pleure sur ses péchés & sur les péchés de sa nation: & Dieu luy annonce un temps où l'iniquité sera expiée, & où la justice des siécles sera mise en avant. Quelle consolation pouvoit venir plus à propos? Il gémit, en considerant la misere & l'oppression du peuple d'Israël: & Dieu luy annonce la venüe d'un liberateur qui

briſera les ennemis du peuple de Dieu ; & il marque le temps de ſa venüe par la ruïne des Monarchies qui avoient affligé la ſainte nation. Il n'y avoit rien de plus à propos que de marquer la venüe du Meſſie par un caractere qui donnoit tant de conſolation au cœur de Daniel : & il n'y a rien de plus aſſûré que cette marque, qui conſiſte dans la ruïne de quatre grandes Monarchies. On ne ſauroit s'y tromper, & des révolutions ſi grandes & ſi éclatantes ſont des époques trop aſſûrées, pour nous donner lieu de craindre ni ſurpriſe ni illuſion à cét égard.

L'état du peuple Juif après la venüe & la mort du Meſſie eſt encore une de ces marques qui frappent, & qui ne peuvent nous tromper. On ſait bien en effet qu'il ne dépendoit point du Prophete, de faire enſorte que Jeruſalem fût deſolée, & l'abomination établie au Lieu ſaint, après qu'un homme ſe diſant le Chriſt auroit été retranché de la terre.

L'érection d'un Empire éternel qui ſeroit joint à la propitiation du péché, à la juſtice des ſiécles, & à un peuple de ſaints & de juſtes, eſt une de ces conceptions qui ne viennent point dans l'eſprit, & qui ne peut ſortir que de l'eſprit prophetique. Qui avoit dit à Daniel, qu'il y auroit un Royaume, dont on ne pourroit être le membre ſans être ſaint ? Et qui luy avoit appris ſi diſtinctement, que ce Roy ſpirituel regneroit ſur toute Tribu & Nation & Langue ?

On

On peut quelquefois prévoir les grands évenemens par la penetration & le jugement aidés de l'experience : mais pour prédire qu'une pierre ſans main brifera la ſtatüe qui répreſente les quatre Monarchies, ou qu'une très-petite cauſe produira les effets les plus prodigieux & les plus ſurprenans qui furent jamais, c'eſt ce qu'il n'eſt pas facile de conjecturer.

Daniel, qui avoit été élevé à la Cour des plus grands Rois du monde, pouvoit avoir l'eſprit remply des idées de leur gloire & de leur magnificence : mais d'où eſt-ce que Daniel a emprunté les idées d'un Royaume celeſte, ſpirituel, éternel, & ſi different par conſequent de ceux qui étoient devant ſes yeux ? Et pourquoy dans un temps où il ne reſpire avec tous les Juifs que la terre de Canaan, & ſa délivrance temporelle, ne parle-t-il que d'expiation de péché, de peuple de ſaints ? &c.

Il pouvoit ſe flater de la penſée qu'il viendroit un liberateur qui délivreroit les Juifs de la tyrannie des nations : c'étoit juſqu'où ſes lumieres naturelles aidées de ſes deſirs pouvoient le conduire. Mais prédire la mort de ce liberateur, & déclarer ſi préciſément qu'il ne ſouffriroit pourtant point la mort pour ſoy, eſt une circonſtance ſurprenante, & qui doit nous ouvrir les yeux, pour voir que Daniel ne parle point comme un homme ordinaire.

Cét homme pouvoit prévoir par les ſeules lumieres du ſens commun, que Jeruſalem ſeroit une autrefois raſée & affligée :

mais qui luy avoit dit qu'elle le feroit par des aîles abominables, qui eſt l'expreſſion dont il ſe ſert pour répreſenter les armées Romaines, comme ſi elles étoient devant ſes yeux? Comment prévoyoit-il que cette deſolation qui ſuivroit le retranchement du Chriſt ſeroit extrême, qu'elle iroit juſqu'à la conſomption? &c. Et comment a-t-il vû qu'on établiroit l'abomination au Lieu ſaint? Circonſtances que l'eſprit humain ne pouvoit prévoir, & que la ſageſſe divine n'auroit point pris le ſoin d'accomplir par complaiſance pour un impoſteur.

CHAPITRE IX.

Où l'on prouve que Jeſus-Chriſt eſt le Meſſie, par le Chap. 53. d'Eſaïe.

LE Chapitre cinquante-&-troiſiéme des Révelations du Prophete Eſaïe eſt une prophetie ſi juſte, ſi ſuivie & ſi particulariſée de l'abaiſſement & de la mort de nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt, qu'il ne faut pas s'étonner ſi les Rabbins font tous leurs efforts pour ôter cét appuy à nôtre foy.

Les uns ſoûtiennent que cét oracle regarde Jeremie, ou quelque autre Prophete. Les autres diſent que c'eſt du peuple d'Iſraël qu'Eſaïe parle en cét endroit, & qu'il prédit l'abaiſſement & la miſere de ce peuple pendant cette derniere captivité où il ſe trouve maintenant. Les autres ſont contraints de feindre qu'il y aura deux Meſſies: l'un fils de Manaſſé, qui doit ſouffrir beaucoup,

coup, & succomber dans le combat qu'il doit avoir avec Gog & Magog: l'autre fils de Juda, glorieux & triomphant, qui élevera sa nation au comble de la prosperité; & que c'est la venüe de ces deux Messies qui est marquée dans l'oracle d'Esaïe. Mais rien n'est plus mal imaginé que toutes ces défaites.

Il y auroit certainement de l'extravagance à le rapporter à Jeremie. Car pourquoy le St. Esprit prendroit-il le soin de nous marquer la naissance, la vie, la mort, l'abaissement, la gloire, la sepulture & la résurrection d'un Prophete, qui est même inferieur à plusieurs autres qui l'ont dévancé? En quoy sa durée ou sa generation est-elle differente d'une generation ou d'une durée ordinaire, pour obliger le Prophete à s'écrier, *Qui racontera sa durée*, ou sa generation? car l'un ou l'autre de ces deux termes peut avoir lieu. Comment pouvoit-on dire de Jeremie, *Et par sa playe nous avons gueri-son*? Est-ce que le Prophete maltraité par les Juifs devoit leur procurer la paix & la santé par ses blessures? Et n'est-ce pas au contraire ce mauvais traitement qui devoit attirer les jugemens de Dieu sur ce peuple? Peut-on dire que Jeremie en a justifié plusieurs par la connoissance qu'ils ont eu de luy? Et n'est-ce pas au contraire par le nom d'un autre, savoir de Dieu, ou du Messie, que ce Prophete pouvoit sanctifier & justifier les hommes? Enfin, qui est-ce qui oseroit dire de Jeremie, qu'il a mis son ame en oblation pour le péché, qu'il s'est vû de la

ſemence après ſa mort, qu'il a porté les péchés des hommes, & qu'il a intercedé pour ceux dont il avoit chargé les péchés, avec tant d'autres choſes qui ſont marquées dans cette prophetie, & dont il paroît ſi évidemment que l'on ne ſauroit faire l'application ni à Jeremie, ni à aucun des autres Prophetes qui ont vécu depuis Eſaïe, qu'il ſeroit tout-à-fait inutile de s'y arrêter plus longtemps?

Il n'eſt pas plus raiſonnable d'appliquer cét oracle au peuple des Juifs, conſideré dans l'état où il ſe trouve aujourd'huy, & de dire que c'eſt cette triſte ſervitude dans laquelle il gémit depuis tant de ſiécles qui nous eſt marquée par cét état vil, abject & miſerable d'un homme de douleurs, & ſachant ce que c'eſt que de langueur. On veut que le Prophete introduiſe les Gentils parlant du peuple d'Iſraël, & tenant ce langage: *Nous avons comme caché noſtre face arriere de luy, tant il eſtoit mépriſé, & nous ne l'avons rien eſtimé. Toutefois il a porté nos langueurs, & a chargé nos maladies:* c'eſt-à-dire, ſelon leur explication, il a eſté affligé des maux que nous avions merité de ſouffrir. Mais il ne faut que conſiderer exactement toutes les paroles de cette prophetie, pour voir que cét oracle ne regarde point le peuple des Juifs, & pour détruire une ſpéculation, qui eſt néanmoins le grand fort des Rabbins ſur ce ſujet.

Qui a crû à noſtre publication, dit le Prophete, *& à qui a eſté révelé le bras de l'Eternel?*

Ces

Ces paroles ne sauroient être attribuées avec raison aux Gentils, qui ne prêchent point, & qui encore moins font connoître le bras de l'Eternel.

Car, ajoûte-t-il, *il est monté comme un surgeon devant luy, & comme une racine sortant d'une terre qui a soif. Il n'y a en luy ni forme, ni apparence, quand nous le regardons. Il n'y a en luy, à le voir, rien qui fasse que nous le desirions. Il est le mépriſé & le débouté d'entre les hommes, homme plein de douleur, & sachant ce que c'est que de langueur: & nous avons comme caché nostre face arriere de luy, tant il estoit mépriſé, & ne l'avons rien estimé.*

Si c'est du peuple d'Israël que le Prophete parle en cét endroit, il faut qu'il attribüe de la basseſſe & de l'obscurité à l'origine des Juifs, & qu'il prétende que ce peuple a esté comme un surgeon qui sort d'une terre séche & sterile: ce qui ne peut convenir à un peuple, lequel dans ſes commencemens & dans ſes principes est le plus glorieux & le plus magnifique qui fût jamais, ayant esté ſeparé & distingué des autres en la perſonne d'Abraham ſon premier Pere, honoré des promeſſes de l'alliance, & de tant d'effets glorieux de la protection divine qu'il éprouva du temps de Moyſe, & qui nous donne lieu de dire, qu'il n'y eut jamais de peuple plus illuſtre dans ſes commencemens, que l'a esté celuy-cy. D'ailleurs, qui est-ce qui dit ces paroles, *Nous avons comme caché nostre face arriere de luy, nous ne l'avons rien estimé*? Si ce ſont les Gentils

qui tiennent ce langage, il faut auſſi que ce ſoient les Gentils qui ayent dit cy-deſſus, *Qui a crû à noſtre prédication, & à qui a été révelé le bras de l'Eternel?* ce qui fait revenir l'inconvenient que nous avons dêjà marqué. Mais continuons d'examiner les paroles du Prophete.

Si eſt-ce qu'il a porté nos langueurs, & chargé nos douleurs: & quant à nous nous avons eſtimé que luy eſtant ainſi frappé, eſtoit batu de Dieu & affligé. Or il eſtoit navré pour nos forfaits, & froiſſé pour nos iniquités: l'amande qui nous apporte la paix eſt ſur luy, & par ſa meurtriſſure nous avons gueriſon. Nous avons eſté tous errans comme brebis. Nous nous ſommes deſtournés chacun en ſon propre chemin: & l'Eternel a fait venir ſur luy l'iniquité de nous tous.

Avec quelle apparence de raiſon peut-on dire du peuple Juif, qu'il a porté les douleurs des Gentils, ou qu'il a été chargé de leurs péchés? Les Rabbins ſoûtiennent que le deſſein du Prophete eſt ſimplement de dire, que le peuple d'Iſraël avoit ſouffert, lors que le peuple Payen avoit merité d'être puny: comme ſi nous diſions, que l'innocent paye pour le coupable, ou que les gens-de-bien portent la peine des méchans, non pour marquer que les uns ſouffrent proprement en la place des autres, mais pour dire ſimplement, que les bons ſouffrent, quoy que les méchans meritaſſent de ſouffrir. Mais ils le ſoûtiennent ſans raiſon: étant certain que c'eſt dans un ſens propre & veritable que cét homme de douleurs ſouffre

en

en la place des autres; comme il paroît par cét amas d'expressions synonymes, dont les unes expliquent les autres. *Il a porté nos douleurs. Il a esté navré pour nos forfaits. L'Eternel a fait venir sur luy l'iniquité de nous tous. L'amande qui nous apporte la paix est sur luy, & par sa meurtrissure nous avons guerison.* Expressions qui marquent évidemment une imputation & un transport de peine. Le Prophete auroit-il pû introduire les nations tenant un pareil langage? Avec quelle apparence pourroit-on dire, que la meurtrissure & les afflictions du peuple d'Israël tourmenté & persecuté font la guerison & la paix des Gentils qui le tourmentent & qui le persecutent?

Chacun luy demande, poursuit le Prophete, *& il en est affligé. Toutefois il n'a point ouvert sa bouche. Il a esté mené à la tüerie comme un agneau, & comme une brebis muette devant celuy qui la tond: même il n'a point ouvert sa bouche.*

Avec quel front les Maîtres des Juifs osent-ils appliquer ces paroles à leur peuple consideré dans l'abaissement & dans la servitude où nous le voyons aujourd'huy? Où est cette patience & cette débonnaireté tant vantée par le Prophete? Je ne say si l'on veut que nous la reconnoissions dans les maledictions ordinaires qu'ils prononcent contre les Gentils, & parce qu'ils se considerent comme dans un état de mort, depuis que leur patrie ayant été desolée par Vespasien, ils ont été en quelque façon les esclaves de toutes les nations. Il faudra dire, pour

prendre cette prophetie dans leur ſens, que leur derniere deſolation a eſté le ſacrifice de cette innocente victime dont il y eſt parlé, ou la langueur & la mort de celuy qui a mis ſon ame en oblation pour le péché; & regarder par conſequent ces mêmes Juifs, qui après avoir provoqué les Romains, s'égorgerent les uns les autres dans l'enceinte de leur Temple & de leur ville par une execrable fureur, comme un agneau innocent, & comme une brebis muette qu'on traîne à la boucherie, ſans qu'elle ouvre la bouche pour ſe plaindre.

Il a eſte enlevé de la force de l'angoiſſe & de la condamnation: mais qui racontera ſa durée? Car il a eſté retranché de la terre des vivans: & la playe luy eſt avenüe pour le crime de mon peuple.

Qu'eſt-ce que voudroit dire le Prophete, ſi l'application que l'on veut faire de ces paroles au peuple Juif d'aujourd'huy pouvoit avoir lieu? Comment ce peuple a-t-il eſté retranché de la terre des vivans? Et ſur tout, comment la playe eſt-elle avenüe au peuple de Dieu pour le forfait de ſon peuple? Quelles extravagantes interprétations ſont-ce là? Qui ne voit qu'il s'agit en cét endroit non du peuple de Dieu, mais de quelqu'un qui a ſouffert pour le peuple de Dieu?

Or on avoit ordonné ſon ſepulchre entre les méchans: mais il a eſté avec le riche en ſa mort. Car il n'avoit point fait d'outrage, & il ne s'eſt point trouvé de fraude en ſa bouche.

Voicy un admirable ſens ſelon l'explica-

tion

tion Rabbinique : On avoit ordonné le sepulchre du peuple d'Israël avec les méchans : mais il a esté avec le riche en sa mort ! Mais quand il y auroit dans ces paroles ainsi expliquées un sens raisonnable, comment seroit-il vray que le peuple Juif, ce peuple que nous connoissons tous, & consideré tel qu'il vit aujourd'huy, n'a point fait d'outrage, & qu'il ne s'est point trouvé de fraude en sa bouche ; puis que l'experience nous fait voir, que non seulement les Juifs sont capables de fraude, mais qu'ils font moins de scrupule de tromper que toutes les autres nations ; & que les Rabbins eux-mêmes sont obligés de dire, que c'est pour les péchés de la nation que la venüe du Messie est differée ?

Toutefois l'Eternel l'ayant voulu froisser, il l'a mis en langueur. Après que son ame aura esté mise en oblation pour le péché, il se verra de la semence ou de la posterité, il prolongera ses jours, & le bonplaisir de l'Eternel prosperera en sa main. Il jouira du labeur de son ame, & en sera rassasié : & mon serviteur juste en justifiera plusieurs par la connoissance qu'ils auront de luy ; & luy-même chargera leurs iniquités.

Il est presque superflu de montrer, que tous ces caracteres ne sauroient convenir au peuple Juif d'aujourd'huy. Il n'a point d'ame qu'il veuille donner pour le péché des autres. Il ne met point son ame en oblation ; puis que c'est là une action volontaire, & que les souffrances des Juifs sont très-involontaires. Que le peuple d'Israël se doive

voir

voir de la ſemence ou de la poſterité après ſa mort, eſt une propoſition abſurde & incompréhenſible: puis qu'encore que les particuliers meurent, le peuple ne meurt point, & qu'il doit attendre la venüe du Meſſie ſans mourir: & il eſt très-faux que le peuple d'Iſraël doive ou puiſſe juſtifier pluſieurs par la connoiſſance qu'ils auront de luy.

Pourtant je le partageray parmy les Grands, & il partagera le butin avec les puiſſans, pource qu'il aura répandu ſon ame à la mort, qu'il aura eſté tenu au rang des tranſgreſſeurs, & que luy-même aura porté les péchés de pluſieurs, & aura intercedé pour les tranſgreſſeurs.

Comme ce n'eſt guéres l'intention des Juifs qui vivent aujourd'huy d'interceder pour nous, de porter nos péchés, & de répandre leurs ames pour nos tranſgreſſions: il eſt aſſez clair que la promeſſe qui eſt contenüe dans ces dernieres paroles ne les regarde pas.

On s'eſt étendu à réfuter cette ſpéculation des Rabbins, parce qu'encore qu'elle n'ait aucune vraiſemblance, c'eſt preſque la ſeule à laquelle ils ayent recours pour détourner la force de cét oracle, qui les inquiéte & les embaraſſe ſans doute beaucoup, puis qu'ils ſont obligés de luy donner un ſens auſſi peu naturel que celuy-là.

Il y en a quelques-uns qui preſſés par l'évidence de la verité & par le témoignage des anciens Rabbins, qui n'ayant pas tant rafiné ſur les moyens d'éluder nos preuves,

rap-

rapportent cét oracle au Messie, comme Aben-Esra le reconnoît luy-même, avoüent qu'il s'agit dans cette prophetie du Messie qu'ils attendent : mais pour mettre à couvert leur Religion, & choquer les fondemens de la nôtre, ils ont eu recours à cette fiction de deux Messies, l'un triste & affligé, l'autre glorieux & triomphant, qu'ils croyent leur pouvoir servir de clef pour expliquer ce passage.

On doit regarder cette défaite comme un aveu forcé d'une verité qui ne peut être ébranlée, & un hommage bien remarquable que les Juifs sont contraints de faire à la croix de nôtre Sauveur. Car n'est-ce pas une chose étrange, que ces ennemis de nôtre foy se récrient si fort, lors que nous leur parlons d'un Messie mort & crucifié pour nous ; & que malgré leur endurcissement ils soient contraints de reconnoître un Messie abject & souffrant ?

La moitié de la question est par là décidée, & l'autre ne manquera pas de l'être bientôt. Les ennemis mêmes de nôtre Messie avoüent qu'il est parlé d'un Messie dans cette prophetie. Il ne s'agit après cela que de savoir, si c'est d'un seul Messie, ou de deux Messies, qu'il y est fait mention. Or il ne faut que savoir lire, pour voir que c'est de la même personne qu'il est dit premierement, qu'il est abject & mépriſé, un homme de douleurs, & sachant ce que c'est que de langueur ; & ensuite, qu'il sera rassasié, qu'il fera prosperer le bonplaisir de Dieu, & qu'il sera partagé avec les puissans. Il est

si vray que c'est d'un homme, & non de plusieurs hommes, que le Prophete parle en ce Chapitre, que c'est en consequence de sa mort & de son abaissement que celuy qu'il nous décrit doit être élevé & rassasié. Je voudrois bien qu'on me fist voir deux Messies dans ces paroles: *Après que son ame aura esté mise en oblation pour le péché, il se verra de la posterité, il prolongera ses jours*, &c. paroles qui sont à cét égard au dessus de toute subtilité & de toute chicanerie.

Que s'il ne faut chercher qu'un Messie dans la prophetie d'Esaïe, il est absolument impossible d'en faire l'application à un autre qu'à Jesus-Christ. Nous trouvons dans cét oracle dix caracteres par lesquels le Messie nous est répresenté, dont chacun en particulier ne sauroit convenir qu'à Jesus fils de Marie, bien loin que l'assemblage de tous ces caracteres puisse convenir à un autre qu'à luy. Car I. la liaison du premier & du second verset nous fait comprendre qu'il s'agit là d'un homme, dont la bassesse empêcheroit qu'on n'ajoûtât foy à la prédication, & qu'on ne connût le bras de l'Eternel qui se révele. *Qui a crû à nôtre prédication, & à qui a esté découvert le bras de l'Eternel? Car il est monté comme un surgeon devant luy, & comme une racine sortant d'une terre qui a soif.* C'est ce que nous trouvons exactement accomply en Jesus-Christ. Il est certain qu'il est sorty d'une illustre famille, mais qui étoit tombée dans l'abaissement. C'est donc là comme un surgeon qui sort d'une

d'une terre qui a soif, & il est inconteſtable que la baſſeſſe & les ſouffrances de Jeſus-Chriſt ont été le principal obſtacle qui a empêché la foule & le grand nombre de croire en luy. Les hommes ne pouvant unir l'idée de Fils de Dieu & celle de crucifié, ont rejetté la prédication des Apôtres. La croix de nôtre Meſſie eſt devenüe le ſcandale du Juif, & la folie du Grec. La foy, la prédication, & le bras de l'Eternel qui ſe révele ont accompagné la baſſeſſe & les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, & non celles d'aucun autre. C'eſt donc de Jeſus-Chriſt, & non d'aucun autre, que le Prophete parle maintenant.

II. Il nous eſt là parlé d'un homme qui porte les langueurs, & qui charge les douleurs des hommes, & qui cependant n'a ni force, ni apparence, mais qui eſt rejetté, mépriſé dans la honte, la langueur & la ſouffrance. Jeſus-Chriſt ſeul entre les hommes a déclaré au milieu de la honte, de la baſſeſſe & des affiictions, qu'il venoit donner ſon ame pour pluſieurs. Jeſus-Chriſt eſt donc le ſeul dont il ſoit parlé en cét endroit.

III. Le Prophete fait mention d'un homme que l'on croyoit méchant & malfaiteur, & qu'on eſtimoit être batu & affligé de Dieu; lequel néanmoins a eſté navré pour les péchés des hommes, & qui par ſa meurtriſſure leur procure la paix & la gueriſon. Il n'y a que Jeſus-Chriſt auquel ce caractere puiſſe convenir. Il n'y a donc que Jeſus-Chriſt à qui l'on puiſſe faire l'application de cét oracle.

IV.

IV. Il s'agit là non seulement d'un homme qui souffre, & qui souffre pour le peuple, mais qui souffre avec une patience qui le fait ressembler à une brebis, ou à un agneau. Il s'agit d'un homme qui est retranché de la terre des vivans, & qui est enlevé de la force de l'angoisse & de la condamnation. Il n'y a que Jesus-Christ en qui il soit seulement permis d'imaginer l'union de toutes ces qualités qui paroissent si contraires. C'est donc de Jesus-Christ qu'il s'agit uniquement dans cette prophetie.

V. Voicy un homme qui devoit être enterré avec des malfaiteurs, car on avoit ordonné sa sepulture avec les méchans, lequel néanmoins s'est trouvé avec le riche en sa mort. Jesus-Christ est mort entre deux brigands, comme personne n'en disconvient; & il fut enterré par Joseph d'Arimathée, homme riche & considerable, comme les Evangelistes le rapportent unanimement, sans qu'on puisse soupçonner qu'ils ayent pû ou voulu inventer un fait de cette nature, s'il n'avoit pas été veritable. Il n'y a que Jesus-Christ à qui cela soit arrivé. Il n'y a donc que Jesus-Christ dont il soit parlé dans cét oracle.

VI. Esaïe fait mention d'un homme que l'Eternel avoit voulu froisser & mettre en langueur pour les péchés de son peuple, bien que cét homme n'eût point fait d'outrage, & qu'il n'y eût point de fraude en sa bouche. Ni le monde, ni l'Eglise, ni le present, ni le passé, ni le temps, ni les siécles, ni le ciel, ni la terre ne pourroient nous four-

fournir un homme, qui ayant esté parfaitement saint & juste, ait esté, ou ait simplement prétendu être la victime expiatoire des péchés des hommes, ni même qui ait eu cette pensée, cette prétention, excepté Jesus-Christ. Il n'est donc parlé que de Jesus-Christ en cét endroit.

VII. C'est icy un homme qui doit se voir une semence ou une posterité, après qu'il aura mis son ame en oblation. On a bien vû, & l'on voit tous les jours des vivans engendrer des morts, ou des personnes qui viennent au monde en état de mort: mais jamais on ne vit un mort engendrer des vivans. Jesus-Christ seul après sa mort, & même par sa mort, se fait un nombre infiny d'enfans, qui entrent dans la famille de Dieu, après avoir esté justifiés & sanctifiés: ou si l'on veut, Jesus-Christ seul le prétend, Jesus-Christ seul acquiert par sa mort un nombre presque infiny de disciples, ausquels il donne le nom d'enfans. Il n'y a donc que Jesus-Christ que cette prophetie regarde.

VIII. Il n'y a que Jesus-Christ qui par sa mort puisse paroître travailler à l'avancement de la gloire de Dieu, à faire prosperer son bonplaisir, & se mettre en état de jouïr du labeur de son ame, d'en être rassasié, & en même temps de sauver les autres. Il n'y a donc que Jesus-Christ que nous devions chercher dans cét oracle.

IX. Jesus-Christ seul justifie les hommes par la connoissance qu'il leur donne de son nom; l'experience nous faisant voir que les hommes renoncent à leurs passions par la

foy

foy qu'ils ont en luy : ce qui luy eſt propre ; & qui ne convient à aucun autre. Il eſt donc vray qu'il ne s'agit que de Jeſus-Chriſt en cét endroit.

X. Voicy un homme qui non ſeulement doit être élevé, mais qui doit l'être en conſequence de ſon abaiſſement ; qui doit être partagé parmy les Grands, & obtenir le butin des puiſſans, parce qu'il aura répandu ſon ame à la mort, qu'il aura eſté tenu au rang des tranſgreſſeurs, & qu'il aura intercedé pour eux. Or bien que pluſieurs ayent été élevés en gloire après leur abaiſſement, comme Joſeph, qui s'aſſit à la droite de Pharao, après avoir gémy dans une priſon ; Moïſe, qui fut le Conducteur du peuple, après l'avoir été d'un troupeau ; & David, qui monta ſur le thrône, après avoir eſté ſimple berger, & avoir échappé aux dangers de la guerre & à la fureur de Saül : il n'y en a aucun qui ait été élevé par le merite de ſon abaiſſement, ou en conſideration de ſes ſouffrances. Joſeph, Moïſe & David ſont des types qui nous répreſentent un même Meſſie, premierement mépriſé & ſouffrant, & enſuite triomphant & glorieux. Mais cette difference, qui fait le dernier caractere de la prophetie, demeure toûjours : c'eſt que tous ces grands-hommes avoient paſſé de la baſſeſſe à la gloire, mais n'avoient point été élevés à cauſe & en conſideration de leur abaiſſement : ce qui eſt la gloire propre & incommunicable de Jeſus-Chriſt, ſuivant les idées de nôtre Religion. On ne trouvera point de ſujet auquel l'on puiſſe attri-

tribuer ce caractere, si ce n'est Jesus-Christ. C'est donc de Jesus-Christ seul qu'il s'agit dans cette prophetie.

Que si chacun de ces caracteres semble suffire à nous faire connoître le Messie, par le parfait & admirable rapport que nous trouvons entre la prophetie & l'évenement: on doit croire que l'amas de ces caracteres forme à cét égard une démonstration très-claire & très-évidente à ceux qui conservent quelque goût pour la verité, & qui ne sont pas entierement aveuglés par leurs passions.

Certainement, si les Juifs ne veulent point convenir que ce soient là les caracteres du Messie, ils sont obligés de nous dire premierement, quel est le sujet de cette prophetie; car tous les traits en sont remarquables. Il s'agit du salut d'un peuple, d'une prédication, d'un bras révelé, d'un bonplaisir de Dieu qui prospere, d'un homme chargé des péchés du peuple, & que l'on croit être frappé de Dieu, des hommes justifiés, d'une posterité qui doit paroître: effets sensibles, caracteres remarquables, & qui ne sauroient demeurer cachés & inconnus. Et il faut en second lieu, qu'ils nous fassent voir dans l'Ecriture, des propheties qui marquent plus distinctement un Messie, un homme divin & extraordinaire, qui doit glorifier Dieu, & sauver les hommes, que ne fait celle-cy.

Que s'ils reconnoissent, comme ils sont enfin obligés de le reconnoître, que ce sont icy des caracteres du Messie: il faudra qu'ils avoüent de deux choses l'une, ou que Jesus

fils

fils de Marie, auquel ces caracteres conviennent si parfaitement, est le vray Messie marqué par les Prophetes; ou que Jesus fils de Marie a dérobé au Messie ses vrais caracteres: ce qui seroit de toutes les extravagances la plus grande. Ce seroit supposer que la sagesse de Dieu peut être trompée, que le mensonge peut rompre ses mesures, qu'un imposteur peut être revêtu de tous les caracteres d'une veritable mission, & par consequent que les hommes feroient bien de prêter créance à un imposteur, par le rapport visible & inconteſtable qu'il auroit avec les anciens oracles; ou qu'ils feroient bien de rejetter les oracles de l'Ecriture qui donneroient créance à un imposteur.

Ce n'est pas seulement les Juifs qui trouvent un juste sujet de conviction; les autres incrédules n'y voyent aussi rien qui ne les confonde. Il est impossible qu'ils ne tombent dans une juste surprise, lors qu'ils considerent la prophetie, l'évenement, & l'admirable rapport qui est entre l'un & l'autre.

La prophetie est très-certainement d'Esaïe, & précede sans aucune contestation la venüe de Jesus-Christ au monde. Elle est si extraordinaire & si singuliere dans les circonstances qu'elle renferme, qu'il ne paroît point qu'elle ait pû tomber dans l'esprit d'un homme. Car si Esaïe étoit tel que l'incredulité se l'imagine ordinairement, & qu'il n'eût aucune idée, par exemple, de la résurrection des morts, comme quelques impies le soûtiennent des anciens Prophetes, aussi-

aussi-bien que des anciens Patriarches : comment est-il tombé dans l'esprit d'Esaïe, que celuy qu'il nous a décrit comme un homme si abject & si miserable, résusciteroit après avoir mis son ame en oblation ? En effet, vous ne sauriez douter qu'il ne prédise sa mort. C'est ce qu'il dit en trois ou quatre diverses manieres. *Il a été retranché de la terre des vivans. Quand son ame aura été mise en oblation pour le péché. Sa sepulture avoit esté assignée avec les méchans. Pource qu'il aura répandu son ame à la mort.* Et l'on peut douter aussi peu que sa résurrection ne soit prédite dans le même endroit : puis que c'est de cét homme qui aura mis son ame en oblation, qui aura répandu son ame, qui aura été avec le riche en sa mort, & qui aura été retranché de la terre des vivans, qu'il est dit qu'il se verra de la posterité ; & non seulement cela, mais encore qu'il prolongera ses jours, qu'il jouïra du labeur de son ame, qu'il fera prosperer le bonplaisir de l'Eternel, qu'il justifiera les hommes, qu'il aura le partage des puissans ou des Grands, qui est une phrase Hebraïque, pour dire qu'il sera bien partagé. Tout cela suppose un sujet vivant. Tout cela est attribué à un homme qui doit mourir, & comme une suite de sa mort. Il n'y a donc rien de plus clairement marqué que sa résurrection. La résurrection des morts tombe-t-elle facilement dans l'esprit d'un Prophete qu'on suppose n'en avoir aucune idée ?

Si les Deïstes ne veulent point prester

leurs préjugés à ce Prophete: que les Juifs d'aujourd'huy luy attribüent les leurs, nous y consentons pour un moment. Esaïe, selon cette supposition, se sera répresenté le Messie qui devoit venir, comme un Monarque glorieux & triomphant, qui devoit vaincre sans résistance, triompher sans effort, assujettir tout l'Univers, & donner aux Juifs les Rois de la terre pour nourriciers, & leurs Princesses pour nourrices; car c'est ainsi que ce Prophete s'exprime en quelque endroit de ses Révelations, & les Juifs veulent qu'il y parle proprement: est-il naturel de se répresenter un Monarque glorieux & triomphant sous l'idée d'un surgeon, d'un homme mépriſé, rejetté, d'un homme de douleurs, &c. & de marquer si préciſément sa mort & ses souffrances?

Ne considerons point Esaïe comme préoccupé de l'opinion literale qui a lieu maintenant parmy les Juifs; considerons le comme disciple de Moïse & des Prophetes qui l'avoient dévancé: où sont les Prophetes qui ont parlé si clairement avant luy d'une propitiation des péchés par le sacrifice d'un homme divin? D'où avoit-il pris ces idées de l'union de la gloire & de la bassesse du Messie, de mépris du côté des hommes, & de prosperité du côté de Dieu, de connoissance & de justification, de prédication & de bras de l'Eternel, de mort & de prolongation de jours? Car ces idées sont certainement fort extraordinaires: & comme par la sagesse de Dieu la Révelation est allée en croissant, il est certain que les Ecrivains

Sacrés

Sacrés n'avoient jamais parlé en ces termes.

Enfin je consens qu'on le considere comme éclairé par les lumieres de la raison, après l'avoir considéré comme instruit dans l'Ecriture: il est inconcevable qu'Esaïe puisse avoir prononcé cét oracle, à moins qu'il n'ait été inspiré divinement. La raison n'invente point d'elle-même tant de circonstances qui paroissent contraires les unes aux autres. L'imagination n'a point de part à des paradoxes qui paroissent élevés non seulement au dessus de sa portée, mais même au dessus de celle de l'esprit. Ce n'est point le desir d'inventer des choses agréables qui fait faire un si triste portrait d'un Messie ardemment attendu. Le hazard ne peint pas tant d'idées si differentes dans l'esprit, avec des prédictions si suivies, si raisonnées & si circonstantiées. Desorte que nous ne voyons point de principe auquel nous puissions rapporter cét oracle, si ce n'est le Saint Esprit.

Que s'il n'y a rien de suspect dans la prophetie, encore moins y en a-t-il dans l'évenement. On ne peut point soupçonner de supposition les faits sur lesquels nous fondons l'accompliſſement de cette prophetie. Les Evangelistes ne nous ont sans doute point trompés, lors qu'ils nous ont marqué le profond abaissement de Jesus-Christ. Et quand on refuseroit de les croire, on seroit obligé d'ajoûter foy aux reproches que les ennemis mêmes de Jesus luy font à cét égard; luy reprochant ce qui fait un des caracteres

de sa vocation, je veux dire sa pauvreté & sa bassesse. On ne peut douter que Jesus-Christ n'ait souffert la mort. Il n'y a aucune apparence que la circonstance de sa sepulture soit supposée. Un mensonge aussi impudent que l'auroit été celuy-là, pouvoit & devoit être trop tôt découvert. Personne ne doute que Jesus n'ait esté crucifié entre deux brigands. C'est un fait connu par une heureuse experience, que Jesus-Christ a eu un très-grand nombre de disciples après sa mort, qui sont appellés ses enfans ou sa posterité, avec plus de raison que les *disciples* des Prophetes ne sont appellés les enfans des Prophetes. Chacun sait que plusieurs personnes ont quitté les idoles, & se sont attachés à l'estude de la sanctification par la connoissance qu'ils ont eu de luy. Et comme il ne nous est pas permis de douter que le bonplaisir de Dieu ne soit de sauver les hommes: il n'y a point de doute aussi, que celuy qui a éclairé les nations par la prédication de son Evangile, n'ait fait prosperer le bonplaisir de Dieu. D'où je conclus, que ce n'est point dans l'imagination des Evangelistes, mais dans la verité de la chose, que se trouve l'accomplissement de cét oracle. Mais s'il ne dépendoit point de l'esprit des disciples, qui aussi bien estoient de pauvres & de simples pescheurs, d'accommoder les évenemens à l'oracle: il faut ajoûter qu'il dépendoit beaucoup moins de Jesus-Christ luy-même, de s'accommoder ou de se proportionner à cette ancienne prédiction. Car quand on supposeroit que Jesus-Christ,

pour se rendre conforme à cette prophetie, auroit adopté, pour ainsi dire, l'opprobre & la bassesse : étoit-il le maître de toutes les circonstances de sa vie, & de l'esprit de ceux qui luy contrediſoient, de sa mort, de sa sepulture, de ce qui devoit arriver après sa mort ? Est-ce par son conseil qu'on l'attacha à la croix entre deux brigands ? Avoit-il prié avant que de mourir, Joseph d'Arimathée d'ensevelir son corps dans le sepulchre qu'il avoit taillé dans un rocher ? Avoit-il le pouvoir de se résuſciter, après avoir eu le courage de souffrir une mort volontaire ? Le cœur des hommes étoit-il en sa main pour les convertir après sa mort, & faire ainsi prosperer le bonplaisir de Dieu ? Et dépendoit-il de luy de justifier par la connoissance de son nom, des gens qui n'avoient jamais ouï parler de luy ?

Ce n'est ni l'évenement, ni la prophetie qui doivent nous surprendre, mais bien la proportion qui est entre l'un & l'autre, & qui est telle, que la prophetie paroît être un Evangile, & l'Evangile une prophetie répetée & retracée. Le rapport y est admirable : tout s'y ajuste, tout s'y suit, tout s'y unit. Car je ne croy pas devoir m'arrêter à deux ou trois remarques de critique que les Rabbins opposent à cette verité.

Ils disent que le Prophete parle d'un homme infirme ; & que Jesus-Christ n'avoit aucune infirmité, ni aucune langueur naturelle ; qu'il étoit sain & vigoureux ; & qu'il ne mourut que d'une mort violente. On répond que la langueur dont il est parlé dans

cét oracle, eſt accidentelle & volontaire, comme ces paroles le font connoître, *Il l'a mis en langueur*; & qu'il s'agit viſiblement dans cét endroit non des afflictions de la nature, mais des ſouffrances infligées comme peine du péché.

Ils ajoûtent que Jeſus-Chriſt n'a point prolongé ſes jours, puis qu'il n'a vécu que trente-&-trois ans. On répond qu'il les a prolongés après ſa mort, ayant obtenu l'éternité.

Ils demandent en quel ſens Jeſus-Chriſt a été partagé avec les puiſſans. On répond qu'il l'a été avec les Rois & les Princes des nations, qui ſe ſont aſſujettis au ſceptre de ſa parole, ayant mis leurs ſceptres à ſes pieds. Ou ſi vous voulez, nous dirons que c'eſt une phraſe Hebraïque, qui ſignifie ſeulement en general, que Jeſus-Chriſt a été très-bien partagé. Cela eſt trop petit pour meriter qu'on s'y arrête.

C'eſt cette proportion admirable de l'évenement avec la prophetie, qui eſt ſi claire, ſi facile, & en même temps ſi ſenſible & ſi inconteſtable, qui convertit autrefois l'Eunuque de la Reine Candace, après que Philippe la luy eut fait connoître & ſentir. Mais il ne ſe contenta pas de cét oracle, il parcourut les autres propheties: & comme nous devons imiter ſon exemple, il eſt temps de paſſer à la conſideration des autres.

CHA-

CHAPITRE X.

Où l'on continüe d'examiner les propheties qui regardent le Messie, & sur tout celles qui marquent le lieu & la maniere de sa naissance.

ENcore que la prophetie que nous venons d'examiner contienne la naissance, la vie & la mort du Messie, il ne sera pas hors de propos de marquer quelques oracles qui nous répresentent plus particulierement ces évenemens.

Mais avant que d'en venir là, il importe de remarquer qu'il y a trois sortes d'oracles qui regardent le Messie: les uns qui sont des preuves sans type: les autres qui sont des types sans preuve: & les autres qui sont des preuves & des types tout ensemble.

Isaac, Joseph, Samson, &c. sont des types simples du Messie; ce sont des images propres à le répresenter, & même destinées à cela par la sagesse de Dieu: mais ces types supposent la verité de la venüe du Messie, & ne la prouvent point. On peut dire au contraire, de l'oracle que nous avons examiné dans le Chapitre précedent, que c'est un tissu de propheties claires & expresses qui ne sauroient convenir qu'à Jesus-Christ, qui luy conviennent immediatement, & qui ne sont couvertes d'image, ni d'enveloppe. C'est ce que je nomme des preuves sans type. Les premiers de ces oracles répresentent sans

prouver. Les autres prouvent sans répresenter. Mais il étoit juste que la sagesse divine joignît, pour une plus grande évidence, la preuve & l image, & qu'elle nous fît voir des types en Jesus-Christ qui se prouvent eux-mêmes. C'est dans ce dessein que prenant David & quelques autres personnes illustres pour les types du Messie, le St. Esprit leur applique des choses qui ne peuvent convenir qu'au Messie, & décrit tout ce qui regarde le Messie sous l'enveloppe de ce qui est arrivé à ces personnes illustres; mais avec cecy de particulier, qu'on voit dans cette sorte d'oracles une certaine étendüe de sens, qui nous fait comprendre qu'ils ont deux objets, l'un prochain, qui sera David, par exemple; & l'autre éloigné, qui est le Messie: & ces oracles sont ceux qui enferment des types & des preuves tout ensemble, & dont nous parlerons principalement dans la suite.

Ainsi j'avoüe que l'oracle qui est contenu dans les vers. 12. 13. 14 15. 16. du Chap. 7. du II. Livre de Samuël, regarde la personne de Salomon. Car ce n'est que de Salomon qu'on peut entendre ces paroles: *Que s'il commet quelque iniquité, je le chatieray de verges d'homme, & de playe des fils des hommes.* Mais il est vray aussi que la promesse que cét oracle contient est trop grande & trop magnifique, pour devoir être limitée à Salomon. Elle seroit fausse même, si elle n'avoit point d'autre objet: & ce n'est qu'en la personne du Messie que l'on peut trouver l'accomplissement de cette prophe-

tie.

tie. *Je feray lever ta posterité après toy, laquelle sera sortie de tes entrailles, & j'établiray son regne à toûjours*, &c. *Je luy seray pere, & il me sera fils*, &c. *Ainsi ta maison sera assûrée, & aussi ton regne pour jamais devant ta face; & ton thrône sera affermy à jamais.* Car qui ne voit que cette domination éternelle que l'Ecriture exprime ailleurs, en disant que la posterité de David séerra sur son thrône aussi longtemps qu'il y aura un Soleil & une Lune, ne peut se dire veritablement de la domination temporelle de Salomon; & qu'elle convient uniquement au regne spirituel du Messie?

Nous consentons de même, que les Juifs fassent tant de réflexions qu'ils voudront sur l'oracle d'Esaïe 7: 14. cité par St. Matthieu: *La Vierge sera enceinte*, &c. pour nous faire voir que le sens literal de ces paroles convient à une fille qui vivoit du temps du Prophete, ou même à une femme mariée, (le terme de l'original pouvant souffrir l'une & l'autre signification) laquelle devoit enfanter un fils, qui ne seroit pas plûtôt en âge de discerner le mal d'avec le bien, que le païs de Juda seroit délivré des armes des Rois de Syrie & d'Israël qui étoient venus pour le desoler, & qui avoient jetté Achaz & toute la ville de Jerusalem dans une extrême consternation. Toûjours seront-ils obligés de reconnoître que cét oracle a une plus grande étendüe que cela, & que pour en conserver tout le sens, il faudra le rapporter au Messie, en qui nous le voyons accomply d'une ma-

niere très-noble & très-excellente. Car I. le Prophete ne se contente pas de dire, que la Vierge sera enceinte: il donne cela pour un signe du dessein que Dieu a de conserver son peuple, un signe qui doit rassûrer le cœur d'Achaz, un signe que Dieu donne luy-même; Achaz n'en ayant osé demander, & ayant répondu au Prophete qui l'exhortoit à demander un signe, qu'il ne tenteroit point l'Eternel. Or il est certain que la naissance d'un enfant qui vient au monde par les voyes ordinaires, n'a rien qui merite d'estre regardé comme un signe, & moins encore comme un signe d'une délivrance signalée & extraordinaire. II. L'enfant dont il y est parlé doit être nommé Emanüel, ou Dieu avec nous: expression remarquable, qui non seulement est disproportionnée à un enfant ordinaire, mais même qui seroit trop grande pour le plus grand des Prophetes; & qui étant sans exemple dans l'Ecriture, & marquant quelque chose de plus qu'humain, ne peut estre raisonnablement appliquée qu'au Messie. III. Il est remarquable que l'accomplissement de cette même prophetie est rapporté en ces termes au Chapitre suivant. *Puis je m'approchay de la Prophetesse, laquelle conceut & enfanta un fils*, &c. *Car avant que l'enfant sache crier mon pere & ma mere, on enlevera la puissance de Damas, & le butin de Syrie*, &c. *Pour cette cause le Seigneur s'en va faire venir sur eux les eaux du fleuve*, &c. *lequel fleuve montera par dessus tous ses courans d'eau*, &c. *& les étendües de ses aîles empliront la largeur*

geur de ton païs, ô Emanüel. Il eſt évident que le ſens literal que preſſent les Juifs rend cét oracle abſurde & incompréhenſible, s'il eſt ſeul. Car, je vous prie, que veut dire le Prophete, d'appeller tant de fois Emanüel, c'eſt-à-dire, Dieu avec nous, un enfant ordinaire, & qui ne devoit même contribuer de rien à la délivrance du peuple, puis qu'avant qu'il ſeût appeller ſon pere & ſa mere, le peuple devoit eſtre délivré ? Pourquoy apoſtropher cét enfant ? Pourquoy le faire regarder comme le Seigneur de la terre ſainte, & luy en attribuer le ſoin ou la domination par ces paroles, *Et les étendües de ſes aîles rempliront la largeur de ton païs, ô Emanüel ?*

Il n'en eſt pas de la naiſſance de Jeſus-Chriſt dans la ville de Betlehem, comme des autres oracles, que les Juifs peuvent révoquer en doute ſans ſe contredire : puis que leurs Peres mêmes ont déclaré que le Chriſt devoît naître en Betlehem, ſelon cét oracle rapporté par St. Matthieu avec quelque petite diverſité qui regarde les termes, & non pas le ſens. *Et toy Betlehem devers Ephrat, petite pour être des milliers de Juda, de toy me ſortira quelqu'un pour être Dominateur en Iſraël : & ſes iſſuës ſont dès jadis, dès les jours éternels,* &c. *Il ſe maintiendra, & gouvernera par la force de l'Eternel, & avec la magnificence du nom de l'Eternel ſon Dieu : & ils demeureront fermes ; car il ſera tantoſt magnifié juſqu'aux bouts de la terre. Et celuy-là ſera la paix,* &c. Le meurtre des enfans de Betlehem eſt *Mich. 5.*

une triſte preuve que nous n'avons pas inventé la réponſe que les Scribes & les Phariſiens firent à Herode : & cette réponſe nous montre, que les Juifs eux-mêmes ſont convenus autrefois que cét oracle regardoit le Meſſie. Mais quand nous n'aurions point ce grand préjugé contre les Rabbins de nos jours, de quel autre que du Meſſie pourroit-on dire, qu'il ſortira de Betlehem un Dominateur en Iſraël? Car pour la penſée de ceux qui prennent ces paroles en termes de paſſé, pour *il eſt ſorty*, & qui l'entendent de David; elle eſt réfutée par toute la ſuite du diſcours, & ſur tout par ces expreſſions, *il le livrera, il ſe maintiendra, il gouvernera, il ſera la paix, il ſera magnifié*, &c. Où eſt ce Dominateur? Où eſt cette force & cette magnificence de l'Eternel connüe juſqu'aux extrêmités de la terre? Où ſont ces iſsües éternelles? Où eſt cét homme ſorty de Betlehem, qui eſt la paix de Dieu? Betlehem eſt détruite il y a tant de ſiécles, ſans que l'on puiſſe nous montrer un autre que Jeſus-Chriſt auquel tous ces caracteres puiſſent convenir. Concluons donc que c'eſt de Jeſus-Chriſt qu'il eſt uniquement parlé en cét endroit.

CHAPITRE XI.

Où l'on examine quelques propheties qui regardent le miniſtere du Meſſie.

ON ne peut bien comprendre celle qui ſe lit au Chap. 42. des Révelations du Prophete

phete Esaïe, à moins que de la rapporter toute entiere. Elle est conçûë en ces termes. *Voicy mon serviteur, je le maintiendray. C'est mon élû, mon ame y prend son bonplaisir. J'ay mis mon Esprit sur luy: il mettra en avant jugement aux nations. Il ne criera point, & ne se haussera point, & ne fera point ouïr sa voix par les rües. Il ne brisera point le roseau cassé, & n'esteindra point le lumignon fumant. Il mettra en avant jugement en verité. Il ne se hâtera point, ni ne se retirera point, qu'il n'ait mis réglement en la terre: & les isles s'attendront à la Loy. Ainsi a dit le Dieu fort, l'Eternel qui a creé les cieux*, &c. *Moy l'Eternel t'ay appellé en justice, & je prendray ta main, & te garderay, & te feray être l'alliance du peuple, & la lumiere des nations, afin d'ouvrir les yeux qui ne voyent goute, & de retirer les prisonniers hors du lieu auquel on les tient enserrés, & ceux qui sont dans les tenebres, hors de prison. Je suis l'Eternel, c'est là mon nom: je ne donneray point ma gloire à un autre, ni ma loüange aux images taillées. Voicy les choses de cy-devant sont avenües, & je vous en annonce de nouvelles, & je vous les feray entendre avant qu'elles soient avenües. Chantez à l'Eternel un nouveau cantique. Que sa loüange soit dès le bout de la terre. Que tous ceux qui descendent en la mer & tout ce qui est en elle, les isles & leurs habitans, le desert & les villes, élevent leur voix*, &c. *Qu'ils donnent gloire à l'Eternel, & publient sa loüange aux isles*, &c.

Il s'agit de ſavoir quel eſt ce ſerviteur de Dieu dont il eſt parlé dans cét oracle. Les uns ſoûtiennent que c'eſt le peuple d'Iſraël. Les autres diſent que c'eſt Jeremie le Prophete. Et nous prétendons que c'eſt le Meſſie promis aux Juifs. Il n'eſt pas difficile de montrer qui ſont ceux qui ſe trompent.

Ceux qui prétendent qu'il ſoit parlé du peuple d'Iſraël dans cét oracle, ſe fondent ſur ce qu'il eſt dit de la nation des Juifs aux verſets 19. 20. 21. du même Chapitre, *Qui eſt aveugle, ſi ce n'eſt mon ſerviteur? Qui eſt ſourd, comme mon meſſager que j'ay envoyé? Qui eſt aveugle, comme celuy que j'ay rendu accomply? Qui eſt aveugle, comme le ſerviteur de l'Eternel? Vous voyez beaucoup de choſes, & ne prenez garde à rien. Vous avez les oreilles ouvertes, & n'entendez rien. L'Eternel prenoit plaiſir en luy à cauſe de ſa juſtice; il magnifioit la Loy, & le rendoit honorable. Mais c'eſt icy un peuple pillé & fourragé*, &c.

Ces dernieres paroles ne nous permettent point de douter qu'il ne s'agiſſe dans cét endroit du peuple d'Iſraël: mais on ne peut pas faire avec raiſon le même jugement des dix premiers verſets de ce Chapitre, qui contiennent la prophetie que nous examinons. Ce qui le montre démonſtrativement, c'eſt que celuy dont Dieu parle dans ces termes, *Voicy mon ſerviteur, je le maintiendray. C'eſt mon élû*, &c. doit être non ſeulement la lumiere des nations, mais encore l'alliance du peuple; & qu'il ſeroit abſurde de dire, que

le

le peuple soit l'alliance du peuple ; sans parler encore de tous les autres caracteres de cette prophetie qui ne sauroient convenir à la nation des Juifs.

Pour Jeremie, quelque illustre qu'il ait esté entre ces serviteurs de Dieu, je ne say comment on ose luy appliquer un éloge aussi grand & aussi magnifique que celuy qui est contenu dans l'oracle que nous examinons. Car premierement il n'est pas assez distingué des autres Prophetes, pour être ainsi distingué de tous les hommes. *C'est mon élû, mon ame prend en luy son bonplaisir. J'ay mis mon Esprit sur luy : il annoncera jugement aux nations. Moy l'Eternel t'ay appellé en justice.* D'ailleurs, est-ce à Jeremie qu'il appartient d'éteindre ou de n'éteindre pas le lumignon fumant, de briser ou de ne briser pas le roseau cassé ? Est-ce Jeremie qui annonce jugement aux nations, qui met régl'ement en la terre, & qui fait que les isles s'attendent à la Loy ? Et peut-on dire sans impieté, que Jeremie soit l'alliance du peuple, & la lumiere des nations ?

Certainement il n'y a que Jesus-Christ à qui tout cela convienne veritablement, & duquel on puisse dire encore, qu'il ouvre les yeux qui ne voyent goute, qu'il délivre les prisonniers, & qu'il éclaire ceux qui étoient dans les tenebres. C'est par Jesus-Christ, & non par aucun autre, que Dieu a exercé jugement sur les idoles & sur les images taillées. C'est à la venüe de Jesus-Christ que Dieu a fait annoncer des choses nouvelles, les faisant néanmoins prédire avant qu'elles

qu'elles arrivaſſent. C'eſt alors que la loüange de l'Eternel a commencé de s'étendre juſqu'aux bouts de la terre, qu'on a donné gloire à Dieu, & qu'on a publié ſa loüange aux iſles.

Quand cét oracle ne ſeroit point auſſi clair qu'il l'eſt en effet, à quel autre qu'à Jeſus-Chriſt pourroit-on appliquer celuy-cy qui ſe lit au Chap. 9. des Révelations du Prophete Zacharie? *Egaye toy grandement, fille de Sion; jette cris d'éjoüiſſance, fille de Jeruſalem: voicy ton Roy viendra à toy eſtant juſte, & qui ſe garantit de par ſoy-même, abject & monté ſur un aſne, & ſur un aſnon poulain d'aſneſſe*, &c. *Et le Roy ne parlera que de paix aux nations, & ſa domination ſera depuis une mer juſqu'à l'autre, & depuis le fleuve juſqu'aux bouts de la terre.* Vit-on jamais cette union de juſtice, de baſſeſſe, de puiſſance, de paix en un autre que Jeſus-Chriſt? Et de quel autre que de luy pourroit-il être vray, qu'il eſt juſte, Roy, abject; qu'il vient ſur le poulain d'une aſneſſe; qu'il parle de paix aux nations; que quoy qu'abject, il doit faire l'allegreſſe de Sion; & que ſa domination doit être depuis le fleuve juſqu'aux bouts de la terre?

CHAPITRE XII.

Où l'on conſidere les Propheties qui regardent la mort du Meſſie.

MAis bien que toutes ces prédictions qui regardent la vie & le miniſtere du Meſ-

sie, soient admirablement convaincantes par leur multitude, par leur suite, par leur enchaînement & par leur clarté, rien ne doit nous persuader davantage que la prédiction de sa mort & de ses souffrances: évenement si triste, si éloigné des idées ordinaires des Juifs, ou plûtôt si choquant, que jamais les Prophetes ne se seroient avisés de le prédire, & moins encore de le mêler à tant de descriptions pompeuses & magnifiques du Messie, s'ils n'avoient été inspirés par le Saint Esprit, qui connoît les choses comme elles sont.

En effet, ce n'est point icy un évenement que les Prophetes décrivent en passant. Ils s'y arrêtent, ils le rapportent avec ses circonstances. Ils décrivent l'opprobre & les douleurs du Messie. Ils prédisent sa mort; ils en marquent la fin; ils en décrivent le genre; ils en rapportent les circonstances; ils nous disent ce qui doit la préceder & ce qui doit la suivre, comme s'ils avoient déjà assisté à un spectacle qui estoit encore dans les tenebres de l'avenir.

I. Les Prophetes ne nous disent pas seulement que ce Messie, ou ce serviteur de Dieu qui doit venir, est un homme de douleurs, sachant ce que c'est de langueur, le mépriſé, le rejetté du peuple, sans forme, sans apparence, un ver, non pas un homme, la honte & l'opprobre des hommes; ils nous apprennent qu'il doit être retranché, qu'il doit être retranché de la terre des vivans, qu'il doit mettre son ame en oblation, & qu'il doit s'en aller & se retirer, après qu'il aura mis réglement en la terre: car nous avons

déjà

dêjà montré qu'il s'agit du Messie dans tous ces oracles.

II. Ils nous apprennent que ce n'est point pour luy qu'il doit souffrir la mort; qu'il doit être retranché, mais non pas pour soy; qu'il a mis son ame en oblation pour le péché; qu'il a été navré pour nos forfaits, & froissé pour nos iniquités: expressions qui ne nous permettent point de révoquer en doute la veritable fin de ses souffrances.

III. Ils nous font entendre le genre de sa mort avec ses circonstances. L'oracle de Zacharie nous dit que les Juifs verront *celuy* qu'ils auront percé. *Et je répandray*, dit nôtre Sauveur par la bouche de ce Prophete, *je répandray sur la maison de David & sur les habitans de Jerusalem l'esprit de grace & de supplications: & ils regarderont vers moy qu'ils auront percé, & ils en meneront deuil, comme quand on mene deuil d'un fils unique; & ils en seront en amertume, comme quand on est en amertume à cause d'un premier-né.* Cét oracle, qui se trouve si exactement accomply en la personne de ces premiers Proselytes, qui s'écrierent, après avoir ouî la prédication de Saint Pierre, *Hommes freres, que ferons-nous?* nous fait assez connoître de quel genre de crime ces Juifs devoient se repentir. Il faut remarquer en effet, que c'est icy un Prophete qui a prophetisé après le retour des Juifs hors du pays de Babylone; & qu'après avoir montré combien grande est la misericorde de Dieu & sa protection glorieuse, en les délivrant de cette derniere servitude; & après avoir rap-

rapporté plusieurs excellentes visions, dans lesquelles Dieu luy a fait connoître quelle est l'alliance qu'il a faite avec ce peuple; & avoir ensuite prédit la ruïne des ennemis du peuple de Dieu, & la gloire d'Israël & de la maison de David, qu'il faut sans doute entendre de l'Israël selon l'esprit, & de l'avancement du regne du Messie fils de David, puis qu'autrement cette prophétie n'auroit pas été accomplie: il nous parle d'un deuil très-grand & très-amer qui sera sur les habitans de Jerusalem & sur la famille de David, d'un deuil semblable au deuil qu'on mene pour un fils unique, tel que le deuil qui fut en la plaine de Meguiddon; deuil de la terre, deuil de la famille de David & de celle de Nathan; deuil de la famille de Levi, de chaque famille & de chaque maison à part: mais ce qui est plus remarquable, il nous parle d'un deuil qui naîtra de ce qu'ils auront percé celuy qui devoit faire l'objet de leur respect & de leur adoration. Que les Juifs cherchent tant qu'ils voudront, ils ne trouveront point d'autre crime auquel ils puissent appliquer ce qui est dit dans cét oracle, que la crucifixion de leur Messie.

Et en effet, Zacharie n'est point le seul Prophete qui nous fait comprendre quel devoit être le genre de la mort du Messie. Le Psalmiste luy fait dire en la personne de David qui le répresente: *Une assemblée de méchans m'a environné: ils ont percé mes mains & mes pieds.* Je ne nie pas veritablement, qu'il n'y ait dans ce Pseaume 22. quelque chose qui se peut appliquer à David, figure

& type du Messie. Mais ce que nous prétendons, à l'exemple des anciens Rabbins, qui ont tous rapporté ce Pseaume au Messie, c'est qu'il y a des choses qui conviennent beaucoup mieux à Jesus-Christ qu'à David; & d'autres qui ne conviennent point à David, & qui conviennent au Messie. Ces paroles, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu abandonné, t'éloignant de ma délivrance & des paroles de mon rugissement?* conviennent mieux à Jesus-Christ mourant, qu'à David fugitif. Celles-cy se trouveront encore plus veritables en la personne de *Jesus*-Christ qu'en celle de David. *Mais moy je suis un ver, non pas un homme; la honte & l'opprobre des hommes, & le mépriſé du peuple. Tous ceux qui me voyent se moquent de moy, & me font la moüe. Ils secoüent la tête. Il se remet, disent-ils, à l'Eternel: qu'il le délivre, & qu'il le retire, puis qu'il prend en luy son bonplaisir.* Mais en voicy d'autres qui ne conviennent point à David. *Ils ont percé mes mains & mes pieds. Ils ont partagé mes vestemens, & ils ont jetté le sort sur ma robbe.* Et quand cela auroit été accomply en sa personne, on ne voit pas qu'on puisse appliquer à la délivrance temporelle de David ces paroles si magnifiques: *Tous les bouts de la terre en auront souvenance, & se convertiront à l'Eternel; & toutes les familles des nations se convertiront devant toy. Car la terre appartient à l'Eternel, & il domine sur les nations. Tous les gras de la terre se prosterneront devant luy. Tous ceux qui descendent en la poudre*

s'en-

s'enclineront, même celuy qui ne peut garantir sa vie. La posterité luy servira, & sera enrôllée au Seigneur d'âge en âge. Ils viendront & publieront sa justice au peuple qui naîtra, d'autant qu'il aura fait cela.

Est-il croyable que ces dernieres paroles, *d'autant qu'il aura fait cela*, se rapportent simplement à la délivrance de David, desorte que les peuples viennent & publient la justice de Dieu au peuple qui doit naître, que tous les bouts de la terre en ayent souvenance & se convertissent ? En verité, il faudroit renoncer à toute la bonne opinion qu'on a de ce Prophete, & refuser même de luy attribuer le sens commun, pour s'imaginer que l'enveloppe de ses paroles ne nous cache point de plus grand évenement que celuy de sa délivrance temporelle ; & que par consequent ce ne soit du Messie qu'il parle, n'y ayant sans doute que le Messie auquel un oracle si magnifique puisse convenir.

N'est-ce point encore à Jesus-Christ qu'on doit appliquer ces paroles du Pseaume 69 ? *Je suis devenu estranger à mes freres*, &c. *Le zele de ta maison m'a rongé*, &c. *Opprobre m'a rompu le cœur, dont je suis languissant*, &c. *Qui plus est, ils m'ont donné du fiel à mon repas, & m'ont abbreuvé de vinaigre :* David n'ayant pû dire cela de soy-même, que par une certaine extension de sens, qui convient proprement & exactement au Messie, & qui ne convient qu'à luy.

Enfin de quel autre que du Messie peut-on entendre ces paroles d'Esaïe ? *J'ay exposé* *Chap. 50. v. 6.*

mon

mon dos à ceux qui me frappoient, & mes joües à ceux qui me tiroient le poil. Je n'ay point caché ma face arriere des opprobres & des crachats. Car si tout cela n'est point arrivé au Prophete, il faut qu'il parle en la personne de quelque autre : & quel peut être cette autre personne, si ce n'est le Messie?

Ainsi vous trouvez dans les oracles des Prophetes toutes les circonstances de la mort de nôtre Messie; les pieds & les mains percées, le deuil extrême de ceux qui viennent à reconnoître qu'ils l'ont percé, cette *triste* exclamation de Jesus-Christ attaché à la croix, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu abandonné?* la honte & l'opprobre qui accompagnent ses souffrances, le fiel & le vinaigre dont on l'abreuve, les crachats dont on le couvre, les blasphêmes de ceux qui luy insultent, qui se moquent de luy en secoüant leurs têtes, & qui luy disent, *Il se confie en Dieu : qu'il le délivre, s'il prend en luy son bonplaisir;* le partage de ses vestemens, & toutes ces circonstances jointes à la connoissance que les bouts de la terre en doivent avoir, & au salut des nations qui viendront, & se convertiront, & publieront d'âge en âge la justice de Dieu au peuple qui naîtra.

IV. Il nous enseigne que sa mort sera agréable à Dieu; qu'après ses souffrances il se verra de la posterité; & qu'il obtiendra le partage des puissans, après avoir mis son ame en oblation. Ce qui acheve de nous faire comprendre, que c'est de Jesus-Christ

que

que les oracles nous ont parlé: n'y ayant que Jesus-Christ dont la mort ait des rapports si justes & en si grand nombre avec la mort de celuy que les Prophetes nous décrivent sous l'idée du Christ, ou du Serviteur de Dieu qui devoit mettre son ame pour nous.

CHAPITRE XIII.

Où l'on examine les propheties qui marquent ce qui est arrivé au Messie après sa mort.

IL reste maintenant que nous trouvions dans les oracles des Prophetes la sepulture de Jesus-Christ, sa résurrection, son ascension, & sa séance à la droite du Pere.

Sa sepulture est clairement exprimée par ces paroles du 52. d'Esaïe. *Or on avoit ordonné son sepulchre avec les méchans: mais il s'est trouvé avec le riche dans sa mort.* Sur quoy nous ne nous arrêterons point, parce que nous avons déjà expliqué cét oracle.

Pour sa résurrection, il est impossible de ne pas l'inferer des Ecrits des Propheres, lors que d'un côté ils nous enseignent que le Christ doit être retranché de la terre des vivans, souffrant une mort honteuse & maudite; & que de l'autre ils luy attribüent une gloire & une domination éternelle: étant absolument impossible d'accorder ces deux choses, si ce n'est par sa résurrection.

Mais afin qu'on ne doute point que ce ne soit du même Messie que les Prophetes ont prédit qu'il souffriroit la mort, & qu'il obtien-

tiendroit un Empire éternel, on doit se souvenir que dans le Chapitre 52. d'Esaie, il est dit d'une même personne, que nous avons dêjà prouvé être le Messie, qu'elle mettroit son ame en oblation pour le péché, & qu'ensuite elle se verroit de la posterité, & feroit prosperer le bonplaisir de Dieu, &c. Ce qui suppose necessairement une résurrection.

Et c'est ce que David, type du Messie, exprime excellemment au Pseaume 16. en ces termes. *Car tu n'abandonneras point mon ame au sepulchre, & ne permettras point que ton Saint*; ou *ton Bienaimé*, ou *ton Débonnaire*, *sente corruption.* Il paroît encore icy, que l'esprit prophetique qui animoit le Prophete, donnoit une étendüe à ses conceptions & à ses paroles, qui empêche qu'on ne puisse les rapporter à David seul. Car que voudroit dire le Prophete, si cela étoit, que son ame, qui se prend icy pour le corps, ne seroit point mise au sepulchre; & que pour être l'Oint du Seigneur, son Saint ou son Bienaimé, il éviteroit la mort? Mais y auroit-il rien de plus faux que cette pensée; puis que David est mort véritablement, & que son sepulchre a demeuré parmy les Juifs jusqu'au temps de Saint Pierre, qui employoit ce même raisonnement pour persuader les Juifs incredules? Cette preuve est d'autant plus démonstrative contre les Rabbins, qu'ils reconnoissent que David a esté le type du Messie, & que plusieurs choses sont attribuées à celuy-là, qui ne conviennent qu'à celuy-cy: mais pour les autres incredu-

credules, qu'ils voyent la réſurrection de Jeſus-Chriſt clairement prédite au 52. Chapitre d'Eſaïe.

L'aſcenſion de Jeſus-Chriſt, & ſa ſéance à la droite de Dieu, ne ſont pas marquées dans les oracles des Prophetes avec moins de clarté: mais comme le deſſein de rapporter tous ceux qui marquent ce double évenement nous meneroit trop loin, nous nous contenterons du Pſeaume 110. parce qu'il eſt tout-à-fait remarquable, & que d'ailleurs il n'eſt ſorte d'échapatoire que les Rabbins n'ayent inventé pour en détourner le ſens, & ſur tout pour expliquer ces premieres paroles, *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, Sieds toy à ma droite, juſqu'à ce que j'aye mis tes ennemis pour le marche-pied de tes pieds*, enſorte qu'elles ne ſoient point favorables à nôtre Meſſie.

Les uns veulent que ce Pſeaume ait eſté compoſé par Melchiſedec, ſur le ſujet de la victoire qu'Abraham remporta ſur les Rois qui avoient emmené Lot priſonnier: comme s'il y avoit dans le texte, *L'Eternel a dit à mon Seigneur Abraham, Sieds toy à ma droite, juſqu'à ce que j'aye*, &c. comme ſi Melchiſedec Sacrificateur du Dieu Souverain beniſſant Abraham en cette qualité, & par conſequent plus grand qu'Abraham à cét égard, pouvoit appeller raiſonnablement ce Patriarche ſon Seigneur: ou comme ſi ces paroles, *L'Eternel tranſmettra de Sion le ſceptre de ta force*, convenoient au temps d'Abraham, où l'on ne faiſoit pas encore mention de Sion, ni de ſceptre, marque de Royauté?

Les autres prétendent que ce Pſeaume ait été compoſé par Eliezer ſerviteur d'Abraham ; & ſont réfutés par cette derniere conſideration, auſſi-bien que par tous les traits de la prophetie.

Les autres diſent avec auſſi peu de vraiſemblance, que David compoſa ce Cantique dans la veüe du Roy Ezechias, dont il prédiſoit la gloire : comme s'il y avoit quelque apparence à dire, que David appelle Ezechias ſon Seigneur ?

Enfin il y en a qui ſoûtiennent que ce Pſeaume a eſté compoſé ſur le ſujet de David, par quelque Levite qui voulut publier ſa gloire & ſa grandeur ; & comme veulent quelques autres, à l'occaſion du danger que courut David, lors qu'Abiſçaï le ſecourut, & le garantit de la javeline du Philiſtin Jiſçbibenob : ce qui obligea les gens de David à jurer, diſant, *Tu ne ſortiras plus avec nous en bataille, de peur que tu n'eſteignes la lampe d'Iſraël.*

2. *Sam.* 21: 16. 17. 18.

Mais quand on ne conſidereroit que ces paroles, *L'Eternel l'a juré, & ne s'en repentira point : Tu ès Sacrificateur à toûjours ſelon l'ordre de Melchiſedec* ; on voit bien que ce n'eſt point de David dont il eſt parlé dans cette Prophetie : étant certain que David n'a eſté ni Sacrificateur éternel, ni Sacrificateur ſelon l'ordre de Melchiſedec.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Où l'on satisfait aux principales difficultés que l'on peut former sur le sujet des propheties qui regardent le Messie.

VOilà ce que nous avions à dire sur les propheties qui ont prédit le Messie que nous reconnoissons. Il faut maintenant écouter ce que l'incredulité oppose, ou peut opposer à ces preuves.

I. Elle desirera peut-être d'abord un plus grand nombre d'oracles qui rendent témoignage au Seigneur Jesus. Mais qu'elle considere qu'il n'y a point de Prophete, ni presque de Chapitre dans les Révelations de chaque Prophete, qui n'enferme quelque trait qui regarde le Messie.

II. Que si elle veut des propheties plus particularisées: qu'elle considere que la personne ne pouvoit être mieux caractérisée, ni les évenemens plus circonstantiés. Jesus-Christ est appellé Schilo, le Christ, un Liberateur, un grand personnage qui doit venir dans la seconde Maison, & en faire la gloire; le Fils de Dieu, un Roy éternel, un Sacrificateur selon l'ordre de Melchisedec, le Seigneur, le Dieu, le Sauveur de toute la terre, le Saint de Dieu, le Berger, le Conducteur, le Serviteur de Dieu, son Elû, celuy en qui Dieu prend son bonplaisir, le Fils de l'homme qui vient sur les nuées du ciel; & en même temps un ver, & non point un homme, l'opprobre des hommes, un hom-

me de douleur, & ſachant ce que c'eſt que de langueur, un agneau, une victime pour le péché. Pour les évenemens, ils ſont ſi circonſtantiés, que celuy qui lit les ſeules Révelations d'Eſaïe, croit voir un cinquiéme Evangile.

III. Peut-être vous défiez-vous de ce que les caracteres du Meſſie, ou les circonſtances de ces évenemens ſont recueillies de divers paſſages ſéparés & détachés les uns des autres. Mais outre que nous avons déjà fait voir que dans ces paſſages d'où nous les recueillons il s'agit du Meſſie, la ſageſſe de Dieu a pourvû à ce qu'on ne pût nous faire de reproche à cét égard, & que nous ne pûſſions rien deſirer pour la conviction des incredules. Car qu'y a-t-il de plus circonſtantié que les oracles de Daniel? Et qui ne voit que le Chapitre 52. d'Eſaïe contient l'abaiſſement de Jeſus-Chriſt, ſon opprobre, ſes ſouffrances, ſa mort, ſon ſacrifice, ſa ſepulture, ſa réſurrection, ſon aſcenſion, avec la propitiation de nos péchés & le ſalut des hommes, ſans que par aucune ſubtilité on puiſſe s'empêcher de reconnoître que tous ces caracteres ſi differens, & apparemment oppoſés, ſervent à marquer une ſeule & même perſonne?

IV. Vous deſirerez peut-être, que ces caracteres qui marquent le Meſſie fuſſent plus éclatans & plus remarquables. Mais étoit-il poſſible d'en aſſigner qui le fuſſent plus que le changement de l'alliance, la ruïne des quatre Monarchies qui avoient opprimé le peuple de Dieu, la converſion des

Gentils, la desolation de Jerusalem & du Sanctuaire qui devoient s'ensuivre, l'éloignement du sceptre & du Legislateur de Juda, la confusion des lignées, & la perte de leur liberté; l'établissement d'un Empire qui renfermeroit toute Nation, Tribu & Langue; la venüe d'un peuple de Saints qui devoient peupler toute la terre; la connoissance de Dieu remplissant la terre, les dons du Saint Esprit se répandant sur toute chair, suivant la prophetie de Joël, c'est-à-dire, sans égard au peuple Juif plûtôt qu'aux autres?

V. Mais, direz-vous, pourquoy Dieu n'a-t-il point marqué ces évenemens avec tant de clarté & de précision, qu'il ait été absolument impossible de les révoquer en doute? Je répons, qu'il ne faut point que les propheties soient conçûës avec tant de clarté, qu'elles donnent lieu aux hommes d'éviter, ou de changer l'évenement. Marquez le moment de la naissance de Jesus-Christ, vous donnez à Herode plus de facilité d'executer son mauvais dessein. Caracterisez la personne du Messie d'une sorte qu'il ne puisse s'y méprendre; dites qu'il est le fils de Marie mariée à un charpentier nommé Joseph, & qu'il repose dans une telle heure dans une crêche & dans une telle maison à Bethlehem, mais que dans un tel temps il doit être porté en Egypte: vous donnez plus de facilité à Herode d'assouvir sa cruelle ambition; ou vous mettez la sagesse de Dieu dans la necessité d'inventer d'autres moyens pour sauver son Fils, que ceux qu'elle avoit

réſolu, ou que les Prophetes avoient dêjà prédits & déterminés. Ce rayon de lumiere qui naît de l'hiſtoire de l'Evangile, nous fait voir combien il eſt neceſſaire que les propheties ſoient couvertes de quelque voile, avant que d'être accomplies. Que ſeroit-ce, ſi nous penetrions dans le conſeil de Dieu, & que nous viſſions à fonds les deſſeins de ſa ſageſſe?

VI. On objectera peut-être, que les oracles qui marquent la venüe & le regne du Meſſie, parlent de cét évenement comme devant faire la gloire dû peuple d'*Iſraël*, & l'eſclavage des nations qui ſeront aſſujetties au peuple Juif. Cela eſt faux: la venüe du Meſſie eſt marquée comme le bien des Juifs & des Gentils; car il eſt dit que ces deux peuples n'en feront plus qu'un. La converſion des Gentils eſt même marquée comme un plus grand évenement que le rétabliſſement des Juifs. Voicy comment Eſaïe fait parler le Sauveur qui devoit venir. *Dont il m'a dit, C'eſt peu que tu me ſois ſerviteur pour reſtablir les Tribus de Jacob, & pour reſtaurer les deſolations d'Iſraël: & pourtant je t'ay donné pour lumiere aux nations, afin que tu ſois mon ſalut juſqu'aux bouts de la terre.*

VII. Mais d'où vient que les Prophetes préparent les Juifs à tant de gloire & de magnificence de la part du Meſſie; puis qu'à la venüe du Meſſie ils devoient être rejettés de l'Alliance? On répond, que c'eſt à l'Iſraël ſelon l'eſprit, & non point à l'Iſraël ſelon la chair, que le Saint Eſprit avoit fait toutes

ces promesses. Or l'Israël selon l'esprit est composé de tous ceux qui sont les enfans d'Abraham par la foy, soit qu'ils tirent leur naissance de ce Patriarche, soit qu'ils la tirent de quelque autre. En effet, voicy comment Dieu unit les deux peuples dans les promesses qu'il leur adresse. *Pour certain l'Eternel consolera Sion : il consolera toutes ses desolations, & rendra son desert semblable à Heden, & ses landes au jardin de l'Eternel : joye & allegresse sera trouvée en elle, & voix de melodie. Soyez donc attentifs à moy, mon peuple, & me prêtez l'oreille, ma nation. Car la Loy sortira de moy, & j'establiray mon jugement pour être lumiere aux peuples. Ma justice est près ; mon salut est venu en avant, & mes bras jugeront les peuples : & les isles s'attendront à moy, & leur attente sera en mon bras.*

Voilà comment les deux peuples doivent s'attendre à ce grand salut. Mais qui sont donc ceux qui sont si souvent menacés dans les oracles des Prophetes ? Ce sont les méchans, ceux d'entre les Juifs & les Gentils qui seront rebelles & incredules. Remarquez donc que les Prophetes réünissent les bons de l'un & de l'autre peuple qui doivent être éclairés par le Messie, & leur adressent les mêmes promesses, les égalant en toutes choses, les déclarant les enfans de la promesse, & leur donnant le nom de peuple de Dieu, d'Israël, de Jacob, de Juda ; & qu'ils réünissent aussi les méchans qui doivent se trouver au milieu des deux peuples, & leur dénoncent les jugemens de Dieu, &

les nomment les uns & les autres du nom des nations les plus déteſtées, comme de celuy d'Edom, d'Aſſur, d'Egypte, &c.

C'eſt une verité qui paroît aſſez dans ces paroles qui ſuivent celles que nous venons de citer. *Elevez vos yeux vers le ciel, & regardez en bas vers la terre. Car les cieux s'en iront à néant comme de la fumée, & la terre ſera uſée comme un veſtement, & ſes habitans mourront pareillement: mais mon ſalut demeure à toûjours, & ma juſtice ne ſera point anéantie. Ecoutez moy, vous qui ſavez ce que c'eſt que de juſtice, peuple au cœur duquel eſt ma Loy, ne craignez point l'opprobre des hommes, & ne ſoyez point éperdus par leurs reproches. Car la tigne les rongera comme un veſtement*, &c. *mais ma juſtice demeurera à toûjours, & mon ſalut par tous âges.*

Il eſt impoſſible de ne point penſer à cette réünion des Fidéles des deux peuples, lors qu'on lit ce que Dieu dit au Chap. 66 des Révelations d'Eſaïe: *Mais quant à moy, voyant leurs œuvres & leurs penſées, le temps vient d'aſſembler toutes nations & langues. Ils viendront & verront ma gloire.*

Mais on ne peut s'empêcher de reconnoître auſſi, que ce même Prophete ſépare les méchans qui doivent ſe trouver parmy les deux peuples, & qu'il en fait un corps auquel il dénonce ſes jugemens, lors qu'on l'entend parler ainſi. *Mais vous deſerteurs de l'Eternel, qui oubliez la montagne de ma ſainteté, qui dreſſez la table à l'armée des cieux,*

cieux, & fourniſſez l'aſperſion à autant qu'on en peut compter, je vous compteray auſſi avec l'épée, & vous ſerez tous égorgés, parce que vous avez parlé, & je ne vous ay point répondu; j'ay parlé, & vous n'avez point écouté, mais vous avez fait ce qui me déplaît, & vous avez choiſi les choſes auſquelles je n'ay point pris plaiſir. Pourtant ainſi a dit le Seigneur l'Eternel, Voicy mes ſerviteurs mangeront, & vous aurez faim: voicy mes ſerviteurs boiront, & vous aurez ſoif: voicy mes ſerviteurs s'éjouïront, & vous ſerez honteux: voicy mes ſerviteurs s'éjouïront avec chant de triomphe, de la joye qu'ils auront au cœur; mais vous crierez de la douleur que vous aurez au cœur, & hurlerez pour la froiſſure de vôtre eſprit, & laiſſerez vôtre nom à mes élûs, pour s'en ſervir aux execrations: & le Seigneur l'Eternel te fera mourir; mais il appellera ſes ſerviteurs d'un autre nom. Celuy qui benira en la terre, ſera benit au Dieu de verité: & celuy qui jurera en la terre, jurera par le Dieu de verité, &c. Car voicy je m'en vas créer nouveaux cieux & nouvelle terre, & les choſes précedentes ne ſeront plus ramentües, & ne reviendront plus au cœur: mais pluſtôt vous vous éjouïrez & vous égayerez à toûjours en ce que je m'en vas créer Jeruſalem pour n'être que joye, & ſon peuple pour n'être qu'allegreſſe, &c.

Il n'y a ſans doute rien de plus convaincant que ces paroles, contre la prétention de ceux qui s'imaginent que tout Iſraëlite bon ou méchant aura part au ſiécle avenir,

comme ils parlent. Car il paroît que Dieu sépare ceux qu'il appelle ses serviteurs, ses élûs, de ces méchans Juifs qu'il a déjà nommé des deserteurs de l'Eternel qui ont oublié la montagne de sa sainteté. Et comme il unit d'ailleurs les nations qui doivent se convertir, & dont le Messie doit être l'alliance, la lumiere & le salut, à ces justes qui sont parmy les Juifs; qu'il leur promet même gloire, mêmes avantages, & qu'il en fait un même corps: il s'ensuit que la distinction de l'Israël selon la clair, d'avec l'Israël selon l'esprit, qui n'est que la séparation des Juifs fidéles & des Gentils convertis faisant un même corps, d'avec les Juifs impenitens & les Gentils rebelles & incredules qui en doivent faire un autre, n'est point de nôtre invention, mais qu'elle est du Prophete Esaïe.

Il y a donc un peuple au milieu du peuple, un Israël au milieu d'Israël; & l'on peut dire que tous ceux qui sont de la race d'Abraham, ne sont point compris au nombre des enfans d'Abraham.

Or ce fondement étably nous sert à répondre à toutes les difficultés que les Juifs font naître sur ce sujet. Car si l'on objecte, que le Messie doit remener les Juifs à Jerusalem; que depuis une nouvelle Lune jusqu'à l'autre, & depuis un Sabbat jusqu'à l'autre, toute chair doit venir & se prosterner devant la face de Dieu, &c. On répond premierement, que cette espece d'oracles ne peuvent point se prendre dans un sens literal: estant assez évident que toute chair ne

peut

peut point venir à Jerusalem de Sabbat en Sabbat, ou, comme il est dit ailleurs, que toutes nations de la terre ne peuvent point aborder à la montagne de Sion. Je dis bien davantage, & je soûtiens que l'accomplissement de cette prophetie seroit impossible, quand même elle seroit limitée aux Juifs. Car puis qu'il s'agit là du regne glorieux du Messie, & qu'on prétend que tous les Juifs doivent voir la gloire de ce regne, & avoir part à la felicité de ce siécle après la résurrection : comment conçoit-on que toute la multitude des Juifs qui seront morts, & de ceux qui vivront encore, puisse aborder à une ville, ou à une montagne proprement dite?

On répond en second lieu, que cét oracle doit être entendu de sorte, que les biens qu'il promet ne soient point promis aux méchans, mais seulement aux justes ; & que par consequent il ne s'agit point là d'assembler tous les Israëlites tant bons que mauvais, pour aller à la montagne de Sion : mais qu'il doit être entendu de sorte, que les biens qu'il promet soient promis aux fidéles & aux élûs de Dieu, pris tant des Juifs que des Gentils, puis que toute l'Ecriture nous enseigne, que Dieu se fera connoître alors aux uns & aux autres ; & qu'ainsi il s'agit icy d'une montagne qui répond à toutes les nations, & non d'une montagne où une seule nation va adorer ; d'une Sion celeste qui peut recevoir les élûs de Dieu qui viendront des quatre bouts de la terre, & non pas d'une Sion terrestre & proprement dite, qui ne

ſauroit pas même contenir la poſterité charnelle d'Abraham.

Il ne ſerviroit de rien de dire, que les méchans ſeront parmy les Gentils, mais qu'il n'y en aura point parmy les Juifs: puisque les Rabbins reconnoiſſent eux-mêmes, que le ſiécle de la venüe du Meſſie ſera un ſiécle de corruption & de débordement; & que le Prophete ſuppoſe évidemment, qu'il y aura en Iſraël des méchans qui ſeront punis, lors qu'il dit en s'adreſſant aux deſerteurs de l'Eternel, & à ceux qui ont oublié la montagne de ſa ſainteté, ce qui ne peut convenir qu'à ceux qui avoient connu l'Eternel en cette montagne. *Voicy mes ſerviteurs s'éjoüiront avec chant de triomphe; de la joye qu'ils auront au cœur; mais vous crierez de la douleur que vous aurez au cœur, & hurlerez pour la froiſſure de vôtre eſprit.* Prophetie où il s'agit évidemment du regne du Meſſie: ce qui paroît par ces paroles qui ſuivent: *Voicy je m'en vas créer nouveaux cieux & nouvelle terre.*

VIII. Mais, direz-vous, ſi le deſſein de Dieu avoit été qu'on ſe ſervît de cette double clef, d'Iſraël ſelon la chair & d'Iſraël ſelon l'eſprit, & de ſens figuré & de ſens literal; ne nous l'auroit-il point dit? ne l'auroit-il point marqué dans les oracles des Prophetes? Je répons qu'il l'a aſſez dit, & qu'il l'a aſſez marqué pour ceux qui ne s'aveuglent point volontairement eux-mêmes.

Quand même la diſtinction de l'Iſraël ſelon la chair & de l'Iſraël ſelon l'eſprit auroit quelque choſe de nouveau à l'égard de l'expreſ-

preſſion, il eſt toûjours certain qu'elle n'eſt point nouvelle à l'égard de la choſe: puis que ce que nous appellons l'Iſraël ſelon l'eſprit, n'eſt que le corps des juſtes ou des fidéles, tant Juifs que Gentils, dont le Meſſie devoit être le ſalut & la lumiere, & qui ſont ſi expreſſément ſéparés des méchans, & même des méchans Iſraëlites, dans les oracles que nous avons rapportés.

Et pour le ſens figuré, la ſageſſe de Dieu a pourvû à ce qu'il nous fût facile de le diſcerner d'avec le ſens literal. Les paroles mêmes le découvrent aſſez ſouvent, ou la ſuite du diſcours le donne à connoître, ou la force du ſens le met au jour: & quoy qu'il en ſoit, l'évenement, qui eſt le plus juſte & le plus facile commentaire des propheties, le met en évidence.

On n'a pas beaucoup de peine à deviner qu'il y a une figure dans ces paroles: *Ejoüiſſez vous avec Jeruſalem, & vous égayez, vous tous qui l'aimez*, &c. *afin que vous tétiez, & que vous ſoyez raſſaſiés des mamelles de ſes conſolations; afin que vous ſucciez, & que vous joüiſſiez à plaiſir de toutes les ſortes de ſa gloire. Car ainſi a dit l'Eternel, Voicy je m'en vas faire découler vers elle la paix comme un fleuve, & la gloire des nations comme un torrent débordé: & vous téterez, & ſerez portés ſur les côtés, & on vous fera joüer ſur les genoux.* Cette figure eſt ſi évidente, qu'il eſt impoſſible d'y être trompé.

La ſuite du diſcours ne nous permet point de douter, que ces paroles du 9. d'Eſaïe ne

soient figurées. *Le loup habitera avec l'agneau, & le léopard gistera avec le chevreau. Le veau & le lionceau, & autre bétail qu'on engraisse, seront ensemble, & un petit enfant les conduira. La jeune vache paîtra avec l'ours*, &c. *L'enfant qui tête s'ébattra sur le trou de l'aspic. On ne nuira point, & on ne fera aucun dommage en toute la montagne de ma sainteté: car la terre aura été remplie de la connoissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui la couvrent.*

Ces dernieres paroles, *Car la terre aura esté remplie*, &c. qui n'ont aucun rapport avec l'union & la paix des bêtes, nous montrent avec assez de clarté, que c'est là une discription allegorique de la paix & de l'union qui doit être entre les hommes.

Nous n'avons pas de peine à donner un sens de figure à ces paroles du 2. Chapitre des Révelations d'Esaïe, que la montagne de l'Eternel seroit élevée au dessus de toutes les montagnes de la terre. L'absurdité du sens literal nous fait d'abord comprendre, qu'il faut avoir recours à un sens mystique.

Enfin l'évenement ne nous permet point de douter, qu'il ne faille reconnoître une figure dans cét oracle si beau de Malachie. *Depuis le Soleil levant jusqu'au Soleil couchant mon nom sera grand au milieu des nations, & l'on offrira en tous lieux sacrifices de prosperité & oblation pure.* Car puis que nous avons vû que le nom de l'Eternel nôtre Dieu, qui n'étoit autrefois servy qu'en Israël, a esté reconnu & adoré depuis

le

le Soleil levant jusqu'au Soleil couchant ; & qu'il est devenu l'objet de la confiance & de la dévotion de tant de nations, qui ne le connoissant point auparavant, esperent en luy, le prient dans leurs besoins, le remercient du bien qu'elles reçoivent, & le reconnoissent pour l'auteur de leur joye & de leur salut ; ce qui fait l'essence de la veritable Religion, & qui vaut mieux que la graisse des bêtes & le sang des victimes : nous ne saurions douter que les nations ne soient entrées dans l'alliance de Dieu. Quoy que nous ne voyions point pratiquer la Loy Ceremonielle de Moïse, l'évenement qui justifie la verité de cette prophetie ; nous en fournit l'intelligence, & nous fait voir que c'est des sacrifices d'actions de graces, & de l'oblation pure de la priere, des aumônes & de la repentance, que Malachie a parlé dans cét oracle si magnifique & si beau.

Que si l'on ajoûte à toutes ces considerations une remarque de feu Monsieur Pascal, qui nous paroît fort essentielle, savoir que la sagesse de Dieu a voulu mêler dans les propheties ce qui regarde le regne spirituel du Messie avec ce qui concerne l'estat temporel des Juifs, soit pour attacher davantage le cœur des Juifs, & les obliger à conserver avec plus de fidelité des oracles qui enfermoient toutes leurs esperances ; soit pour nous faire regarder l'estat temporel des Juifs comme une belle image du regne spirituel du Messie ; soit pour couvrir de quelques voiles la grace & la verité qui ne devoient être clairement révelées qu'en Jesus-Christ ;

Christ ; soit pour se proportionner aux hommes de ce temps-là, & n'employer que les idées qui étoient dans l'esprit des Prophetes, & qui étoient connües & familieres ; soit pour éprouver les hommes, en presentant aux hommes spirituels le sens spirituel caché sous l'envelope des benedictions temporelles, & permettant que les hommes charnels perdissent le bien spirituel, que leurs passions les empêchoient de discerner, & ne fussent touchés que des benedictions temporelles : nous ne serons point surpris que les Prophetes passent assez souvent de la consideration des choses qui regardent l'Eglise & Jesus-Christ, à la consideration des choses qui regardent Juda & la République d'Israël.

Ainsi, trouvant peu ou point de difficulté dans la lecture des Prophetes, nous benirons Dieu qui nous aura éclairés de sa lumiere, & nous aura conduit comme par la main de la Révelation naturelle à la Révelation Judaïque, & de la Révelation Judaïque aux principes de la Religion Chrêtienne, pour acquiescer pleinement à celle-cy, & chercher en elle nôtre consolation & nôtre joye.

Fin de la I. Partie.

TABLE

TABLE

des Sections & des Chapitres.

PREMIERE PARTIE.

I. SECTION.

De l'Existence de Dieu.

CHAPITRE I. *Dessein de cette Section.* Pag. 1.

CHAP. II. *Où l'on fait voir en recherchant les principes de nos erreurs, que le sentiment qui établit l'existence de Dieu n'est point un faux préjugé.* 5

CHAP. III. *Où l'on continüe de montrer, que le sentiment que nous avons de l'existence de Dieu n'est point un préjugé.* 16

CHAP. IV. *Où l'on entre dans l'examen des preuves qui établissent l'existence de Dieu.* 19

CHAP. V. *Où l'on considere les preuves de l'existence de Dieu que la Philosophie nous fournit.* 29

CHAP. VI. *Où l'on continüe à prouver par les principes de la Philosophie, l'existence de Dieu, conjointement avec la spiritualité & l'immortalité de l'ame.* 42

CHAP.

CHAP. VII. *Qu'il y a dans le monde des caracteres de nouveauté qui nous conduisent à la verité de l'existence de Dieu.* 64

CHAP. VIII. *Preuves de l'existence de Dieu par la consideration de la societé. Premiere preuve tirée de la suite des generations.* 65

CHAP. IX. *Qu'il y a des caracteres de nouveauté dans la societé humaine qui prouvent l'existence de Dieu.* 72

CHAP. X. *Qu'y ayant un chef du genre-humain, il faut qu'il y ait un Dieu.* 82

CHAP. XI. *Preuves de l'existence de Dieu tirées de la consideration de nôtre ame.* 84

CHAP. XII. *Consideration de l'homme, & en quel sens on peut dire que les autres choses sont pour luy.* 94

CHAP. XIII. *Où l'on fait voir la perfection de l'homme par la consideration de ses defauts.* 98

CHAP. XIV. *Où l'on entre dans l'examen des principales difficultés que les Athées oppose à la verité de l'existence de Dieu.* 104

CHAP. XV. *Suite des objections des Athées.* 112

CHAP.

CHAP. XVI. *Où l'on fait divers paralleles des deux ſentimens pour montrer l'extravagance des Athées.* 117

CHAP. XVII. *Où l'on continüe de faire voir l'abſurdité de l'Atheïſme, en le comparant au veritable ſentiment.* 124

CHAP. XVIII. *Où l'on conclud, en examinant s'il y a de veritables Athées.* 132

II. SECTION.

Où l'on établit la verité & la neceſſité de la Religion contre ceux qu'on nomme Deïſtes.

CHAP. I. *Quatre principes qu'il faut prouver, oppoſés à quatre eſpeces de Deïſtes.* 136

CHAP. II. *Où l'on établit l'idée de Dieu: Que c'eſt un Etre neceſſaire & qui neceſſairement eſt unique.* 137

CHAP. III. *Que la ſageſſe, la juſtice & la bonté entrent neceſſairement dans l'idée de Dieu.* 144

CHAP. IV. *Où l'on établit la neceſſité d'une Religion en general par l'idée de Dieu.* 152

CHAP. V. *Où l'on établit la verité de la Religion naturelle.* 154

CHAP. VI. *Qu'il y a en nous des principes d'une Religion veritablement naturelle.* 160
CHAP. VII. *Où l'on établit la neceſſité d'une Révelation ajoûtée à celle de la Nature.* 167
CHAP. VIII. *Où l'on établit qu'il y a une diſtinction neceſſaire & naturelle entre le bien & le mal moral.* 177
CHAP. IX. *Où l'on examine les difficultés des Deïſtes.* 185
CHAP. X. *Où l'on continüe de ſatisfaire aux difficultés des Deïſtes.* 191

III. SECTION.

Où l'on établit la verité de la Religion Judaïque.

CHAP. I. *Recherche de cette Révelation ajoûtée à celle de la Nature, dont on a entrevû la neceſſité.* 205
CHAP. II. *Que la Révelation Judaïque a des caracteres de divinité qui frappent d'abord la veüe.* 209
CHAP. III. *Où l'on continüe d'examiner les caracteres de divinité qui ſont dans la Révelation Judaïque.* 216
CHAP. IV. *Où l'on continüe d'examiner*

ner les caracteres de divinité qui ſont dans la Révelation Judaïque par la conſideration des prophetïes. 225

CHAP. V. *Que ſuppoſé que nous trouvions des caracteres de divinité dans la Révelation Judaïque, nous pouvons de cela même nous aſſûrer qu'elle n'a point été eſſentiellement corrompüe.* 236

CHAP. VI. *Où l'on examine les voyes dont la ſageſſe de Dieu s'eſt ſervie pour conſerver la Révelation des Juifs pure & invariable.* 241

CHAP. VII. *Où l'on répond aux objections que Spinoſa fait contre les Livres de Moyſe.* 254

CHAP. VIII. *Où l'on continüe d'examiner les objections de Spinoſa ſur les Livres de Moyſe.* 260

CHAP. IX. *Où l'on continüe à ſatisfaire aux difficultés qu'on fait ſur les Livres de Moyſe.* 266

CHAP. X. *Methode pour prouver la verité de la Religion Judaïque, nonobſtant les fauſſes ſubtilités des incredules.* 303

CHAP. XI. *Premier monument de la Révelation Judaïque : Qu'il y a toûjours eu parmy les Juifs une Loy de Moyſe qui contenoit la ſubſtance de leur Religion.* 306

CHAP.

CHAP. XII. *Second monument de la Révelation Judaïque : Que le Pentateuque subsistoit necessairement avant Esdras ; & que celuy-cy n'a pû supposer une nouvelle Ecriture composée de faux évenemens.* 312

CHAP. XIII. *Où l'on examine si Esdras n'a point changé la forme de l'Ecriture.* 318

CHAP. XIV. *Troisiéme monument de la Révelation Judaïque : Que la substance de la Loy n'a pû entierement s'effacer du souvenir des Israëlites.* 331

CHAP. XV. *Quatriéme & cinquiéme monumens de la Révelation Judaïque.* 335

CHAP. XVI. *Que Moyse n'a pû avoir dessein de tromper les Israëlites.* 346

CHAP. XVII. *Que les miracles rapportés par Moyse étant veritables, ils prouvent la verité de la Religion Judaïque.* 349

CHAP. XVIII. *Examen de quelques difficultés qu'on oppose à la verité de la Religion Judaïque.* 353

CHAP. XIX. *Où l'on continüe de satisfaire aux difficultés des incredules, & où l'on montre que la plus forte de leurs objections nous fournit une preuve excellente de la verité de la Religion Judaïque.* 370

CHAP.

CHAP. XX. *Où l'on continüe d'examiner les difficultés des incredules sur le sujet de la Religion Judaïque.* 389

IV. SECTION.

Où l'on fait voir que la Révelation Judaïque nous conduit à la verité de la Religion Chrêtienne.

CHAP. I. *De la vocation des Payens.* 412
CHAP. II. *Que Dieu devoit traiter une autre Alliance avec les hommes plus parfaite que la premiere.* 427
CHAP. III. *Que Dieu devoit appeller les Gentils, & traiter une nouvelle Alliance par le ministere d'un Mediateur.* 431
CHAP. IV. *Que Dieu n'a point differé l'envoy du Messie à cause des péchés du peuple.* 438
CHAP. V. *Que la vocation des Payens est un caractere du Messie, & que Jesus-Christ a été marqué fort clairement & fort exactement par les anciens oracles.* 443
CHAP. VI. *Que les Prophetes ont marqué le temps de la venüe du Messie.* 446
CHAP. VII. *Où l'on continüe de considerer le temps que les Prophetes avoient marqué pour la venüe du Messie.* 458

CHAP.

CHAP. VIII. *Où l'on examine les oracles de Daniel qui regardent le temps & la veniüe du Messie.* 469

CHAP. IX. *Où l'on prouve que Jesus-Christ est le Messie, par le Chap. 53. d'Esaïe.* 488

CHAP. X. *Où l'on continüe d'examiner les propheties qui regardent le Messie, & sur tout celles qui marquent le lieu & la maniere de sa naissance.* 511

CHAP. XI. *Où l'on examine quelques propheties qui regardent le ministere du Messie.* 516

CHAP. XII. *Où l'on considere les propheties qui regardent la mort du Messie.* 520

CHAP. XIII. *Où l'on examine les propheties qui marquent ce qui est arrivé au Messie après sa mort.* 527

CHAP. XIV. *Où l'on satisfait aux principales difficultés que l'on peut former sur le sujet des propheties qui regardent le Messie.* 531

Fin de la Table.

598701